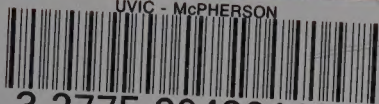


UVIC - McPHERSON



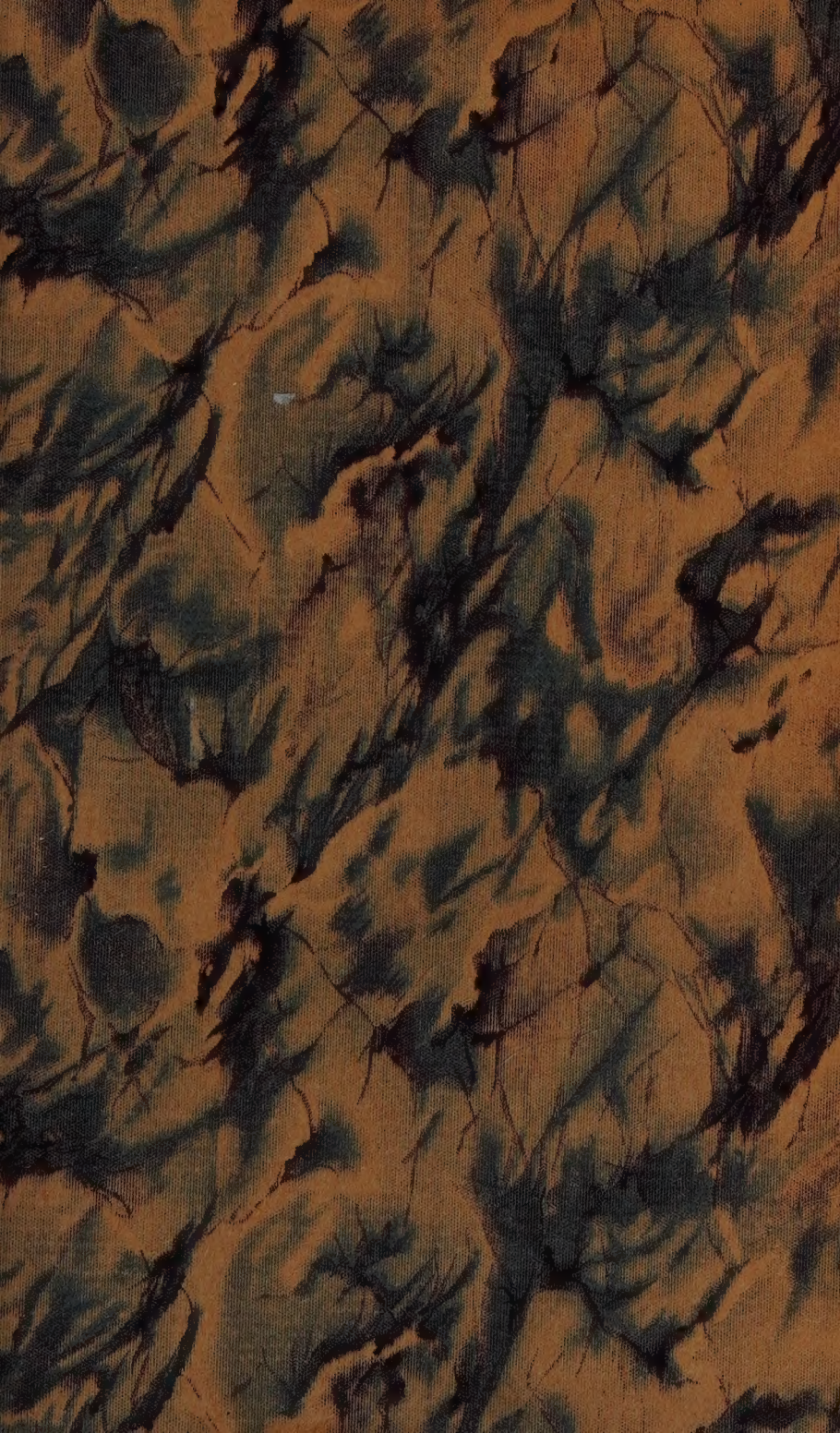
3 2775 90429113 4





Victoria College  
Library









VICTORIA COLLEGE LIBRARY  
VICTORIA, B.C.

LE ROMAN MERVEILLEUX

## DU MÊME AUTEUR

---

Format in-18.

NOBLESSE AMÉRICAINE. . . . .	1 vol.
ÈVE VICTORIEUSE. . . . .	1 —
SUR LA BRANCHE. . . . .	1 —
L'ILE INCONNUE (Mœurs anglaises). . . . .	1 —
AU CŒUR DE LA VIE. . . . .	1 —

---

Droits de traduction et de reproduction  
réservés pour tous les pays.

---

Copyright, 1913, by CALMANN-LÉVY.



PIERRE DE COULEVAIN (pseud.)

*Fauve de Coulevain, H.*

LE  
ROMAN MERVEILLEUX



PARIS  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3

VICTORIA COLLEGE  
VICTORIA COLLEGE LIBRARY  
VICTORIA, B. C.

*Il a été tiré de cet ouvrage*

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

*tous numérotés.*



## AVANT-PROPOS

---

Le Roman Merveilleux ! Ce n'est pas le mien à coup sûr ! Ce n'est même pas un de ceux qu'enfante le cerveau humain ; c'est celui que les Puissances divines élaborent dans les profondeurs de l'Infini, c'est celui que nous vivons du matin au soir, et du soir au matin, c'est celui dont nous sommes les héros et les martyrs, c'est le roman de la Terre.

A peine mon dernier volume était-il terminé que mes cellules littéraires entraient de nouveau en travail. Elles reprirent, pour la quatrième fois, un roman ébauché après la naissance d'Ève Victorieuse. Ses personnages, fabriqués avec des traits, des impressions, emmagasinés je ne sais ni pourquoi, ni comment, réapparurent sur

l'écran : une figure de femme, une figure de beauté et de jeunesse, entrevue un jour dans un rayon de soleil ; la figure d'un mondain *fin de race*, celle d'un homme de quarante-cinq ans, brun, grisonnant, aux prunelles très claires, aux lèvres rasées, des lèvres ironiques, mauvaises, de vainqueur qui connaît l'amertume de la victoire ; la figure d'un ouvrier avec l'expression farouche du Christ d'Holbein et encore la figure d'une fillette de douleur. Ces silhouettes se précisèrent au point de croire qu'elles allaient prendre corps. Je leur avais trouvé des noms harmonieux, je leur faisais jouer des scènes qui m'amusaient ou m'attendrissaient. Ce travail de création, un travail de Dieu, me causait une jouissance extrême ; je m'y abandonnai pendant plusieurs mois. Puis, le dégoût me vint de ces affabulations qui ne donnent que la lutte d'amour. La lecture du « Roman Merveilleux » commencée dans « Au Cœur de la Vie », avait jeté en moi une curiosité qui voulait être satisfaite, elle m'avait donné un besoin de vérité, de réalité. La réalité est un fruit que l'humanité n'a pas encore réussi à ouvrir. Sa coque est dure, sa pulpe amère, mais chacun de ses grains vermeils contient un mystère, une surprise, un



germe, une étincelle divine. J'ai entrevu les ombres de ses paradis, les rayons d'espérance qui illuminent ses purgatoires, les lueurs d'aube qui éclairent ses enfers. Sa profondeur, son inconnu m'attirent irrésistiblement. Sa lumière splendide a mis en fuite mes pauvres petites figures idéales — elles réapparaîtront, je n'en doute pas — elles ne mourront jamais, car elles sont de la pensée; je les emporterai dans l'Au delà et la Nature en fera peut-être quelque chose.

Avec mon œil, devenu plus objectif encore, je veux jeter un dernier regard sur la Vie. Il y a quelque chose de pathétique et de drôle dans le fait d'une créature humaine sortant de soi, se soulevant de terre, pour contempler l'œuvre divine et devenant ainsi spectatrice de la pièce où elle a un bout de rôle!

On m'a reproché d'avoir mis trop souvent en scène ma personnalité. Je l'ai fait inconsciemment; cette fois-ci, je le ferai consciemment, lorsque cela sera nécessaire, et qui mieux est, je ne m'en excuserai pas à la manière de mes illustres devanciers; par dignité d'abord et, ensuite, par horreur de tout ce qui est faux et conventionnel. C'était un pauvre psychologue celui qui a dit : « il n'y a pas de grand homme

pour son valet de chambre. « Je crois, au contraire, qu'il n'y a de grand homme que pour son valet de chambre. Le valet d'un pape ou d'un roi se croit très supérieur aux collègues qui ont pour maîtres de simples mortels, et il pontifiera toujours, en rendant à Sa Sainteté ou à Sa Majesté les services les plus intimes — je ne l'ai pas vu assurément — mais j'en suis sûre, étant donné cette curieuse aberration qui produit l'illusion. Oui, on peut être grand pour son valet de chambre, mais grand pour soi-même c'est plus difficile; pour le penseur, c'est impossible. Les écrivains, les hommes de science savent les efforts, les tâtonnements que représentent leurs chefs-d'œuvre; les saints ont dû connaître les dessous de leur sainteté et chacun, à un moment donné, prend plus ou moins conscience de son infériorité. J'ai eu ma part de vanité et je ne puis plus en avoir. Dieu seul sait combien je le regrette! Par mon âge, je me trouve sur les confins de deux mondes; mes impressions de départ, mes intuitions de l'Au delà peuvent, par *leur sincérité absolue*, avoir quelque valeur scientifique et je les donnerai sans scrupule. A tort ou à raison, je crois que j'ai été préparée de longue main à faire cette



lecture du « Roman Merveilleux »; je crois même que je n'ai été créée que pour cela, et si c'est un privilège, je l'ai payé cher. Jusqu'à présent, j'ai tourné autour des grandes questions, cette fois-ci, je les aborderai franchement. Je n'ai pas la prétention d'en pouvoir résoudre une seule; mais j'ai la conscience de pouvoir les examiner en toute justice et en toute liberté d'esprit : c'est quelque chose.

Les lecteurs qui auront été amenés sous le même courant de pensées que moi me comprendront seuls, ce sera le petit nombre, j'imagine, peu importe ! Il y a des minorités dont l'évolution fera des majorités et des majorités qui sont destinées à devenir des minorités, celles-là ne comptent pas.

Me voici donc obligée d'entreprendre une nouvelle croisière « Au Cœur de la Vie ». Combien de temps durera-t-elle ? Un an ? Deux ans ? Où me conduira-t-elle ? Comment serai-je aidée ? Je suis curieuse de le voir. Mon moteur contient-il encore assez d'essence pour un nouveau vol ? Je l'ignore et je n'en ai cure. Si ce vol est nécessaire, je l'accomplirai. *Je ne travaille plus pour moi maintenant.*

En partant pour le Pôle Sud, le docteur

Charcot a nommé son vaisseau *Le Pourquoi Pas?* J'appellerai ma petite barque *Le Pourquoi?* En manière d'icebergs, je rencontrerai des agrégations formidables de croyances enfantines, de préjugés, d'idées fausses. Je ne chercherai pas à les détruire parce qu'elles sont aussi des choses de beauté; mais je tâcherai de me frayer, au milieu d'elles, un chemin qui me conduise à la mer libre dont elles barrent l'accès. Je pars avec un pauvre viatique, mais non pas sans boussole. Que ceux qui m'aiment me suivent! Si, au cours de cette croisière à la recherche de la vérité, je ne sais pas les intéresser, les émouvoir, amener dans leurs yeux d'agréables petites larmes nerveuses, provoquer leur gaieté, chatouiller leur humour; si je ne sais pas tourner leur pensée et leur adoration vers l'Auteur du manuscrit divin, qu'ils m'abandonnent, c'est tellement simple.



# LE ROMAN MERVEILLEUX

---

*Sache donc cette triste et rassurante chose  
Que nul, Cog du matin ou Rossignol du soir,  
N'a tout à fait le chant qu'il rêvait d'avoir.*

EDMOND ROSTAND.

Lausanne.

Il y a quelque vingt ans, un dimanche, comme je traversais une petite ville d'Angleterre, je vis un rassemblement d'individus qui faisaient cercle autour d'une sorte de chevalet, sur lequel était placée une feuille de carton blanc illustrée d'un gros œil dessiné au fusain. Au-dessous était écrit : « Ton œil doit renaître. » Un de ces *clergymen* dissidents, qui ont l'air de grands oiseaux affamés, expliquait la parole évangélique. Sa voix mettait dans la rue un silence d'église que les roues de ma voiture troublèrent un instant. Pour une étrangère, la scène était curieuse et comique. En arrivant chez mes amis je ne manquai pas de leur en parler et, sans merci, même sans

tact, je les taquinai sur leurs excentricités religieuses. Eh bien, je suis tentée de croire que ce dessin naïf avait été placé là un peu à mon intention. Il s'est photographié dans mon cerveau, il y a peut-être fait un travail occulte qui a préparé ce volume. Oui, il faut que notre œil renaisse, que de subjectif, il devienne objectif. Cette renaissance, à laquelle la philosophie et la science travaillent à leur insu, marque la sortie d'enfance de l'humanité. Le miracle qu'illustrait le gros œil au fusain s'est accompli pour moi.

Pendant les trois quarts de mon existence, j'ai été, comme la majorité des humains, aveugle et sourde, jamais muette, toutefois ! j'ai regardé sans voir, entendu sans comprendre. J'étais née sans ce qu'on appelle la foi. La légende de l'Éden, que l'on me raconta comme à tous les nouveaux venus, ne fut pour moi qu'un conte ajouté à tous ceux dont mon cerveau était déjà farci. J'affirme la vérité de cette impression première. Plus tard, le catéchisme provoqua en moi une incrédulité curieuse et sincère. Ce fut le dogme de l'enfer qui jeta la méfiance dans mon esprit. Je refusai de croire que Dieu, qui prescrivait aux hommes le pardon illimité, pût. Lui, les condamner à des peines éternelles. Cela me paraissait invraisemblable. Le fait que l'humanité avait dû attendre si longtemps sa rédemption... quatre mille ans ! révoltait mon bon sens et mon instinct de justice. Je me mis à dire : « Vous devez tous vous tromper, les choses n'ont pas été arrangées ainsi. » Cette phrase, que je répétais souvent, a fait le désespoir

de ma mère, très croyante. Je la répétais avec conviction, même avec un méchant plaisir, parce que je voyais qu'elle portait désagréablement. J'ai encore la honte et le regret de cette perversité enfantine. Et moi, pauvre gamine de douze ans, entre deux folles parties de barres, je cherchais : « comment elles avaient été arrangées, les choses »... Je le cherchais par pur esprit de combativité, avec l'espoir de confondre les grandes personnes pour lesquelles j'avais une secrète aversion. Au fond, je ne me suis jamais souciée ni de la vérité, ni de la justice, et je les ai cherchées toute ma vie, en obéissance sans doute à cette force que j'appelle « l'Autre ». Je les ai cherchées... et c'est elles qui m'ont trouvée, qui m'ont conquise, qui ont fait de moi leur servante. Au premier contact avec la douleur, avec la laideur morale, tous les pourquoi qui avaient passé sur les lèvres de l'humanité sont sortis de mes lèvres... et rien n'a répondu... je n'ai rien su entendre du moins. Je tenais le Roman Merveilleux à l'envers, du côté subjectif; je ne parvenais pas à le déchiffrer. Je voyais la vie en *moi* seulement, à travers mon état d'âme, mon état de corps même. Je la trouvais belle, splendide, lorsque j'étais heureuse; abominable, lorsque tout ne marchait pas à mon gré. Sur une déception, je jugeais en bloc l'humanité indigne et vile. Mon intransigeance, mon intolérance pour ceux qui ne pensaient pas comme moi, étaient aussi ridicules que possible. Je voyais la vie à travers les légendes, les histoires de bonne femme, les dogmes, les préjugés,



les conventions. Ma vision bornée au nord, au midi, à l'est, à l'ouest par mon infinitésimale personnalité, ne me permettait d'être juste ni envers la Providence, ni envers mes semblables. Le philosophe de Nola, Giordano Bruno, a dit : « La religion est l'ombre de la vérité, mais elle n'est pas contraire à la vérité. » C'était là une intuition merveilleuse. Cette ombre qui était demeurée en moi, me gênait. Dieu fait homme — fait homme vraiment par le christianisme — ne m'avait jamais inspiré ni amour, ni crainte ; mais mon âme avait gardé l'empreinte atavique de cette conception symbolique qui a fait tant d'athées ! Elle m'empêchait de voir, de sentir l'Éternel Dieu, le Dieu vivant, celui que Léonard de Vinci appelait « *nostro primo motore* », notre premier moteur. La nature me semblait en dehors de moi, me semblait même quelque chose d'hostile. J'étais comme une pauvre abeille enfermée sous une cloche de verre, qui se précipite vers l'azur en bourdonnant désespérément, et va s'écraser contre la paroi transparente. Un jour vint où je trouvai la sortie ouverte sur l'Infini. Dans toute conversion, il y a une seconde inoubliable, celle du dé clic par lequel la Providence nous fait changer de voie. Le dé clic s'était produit. Je vais raconter de quelle manière... un peu longuement peut-être ; mais cette accumulation de traits montrera la profondeur du travail divin, et donnera un échantillon des milliards sans nombre d'épisodes dont se compose le Roman Merveilleux.

Il y a quinze ou seize ans, je crois, pendant un

séjour à Cannes, je fis connaissance de la baronne d'O., la veuve d'un grand fonctionnaire russe. C'était une femme d'une trentaine d'années, laide, de cette originale laideur slave, souvent plus fascinante que la beauté. Extraordinairement mince et souple, vêtue de longues robes garnies de crêpe, elle avait grand air. Dès les premiers jours, ses petits yeux pers vinrent au-devant de moi, pour ainsi dire, et elle ne tarda pas à m'adresser la parole, puis à m'inviter chez elle et j'y allai. Elle occupait un appartement au rez-de-chaussée de l'hôtel, et son salon ouvrait sur un parterre de fleurs. Là, elle m'offrit du thé comme je n'en avais jamais bu et comme je n'en boirai jamais plus ; un de ces thés qui ne quittent pas la Chine, le cadeau d'un mandarin à son mari. Il était couleur d'ambre et avait un parfum d'orchidées ; son action sur le cerveau était aussi exhalante que celle du meilleur champagne. Quand la baronne vit que je l'appréciais en connaisseur, elle m'invita souvent à venir le boire avec elle. Autour du samovar hospitalier, nous eûmes d'agréables causeries, auxquelles se mêlèrent bientôt les confidences.

Madame d'O. était d'une famille noble mais pauvre ; elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, un vieillard presque. Il lui avait inspiré une affection profonde et elle lui gardait un culte tendre. C'était une femme malade qui semblait avoir peu de vitalité. Elle passait une partie de ses journées sur sa chaise longue, lisant, rêvassant et fumant des cigarettes. Elle aimait les choses de l'esprit et du

cœur; de plus, elle était fort bonne musicienne. Sa pension de veuve lui permettait le luxe d'une jolie victoria, elle en faisait profiter ses amies à tour de rôle et j'eus mon tour aussi.

Au bout de quelque temps, je remarquai chez elle une nervosité croissante et tous les signes d'une grave préoccupation. Un après-midi, comme nous roulions entre des haies fleuries, elle me demanda à brûle-pourpoint :

— Savez-vous qui j'attends ce soir?

— Pas du tout, répondis-je en souriant de la question.

— Une fille adoptive.

— Oh! vous n'allez pas faire la folie de prendre la charge d'un enfant! exclamai-je impulsivement.

— C'est presque un devoir, mais je crois que j'aimerai ce devoir. Dix-huit mois avant sa mort, mon mari fut envoyé en Chine; je l'accompagnai. Pendant la traversée de retour, dans une tempête qui nous mit à un doigt du naufrage, il eut la jambe cassée. Le médecin du bord le soigna avec un art et un dévouement qu'il reconnut de son mieux. Puis, ayant appris que le docteur Linsky était le fils d'un pauvre pope sibérien, qu'il était séparé de sa femme et avait deux petites filles, il songea à en adopter une et m'en parla à plusieurs reprises. La mort survint avant qu'il eût le temps de donner suite à son idée. Il m'appartient de le faire. J'ai obtenu, non sans peine, le consentement du docteur et il m'amène l'enfant ce soir même.



— Eh bien, je comprends votre anxiété, dis-je alors, c'est tout simplement du bonheur ou du malheur qui vous arrive.

— Oui, du bonheur ou du malheur qui m'arrive à tout express, du fond de la Sibérie. Depuis une semaine, le père et la fille sont en route et dans un compartiment de troisième classe ! Je m'attends à les voir à demi-morts, les pauvres !

Pendant les trois jours qui suivirent, la baronne ne parut pas dans la salle à manger. Le quatrième, elle monta chez moi, son visage était rayonnant et je compris qu'elle n'avait pas été désappointée. La petite fille lui avait fait une excellente impression.

— Elle a dix ans, ajouta madame d'O. ; je l'aurais préférée plus jeune. De fait, sur les photographies, j'avais choisi la cadette, mais le docteur ne s'en est pas souvenu et il m'a amené l'aînée. Je l'ai aussitôt prise sur mes genoux, je lui ai dit que je serai sa maman et elle m'a répondu très nettement : « Oh ! impossible, madame, j'en ai déjà une ; vous pourrez être ma tante, ou mon amie, si vous voulez » et cela comme si elle me conférait une faveur.

— Cette réponse a dû cependant vous donner une bonne opinion de son caractère, fis-je en manière de consolation.

— Oui... mais j'avais rêvé d'être une mère ; il faut que je me résigne à être une tante, dit ma visiteuse avec un sourire triste. Encore une déception... Oh ! je ne les compte plus !

Le lendemain même, je fis la connaissance de la

petite Djénia. Très grande pour son âge, droite, bien faite, c'était une vigoureuse plante humaine, une plante poussée en pleine terre et en plein nord. Ses cheveux, d'un blond jaune, étaient coupés courts, ce qui lui donnait l'air d'un garçonnet. Son teint avait un éclat de neige rosée, le regard de ses yeux bleu clair était intelligent et grave. Les narines, largement ouvertes, semblaient gourmandes d'air et d'espace. Sa bouche indiquait la bonté et la fermeté. Je fus frappée de son aisance. Elle semblait avoir déjà pris pleine possession de ce monde, où elle n'était que depuis dix ans. Ce n'était assurément pas une *insignifiance* qui venait d'entrer dans la vie de la baronne. Le docteur Linsky me fut présenté; il me fit l'effet d'un véritable cosaque. Ses traits réguliers et lourds étaient animés par des yeux d'un gris bleuté, où il y avait du rêve et de la douceur. Avec sa haute taille, il semblait remplir le salon. Il parlait français non sans timidité et sans difficulté. Au bout de quelques minutes, je crus sentir qu'il se passait quelque chose dans l'atmosphère ambiante, je crus sentir la présence du grand invisible. J'observai le père de Djénia et mon hôtesse. Je ne surpris rien chez eux qui pût justifier mon impression toute magnétique; mais je me dis que cette force et cette faiblesse pouvaient bien, à leur insu, être attirées irrésistiblement l'une vers l'autre. Quoi qu'il en fût, le docteur quitta Cannes le lendemain.

La baronne et moi ne laissâmes pas que d'être étonnées, en voyant la manière dont Djénia acceptait son changement de milieu. Depuis l'âge de six ans,

elle avait vécu dans un intérieur très pauvre, dans une maison de bois, qui ne devait pas différer beaucoup de celles des paysans; et elle était entrée dans le confort et le luxe d'un hôtel de première classe, sans marquer la moindre surprise. Elle demandait et recevait les services des employés, comme si elle eût toujours été servie, et elle se tenait à table, maniant couteau et fourchette, comme si elle eût été éduquée dans une nursery anglaise. Chose plus curieuse encore, le ciel bleu de Cannes, l'hiver fleuri de la Riviera, n'excitaient chez elle ni surprise, ni enthousiasme. Quand on la questionnait, elle répondait d'un air de complaisance : « Oui, c'est très beau, très beau ! » mais son regard avait une expression lointaine, comme s'il voyait autre chose... la plaine blanche, la forêt noire, l'isba du pauvre pope son grand-père, peut-être ! De fait elle avoua qu'elle regrettait la neige, le hurlement des loups ; et, pendant ses moments de récréation, elle faisait des glissades sur le marbre du hall de l'hôtel. Elle apprit à « sa tante » avec un naïf orgueil, qu'elle savait grimper aux arbres les plus hauts, et elle offrit même de lui donner un échantillon de son agilité — ce que la tante refusa en lui disant plaisamment : « N'en faites rien, je vous prie, on pourrait croire que les petites filles russes sont des espèces de singes. » Je lui fis cadeau d'une poupée. Jamais elle n'avait dû en rêver d'aussi belle. Elle demeura un instant muette et immobile de surprise, puis brusquement, elle me tendit la main et serra la mienne avec une force et une expression qui



m'étonnèrent. L'enfant ne manifeste pas ainsi ses sentiments, la poignée de main est un geste de grande personne; et il y a si peu de gens qui savent le faire, ce geste! Quelques jours plus tard, je trouvai Djénia jouant avec une vieille poupée de bois, qui ressemblait à une idole de sauvage et dont le lit était un panier plein de chiffons multicolores; la petite fille parut d'abord embarrassée, puis, s'adressant à la baronne : « Je vous prie, fit-elle gentiment, dites à votre amie que j'aime beaucoup sa belle poupée, mais que je ne puis abandonner celle-ci parce qu'elle est russe, et qu'elle a fait le voyage avec moi! » Un voyage de huit jours en troisième classe, cela ne doit pas s'oublier! Je fus toute remuée par l'expression de ce loyalisme d'enfant. La vieille âme slave, faite de tant d'âmes diverses, peut seule sentir ainsi dès ses premières heures.

Madame d'O. commença à instruire son petit sauvageon. Elle se mit à lui enseigner sa propre langue, le français et la musique. Ces leçons, auxquelles elle semblait prendre un intérêt réel, la sortaient d'elle-même et lui fournissaient une distraction salutaire. Elle paraissait de plus en plus ravie de l'intelligence et du caractère de sa nièce adoptive. Au bout de quinze jours, Djénia, accompagnée de la femme de chambre, faisait en français toutes sortes de petites commissions; et deux mois plus tard, avant mon départ, je pus causer avec elle. Je me demandais quelquefois si ce beau feu de maternité durerait chez la baronne. Les adoptions sont fréquentes en Russie, mais il arrive souvent que

l'enfant cesse de plaire, ou que la charge paraît trop lourde, alors c'est l'abandon et les conséquences en sont cruelles. La figure du docteur Linsky, que j'avais entrevue dans le fond du tableau, me rassurait quelque peu sur le sort de la petite Djénia.

Pendant six mois à peu près, j'échangeai des nouvelles avec madame d'O., puis notre correspondance cessa; dans ces cas-là la faute est toujours mienne.

Deux années s'écoulèrent. Un après-midi, le groom me monta une carte de visite avec ce nom « Madame Linsky » puis, au crayon, « ex-baronne d'O. » « Ça y est », pensai-je, un peu vulgairement. On peut imaginer avec quel plaisir et quelle curiosité je reçus cette visiteuse inattendue. Elle était tellement autre que, dans la rue, j'aurais hésité à la reconnaître. Ce n'était plus la veuve intéressante, aux longs vêtements de laine et de crêpe; mais une femme très simple, en costume tailleur, coiffée d'une toque, et, sous cette toque qui n'était pas même du bon faiseur, il y avait un visage qui indiquait la santé et le contentement.

— Vous voyez, me dit-elle en rougissant un peu, j'ai changé de nom.

— Je m'y attendais, répondis-je, avec un sourire.

— Vous vous y attendiez?... cependant quand vous étiez à Cannes, je ne songeais pas... à ce changement.

— Possible, mais la nature y songeait pour vous.

— Vous l'avez deviné? fit madame Linsky, ses petits yeux tout agrandis par la surprise.

— Oui... oui... Vous êtes heureuse, j'espère?

— Oh ! tellement ! tellement ! Je ne suis plus malade du tout, le croiriez-vous ?

— Parfaitement. répondis-je, non sans une intention de taquinerie. Et Djénia ?

— Djénia est une bonne petite fille ; elle me donne toutes les satisfactions. J'ai réussi à avoir sa sœur, aussi, de sorte que les deux enfants auront les mêmes avantages.

Et, assise à côté de la table, où, une année plus tard je devais moi-même tisser un roman, madame Linsky me raconta le sien, écrit par les Dieux celui-là ! Elle me dit tous les obstacles qu'elle avait eus à vaincre, l'opposition de sa famille, l'opposition de la femme du docteur qui refusait le divorce, puis la terrible question d'argent.

— Si j'ai réussi, ajouta-t-elle, c'est grâce à la prévoyance de mon mari. L'avant-veille de sa mort, il avait fait promettre à l'un de ses amis de s'employer à me faciliter les choses, dans le cas où je viendrais à aimer un homme pauvre, « afin que j'eusse ma part de bonheur ».

— Ah ! je reconnais bien là le sentimentalisme russe ! m'écriais-je.

— En effet, et un sentimentalisme très noble. Monsieur d'O. avait toujours eu quelque remords d'avoir pris ma jeunesse. Son ami ne m'a pas failli. En me remariant, j'aurais dû perdre entièrement ma pension de veuve, et alors tout eût été impossible ; il a obtenu que la moitié me fût laissée. Cela m'a permis de suivre l'inclination de mon esprit et de mon cœur.

Le gouvernement a envoyé monsieur Linsky en mission d'études pour trois ans, en France, en Angleterre, en Allemagne. Nous habitons un appartement meublé au boulevard Saint-Michel. Le milieu est pauvre, mais pas vulgaire.

Madame Linsky ne me quitta pas sans m'inviter à venir prendre le thé chez elle, et elle ajouta : « Ah ! ce ne sera plus le thé du mandarin, il est fini ; celui que je vous offrirai, pourtant, ne sera pas trop mauvais... je vous le promets. »

Au jour convenu, j'arrivai boulevard Saint-Michel, très curieuse de voir l'installation de cette grande dame russe au quartier latin. L'escalier de bois avec ses marches nues, avec sa rampe de fer, ses murs blanchâtres, sa fenêtre empoussiérée, ne lui faisaient pas une entrée bien attrayante. Je sonnai au second étage. La porte me fut ouverte par un homme de haute taille, en veste d'uniforme. Dans la demi-obscurité du lieu, je faillis le prendre pour un domestique. Je reconnus à temps le docteur Linsky. Il m'introduisit dans la pièce toute voisine et sa femme vint au-devant de moi les mains affectueusement tendues. Il y eut quelques secondes d'inévitable embarras, que les petites filles aidèrent à dissiper. Djénia avait beaucoup grandi et droit comme un jeune pin, j'interrogeai tout de suite sa physionomie. Elle témoignait d'une vie heureuse, ses yeux avaient une expression de gravité, comme ceux des enfants qui ont vu des choses tristes. Et elle en avait vu probablement. Sa sœur cadette était plus fine, plus jolie, mais elle avait



moins d'individualité. Toutes deux étaient gentilles, élégantes même, dans la simplicité de leur toilette; des robes de serge bleu foncé, très courtes, à blouses russes, des bas noirs aux jambes, des sandales aux pieds, un gros nœud de ruban, noir également, sur leurs nattes blondes; ce nœud révélait une coquetterie maternelle qui me fit plaisir à voir.

Djénia prépara le thé et le servit avec une aisance, une sûreté de mouvements, bien rares chez une enfant de douze ans. Non, ce n'était pas le thé du mandarin, ce n'était pas non plus le joli décor où je l'avais bu. Le salon du boulevard Saint-Michel avait deux fenêtres qui donnaient sur une cour. Les rideaux de mousseline blanche brodée, les meubles d'occasion recouverts de velours rouge, le papier peint, étaient particulièrement laids; mais, sur le plancher, il y avait une carpette d'Orient, aux murs, des morceaux d'étoffe brodée, des armes russes; dans tous les coins des bibelots artistiques, des rayons chargés de livres, des signes de travail intellectuel, puis des fleurs. La salle à manger était ouverte; sur la table, le samovar chantait, et un riche service à thé mettait une note de luxe dans sa pauvreté banale. Tout cela égayait la scène et le rayonnement de l'amour y répandait une agréable chaleur d'âme. Pendant que le docteur buvait, à petites gorgées, un verre de thé au citron, je l'examinais. Il y avait en lui un élément irrémédiablement *fruste*; mais il donnait l'impression d'être une force bonne. Je le voyais très bien dirigeant un service d'ambulance, pansant, *raccommodant* des

quantités de soldats; mais je ne le voyais pas du tout soignant des bobos. Intellectuellement il était supérieur à sa femme; mais, par la naissance et l'éducation, il lui demeurait inférieur. Si je ne me trompe, il en avait conscience. Pour lui, elle sera toujours la baronne d'O. En l'entendant me raconter avec enthousiasme sa vie nouvelle, me dire le plaisir qu'elle avait à dîner dans les tavernes du quartier latin, à courir les petits théâtres, à monter sur l'impériale des omnibus, il lui souriait comme pour la remercier de se montrer si heureuse.

Lorsque après une longue visite, je me levai pour prendre congé, madame Linsky me dit de l'air le plus naturel et le plus convaincu : « Vous voyez quelle différence entre autrefois et aujourd'hui! Quand vous m'avez connue j'étais si pauvre!... maintenant je suis si riche! » Et son regard embrassait toute sa richesse; son mari et ses filles adoptives!

Était-ce de la littérature? Les femmes slaves font beaucoup de littérature sans le savoir... mais cette fois-ci, c'était je crois du sentiment de lune de miel.

Quinze jours plus tard, je quittai Paris. Je n'ai jamais eu de nouvelles du ménage... ma faute encore. Je me demande parfois si, aujourd'hui, après treize ans de mariage, madame Linsky se trouve toujours riche. Quoi qu'il en soit, elle a été, à son insu, l'agent de ma conversion et de mon progrès. Comme je descendais lentement son escalier, la cause de tout ce que je venais de voir me sauta à l'esprit. La cause! Je m'ar-

rêtai sur une marche, immobilisée par ce mot. La cause!... une tempête dans la mer de Chine, une jambe cassée! Sans cet accident, Djénia et sa sœur n'auraient jamais quitté leur pays natal; elles auraient végété sans culture, épousé probablement quelque pauvre pope comme leur grand'père. Ce coup de vent lointain devait donc affecter deux petites filles qui vivaient, inconscientes et ignorées, dans un district perdu de la Sibérie, et ses effets iraient peut-être se multipliant et se prolongeant pendant plusieurs générations! Tout ceci m'apparut dans une vive lumière. J'en fus saisie! Est-ce que nous ne serions donc pas libres?... pas libres du tout? me demandai-je. Et me voilà, dans la voiture même qui me ramenait à l'hôtel, remontant aux causes pour la première fois, entrant à pleine pensée dans la voie qui m'avait été indiquée. Le *déclat* s'était fait. Oh! je n'ai pas découvert « comment les choses ont été arrangées », mais je sais maintenant qu'elles sont déterminées jusque dans leur profondeur, par les puissances divines qui sont la radio-activité de l'Éternel Dieu. Je ne vois plus l'homme mais le Terrien; nos cités, nos demeures m'apparaissent comme des terriennes; notre planète, comme le champ de travail et de bataille d'êtres supérieurs, de l'armée du ciel, de ces forces que nous appelons la Providence, la Nature.

La vie que j'avais vécue avec indifférence, avec colère, avec indignation, s'est entr'ouverte devant moi comme une fleur merveilleuse, comme une fleur de la passion, il est vrai, avec les instruments de la

crucifixion marqués sur les pétales; mais avec des parfums et le germe de l'immortalité au fond de son calice.

Le déclic se produira pour d'autres, pour tous, comme il s'est produit pour moi. L'humanité verra la Vie, et par la Vie seulement, elle apprendra à connaître, à adorer, à aimer son « premier moteur ».

. . . . .

Pendant que je racontais ce petit roman de madame Linsky, qui avait affecté ma pensée si profondément, le secrétaire de l'hôtel m'apporta un paquet que la princesse O., une charmante femme russe, avec laquelle j'avais beaucoup joué au bridge, l'avait prié de me remettre en mains propres. Je fus toute saisie par l'arrivée de ce souvenir de Russie, au moment où je tenais l'âme russe! Le paquet contenait deux souvenirs de Pâques — un plat en porcelaine avec trois œufs, deux gâteaux, l'un surmonté de la rose symbolique, l'autre de l'agneau pascal — puis un bibelot d'enfant, une petite boîte, sur le couvercle de laquelle il y avait une table en bois blanc, un pot de grès, une écuelle rouge; à côté une paysanne russe avec une jupe quadrillée rouge et noire, un tablier rose à pois, des chaussures d'écorce d'arbre. Un mouchoir de soie jaune, noué sous son menton, encadrait des cheveux blond pâle, un visage blanc rosé aux yeux bleus... telle que, cette paysanne ressemblait à la petite Djénia d'une manière saisissante, elle aurait pu être sa mère, et Djénia serait



certainement devenue comme elle, sans ce coup de vent fatidique!

Autrefois la coïncidence de cet envoi avec mon travail m'aurait amusée, aujourd'hui elle me touche, je la crois voulue par les Dieux dont je fais l'œuvre. Je la crois un de ces encouragements qu'ils donnent à leurs collaborateurs, pendant les coups de collier aux montées, et ils savent que je monte, que je vais avoir à monter beaucoup et péniblement. Serait-ce plus extraordinaire, du reste, que la répercussion de cette tempête dans la mer de Chine arrivant à moi, pauvre atome de l'infini, et me faisant écrire, seize ans plus tard, ce long chapitre?

Sous l'impulsion que j'avais reçue, je me mis à remonter aux causes des événements qui ont fait et qui font notre histoire, aux causes de certains mariages, de certaines morts accidentelles, aux causes de ces tragiques petits faits, que quelques journaux donnent en trois lignes, et qui contiennent souvent des volumes de douleur humaine.

Dans tous ces mouvements, je sentis non pas le hasard, non pas la fatalité aveugle, mais une pensée vivante, déterminante, *individuelle* pour ainsi dire, une volonté de l'Au delà, du tout grand Au delà. Leur tissage admirable, l'enchaînement des circonstances, me révélèrent l'œuvre d'un maître suprême, l'œuvre que les pauvres romanciers s'efforcent de copier, tant bien que mal, mal plutôt que bien.

La recherche des causes, pour l'esprit qui y est attentif, est un jeu passionnant, plein de surprises. On les poursuit souvent jusqu'à un certain point, puis elles vous échappent, et, au moment où on s'y attend le moins, un incident, un mot, vous remet le fil entre les doigts. Il y a toujours un point au delà duquel notre vision ne peut les atteindre et on est furieux, désappointé, comme un chien qui a perdu la piste. Quand on remonte aux causes, on éprouve tout d'abord un sentiment d'effroi, on a un mouvement de recul, car on se trouve devant un abîme. Si on a le courage de s'avancer de nouveau, d'y plonger le regard, on distingue vite un point de lumière, un point de lumière qui va s'élargissant... et on n'a plus peur. Oh! ces causes de nos succès, de nos défaites, de nos tares, comme elles viennent de loin et comme elles sont peu de chose parfois! c'est un regard, un mot, un geste... c'est la proverbiale pelure d'orange. Je m'étais étonnée longtemps d'un mariage qui avait uni deux êtres d'une dissemblance complète, dissemblance de race, de mentalité, de religion. L'autre jour, j'ai appris qu'un des ancêtres du mari, avait aidé à la conquête et à la civilisation du pays natal de la femme... Voilà comment les Dieux tissent nos destinées! Et ils choisissent leurs agents sans égards pour nos relations intimes, pour nos sentiments. C'est la mère qui, par son amour même, prépare le malheur de ses enfants; c'est le père qui, par une sévérité exagérée, pousse le fils au suicide. C'est le frère qui, pour jouer au cheval avec sa petite sœur,

passe un nœud coulant autour de son cou frêle... la lance autour d'une table, l'excite de la voix... elle court... il serre et elle tombe étranglée par la main fraternelle et inconsciente ! C'est l'ami qui présente, à son ami le plus cher, la personne qui le déshonorera. C'est la femme qui fait prendre, à l'homme qu'elle aime, le train qui le tuera. C'est le maître qui dit à son chauffeur : « Je suis pressé. » Et, sous la suggestion de cette parole, le chauffeur veut passer avant le train qui arrive... il passe ; mais le train accroche une des roues de l'automobile, la plus grande force broie la plus petite et le maître qui, jeune, plein de vie, a prononcé son propre arrêt de mort, n'est plus qu'un moule sanglant et vide, l'âme a été brutalement rappelée ! Et, comble d'ironie divine, la créature elle-même doit souvent travailler à sa propre ruine, à sa propre destruction. Et comme elle y travaille ! Pour son pire ennemi, pour son prochain, elle ne ferait pas mieux.

Il n'est pas besoin de beaucoup de réflexion, pour se rendre compte que ces effarantes combinaisons sont voulues, élaborées, par d'autres volontés que les nôtres. Le raffinement de cruauté dont elles témoigneraient rend cette cruauté même impossible. Elles ont sans doute pour objet d'intensifier, de varier la vie, et cette intensité, cette variété sont probablement nécessaires à notre progrès. Si madame la Providence nous fait prendre sans remords, non peut-être sans pitié, des chemins difficiles, abominables, c'est qu'elle sait où ils conduisent, c'est qu'elle le doit

peut-être. Logiquement, avec une foi aux yeux ouverts, nous pouvons avoir confiance.

Avant ma renaissance, il m'est arrivé de rencontrer, dans une station balnéaire une femme dont les nerfs étaient dans un état pitoyable. Elle m'en raconta la cause. Sa mère, étant à la campagne, eut l'idée de faire une surprise agréable à ses filles cadettes, et la chargea de renouveler le papier de leurs chambres pour leur retour en ville. Madame X. acheta un beau papier gris argenté, fort cher même. Il se trouva que ce papier était saturé d'arsenic. En six mois il tua les deux jeunes filles, deux fleurs de beauté paraît-il, et le père mourut de chagrin. Madame X. on le comprend, ne pouvait se consoler d'avoir été l'instrument de cette chose horrible; lorsqu'elle me l'eut racontée avec ses détails navrants, je m'écriai impulsivement : « C'est une infamie ! » Aujourd'hui, je lui dirais : « Votre mère, l'industriel qui a composé la formule homicide, l'employé qui vous a montré le rouleau de papier, qui vous l'a conseillé, vous qui l'avez choisi, vous n'avez fait que servir un dessein de la Providence. Si ce dessein n'avait pour but ultime le bien de ceux qu'il a frappés, il serait monstrueux et logiquement, il ne saurait l'être. » Ce raisonnement, si je ne me trompe, aurait consolé madame X. mieux que les lieux communs avec lesquels l'humanité accueille ces épreuves.

Par la recherche des causes, on arrive vite à distinguer le groupement des individus. Ce groupement est très curieux à étudier, il a une mathématique, une



géométrie, une chimie. Il nous fait exclamer enfantinement, à la rencontre de celui-ci ou de celui-là : « Comme le monde est petit ! » Ce n'est pas le monde qui est petit, mais le cercle dans lequel nous évoluons, je l'ai déjà écrit ; mais il est des vérités qu'on ne répétera jamais assez.

Je me suis amusée à marquer, au moyen de signes et de lignes, l'apparition et la réapparition dans mon orbite, des personnes qui l'avaient plus ou moins affectée. Les unes y sont revenues à de longs intervalles réguliers, les autres à des intervalles tout à fait irréguliers ; d'autres encore n'ont fait que la traverser comme des bolides, en y causant des perturbations désagréables.

En remontant aux causes, j'ai entrevu la profondeur de notre solidarité, non seulement avec nos semblables, mais avec les trois règnes de la nature. Le jeu des affinités, des sympathies, des antipathies qui en résulte, m'a révélé quelque chose de notre rayonnement. Avec mon œil devenu objectif et déterministe, l'un amène l'autre, je me mis à lire l'histoire ; elle m'avait toujours ennuyée, comme un livre qu'on ne comprend pas. Du moment où je pus me rendre compte qu'elle était l'œuvre des Dieux, elle m'intéressa passionnément. J'y cherchai leur âme, leur pensée, le mécanisme de la vie. Je vis les nations naître d'un petit groupe d'individus, s'organiser peu à peu, grandir, décrire une courbe à double branche, atteindre un sommet de puissance et de gloire, puis redescendre de manières toujours diverses ; les unes,

en glissant imperceptiblement presque, les autres par bonds, et toutes arriver à l'évolution, puis à l'anéantissement, mais jamais sans avoir transmis ce qui était nécessaire à la continuité du progrès. Je vis cette figure géométrique se reproduire pour les races, pour les familles, pour les individus et je compris qu'elle appartenait au plan de l'Univers, et que si le Terrien la vivait, il ne l'avait assurément pas dessinée. Je ne tardai pas non plus à sentir l'existence des courants psychiques qui nous font une atmosphère spirituelle, de ces courants plus nombreux, plus forts que ceux de l'Océan, qui pénètrent sans cesse nos cellules, qui portent par ondes l'essence de vie, qui y portent des idées, des images, des ordres, qui nous mettent en communication les uns avec les autres, avec l'Univers entier peut-être. Et, à me sentir si complètement entre les mains divines, j'éprouvai un soulagement délicieux que j'aurais voulu communiquer à tous mes semblables. Une année après ma « renaissance », la plume me fut remise aux doigts ; j'écrivis un roman dans lequel je présentais des créatures vivant leur destinée et ne la faisant pas. Peu de personnes, oh ! si peu, remarquèrent le changement de conception et pour moi, c'était là tout l'intérêt du bouquin. Je devais apprendre que le lecteur ne voit avec l'auteur que lorsqu'il est à peu près à l'unisson. Et, au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, la majorité des hommes, ceux qui ne peuvent penser, se croient encore libres ! Ils se contentent de regarder les faits sans remonter à leurs causes, de là leur illusion persistante, illusion voulue sans

doute, nécessaire et si pathétique avec son enfantine présomption ! Ils sont affectés par tous les éléments, par le soleil, par la pluie, par l'ombre du nuage ; leurs mouvements sont combinés avec ceux de millions d'individus, qu'ils ne voient pas, qu'ils ne connaissent pas, et ils se croient libres ! Ils vivent entre les menaces des forces qui sont au-dessus de leurs têtes, et celles des forces qui sont sous leurs pieds, et ils se croient libres ! Les gens religieux courbent l'échine sous les maux dont ils sont flagellés, les autres font le gros dos ou crachent des blasphèmes, les autres encore demeurent indifférents et tous persistent à se croire libres ! Ils vont cependant répétant comme des phonographes : « l'homme s'agit et Dieu le mène ». Cela concilie leur raison et leur orgueil. Ils admettent bien qu'ils sont menés, il serait plus difficile de ne pas le voir que de le voir, mais ils aiment à se persuader que leurs *agitations* sont libres. Ils ne se rendent pas compte qu'elles sont produites par d'autres *agitations*, comme la vague par la vague, et que, si leurs agitations d'atomes étaient libres, elles *détermineraient* l'action de Dieu. L'Éternel Dieu déterminé par sa créature !... Peut-on concevoir cela ?

La semaine dernière, un écrivain, après avoir analysé la genèse et le développement de certains faits politiques, terminait son article en disant : « Est-ce que par hasard nous ne serions pas libres ? » Cette phrase, la même que j'avais prononcée sur une des marches de l'escalier de madame Linsky, me fit tres-

saillir avec sa note aiguë et angoissée, puis toute joyeuse je m'écriai : « Enfin ! »

Non, nous ne sommes pas libres ! Heureusement ! La Terre et son soleil ne sont pas libres, les astres, les mondes ne sont pas libres, les Puissances qui les gouvernent ne sont pas libres non plus ! L'Éternel Dieu, même, doit être esclave de son plan.

Au fond, je crois que les hommes ont toujours plus ou moins senti qu'ils obéissaient à des lois inéluctables, et qu'ils ont *fait semblant*, seulement, à la manière des enfants, de croire à leur libre arbitre. Il y a de longs siècles qu'ils tournent autour de la vérité. Sa lumière même les aveugle. Par les découvertes qui se multiplient, la Providence les prépare à la recevoir, et l'heure s'approche où ils sauront qu'ici-bas ils font son œuvre et non la leur, où, dans cette certitude, quelle que soit leur tâche, ils la rempliront avec joie et fierté.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, La Bruyère écrivait cette amusante chose : « Tout est dit depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Mais non, tout n'était pas dit ! Il restait à découvrir, entre autres, que la Terre et le Terrien n'ont pas été créés par un coup de baguette divine comme l'ont imaginé les poètes sacrés, mais qu'ils se sont développés lentement, douloureusement, oh ! si douloureusement ! sous l'action de forces innombrables. Et aujourd'hui tout n'est pas dit encore. Nous ne savons presque rien de la mathématique, de la géométrie, de la chimie de notre vie physique, rien de l'électricité que nous avons captée



et que nous manions comme des enfants prodiges. Nous ignorons tout de la vie psychique, nous ne connaissons pas le *vrai nom*, la vraie fonction du mal. Et quand nous saurons tout cela nous ne saurons rien encore. Tout n'aura pas été dit, tout ne sera jamais dit, ni dans ce monde ni dans les autres, car c'est l'Éternel Dieu qui parle.

Salomon en dépit de toute sa sagesse a écrit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Et l'homme, qui a vu tant de nouveau, répète encore le proverbe enfantin parce qu'il est joli, parce qu'il sonne bien, comme tout ce qui est creux. Le grand parémiographe ne trouvait rien de nouveau... et avec un harem comme le sien, franchement, c'est un peu décourageant pour les autres hommes. Rien de nouveau sous le soleil ! Est-ce qu'il n'y a pas toujours eu du nouveau sur notre planète, depuis la seconde où, nébuleuse, elle a émergé des profondeurs de l'Infini, où l'Esprit de Dieu a plané sur ses eaux. Est-ce qu'il n'y aura pas du nouveau à sa dernière pulsation ? Est-ce que sa mort même ne sera pas du nouveau sous le soleil ? Et vous étiez un sage, ô Salomon !

### Lausanne.

J'ai dit que les livres ne tombent jamais au hasard entre nos mains, qu'ils sont « des voix dans l'espace », les agents des Dieux mêmes. A chaque instant quelque fait vient renforcer ma conviction.

Il y a trois ans, dans le salon de lecture de l'hôtel, un journal anglais illustré, *The Illustrated London News*, ouvert sur la table attira mon regard. « Tiens, fis-je, une exposition de chrysanthèmes ! » Je le pris et j'eus un petit sursaut. Une exposition de chrysanthèmes !... Eh bien, les chrysanthèmes étaient une multitude de têtes humaines ! Mon erreur n'était pas causée par ma vue qui est excellente, mais par le groupement serré d'une foule de Terriens qui, à Tower Hill, écoutaient le discours d'un député socialiste. La moitié de l'assemblée se présentait de face, l'autre moitié de dos. Tous étaient coiffés de casquettes, et ces casquettes arrondissaient les crânes et leur donnaient vraiment l'aspect de gros chrysanthèmes. Chaque fois qu'il m'arrive de prendre ainsi conscience de nos

proportions infimes, j'éprouve une sorte d'humiliation, d'angoisse, et la crainte ridicule que l'on ne nous écrase, comme nos pieds distraits ou méchants écrasent les fourmis. Je remontai chez moi et, dans un état d'esprit peu enviable, je m'étendis sur ma chaise longue.

Machinalement, il me sembla du moins, je pris une Revue américaine, *The Century Magazine*, qui se trouvait à portée de ma main. Je la feuilletai un instant, puis je tombai en arrêt devant un article intitulé « Sens et sensibilité, par Hélène Keller ». C'est le nom d'une femme pour laquelle j'ai une immense admiration et à laquelle je dois immensément; une femme qui, sourde et aveugle depuis l'âge de dix-neuf mois, a passé tous les examens supérieurs, appris le grec, le latin, le français, l'allemand; elle est même devenue un écrivain. Je connaissais sa vie racontée par elle-même. Dans cet article « Sens et sensibilité », elle nous dit non seulement ce qu'elle *voit*, sent et devine, mais comment ces opérations s'accomplissent en elle... qui n'a que « trois portes à sa maison ». C'est un document unique. Il révèle un effort prodigieux de l'âme humaine, et, comme tel, il doit avoir sa place dans cette lecture de la vie que je poursuis.

Hélène Keller est américaine, originaire d'Alabama, un des États du Sud. Le Magazine donne d'elle plusieurs portraits. C'est une femme de taille moyenne, de trente-cinq ans peut-être, vêtue avec une simplicité élégante. Ses cheveux épais ramenés derrière la tête, tordus bas sur la nuque, laissent voir un peu de l'oreille, de la pauvre oreille sans résonance; les

paupières sont abaissées sur les prunelles sans regard. Le modèle du front, le dessin de l'arcade sourcilière, le nez *obstiné*, témoignent d'intelligence et de volonté; les joues et le menton arrondis, les lèvres pleines donnent une impression de bonté tendre. Le reflet d'un sourire intérieur met de la lumière sur le bas du visage. Un de ces portraits nous la montre debout, devant la véranda fleurie de sa demeure, tenant la bride de son cheval King, et elle lui parle visiblement. Un autre la représente au pied d'un arbre, les doigts sur son écorce, écoutant le langage de la sève — l'arbre lui parle, tout son corps écoute... et entend. Puis on la voit assise sur le rebord d'une fenêtre; avec son bras gauche, elle enveloppe et presse contre elle un magnifique bébé de trois ans « l'enfant du voisin ». La lumière a capté la chaleur de son êtreinte, la maternité qui réside en elle, aveugle et sourde, et c'est infiniment pathétique.

Hélène Keller avait atteint sa sixième année lorsqu'une admirable institutrice lui fut providentielle-ment envoyée; une femme qui avait été aveugle elle-même et élevée dans l'institut Perkins. Elle entreprit de sortir l'enfant de sa nuit et de son silence. Elle plaça ses doigts sur ses propres lèvres, des lèvres qui parlaient, elle lui fit toucher les objets, en épela le nom dans la paume de ses mains, et la mit ainsi en rapport avec le monde jusqu'alors invisible et intangible pour elle. Hélène Keller raconte cette merveilleuse initiation. « Avant la venue de miss Sullivan, dit-elle, je ne savais pas que *j'étais*, je ne savais pas



que je vivais, que j'agissais, que je désirais. Je n'avais ni volonté ni intelligence. J'étais mue par une sorte d'instinct. *Je n'aimais pas*. Je possédais un esprit qui me faisait éprouver de la colère ou de la satisfaction. J'avais cependant le pouvoir d'association. Après avoir senti l'odeur de la pluie et l'impression désagréable de l'humidité, je courais fermer les fenêtres. Quand je désirais quelque chose que j'aimais, les glaces par exemple, il me venait *un goût délicieux sur la langue* (ceci ne se produit plus maintenant) et je sentais tourner dans ma main le manche de la machine à glacer. Je faisais le signe et ma mère comprenait. Je pensais et je désirais au bout de mes doigts. Je n'eus d'abord aucune conscience du changement qui se produisit en moi. En apprenant à épeler, je ne ressentais que le plaisir d'obtenir plus facilement ce que je désirais. Quand j'appris la signification du *je* et du *moi*, je devins consciente et je commençai à penser. La pensée remplaça l'instinct aveugle. Je ne peux pas, mieux que les voyants, rendre le passage subtil de *l'impression à l'idée* mais je sais que les idées qui naissent des objets me semblent *sortir* du toucher. Instantanément elles deviennent abstraites et se traduisent en langage intérieur. Quand j'étais enfant, mon langage intérieur était *l'épellation* muette. Je me surprends encore à m'épeler à moi-même et cependant je me parle avec mes lèvres. Lorsque je tâche de me souvenir de ce que l'on m'a dit, j'ai l'impression d'une main épelant dans la mienne. La nature, le monde que je pouvais toucher,

demeurèrent d'abord enfermés en moi; plus tard, j'arrivai à chercher chez les autres une image de mes émotions et de mes sensations. Les doigts sur les lèvres, sur la joue, sur la gorge des gens, j'appris à discerner les signes extérieurs des sentiments intérieurs; l'expression de la douleur, le battement des muscles joyeux et à les comparer avec les miens. C'est ainsi que j'arrivai à l'âme d'autrui. »

Ce travail d'initiation, admirablement décrit, se fait sans doute de même chez toutes les créatures, mais à leur insu. L'effort immense qu'il a coûté à la petite fille sourde-aveugle lui en donne la conscience et lui en a laissé le souvenir. Pour qu'Hélène Keller pût savoir qu'elle *était*, pour qu'elle pût aimer et penser, il fallait qu'elle fût mise en communication avec les courants de la vie universelle, avec ses semblables. N'est-ce point là la preuve de notre étroite solidarité?

L'auteur de « Sens et sensibilité » affirme que pour l'enfant sourd-aveugle, la nuit est « bonne » « kindly ». Il a hérité quelque chose de l'esprit d'ascendants qui voyaient et il est affecté par la lumière qu'il n'a pas vue, par les sons qu'il n'a pas entendus. Elle ajoute : « Chaque atome de mon corps est devenu un *vibroscope*; il me semble qu'il est tout yeux. Je perçois des vibrations sans nombre. Les pas me révèlent souvent le caractère et les manières des personnes, leur âge et leur sexe. Je sais quand on s'agenouille, quand on se lève, quand on s'assied. Je puis suivre, jusqu'à un certain point, les actes des personnes qui m'entourent. Il y a des vibrations qui

pénètrent la chair, les nerfs, les os, comme la douleur, la chaleur et le froid. Le bruit du tambour, par exemple, se répercute de ma poitrine à mes épaules. Si la vibration et le mouvement se mêlent instantanément dans ma main, il me semble que la Terre s'éloigne et que je demeure immobile. Les vibrations d'un ordre élevé produisent en moi des vibrations nombreuses et fortes. J'écoute avec effroi le bruit du tonnerre, la voix de la mer. Le son de l'orgue me transporte jusqu'à l'extase. Je jouis de la musique, du piano, surtout quand je place mes mains sur l'instrument. Je puis suivre l'esprit dominant d'un morceau de musique, saisir les différents rythmes; mais je ne suis jamais arrivée à reconnaître un morceau d'un autre. Je souffre des bruits durs trop aigus, des grincements. Un jour, dans la salle à manger d'un hôtel, une dissonance arrêta mon attention. Je découvris que cette dissonance était produite par deux des garçons qui servaient. L'un marchait en mesure avec l'orchestre qui jouait, l'autre à contre-mesure. Par les différentes vibrations, j'ai pu prendre une idée des différents travaux humains. Dans la paume de mes mains, j'entends miauler le chat, aboyer le chien, hennir le cheval et je distingue la joie ou la douleur que leurs voix renferment. Le silence de la campagne me semble délicieux après le bruit de la ville; les mille douces voix de la Terre arrivent à moi, le bruit des feuilles, le bourdonnement des insectes. Les ondes de la chaleur et les ondes des sons jouent sur ma face, et produisent une infinie variété de com-

binaisons. La pluie d'hiver est dure, sans odeur et triste. La pluie de printemps est légère, parfumée, chargée d'une chaleur de vie. *Entre mes sensations et les sensations de ceux qui voient et entendent, il n'y a aucun abîme* que je ne puisse franchir. Je suis en contact ininterrompu avec la Vie, avec l'atmosphère radiante qui nous enveloppe. »

Je voudrais pouvoir les traduire toutes ces sensations d'une créature sourde-aveugle ! Il y en a d'une subtilité merveilleuse. Et il faut entendre Hélène Keller parler du toucher et de l'odorat ! Elle met le toucher au-dessus de la vue, et va jusqu'à dire que, si une bonne fée lui offrait de la recouvrer à condition de perdre le toucher, elle refuserait.

« Le monde que je vois avec mes doigts, dit-elle, *est vivant, brillant, satisfaisant*. Par le toucher, je reconnais le visage de mes amis, la variété infinie des lignes droites et courbes, de toutes les surfaces, la richesse du sol, la forme délicate des fleurs, la forme noble des arbres. En plaçant ma main sur la gorge ou sur la joue d'une personne, je jouis de toutes les nuances de sa voix, je saisis le reflet de ses sentiments. Le toucher ne peut pas franchir la distance, mais la pensée l'aide. J'ai senti la rondeur des formes de l'enfant et je puis appliquer cette perception au paysage et aux collines lointaines. La beauté d'un morceau de sculpture ne saurait être saisie par l'œil seulement, il faut le toucher. *Les voyants regardent les choses avec les mains dans leurs poches*, c'est pour cela que leur appréciation est si vague et si inutile ! »

Et voici qui va nous révéler la puissance de l'odorat. « C'est à tort, écrit-elle, que nous considérons ce sens inférieur aux autres. Je ne crois pas que la vue même puisse donner une sensation plus délicieuse que le parfum des feuilles échauffées par le soleil et agitées par le vent, et celle du flot des senteurs qui arrive, se retire, monte et descend. Le parfum des marguerites me fait revivre les matinées exquisés que j'ai passées dans les champs, avec mon institutrice, en apprenant des mots nouveaux et les noms des choses. L'odorat me permet de sentir l'orage plusieurs heures d'avance. Je sais par l'odorat dans quelle sorte de maison j'entre. J'ai reconnu, de même, une vieille maison de campagne, parce qu'elle avait plusieurs couches d'odeurs laissées par les familles qui l'avaient habitée. Vers le soir, les vibrations sont moins nombreuses et je dépends davantage de l'odorat pour me guider. L'odorat me donne, plus que le toucher et le goût, une idée de la manière dont l'œil et l'oreille accomplissent leurs fonctions. *Le toucher semble résider dans l'objet avec lequel on entre en contact, mais l'odorat semble résider dans l'organe même.* Puisque je sens un arbre de loin, je comprends qu'une personne puisse le voir de loin aussi. Les exhalaisons humaines me révèlent les êtres qui les émettent. Je peux distinguer l'ouvrier qui travaille le bois de celui qui travaille le fer, l'artiste du maçon ou du pharmacien. Je sens si les gens qui passent près de moi sortent de la cuisine, du jardin ou d'une chambre de malade. *L'odeur du savon, de*



*l'eau de toilette, des vêtements propres, me donne des impressions agréables de fraîcheur et de bon goût.* Les odeurs de ceux qui me sont chers ne s'effacent jamais, ce sont de chères odeurs « dear odours ». Un jour, en chemin de fer, une dame me donna un baiser, en passant devant moi, et elle me laissa son odeur; je suis sûre de la reconnaître par cela.

« Tous les enfants ont la même odeur pure et simple. A l'âge de six ou sept ans seulement, ils commencent à avoir une odeur particulière. Je distingue les odeurs de la vie de celles de la destruction. Quand je suis en plein air et qu'il n'y a pas de vent, les odeurs sont groupées de telle manière que je puis reconnaître la campagne que je traverse. Pendant plusieurs jours j'ai été privée de l'odorat et une sensation de solitude m'a envahie. Quand il m'est revenu, mon cœur a bondi de joie. » Elle ajoute plus loin : « Si je n'avais pas les révélations de l'odorat, du goût et du toucher, je serais obligée d'accepter d'autrui la conception de l'Univers; les objets chers à mes mains deviendraient sans formes et je marcherais au milieu d'eux comme un fantôme! »

Tout au long de cet article « Sens et sensibilité » dont j'aurais voulu donner chaque phrase, car chaque phrase contient une révélation sur nous-mêmes, Hélène Keller se montre d'un optimisme touchant et sincère. Les ironistes l'attribueront sans doute à ce qu'elle ne peut ni voir ni entendre, je crois, au contraire, qu'il vient de ce qu'elle voit et entend plus profondément que nous. Elle met un orgueil véritable à

montrer ce qu'elle peut saisir de la vie et de l'Univers avec « trois seules portes à sa maison ». « La cécité, dit-elle, ne limite pas mon horizon intellectuel; il est infiniment large! Ceux qui sont privés d'un ou deux sens, n'ont pas été comme on croit jetés dans un désert sans guide et sans boussole. L'aveugle, dans sa nuit, possède les facultés nécessaires à l'appréhension du monde visible. L'acuité de notre vision ne dépend pas de ce que nous pouvons voir, mais de ce que nous pouvons sentir. La nature chante ses chants les plus exquis à ceux qui l'aiment. Je me suis promenée dans la campagne aux premières heures du jour, j'ai senti les buissons chargés de rosée et de parfum. J'ai connu la douceur timide de l'enfant. J'observe, je sens, je pense, j'imagine. Le lien entre l'humanité et moi vaut la peine d'être maintenu, même si les idées sur lesquelles je le base sont erronées. »

Et, comme preuve de la vision mentale chez les êtres privés du sens de la vue, Hélène Keller cite le sonnet de M. Clarence Hawkes, aveugle depuis l'enfance :

#### LA MONTAGNE AU PIN

O toi... majestueux monarque du bois  
Qui t'élèves où la vigne ne peut grimper,  
Les hommes te disent vieux,  
Parce que depuis cent ans tu vis sur mon sol rugueux;  
Pour moi, cependant, ta vie n'est qu'un jour,  
  
Quand je me rappelle les monarques de la forêt disparus,  
Car je suis plus vieille que l'âge de l'homme  
Plus vieille que toutes les choses vivantes qui grimpent ou rampent.

Je suis la première esquisse du plan de Dieu,  
Les eaux de la mer sans repos,  
Les étoiles infinies du ciel sont seules vieilles pour moi!

Si un aveugle a vraiment pu écrire *que la montagne est la première esquisse du plan de Dieu, et que, pour la montagne, les seules choses vieilles sont les eaux de la mer sans repos et les étoiles infinies du ciel, il faut croire à la vision psychique...* et j'y crois.

Chose curieuse, Hélène Keller s'est aperçue de notre cécité et elle s'en indigne, et elle s'en moque! Comme elle a raison! « Je me suis promenée, dit-elle, avec des gens qui avaient les yeux pleins de lumière et qui ne voyaient rien, ni dans les bois, ni dans la mer, ni dans le ciel, rien dans les livres non plus. Mieux vaut alors marcher à jamais dans les ténèbres de la cécité physique, avec le pouvoir de la sensation, que de se contenter de l'acte visuel. » Et, avec une haute philosophie, elle ajoute : « Il n'y a de nuit sans lumière que celle de l'ignorance. *Il est plus difficile d'enseigner à un ignorant à penser, qu'à un aveugle intelligent à voir la grandeur du Niagara.* »

Tout au long de ce document humain, on sent que l'âme d'où il émane est en communion intense avec la nature, avec l'Univers, avec l'Éternel Dieu. Il s'en dégage une chaleur psychique qui ne laisse aucun doute sur sa sincérité. Hélène Keller est un poète et nous pourrions nous méfier de son imagination si elle n'était, en même temps, un esprit qui, par sa haute culture, a dû acquérir le respect et le discernement.

ment de la vérité. Elle analyse avec méthode et science ses impressions du dehors, de ce qui est pour elle l'invisible; elle tâche de deviner comment elles lui arrivent. Les facultés qu'elle se découvre l'étonnent et l'émerveillent, elle en tire un très grand orgueil. Ce pouvoir, d'une créature sourde et aveugle, m'a révélé celui que nous possédons, nous, les entendants et les voyants; il m'a révélé en même temps notre incapacité à savoir nous en servir. Notre puissance sensorielle étant divisée en cinq, au lieu d'être divisée en trois, comme celle d'Hélène Keller, nos organes n'acquerront peut-être jamais l'acuité des siens; mais par l'entraînement, par la concentration, par la pensée, nous pourrions les développer considérablement. Nous ne savons encore ni *voir*, ni *entendre*, ni *sentir*. Nos corps sont bien comme celui d'Hélène Keller des « vibroscopes », mais nous ne comprenons pas ce que disent leurs vibrations. Nous répétons à tort et à travers « Je vibre... il vibre, nous vibrons », parce que le mot nous charme, et, pour nous, ce n'est encore qu'un mot. Nous regardons avec les yeux seulement et, comme le dit la voyante aveugle, notre vision est vague et superficielle. Elle la juge ainsi, même après avoir lu nos plus grands poètes. Et son intuition ne l'a pas trompée. L'instinct de toute créature, de l'enfant, est assurément de se servir du toucher pour prendre contact avec les objets; mais, parents et éducateurs, par un contre-instinct, l'en empêchent. Cette prohibition a fait verser des torrents de larmes enfantines.

Dans les musées et partout où il y a quelque chose à voir, il est écrit : « Défense de toucher. » Alors, nous mettons nos mains dans nos poches. Et maintenant une question se pose : Pourquoi les Dieux créent-ils ainsi des instincts et puis des contre-instincts ? Pour nous exaspérer ? Pour nous tourmenter ? Je l'ai cru autrefois. Ne serait-ce pas plutôt qu'ils veulent limiter l'instinct jusqu'à ce qu'il soit devenu intelligent ? Le toucher des doigts ignorants détruirait les beaux accumulateurs des choses qui doivent être conservées. Il faut éduquer les doigts, leur apprendre le respect, leur apprendre aussi à *voir* et à *entendre*. Entendront-ils jamais le langage des arbres, le travail de la sève ? Pourquoi pas ?

Sous la suggestion d'Hélène Keller, j'ai présenté les paumes de mes mains aux rayons du soleil. J'ai senti délicieusement leur chaleur vitale, une chaleur à nulle autre semblable, monter par ondes le long de mes veines et de mes artères. Je me suis rendu compte de leur action sur les végétaux. J'ai compris comment ils pouvaient mourir de cette force. J'ai compris la soif du désert, de la terre crevassée, la lassitude des plantes vers le soir d'une belle journée. Désormais j'aimerai les nuages qui leur donnent quelque repos.

Ce que l'auteur de « Sens et Sensibilité » nous révèle sur l'odeur humaine, peut ouvrir tout un champ d'études et de spéculations aux physiologistes et aux psychologues. Ces impressions d'odorat cultivé qu'elle nous donne, n'existent-elles que dans son imagination ? Je ne le crois pas. Nous avons tous



une atmosphère particulière ; cette atmosphère, que créent et renouvellent sans cesse nos radiations, nous isole ou nous groupe, elle provoque des sympathies ou des antipathies, des affinités ou des inimitiés, et elle a un rayonnement dont nous ne pouvons concevoir l'étendue. Le chien, par exemple, *sent* cette atmosphère humaine, elle l'attire irrésistiblement, il l'aime et il ne peut être heureux en dehors. Quand les hommes de science arriveront à l'enregistrer et à l'analyser, elle leur révélera probablement une chimie stupéfiante. J'imagine que les gens bons et médiocres ont une odeur douceâtre, les gens intelligents, sains, honnêtes ont une odeur aromatique. Les idéalistes !... Oh ! ceux-là doivent avoir une chimie extraordinairement compliquée ; ce sera un mélange de lis, de tubéreuse, de musc, d'ambre, de benjoin.

Quoi qu'il en soit, je craindrais davantage le jugement des doigts et du nerf olfactif d'Hélène Keller que celui des yeux des voyants. Je peux comprendre, mieux que personne, le chagrin qu'elle éprouva lorsqu'un jour elle perdit l'odorat « un de ses guides » ; et son « bondissement de joie » en le retrouvant, car pareille aventure m'est arrivée. Une attaque d'influenza m'enleva l'odorat subitement et j'en fus privée pendant deux années. J'en ressentis une humiliation ridicule. Il me semblait que quelque chose était déjà mort en moi. Par sottise vanité, je fus longtemps sans avouer ma perte à mes amis et ils continuaient à m'envoyer des fleurs, avivant ainsi mon chagrin sans s'en douter. Malgré la beauté de leurs formes et leurs couleurs, les

fleurs me devinrent odieuses. Il m'arriva un jour, dans un accès de colère indigne de mon âge, de jeter au panier une magnifique gerbe d'iris toute fraîche. J'en ai encore du regret! c'était si stupide et si méchant! J'eus deux printemps sans parfums. Je respirais désespérément, et en vain, pour saisir la senteur de la verdure jeune des haies fleuries, des grappes de l'acacia. Je continuai à odorier toutes les fleurs, à froisser rageusement entre mes doigts les herbes aromatiques, je ne sentais rien, rien. La privation était cruelle. Un beau jour... un beau jour, oui, en vérité, comme j'écrivais diligemment, le parfum épicé d'une touffe d'œillets blancs teintés de rose, qui était sur ma table, m'arriva tout à coup. Je rougis d'émotion et avec des mains tremblantes je portai les œillets à mes narines. Ce n'était pas une illusion, je les sentais faiblement, mais peu m'importait, mon odorat n'était pas mort. De fait il ne me revint que peu à peu. Je ne pus tout de suite capter entièrement le parfum de certaines fleurs, celui des roses rouges, par exemple, m'arriva d'abord très mauvais. Par le souvenir, je me rendais compte des notes qui manquaient à sa gamme chromatique. Aujourd'hui, merci à Dieu, rien ne m'échappe plus. Je sens l'odeur douce de la primevère jaune, aussi bien que l'odeur pénétrante du lis. Je distingue même, dans les parfums, des nuances que je ne percevais pas autrefois. Ce n'est pas que mon odorat soit plus aigu, mais je sais mieux m'en servir et j'ai tellement peur de le perdre que je l'exerce tout le temps. Cette petite expérience personnelle a montré

que nous ne connaissions guère la puissance et les ressources de notre moteur.

Nous exerçons nos muscles, et nous n'exerçons pas l'appareil qui nous met en communication avec la nature et avec nos semblables ! Chacun de nos sens devrait être l'objet de soins particuliers, d'un entraînement spécial au moyen duquel ils pourraient s'entraider et se suppléer les uns aux autres. A l'âge où, comme disent les gens du peuple, « on n'est plus bon qu'à faire un mort », j'ai augmenté ma puissance sensorielle au moyen de *l'entraînement de la pensée...* augmenté au point de me faire prendre la jeunesse en pitié. Nous avons besoin d'un autre grand Initiateur, d'un Initiateur qui place nos doigts sur les lèvres de la déesse Isis... de la Nature, et nous enseigne à les lire, comme miss Sullivan a enseigné à la petite fille sourde et aveugle à lire les lèvres humaines. Mais j'y songe ! N'est-ce point là ce que font les hommes de science. N'épellent-ils pas dans nos mains les secrets que les Dieux ont épelés dans les leurs ? Les secrets nécessaires à notre progrès ! Et combien ne nous en ont-ils pas révélés, en ces dernières années ? Ils nous ont donné les moyens de quitter notre planète, d'évoluer dans l'air ; ils ont travaillé avec nous à la fabrication de ces ailes, dont l'homme a rêvé si souvent pendant sa veille, pendant son sommeil même. Un de ces jours, ils nous donneront la communication avec l'Au delà. Partout on la cherche ; nulle part plus sérieusement qu'en Amérique, dans ce pays que l'on se plaît à imaginer uniquement occupé à tout trans-

former en dollars ! Dans les grandes universités, la question psychique est la question du jour. On étudie scientifiquement l'âme, l'auto-suggestion, la suggestion, la télépathie et tous les phénomènes que nous avons crus *surnaturels*. On essaie de développer, par la concentration, les forces mentales, afin de les appliquer à la guérison des maladies. Les Revues, les journaux, sont pleins de faits qui, autrefois, eussent donné le frisson à nos grand'mères. Il y a maintenant tout une littérature *métapsychique* qui est devenue sérieuse. Après avoir vu comment une âme humaine, emprisonnée par la nuit et le silence, a pu acquérir une lumière plus puissante que celle de notre jour, une vision psychique et mentale plus profonde que la nôtre, je ne doute pas que nous n'arrivions à sortir de nos ténèbres, à voir l'invisible, à toucher sur l'intangible.

Ce document humain sur « les Sens et la Sensibilité », qui m'est arrivé d'Amérique au moment où j'allais m'embarquer pour une dernière croisière : « Au cœur de la Vie », n'était-il donc pas providentiel ? Il m'a révélé beaucoup de la puissance ignorée du Terrien, de ce pauvre Terrien qui, coiffé d'une casquette et vu en masse, a l'air d'un gros chrysanthème ! J'avais besoin de cette révélation, quelqu'un le savait. Cette fois c'est l'aveugle qui a épelé dans la main de la voyante et la voyante remercie humblement, oh ! si humblement l'aveugle.

Ce ne sont pas seulement les livres qui nous sont envoyés, mais les gens. La semaine dernière, j'ai eu la visite qu'il fallait pour me sortir de la *panne* où je me trouvais et décider de mon chapitre. Et ce chapitre m'est arrivé par une inconnue, une femme d'une cinquantaine d'années. Elle est venue avec quelques mots d'introduction d'une personne, dont j'avais fait la connaissance à l'hôtel, et qui se trouve maintenant à la clinique catholique de Bois-Cerf, où elle a subi une grave opération. A chaque introduction nouvelle qui force ma porte, je grogne comme un vieux chien fatigué... *I groan*, le mot anglais est plus juste et plus poli... mais, quand cette introduction vient d'une personne malade, d'une opérée surtout, je désarme; moins par bonté naturelle, que par pitié et admiration pour ceux qui ont le courage d'affronter le bistouri du chirurgien. Je reçus donc ma visiteuse avec toute l'amabilité dont je dispose. Pendant qu'elle s'excusait de son indiscretion et me donnait des nouvelles de son amie, je l'examinais curieusement. Elle éveilla instantanément ma sympathie. Elle était grande, élé-



gante encore de silhouette et portait un deuil de veuve, de veuve anglaise : un voile de religieuse tombait jusqu'à sa taille, un bord de crêpe blanc « à la Marie Stuart » encadrait d'épais cheveux grisonnants... et un visage délicieusement laid, un peu bouledogue, était éclairé par de magnifiques yeux noirs et par l'éclat de dents parfaites. Elle me donna une impression d'intelligence, de volonté et de passion vécue. Comme je m'y attendais, elle alla droit au but.

— Ce n'est pas par curiosité que j'ai désiré vous voir, me dit-elle un peu nerveusement, mais j'avais réellement besoin de causer avec vous.

— Eh bien, causons, dis-je avec d'autant plus de complaisance que, dans ce désir, je flairais une confiance ou une confession.

— Vos livres, madame, me charment et m'exaspèrent. Ils me charment parce que j'y trouve nombre de mes idées, de mes sentiments...

Puis, surprenant le sourire que je n'avais pu réprimer :

— Bien humain cela, n'est-ce pas ?

J'eus un signe de tête affirmatif.

— Et leur optimisme m'exaspère... parce que je ne le partage pas, sans doute, ajouta madame R., non sans une pointe d'ironie. L'optimisme, chez une femme jeune, est naturel, mais on m'avait dit que vous aviez un certain âge.

— Le certain âge est poli, fis-je gaiement, mon âge n'est que trop certain. Vous le voyez, je suis vieille et cependant mon optimisme est sincère.

— Vous avez donc été très heureuse?

— Heureuse! Eh bien, en traçant ma destinée comme celle de tant d'autres, le Fabricateur souverain semble avoir eu pour dessein de contrarier tous mes instincts ataviques, tous mes goûts, toutes mes ambitions. Et comme ils ont souffert et protesté ces instincts, ces goûts, ces ambitions! Aujourd'hui, je suis obligée de reconnaître que ce dur traitement était nécessaire au développement intellectuel qui me fait une vieillesse supportable.

— Dites enviable.

— Non, non, supportable, c'est déjà joli pour de la vieillesse. Si j'avais été consultée, j'aurais préféré avoir une jeunesse heureuse; j'aurais eu tort peut-être. Et ne croyez pas que je vive dans une tour d'ivoire ou que, ce qui est le cas de beaucoup d'optimistes, je me résigne aux souffrances des autres. J'ai conscience de la douleur animale et humaine au point de la sentir magnétiquement. Un Français, qui écrit sous le nom de Paul Wenz, m'a fait frémir jusqu'à la moelle, en me racontant les horreurs de deux années de sécheresse dans le « bush » australien, où il a une station. Je ne puis les oublier, elles pèsent sur moi comme un cauchemar. Il m'est difficile de pardonner les peines infligées à certaines créatures sans défense et parfaitement bonnes, plus difficile encore de comprendre pourquoi tant d'êtres, qui se seraient développés magnifiquement, avec quelques rayons de soleil, ont été plantés du côté de l'ombre, s'y sont étiolés et en sont morts. Je serais sans cesse tentée

de crier à l'injustice, si je ne savais que nous exagérons toujours les effets des maux.

— En êtes-vous sûre?

— Oui, car étant données les circonstances, j'aurais dû souffrir davantage que je ne l'ai fait. La grâce d'état est la grâce miséricordieuse par excellence. C'est une des forces de la Nature; elle crée la résistance sur laquelle s'annulent ou s'atténuent les forces ennemies. Et elle est donnée à tous.

— On ne saurait le nier.

— Et puis, madame, continuai-je, la vie n'est pas tout entière dans les drames de nos existences. Il faut sortir de soi-même, la voir objectivement dans ses énergies diverses, dans ses transformations infinies, dans ses évolutions. Il faut l'admirer dans la longue transformation des minéraux, des métaux, dans la fécondation des fleurs, dans la création de l'animal et de l'homme, dans le tissage de leurs destinées. Dans tout cela, il y a une révélation de beauté, de sagesse, d'art subtil, de pensée prévoyante qui rassure, qui force à l'admiration. Tenez, un jour de cet été, j'avais sur ma table une splendide gerbe de roses. Je remarquai qu'un grand nombre de feuilles étaient découpées avec une netteté étonnante. Cette découpe, demi-circulaire, semblait faite avec de fins ciseaux. Je devinai bien que c'était l'œuvre d'un insecte, mais lequel? Pour la millionième fois, je maudis mon ignorance. La semaine suivante, comme si quelqu'un avait entendu ma question, je reçus un magazine américain. Là, j'appris que l'ani-

mal, dont le travail m'avait intriguée, était une abeille sauvage, nommée Mégachile, qui fait son nid dans le creux des arbres, un nid de feuilles de roses s'il vous plaît ! Avec ses mandibules, elle les découpe ; avec sa tête, ses pattes, son abdomen, elle les façonne de manière à former une sorte de tube à cellules. Dans chaque cellule de ce berceau vraiment royal, elle dépose un œuf, puis la nourriture de la larve qui doit naître, une boule minuscule de « pain d'abeille », du pollen et du miel pétris ensemble. Ce nid contient jusqu'à trente cellules et demande plus de mille pétales de fleurs ! Est-ce assez adorable ?

— Adorable, vraiment, répondit madame R. avec des yeux légèrement embués.

— Et quand la Mégachile a donné toute la vie que renfermaient ses ovaires, elle meurt.

— Oh ! voilà la cruauté de la Nature.

— Oui, mais elle a eu l'amour, la maternité, la gloire de continuer son espèce. N'est-ce pas beaucoup pour une abeille ?

— Ce serait même beaucoup pour une femme, répliqua ma visiteuse.

— Elle meurt... et quelque chose d'elle va renaître, dans les feuilles de roses qu'elle a assemblées. La pensée qui a créé cela doit être d'essence féminine, et je suis sûre que, dans le travail imposé à son abeille sauvage, elle a mis une jouissance subtile. Quand on voit quelques-unes de ces merveilles, on ne peut pas admettre que ceux qui les élaborent soient mauvais ou cruels.

— Est-ce que vous comprendriez par hasard, dans votre admiration, la nature humaine? demanda madame R. d'un ton âpre.

— Qu'appellez-vous la nature humaine?

Cette question si simple sembla déconcerter mon interlocutrice; puis, avec un petit haussement d'épaules :

— C'est la méchanceté, l'ingratitude, l'égoïsme.

— C'est aussi la bonté, le dévouement, l'altruisme.

— Oui, mais en beaucoup plus petite quantité.

— En plus grande quantité, je vous l'affirme. Du reste, défauts et qualités, vices et vertus sont autant de forces psychiques.

— Des forces psychiques, nos défauts, nos qualités?

— Parfaitement. Vous ne les avez jamais vues?

— Oh! on les voit sans les voir, et, si on ne les voit pas, on les sent.

— C'est cela même, répondis-je en souriant. Et ces forces sont dans la nature, elles font partie de l'âme universelle, elles s'incarnent chez toutes les créatures, chez l'insecte qui n'a que deux cellules, aussi bien que chez l'homme qui en a des millions. Ce sont les cartes avec lesquelles se joue le jeu de la vie. Il y en a qui sont de gros atouts, il y en a qui font gagner la partie, il y en a qui la font perdre. Et elles sont toutes nécessaires!

— Nécessaires... toutes!...

— Pour s'en convaincre, il suffit seulement de considérer l'action immense, phénoménale de la vanité. Cet infiniment petit, dont les manifestations,



les ruses nous semblent parfois si ridicules, est un des plus puissants agents de ce monde. Il active toutes les énergies ; il est partout, en tout, dans la religion, dans la politique, dans l'amour. Il sert à créer des œuvres de secours, à élever des temples, des monuments grandioses. Il sert et il ne se fait pas payer cher, il se contente de mots, d'honneurs, même posthumes, il accepte toute la fausse monnaie. Sans la vanité, le snobisme, l'ambition, la « Roue des Choses » tournerait trop lentement encore. Et voyez : l'égoïsme qui concentre, laisse de la place à la générosité qui s'épand. La cruauté de l'un provoque la pitié de tous. L'envie devient pour beaucoup un stimulant nécessaire. L'hypocrisie oblige l'être inférieur à une tenue qui peut améliorer son moral. L'impiété, le mensonge, l'injustice provoquent parfois de splendides réactions. Je me représente ces forces psychiques comme des ondes diversement colorées. Il me semble que l'amour, l'amitié, l'humanité doivent être extraordinairement brillantes.

— Et l'ingratitude ? me demanda madame R. d'un ton dont l'âpreté me fit, pour la seconde fois, dresser l'oreille.

— On l'a toujours dite noire et non sans raison, car le noir absorbe la lumière et ne la rend pas. Je vois l'avarice, l'égoïsme tout gris, la jalousie, la haine, verdâtres. Plaisanterie à part, pour comprendre le rôle de ces facteurs, il faudrait suivre leur œuvre patiemment, longuement. Mais voilà ! Nous n'osons pas regarder le mal en face. Les uns se font un devoir

de l'ignorer, les autres un plaisir de jouer avec. Il faudrait l'approcher avec respect.

— Avec respect, le mal ! exclama madame R.

— Oui, parce qu'il est une force primordiale, à l'évolution de laquelle nous devons travailler, afin qu'elle devienne le bien. C'est même là, je suppose, notre seule raison d'être et elle les comprend toutes. J'ai cherché longtemps à *voir* le bien et le mal, à leur découvrir une formule scientifique. J'en ai trouvé une qui me satisfait.

— Ah ! voyons cela, s'écria ma visiteuse.

— Selon moi, *le bien est un réactif qui décèle la présence du mal et le mal est un réactif qui décèle la présence du bien.*

Madame R. répéta lentement mes paroles, puis, son visage s'éclaira.

— Mais... je comprends... je comprends parfaitement. C'est de la chimie morale.

— Oui, ni plus ni moins, l'homme est une merveille ! Tous les jours, j'ai pour lui plus d'admiration et de respect.

— Oh ! madame, comment donc le voyez-vous ?

— Objectivement. Il ne paie pas de mine, ce collaborateur de la Providence, je vous l'accorde. Il n'est pas beau, même le plus beau, il n'est pas noble, même le plus élevé, il n'est pas bon, même le meilleur ; mais tel qu'il est, il représente le travail divin de millions d'années, il a été créé, cellule par cellule, segment par segment, il est la synthèse des trois règnes de la nature. Il porte en lui le passé, le présent,

l'avenir. Il porte en lui le secret de l'immortalité. Il a la petitesse d'un atome et la grandeur d'un dieu futur. Certains savants tendent désespérément leurs facultés pour tâcher de deviner ce que peut être le Martien, et ils ne cherchent pas à savoir ce qu'est le Terrien.

— C'est bien le cas d'un de mes cousins, dit ma visitcuse en souriant. Il passe son temps en spéculation sur nos voisins du ciel, et un enfant le duperait, tant il connaît peu ses semblables.

— Il dédaigne probablement l'étude de l'homme parce qu'elle lui semble trop facile. Il n'en est pas de plus difficile, de plus impossible même, car l'homme est une individualité qui fait partie de millions d'individus : Voyez donc... les anciens ont d'abord imaginé que l'intellect se trouvait dans le foie, que l'âme résidait dans le cœur, l'esprit dans les reins, les émotions affectives dans les intestins et le *conscient* dans le sang même. C'était la croyance juive. Au siècle dernier seulement, les physiologistes ont découvert que le cerveau est le siège de toutes nos facultés.

— Comment, l'homme a mis tout ce temps à s'apercevoir qu'il pensait avec son cerveau ! fit madame R. C'est un peu fort !

— Ses sensations le trompaient. L'heure de cette découverte n'était pas venue, et chaque découverte sert à faire un chapitre nouveau dans l'épopée de la Terre. Et puis, l'homme ayant été créé le dernier, ne sera peut-être connu que le dernier.

— C'est assez probable.

— On l'a étudié métaphysiquement avant de l'étudier physiologiquement, et il est demeuré quelque chose d'abstrait même pour les esprits scientifiques. Faute de le mieux connaître, on l'a calomnié de toutes les chaires, de toutes les tribunes. De bonne foi, ou de mauvaise foi, on s'est efforcé de lui faire croire qu'il était du bois d'enfer, un puits d'iniquités, qu'il était mauvais dans tous ses replis, et cela n'a jamais été et cela n'est pas. Du reste, pour parler de lui avec quelque justice, il faudrait le considérer en tant que Terrien.

Madame R. eut un mouvement de surprise.

— L'homme, un Terrien ! répéta-t-elle.

— Est-il autre chose ?

— Non, si vous voulez.

— Je n'ai pas à vouloir. L'habitant de la Terre est forcément un Terrien.

— Oui, mais c'est tellement difficile à concevoir... et cela semble si drôle !

— Il faut cependant regarder l'homme de cette manière objective, pour comprendre son rôle ici-bas ; pour comprendre qu'il fait partie de l'Univers, il faut encore se rendre compte qu'il est un accumulateur.

— Un accumulateur, l'homme ! s'écria ma visiteuse, avec un effarement qui me fit jubiler.

Je continuai lentement pour mieux jouir de l'effet de mes mots.

— Et un radiateur... et un récepteur... et un

résonateur... et un transformateur... et un transmetteur!.. rien que cela.

Les yeux noirs qui me faisaient face s'étaient agrandis de surprise.

— Mais, madame... êtes-vous sérieuse? me demanda leur propriétaire.

— Parfaitement, vous comprenez bien la signification de ces termes?

— Oui, oui, les découvertes de ces dernières années les ont rendus assez familiers.

— Et il fallait que ces découvertes fussent faites pour que nous arrivions à concevoir les fonctions vraies de l'homme. Il est un animal de combat, le Dreadnought de la création. Un ouvrier mécanicien ou électricien le comprendrait mieux que les plus grands physiologistes d'autrefois.

Madame R. rapprocha ses sourcils dans un effort de pensée.

— Je ne puis pas voir, dit-elle.

— Vous ne voyez pas?... Est-ce que le corps avec ses os, ses nerfs, ses muscles, son sang n'est pas un accumulateur de forces physiques, de ces forces dont vous pouvez voir l'extériorisation dans une batterie, dans le travail, dans toute lutte matérielle?

— C'est un peu vrai.

— Non pas un peu, mais tout à fait. Et le cerveau, avec ses millions de cellules plantées comme des fleurs dans cette féconde et mystérieuse matière grise, n'est-il pas un accumulateur des forces psychiques que nous nommons pensées, idées, sentiments? N'est-il



pas un accumulateur d'impressions, d'images, de souvenirs sans nombre?

— Mais oui.

— Et quand, sous une forme ou sous une autre, il rend ces forces à la vie, ne devient-il pas un radiateur?

— Absolument.

— Et l'homme n'est-il pas aussi un récepteur des radiations ambiantes? Ah! elles ne sont pas toujours agréables ces radiations. Certains personnages politiques me font l'effet de saint Sébastien, certaines femmes du monde de véritables pelotes. Suivez-moi encore.

— Je vous suis, madame, je vous suis...

— Le Terrien est aussi un résonateur, une table d'harmonie qui reçoit et rend les vibrations infinies du monde visible et invisible. Il est de plus un transformateur, et quel transformateur! Avec les aliments, il fait du sang, des nerfs, des muscles, des os, des tissus, de la chair, du calorique, de l'électricité, que sais-je? avec sa volonté, sa pensée, il fait des actions. En un mot, il transforme la substance matérielle en force immatérielle, la force physique en force psychique.

— Impossible de le nier.

— Il est finalement un transmetteur de vie, de mort, de santé, de maladie, de joie et de chagrin, un véhicule d'idées, de messages, d'ordres, d'un million de choses que nous n'avons pas encore commencé à soupçonner.

— Je vois... je vois, fit madame R., avec une compréhension croissante.

— Pauvre Terrien ! Il se meut au milieu de courants formidables. Pendant sa veille, pendant son sommeil, il est travaillé par d'invisibles agents. Ses mouvements sont combinés avec ceux d'autres êtres qu'il ignore. Il porte en soi le germe de sa destruction, des ennemis intimes qui l'obligent à une lutte incessante. Et, dans son cerveau, le phénomène du mirage se produit continuellement. Cet auto-mirage est tantôt la richesse, les honneurs, un idéal religieux, artistique, scientifique. Pour atteindre sa vision, il marche jour et nuit, il saute les obstacles, il renverse et brise tout ce qui lui fait opposition, puis, quand il l'étreint, il dit : « Ce n'était que cela ! » Mais voilà ! tout en poursuivant sa chimère, qui était sa destinée, il a travaillé à l'œuvre divine qui est sienne aussi ! Voyez-vous, quand on arrive à concevoir cela, on éprouve pour l'homme, à quelque degré de l'échelle qu'il soit, une admiration profonde, un sentiment de tendresse, de pitié, qui conduit à la vraie humanité.

— Mais, madame, on dirait que l'homme vous apparaît comme une machine

— Oui, comme une automobile dont chaque molécule, chaque organe, contient de l'âme et en fait, comme une machine animée par l'esprit de Dieu, par « l'Esprit qui se mouvait sur les eaux ». Je me rends compte que la tête humaine est un moteur dont la puissance peut être augmentée ou diminuée, les rouages perfectionnés ou détériorés, un moteur

auquel travaillent des forces innombrables. Je me dis souvent : « Celui-ci est un pauvre petit cinq chevaux ; celui-là, un quarante. Quand je rencontre un cent chevaux — ils sont rares sur ma route — je tourne autour mentalement avec une admiration qui me fait du bien.

— Combien de chevaux est-ce que je vous représente ? mais là, pas de compliments.

— Un bon quinze chevaux, qui pourrait devenir un vingt-cinq.

— Eh bien, je suis contente, car j'ai une auto de cette force et elle abat de la route.

— La première fois qu'au théâtre, les têtes humaines me sont apparues comme des moteurs vivants, des moteurs que je voyais chevelus et chauves, j'ai été toute secouée d'un rire intérieur, puis, la réflexion m'ayant fait entrevoir quelque chose de ce qui se passait réellement sous ces crânes, je me suis sentie attendrie jusqu'aux larmes.

— Ah ! voilà ! vous regardez les gens et les choses en eux-mêmes, comme dans un miroir.

— Précisément.

— C'est ce que vous appelez regarder objectivement ?

— Oui.

— Je savais la signification du mot objectif, mais je n'en avais compris ni le sens, ni l'application.

— Eh bien, vous avez l'âge où l'observation objective peut devenir pour vous une source intarissable de jouissances. Entraînez-y votre esprit.

— Pour devenir un vingt-cinq chevaux?

— Pour voir davantage et plus juste, pour apprendre à réfléchir. Il y a si peu de personnes encore qui connaissent le plaisir réel de cette opération de l'esprit. Les gens bien pensants ne pensent pas, parce qu'ils ne s'en croient pas le droit, et les libres penseurs profitent de leur liberté pour ne pas penser du tout.

— C'est absolument vrai, dit madame R. en riant.

— Les découvertes de forces insoupçonnées se multiplient tellement que l'homme sera obligé à réfléchir et il ne tardera pas à se rendre compte que le libre arbitre ne saurait exister.

— Le libre arbitre! Ah! voilà, madame, ce que je voulais discuter avec vous! Mon mari était un penseur et il n'y croyait pas, mais il y avait tant de choses auxquelles il n'avait plus foi, que je me méfiais. J'avais tort peut-être. Ces croyances de long atavisme deviennent une habitude d'âme.

— Oui, dix-neuf personnes sur vingt confondent la volonté divine avec le fatalisme antique et vous font cette objection inepte : « Puisque nous ne sommes pas libres, nous n'avons qu'à nous croiser les bras! » Et c'est justement parce que nous ne sommes pas libres que nous ne pouvons pas nous croiser les bras! Nous sommes tous créés pour faire quelque chose et ce quelque chose est nécessaire à l'harmonie, non seulement de la Terre, mais de l'Univers. Le fatalisme ne peut pas exister dans la nature. Nous mourons tous *tués* et de manières

diverses, mais soyez sûre que nos morts ne sont point dues au hasard. Et réfléchissez à ceci : le présent prépare toujours l'avenir, puisque nous ne le connaissons pas, comment pourrions-nous le préparer?

Le visage de ma visiteuse s'éclaira joliment.

— Ah! voilà enfin une bonne raison! dit-elle. Vous ne savez pas, madame, combien j'ai besoin de croire que nous sommes déterminés.

— Déterminés, oui, croyez-le! Et tenez, une preuve entre des millions. Vous n'ignorez pas l'influence de la température sur l'homme, sur sa santé, sur ses actes, sur sa pensée même; essayez donc de faire monter ou descendre le baromètre, ou le thermomètre! Les deux petits instruments enregistrent des forces devant lesquelles tout le genre humain est impuissant, ils devraient suffire à nous démontrer l'inanité du libre arbitre.

— Alors, madame que devra donc répondre le magistrat au criminel qui lui dira : « Oui, mon juge, j'ai tué, j'ai volé, mais je n'étais pas libre... Ce n'est pas moi qui me suis fait! »

— Ce qu'il devra répondre, le magistrat? Tout simplement ceci : « Et moi, je ne suis pas libre, non plus, de vous absoudre, car vous avez enfreint les lois supérieures qui régissent la société tout entière, et que je suis chargé de faire respecter. » — Ceux que nous appelons des criminels ne sont probablement que des malades, des ratés, des régressifs, des créatures inférieures, dont la Providence se sert pour faire certaines de ses œuvres.



— Et la justice divine, où la placez-vous donc?

— Dans la grâce d'état qui aide le malheureux à supporter sa peine, dans les forces qui le pénètrent, dans l'évolution, dans les réincarnations qui l'attendent comme nous.

— Ah! vous croyez aux réincarnations?

— Si j'y crois!

— Moi aussi.

— Aujourd'hui que nous avons un peu de lumière, l'attitude de ceux qui assistent les condamnés est bien différente. Le prêtre les embrasse — il a été le premier à le faire — les avocats, les gardiens leur serrent la main... la main qui a tué. Tout ce qui est bon en eux semble se faire jour. Il y a là comme une lueur d'aube... de réincarnation.

— Oui, et quand on a un grand chagrin qui semble immérité, on cherche « la justice de Dieu » et on ne peut la trouver que là-dedans. Quant à moi, du reste, je ne suis pas une libre penseuse, mais une libre croyante, il y a une nuance.

— Il y a même une couleur, dis-je.

— Parfois, je me demande si je ne suis pas une vieille hypocrite. Je n'ai pas ce qu'on appelle la foi, celle qui est aveugle; il y a nombre de choses que mon esprit ne peut plus accepter. Cependant, en ma qualité de châtelaine, je suis obligée de faire comme si je croyais... je pratique, j'assiste aux offices.

— Vous faites parfaitement bien, c'est votre devoir. Les gens du peuple et tant d'autres ne voient Dieu que dans l'église. Si vous n'y faisiez pas acte de

présence, ils s'imagineraient que vous ne croyez pas en lui et vous encourageriez leur indifférence ou feriez naître l'incrédulité. Sans hypocrisie on peut assister à tout culte divin, parce qu'il est un hommage à Dieu.

Madame R. eut un soupir d'allégement.

— Ah! je suis contente que vous pensiez ainsi. Je pratique, du reste, plutôt modérément. Bien que j'admire la liturgie, j'évite la grand'messe à cause du sermon. Notre curé, le meilleur homme du monde, ne connaît que l'église et ses dogmes, il ne dit rien de ce qu'il devrait dire à nos paysans pour rendre leur âme plus généreuse, leurs actes plus honnêtes, leurs vies plus dignes, et cela m'horripile... Tenez, un dimanche il m'arriva de demander à la cuisinière qui revenait de la grand'messe, si elle avait eu un bon sermon : « Oh!... là... pas trop, me répondit-elle, monsieur le curé nous a expliqué l'égalité des trois personnes de la Sainte-Trinité, mais il me semble que cela regarde le bon Dieu et pas nous! »

— C'est superbe! fis-je, oh! le sens commun du peuple!

— N'est-ce pas? Puis, en manière de commentaire, elle a ajouté : « Ce serait mieux de faire de la morale aux parents, aux enfants, et aux maris! » Comme elle avait raison ma bonne Véronique!

— Avez-vous jamais parlé de la réincarnation à votre curé?

— Non. Je l'invite souvent, je ne veux pas gâter son plaisir.

— Cette croyance a toujours existé dans l'âme de

la Terre. Elle s'est réveillée en ces dernières années et a pris une forme plus scientifique. Du reste, elle n'est contraire à aucune religion.

— En revanche, celle du non libre arbitre est de la plus belle hétérodoxie.

— Je n'en suis pas sûre. Jésus, lui, savait bien qu'il faisait la volonté de son Père et non la sienne.

La physionomie de ma visiteuse prit une expression singulière, puis, comme si elle se parlait à elle-même. « Si nous n'étions pas libres cela rendrait le pardon plus facile... on pourrait même aimer ses ennemis ! » et, revenant à moi, elle me demanda à brûle-pourpoint : « Avez-vous jamais été déçue par un être qui vous était très cher ? »

Nous y voici à la confidence, pensai-je avec plaisir.

— Non... jamais, je l'avoue.

— Alors, vous ne savez pas ce qu'est le chagrin.

— Mais oui, mais oui. Car il y a une jolie collection de maux en ce monde et je me vante d'en avoir eu ma part.

— Eh bien, je vais vous raconter, fit madame R. en serrant nerveusement le petit mouchoir qu'elle tenait. J'ai épousé, à vingt-cinq ans, un homme que j'ai passionnément aimé, que j'aime encore, et qui me l'a rendu jusqu'à sa dernière minute. Il ne nous a manqué que des enfants pour être trop heureux. Toutefois, mon mari était veuf, il avait un petit garçon de six ans qui était son image vivante. Cela eût suffi à me le rendre cher, si je n'avais pas eu la bosse de la maternité, mais je l'avais.

Madame R. s'arrêta, puis d'un ton brusqué et comiquement agressif :

— Pouvez-vous me dire pourquoi la Nature donne, à certaines femmes, l'instinct de la maternité et leur refuse des enfants? Pourquoi encore elle en donne à celles qui les tuent?

— Parce que la lutte est nécessaire pour engendrer la vie, pour l'alimenter même.

Ma visiteuse eut un petit sourire moqueur.

— Madame, je suis tentée de vous demander ce que la Providence vous donne en retour de votre défense?

— Une vive satisfaction... Il est plus agréable d'être son avocat que celui du diable. Nos tâches ne sont pas toutes pénibles. La vôtre, par exemple, a dû vous donner beaucoup de joie.

— Oui, pour me préparer une grande douleur... répliqua madame R. avec amertume. Vous allez en juger. J'ai élevé le fils de mon mari comme s'il eût été le mien, du reste je n'y avais aucun mérite. Tout ce que je faisais pour le fils, me semblait fait au père. Quand je l'endormais dans mes bras, j'avais la sensation que c'était mon mari enfant que je tenais ainsi.

Ma visiteuse s'arrêta de nouveau et, avec une jolie confusion :

— C'est bien intime ce que je vous dis là, mais c'est pour que vous compreniez mieux ma révolte et mon chagrin.

— En attendant, j'admire la subtilité de ce sentiment qui vous a permis de revivre l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, de l'homme que vous aimiez.

J'admire en romancier et en psychologue. Vous avez eu là une fine jouissance d'amour, il faut en accepter le revers.

— Non, je ne l'accepte pas, répondit madame R. avec une dureté douloureuse, car je l'ai payé trop cher. Je me suis dévouée à cet enfant corps et âme. Il avait hérité de sa mère des germes dangereux. A force de soins, d'hygiène, je lui ai refait une constitution, d'après le témoignage du médecin même. J'ai rouvert mes livres d'étude pour pouvoir l'aider, et je suis devenue son répétiteur, Dieu seul sait ce qu'il m'a fallu de ruses, de patience, pour stimuler son activité. S'il a passé brillamment ses examens, c'est à moi qu'il l'a dû.

— Mais il devait vous aimer beaucoup, dis-je.

— Je l'ai cru. Mes amies me l'enviaient et je répétais orgueilleusement ce stupide et faux proverbe : « On récolte ce qu'on a semé. » Tant qu'il a eu besoin de moi, j'ai été « mère adorée... mère unique ». Oh ! il en avait une collection de ces mots !... Puis, il s'est marié...

— Aïe ! fis-je en souriant.

— Oui, aïe ! répéta madame R. A un dîner, où il m'avait accompagnée en l'absence de son père, il rencontra une toute jeune veuve... et ce fut le coup de foudre. Six mois plus tard, il l'épousait. C'est une blonde avec une chair et un coloris admirables, une de ces femmes qui peuvent mener les hommes les plus forts. Pendant la première année de son mariage, mon beau-fils venait nous voir un moment chaque



jour, le matin. Il paraissait heureux de se retrouver à la maison ; puis, il commença à espacer ses visites, sous divers prétextes. Il raccourcit aussi les séjours à la campagne. Je dus inventer mille choses pour que son père en souffrît moins... mais il en souffrit et cela non plus, je ne puis le pardonner. La naissance de son premier enfant fut pour moi un bonheur qu'aujourd'hui je trouve idiot. Je me sentis grand'mère jusqu'aux entrailles. A choisir chaque pièce de la layette seulement, j'éprouvai comme un plaisir d'amour. C'était ma folie de maternité qui me reprenait.

— Oui, à l'âge critique.

Madame R. me regarda, puis, avec une légère rougeur et d'une voix humble :

— C'est bien possible, dit-elle.

— Et c'est très naturel.

— Ah ! vous trouvez cela naturel ! Pas moi ! Quoi qu'il en soit, l'enfant fut un superbe garçon... mais je ne pus en jouir beaucoup... la mère s'arrangea de manière à m'éloigner de son berceau.

— Étiez-vous donc mal avec elle ?

— Non, pas précisément. Nous sommes des femmes trop bien élevées pour nous quereller ouvertement, mais je la sentais tout le temps entre mon beau-fils et moi.

— Elle vous sentait peut-être de même entre son mari et elle...

— Eh bien, je puis vous affirmer, madame, que je n'ai pas sur la conscience, un mot, un acte contre elle, à me reprocher.

— Je le crois, mais vous avez une individualité

trop développée pour être une belle-mère de tout repos, dis-je en souriant. Il se peut qu'elle soit jalouse de l'influence qu'elle vous suppose avoir sur l'homme que vous avez élevé.

— Oui, c'est cela naturellement, et avec une perfidie savante, elle a provoqué une rupture irrévocable. Mon cher mari est mort, presque subitement, il y a quatre ans, continua madame R. d'une voix que l'émotion brisa. Sans respect pour ma douleur qu'il savait immense, pour mon caractère dont il connaissait l'honorabilité, mon beau-fils a fait mettre les scellés chez moi, sur le conseil du frère de sa femme. Je suis restée avec cent cinquante francs d'argent comptant, j'ai dû emprunter à une amie. Il a attaqué le testament de son père qui me laissait la jouissance pleine et entière de tous ses biens. Et cela sans nécessité, car, à sa majorité, il était entré en possession de la fortune de sa mère... une très belle et suffisante fortune. J'ai gagné trois procès contre lui. Il y a dix-huit mois, je l'ai rencontré sous les arcades de la rue de Rivoli, il était avec sa femme... et il ne m'a pas saluée ! Mon cœur a sauté dans ma poitrine comme s'il allait en sortir ; j'ai vacillé sur mes jambes et marché pendant quelques minutes, sans rien voir, sans rien entendre. Comprenez-vous, madame, n'être pas saluée par l'homme dont on a soigné l'enfance, la jeunesse, au chevet duquel on a passé des nuits et des nuits ?

— Hélas ! dis-je, votre beau-fils doit être un faible — le faible est le pire des bons.

— Oui, il a l'âme de poupée de sa mère.

Madame R. s'arrêta brusquement.

— Ah! voilà que je dis du mal d'une pauvre morte... maintenant... c'est ignoble! Vous voyez ce que le souvenir me fait faire! Si je pouvais croire absolument que nous sommes *déterminés*, cela modifierait mes sentiments. Je n'ai pas été créée pour la haine! elle me gêne comme un élément étranger à ma nature.

— N'avez-vous pas essayé de quelque dérivatif?

Mon interlocutrice eut un petit haussement d'épaules bien français.

— Des dérivatifs modernes... oui, croix-rouge, dispensaires, foyers, mais j'y ai vu tant de choses désillusionnantes que je m'en suis retirée. Les œuvres de secours ne manquent pas dans notre pays. Seulement, elles meurent avec la même facilité qu'elles naissent... la cohésion ne se fait pas.

— Ah! c'est que pendant des siècles, la charité publique a été entre les mains de l'Église. Les laïcs veulent la faire à leur tour avec des forces nouvelles, et ils ne savent comment s'y prendre, cela demandera un long apprentissage... mais ils y arriveront, et peut-être l'humanité vraie, intelligente, bien conçue, sortira-t-elle de leur effort.

— En attendant, moi, je suis retournée en Bretagne « cultiver mon jardin ». Mon cher mari m'a infusé son amour de la nature, de la terre nourricière. De la parisienne ignorante et frivole que j'étais, il a réussi à faire une bonne fermière. Avec le chef de culture qu'il a instruit, j'administre notre domaine

de Louvic et pas trop mal. Je continue le boisement qu'il avait commencé il y a nombre d'années — pour ses petits-enfants! — Il me semble que je travaille avec lui... Et puis, je sème de nouveau... de l'ingratitude, des chagrins. Comme l'une de vos héroïnes j'élève une petite famille : douze orphelins, six garçons et six filles; avec la collaboration de trois braves femmes qui ont l'instinct de la maternité et dont les bras sont restés vides! L'œuvre est pourvue, elle vivra.

Une inspiration m'arriva en droite ligne, je ne sais d'où.

— Ah! madame! m'écriai-je, vous êtes la personne que je désirais rencontrer!

— Vraiment! exclama madame R. avec une vive expression de plaisir.

— Avez-vous remarqué que, dans mes livres, je parle beaucoup des enfants et des animaux!

— Si je l'ai remarqué? mais ce sont là les choses qui m'ont attachée à vous!

— Eh bien, je vous avouerai, non sans quelque honte, que j'ai été longtemps... oh! si longtemps sans voir l'enfant, il m'ennuyait même, puis, en ces dernières années, ma pensée a été curieusement dirigée vers lui; et, avec une indignation croissante, je me suis aperçue de l'incompréhension des parents, des éducateurs; incompréhension qui fait de lui un martyr quotidien.

— Oh! madame, n'exagérez-vous pas?

— Non, la mère n'a aucun instinct de ce que

réclame son petit. Elle ne distingue même pas le cri de la faim de celui du malaise, ou de celui au moyen duquel la nature prépare ses poumons. Elle ne sait ni l'habiller ni le nourrir.

— Là, vous avez raison. En Bretagne, la mortalité infantile est due à cette ignorance. La femme du peuple vous dit : « Mon petit n'a que six mois et il mange comme père et mère. » Elle considère cela comme une prouesse, c'en est une en effet, mais à laquelle les forts résistent seuls.

— Tenez, l'été dernier, aux eaux, dans le hall de l'hôtel, je voyais une grande et belle femme serrer frénétiquement un bébé dans ses bras, un bébé de deux ans et demi. Il se mit à crier, se débattit comme un beau diable et s'échappa.

— Cet enfant sera un petit sans cœur, me dit-elle, il ne peut pas souffrir qu'on le caresse.

— Mais je le crois bien, si vous le faites toujours de cette manière, répliquai-je... songez-y, il a une chair de fleur encore, des os fragiles... vous le meurtrissez avec votre force, tout simplement.

La mère me regarda d'un air stupéfait.

— Oh ! croyez-vous ? fit-elle en rougissant... je n'avais pas pensé...

— Et cette incompréhension de l'enfant s'étend à tout, à la santé physique et morale, au caractère, aux dons ou capacités. On le caresse et on le rabroue à tort et à travers. On l'arrache brutalement à ses jeux ou à son rêve. On le promène quand il aurait besoin de repos, et on le couche quand il voudrait se pro-



mener. L'autre jour, j'en ai rencontré un qui dormait en marchant. J'ai failli dire des sottises à la mère.

— Mais, madame, comment expliquez-vous que la Providence ait donné à l'animal l'instinct de ce qu'il faut à ses petits et qu'elle l'ait refusé à l'homme?

— Probablement parce que l'homme doit apprendre à connaître l'enfant pour arriver à se connaître soi-même.

— Peut-être.

— L'aveuglante habitude empêche la mère de voir ses enfants. J'en ai connu une seule qui savait les observer objectivement, les juger avec équité. Elle s'amusait de leurs conversations, des idées drôles qui en jaillissaient et elle y trouvait un plaisir extrême. Le père, malheureusement, était embourbé dans les ornières des siècles passés et détruisait le bien qu'elle aurait pu faire. Je suppose que, parmi les animaux, les parents sont toujours d'accord.

— Espérons-le, mon Dieu!

Ceci fut dit par madame R. avec une ferveur comique.

— Avez-vous rencontré beaucoup de visages vraiment joyeux parmi les enfants?

Madame R. réfléchit un moment.

— Non... au fait... non.

— Et moi, j'en ai vu beaucoup dont l'expression pathétique a amené les larmes dans mes yeux, et m'a poursuivie pendant des journées entières. Sans exagération sentimentale, l'enfant et le cheval sont bien les deux créatures les plus incomprises qu'il y

ait. Si je n'ai pas été trop inhabile à vous expliquer les fonctions de notre moteur, vous vous rendrez compte que les cellules du bébé subissent toutes les vibrations de celles des grandes personnes au milieu desquelles il vit. Je suis étonnée que les méningites ne soient pas plus fréquentes. Imaginez le bonheur d'un enfant qui a une mère nerveuse ou un père irritable.

— Oh ! je ne l'imagine que trop, dit madame R. en souriant.

— Et, ce qui est plus abominable encore, c'est qu'on donne à l'enfant des instructeurs insuffisamment payés, qui ne sont autres que des gramophones vivants. Mal nourris, mal vêtus, ils n'ont aucun prestige. Harassés par les travaux supplémentaires qu'ils doivent faire pour subvenir aux besoins de leurs familles, ils n'ont le loisir ni de penser, ni de se reposer, et les pauvres élèves sont affectés par leurs soucis et leur humeur. La nation qui serait assez civilisée pour savoir ce qu'est *l'enfant* en réalité, payerait non pas républicainement, mais royalement ses éducateurs. Leur salaire devrait être supérieur à celui des députés, voire même des sénateurs... et ce ne serait que justice. Tous, instructeurs et institutrices, devraient avoir la robe, le rabat et la toque du magistrat. Cela doublerait leur prestige, et le prestige est nécessaire. Je l'ai déjà écrit et je veux l'écrire encore, parce qu'il y a des vérités pour lesquelles il faudrait des crieurs à chaque carrefour. Les Français aiment leurs enfants, mais ils n'aiment pas *l'enfant*. Voyez, en moyenne deux cent mille petits sont abandonnés

aux tendres mercis de l'assistance publique et les deux tiers meurent avant l'âge adulte.

— Quelle horreur ! exclama madame R.

— Oui, quelle horreur ! Ils sont, je le sais, de pauvres spécimens humains, mais ils ont d'autant plus besoin d'être soignés physiquement et moralement. On paie aux parents nourriciers des prix dérisoires, et les pauvres bébés pâttissent dès leurs premières heures. En revanche, on donne deux cents francs par mois, je crois, à des dames inspectrices pleines de bonne volonté et d'ignorance que l'on trompe à qui mieux mieux.

— Cette inspection pourrait et devrait être faite gratis par des femmes bienfaisantes, grandes dames et bourgeoises... il n'en manque pas... qu'on les réquisitionne ! dit ma visiteuse, mais voilà, à l'assistance publique... les assistants sont les vrais assistés...

— Si nous aimions l'enfant, repris-je, nous ne souffririons pas que ces pauvres petits soient *handicapés* par le nom *d'assistés*. Pourquoi ne les appellerait-on pas « les pupilles de l'État », « les pupilles de la Princesse »... N'est-ce pas le *peuple* qui est l'État aujourd'hui ? Pour diminuer le nombre des maternités secrètes et augmenter la natalité, il faudrait, comme en Angleterre et en Amérique, faciliter le mariage. Il faudrait que tout officier ministériel fût tenu, sans publication de bans, sans formalité aucune, d'unir les fiancés qui se présenteraient accompagnés de deux témoins, et munis des actes de naissance prouvant qu'ils ont la majorité légale.

— Est-ce que cela ne porterait pas une grave atteinte à l'autorité paternelle et maternelle?

— Non, elle sera toujours respectée par le plus grand nombre. Oh! je le sais, il y aura une foule de jeunes gens qui payeront cher leur emballement, mais le produit de cet emballement aura un nom et la protection de la loi.

Madame R. me sourit.

— Ah! madame la romancière, vous voudriez créer des situations nouvelles.

— Non, je veux qu'il y ait moins de petits abandonnés... et plus de Français. C'est un moyen de faire oublier *la peur du lendemain*, aucun peuple ne l'a à un tel degré. Et cette peur est une des causes de la dépopulation qui nous humilie. Cependant, quand je vois comment nous comprenons l'éducation de l'enfant, je n'ose pas la regretter.

— Oh! madame, fit ma visiteuse avec un accent de reproche.

— Non, car l'enfant, qui aurait pu devenir un magnifique terrain d'entente et d'émulation, est la victime de nos dissensions religieuses et politiques. Il y a par exemple dans les écoles libres, une paternité et une maternité religieuses, bonne, nécessaire même à certaines natures, eh bien, les parents qui dépendent quelque peu du gouvernement, n'osent pas y envoyer leurs petits. Cette tyrannie est révoltante et inintelligente. Nous n'avons ni christianisme, ni patriotisme. Et voyez ce qui arrive; quand les futurs citoyens sortent de leurs écoles respectives, au lieu de

jouer ensemble, ils se regardent comme de hargneux bouledogues et, de leurs rangs, on entend partir ces cris étranges : « Hou ! hou ! la calotte ! hou ! hou ! la laïque ! hou ! hou ! les sans Dieu ! » Voilà comment on sème la fraternité dans le cœur des nouveaux venus en ce monde. Cette hostilité ira se développant et créera la division qui affaiblit. Pendant que les chiens de la bergerie se battent, les loups ont beau jeu.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon que les femmes eussent voix dans les affaires publiques ?

— Elles n'y sont pas préparées encore. Si elles s'étaient présentées devant les Parlements avec un *programme de mères*, ils se seraient ouverts devant elles. Elles sont incapables d'en élaborer un. Et croyez-moi, c'est la mère latine qui, avec son ignorance, son amour inintelligent, son égoïsme passionné, affaiblit la race.

— Mais, madame, si nous ne sommes pas libres, c'est donc la Providence qui veut cela... l'enfant incompris et douloureux, les parents aveugles, la natalité décroissante dans notre pays ; notre fin serait-elle donc écrite « sur le mur » ?

— Notre évolution seulement, j'espère... Oui, c'est la volonté des Dieux que nous vivons. C'est elle qui crée la lutte, cette lutte tend à devenir plus intelligente. Depuis quelques années, on pense davantage à l'enfant, on commence à en avoir la curiosité. On m'a parlé d'un naturaliste qui étudie les escargots pour savoir s'ils sont aveugles : il en a quinze cents.



C'est très bien et peut-être très utile, mais je voudrais que l'on étudiât de même l'enfant zoologiquement. Et voilà ce que je veux vous demander de faire.

Un éclair de joie embellit ma visiteuse.

— Ah! madame! quelle magnifique idée! s'écriait-elle en joignant ses doigts bien gantés, mais en serais-je capable?

— J'en suis sûre... vous avez été préparée pour cela. Vous êtes en possession de douze sujets, garçons et filles, c'est suffisant pour une seule personne. Notez leur sexe, leur âge, leurs atavismes, aussi bien que vous le pourrez, le dessin de leurs fronts, la couleur de leurs yeux, la qualité de leurs cheveux; il y a beaucoup de révélations dans le poil humain; la conformation des oreilles (les récepteurs), des ongles, tout importe dans la nature et rien n'est laissé au hasard. Lisez ces petits comme autant de manuscrits divins. Observez leurs mouvements réflexes et conscients, tâchez de les discerner. Regardez-les dormir, travailler, jouer, manger, prier. Je serais bien surprise si vous ne trouviez pas dans cette étude un immense intérêt et un vif plaisir.

— Et que ferai-je de ces notes?

— Vous me les donnerez, afin que je puisse en profiter, et je les enverrai à Londres, à la directrice d'un Institut où l'on prépare des élèveuses et où l'on étudie *l'enfant*. Elle est une femme d'une haute intelligence, d'un grand cœur. Je vous mettrai en rapport avec elle. Je suis sûre que vous vous éprendrez l'une de l'autre à première vue.

— Nous avons à Paris un Institut où l'on prépare des bonnes diplômées.

Je me mis à rire.

— Une mère française ne voudra jamais dans sa maison une personne qui en saurait plus long qu'elle. J'ai demandé un jour à une jeune femme pourquoi elle ne donnait pas à sa petite fille une bonne anglaise. « Avoir chez moi une de ces princesses ! s'écria-t-elle, jamais de la vie ! » Je voudrais que, dans tous les arrondissements, les riches comme les pauvres, il y eût des cours obligatoires où l'on enseignât l'enfant. Je vous envie, vous, madame, qui avez le temps encore de l'étudier.

Madame R. mit sa main sur la mienne et la serrant fortement :

— Sans vous, je n'y aurais jamais songé. Vous m'avez ouvert une belle voie.

— Il fallait que vous vinssiez à moi, pour que je vous l'indique et j'en suis très fière. Voilà une jolie illustration du travail providentiel. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que l'ingratitude de votre fils a servi à votre progrès.

— A supposer qu'elle serve à me faire monter moralement, elle l'abaisse... lui... alors ?

— Nous ignorons les réactions qui peuvent se produire dans son âme. Elle peut lui faire comprendre ce qu'il vous doit.

— Dieu le veuille !

— Quand je penserai à vous, vous m'apparaîtrez beaucoup plus grande au milieu de vos orphelins,

que si je vous voyais gâter vos petits-enfants.

— C'est possible, mais je n'ai plus que des parents éloignés, je suis seule au monde et il me semblait que j'avais droit aux joies de la famille. Mais laissons cela ! Me plaindre aujourd'hui serait de l'ingratitude envers la Providence et envers vous. Cependant je vais vous demander quelque chose encore, la promesse que vous viendrez me voir à Louvic et passerez quelque temps avec moi.

— J'irai, si le temps m'est accordé et avec plaisir.

— Merci d'avance. Il faut que vous voyiez mes spécimens humains, et que vous me disiez si mes études *zoologiques* sont bonnes.

Puis, jetant un regard sur mes petits cahiers, ma visiteuse ajouta :

— J'ai honte d'avoir interrompu si longtemps votre travail, excusez-moi.

— Vous m'avez aidée au contraire, répondis-je en souriant.

— Je vous ai aidée !

— Oui... vous m'avez été envoyée, tout simplement, car vous êtes tombée au cœur du sujet que je ruminais. Vous m'êtes arrivée l'âme en bataille, votre pessimisme a amené mon optimisme à la surface et m'a permis de le développer. Si vous le permettez, je reproduirai notre causerie, très discrètement, très *anonymement*.

— Faites, madame, faites.

— Voyez, je n'ai pas la plume d'un Montaigne, il m'eût été difficile de faire un essai de tout cela, et

puis, pour moi, les essais ne sont pas assez vivants. J'ai le bonheur d'avoir une amie absolument sincère et d'un jugement sûr. Je lui lis mon travail et je sens, magnétiquement, si elle le trouve bon ou mauvais. Quand j'arrive aux parties dialoguées, elle avance son buste avec un instinctif mouvement de satisfaction, qui passe et m'arrive à travers le panache de son chapeau. J'en conclus que je suis meilleure dans les parties dialoguées... et j'avais besoin d'être *meilleure* dans ce chapitre.

Ma visiteuse rit de toutes ses belles dents.

— Quel drôle d'auteur vous êtes, madame, vous ne craignez pas de montrer vos ficelles littéraires.

— Non, car ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre, c'est la manière dont il se fait.

— Voilà de l'objectivisme ou je ne m'y connais pas. Je vais m'y entraîner à mon tour, ne fût-ce que pour découvrir la beauté de la laideur, dit madame R. en se levant.

— Et vous aurez découvert une grande chose.

Sur ce, je tendis la main à ma visiteuse. Elle la porta à ses lèvres, puis la retenant : « J'ai votre promesse pour Louvic? me demanda-t-elle. Vous avez semé... il faut que vous voyiez lever le grain.

Je répondis par un simple signe de tête. Une sorte de crainte superstitieuse m'empêche de faire des projets maintenant ou de donner voix à une promesse.

La vision objective des gens et des choses m'a révélé et me révèle sans cesse l'incommensurable profondeur de nos vies d'atomes. Elle m'a arrachée à l'habitude qui me rendait sourde et aveugle; à chaque instant, je perçois le mécanisme merveilleux, la beauté réelle de certains actes familiers; leur grandeur et leur mystère me stupéfient et m'épouvantent souvent. Il me semble que je les vois pour la première fois. Tout le temps, maintenant, j'ai la sensation du nouveau. Voilà une sensation que les blasés payeraient cher, et que je ne céderais pas, pour des millions! Un jour, par exemple, au bureau de poste de la rue des Capucines, je vis une ouvrière recevoir une lettre, au guichet des « restantes » C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, blonde et jolie, avec une chevelure ébouriffée, une robe noire toute semée de fils blancs. Elle ne songea pas à ouvrir élégamment l'enveloppe qu'on lui avait remise, ses doigts d'amoureuse la déchirèrent avec violence, puis, ses yeux en burent littéralement le contenu; son visage anémié se colora de rose, ses paupières battirent, ses



narines se gonflèrent, un sourire ému fit trembler ses lèvres, et, quand elle releva la tête, je la vis fraîche, rayonnante, on aurait pu croire qu'elle venait d'absorber quelque cordial magique. J'en fus saisie jusqu'au frisson. Ces petits caractères noirs qui semblaient tracés par le va-et-vient d'un insecte renfermaient donc une force invisible qui, comme un rayon, avait pénétré la chair et l'os de ce front humain, et y avait fait éclater la joie transfigurante que je venais de voir? Jusque-là le phénomène m'avait semblé banal, grand Dieu! et il renfermait un tel mystère! C'était moi qui étais banale! Et ces petits caractères noirs enfouis dans la poche de la jeune fille, avec un mouchoir grossier, un dé usé, un portemonnaie plat, allaient dégager un fluide divin qui, en touchant certaines cellules de son cerveau, la rendrait indifférente aux gronderies de la patronne, aux tracasseries de l'atelier, la sortirait de sa gangue de misère et la transporterait dans une zone paradisiaque. Et puis, un jour peut-être, ces mêmes caractères perdraient leur magie, ils deviendraient moins précieux que le mouchoir grossier, le dé usé, et le portemonnaie plat, et il n'y aurait plus que du noir dans le cœur et dans la poche de l'ouvrière!

Pour la première fois, il m'arrivait de concevoir tout ce qu'il y a de fantastique, de merveilleux, dans la transmission de la pensée, de l'amour, des sentiments, des impressions par l'écriture, et j'admirai de tout mon esprit.

En rentrant à l'hôtel, par la rue d'Antin, je vis un

petit garçon assis sur le seuil de la boutique paternelle, une ardoise sur les genoux, la langue contre sa joue, à la manière du lointain ancêtre peut-être, s'appliquant intensément à former les caractères dont je venais de voir la puissance, et ces caractères qui cachent, qui transmettent non seulement l'amour, mais la vie, me parurent sacrés comme ceux d'un rite divin. Voilà ce que j'appelle prendre conscience des choses.

Cette rencontre a curieusement dirigé ma pensée vers ce phénomène que nous nommons *littérature*. Nous produisons de la littérature, et nous ignorons par quel mécanisme. Elle sort de nous et elle échappe à nos sens, comme le parfum échapperait à la fleur si elle voyait. Rien ne me semble plus mystérieux. Je suis arrivée à une conception qui est peut-être absurde, mais je la donnerai parce qu'il faut que beaucoup de personnes se trompent pour que l'une arrive à la vérité.

Comme nous, la Terre a un corps et une âme si étroitement unis, qu'il est impossible de savoir où l'un finit et où l'autre commence. Son corps est une agglomération de molécules et de cellules sans nombre, animées par cette force inconnue encore, oh ! si inconnue, que nous nommons : la force vitale et qui est sans doute la radio-activité de l'Éternel Dieu. Et ces molécules et ces cellules incarnent une parcelle des forces physiques et psychiques de l'Univers. Sous l'action divine, elles se sont agrégées, désagrégées, transformées, elles ont évolué, progressé ; elles sont

devenues des océans, des montagnes, des fleuves, des plaines, des déserts; elles ont fabriqué l'habitat de l'homme, et l'homme lui-même. Et ces molécules et ces cellules font tout le temps de l'invisible et de l'intangible. Elles élaborent l'âme de la Terre, c'est-à-dire le monde psychique où notre œil ne pénètre pas, mais qui est le monde réel, où tout arrive, où tout se passe, où les forces spirituelles, idées, sentiments, passions, vices, vertus, se livrent un combat acharné, où les Dieux jettent sans cesse des éléments nouveaux et auquel l'homme travaille de toutes ses cellules. Oh! ces cellules de notre moteur! Je ne puis sans ciller, sans frémir un peu, en étudier le bizarre dessin. C'est laid et c'est fascinant : un fond de granules noires arrangées concentriquement, un espace clair, de forme ovoïde, au centre un point noir, le nucléus, et ces nucléoles contiennent, me dit-on, la partie la plus vitale de notre être, l'énergie, l'hérédité, la terrible, la consolante hérédité, le secret de nos destinées. Et, plantées par millions dans l'argile divine, dans la fécondante matière grise, elles agissent sur le réseau de nos nerfs, sur le torrent de notre sang, sur nos organes et ce sont d'infatigables travailleuses! Elles tissent depuis des millions d'années le Roman Merveilleux. Elles créent des choses prodigieuses, tous les rêves de l'homme, et parmi ces rêves, le facteur puissant qu'est la littérature.

Quand le Terrien a pris conscience de Dieu, il lui a adressé des supplications, des prières, des hymnes; il a commencé avec lui cet étonnant dialogue où, par

auto-suggestion, il fait les demandes et les réponses et la littérature sacrée est née. Il a ensuite chanté ses combats et ses amours, il a fait des légendes avec ses rêves d'enfant. Puis, ses facultés s'étant développées, il s'est essayé à copier la vie, à créer des drames et des idylles fictifs et la littérature romanesque est née. Plus tard, les mystères de la nature ont arrêté sa pensée, provoqué ses observations, ses spéculations et la littérature philosophique a fait son apparition.

La littérature, comme la musique, est entièrement psychique, beaucoup plus que la peinture et la sculpture, ses ondes invisibles sont fixées par l'écriture dans le manuscrit ou dans le livre. L'œil les dégage à volonté et, sorties du cerveau humain, elles y retournent pour l'activer, l'influencer, lui faire produire d'autres ondes. Un joli exemple d'économie divine, celui-là ! Ces ondes psychiques renferment des éléments supérieurs et des éléments inférieurs. Elles véhiculent des idées vraies et fausses, des pensées élevées et basses, des sentiments nobles et ignobles, des images de beauté et de laideur. Elles véhiculent des paroles qui consolent, des paroles qui encouragent, des paroles qui désespèrent, des paroles qui vivifient, des paroles qui tuent. Elles ramènent les morts au milieu des vivants, nous gardent leurs paroles et leurs âmes. Ces ondes psychiques, au moyen de millions d'instantanés pris par l'œil et l'esprit de l'écrivain, nous transmettent les paysages les plus lointains, nous donnent la sensation de la beauté que nous ne pouvons voir. Elles élargissent notre vision intérieure,

renouvellent et développent l'âme de ceux qu'enchaîne une tâche quelconque. Elles nous arrachent à nos préoccupations, à nos soucis, nous sortent de nous-mêmes, nous transportent dans l'Au delà terrestre, comme si la prévoyante nature voulait nous donner ce que les Anglais appellent *a change*, un changement de milieu. Il y a des ondes de poésie et des ondes de prose. Les premières sont d'une essence plus rare, elles ont le rythme et la cadence, elles soulèvent davantage certaines âmes; les secondes ont plus d'étendue et d'universalité. Toutes les ondes diverses de la littérature sont allées augmentant de volume et de profondeur, chaque race les a enrichies. Elles doivent former aujourd'hui, un énorme courant, une sorte de Gulf Stream psychique. Elles se mêlent, s'entremêlent, sans jamais perdre leurs caractéristiques. Comme toute âme, elles gardent leur individualité. Impossible de confondre la littérature du Nord avec celle du Midi, celle de l'Orient avec celle de l'Occident, les ondes dantesques avec les ondes shakespeariennes. Je me représente ces ondes comme toutes chatoyantes de couleurs et de nuances extraordinaires. Celles de notre époque de transition sont plutôt grises. Grises! ah! je le crois bien. L'idéal subjectif a été vécu et revécu, il ne peut rien fournir aux pauvres littérateurs. C'est une ampoule brûlée. L'humanité en a le dégoût. Elle s'y cramponne encore par atavisme, par peur; elle n'ose pas lâcher la main qui la retient prisonnière, mais qui l'a conduite pendant des siècles. Quelque grande crise accélérera son évolution. Les



découvertes de la science, que les poètes et les romanciers semblent dédaigner autant que les théologiens, tourneront son âme vers la nature, où sont les sources de la vraie poésie, le secret de notre origine, les espérances de notre fin.

Un jour, sur la place de la Comédie-Française, il m'a été donné de surprendre l'action psychique de la littérature romanesque, et cela m'a été toute une révélation.

La première fois que je me suis cognée à la statue d'Alfred de Musset, car on s'y cogne, j'ai eu un soubresaut, puis un mouvement de colère, tant elle me parut ridicule et mal placée. « La postérité n'en fait jamais d'autres, pensai-je, avec sa curiosité enfantine elle met toujours ses grands hommes sur le trottoir ! N'y avait-elle déjà pas mis ce pauvre poète, en publiant sa correspondance avec George Sand ? » Sur cette réflexion, je continuai mon chemin en rugissant intérieurement.

Un matin du printemps dernier, je me retrouvai devant ladite statue. Je n'avais jamais pu la regarder que furtivement. Sa vue blessait quelque chose en moi, me causait une sorte de malaise. Les statues ont des attitudes de corps seulement, celle-ci révélait un état d'âme, et un état d'âme, exposé sur une place publique, me semblait une profanation.

Ce jour-là, je fus plus brave, je me mis à examiner cette figure de plein relief. Je vis un homme aux membres las, dont le visage exprimait une douleur maladive, sans noblesse, sans virilité, une de ces dou-

leurs qu'on voudrait et qu'on devrait cacher. Et, à cet être aux ressorts brisés, en manière de consolation, une femme, d'un geste théâtral, montrait l'entrée de la Comédie-Française. Cela n'avait pas l'air de le consoler du tout. Le comique de cette conception dissipa mon attendrissement et me fit sourire. Puis, mes yeux ayant rencontré les vers de *La Nuit de Mai* gravés sur le socle de la statue, je lus, un peu honteuse de mon irrévérence :

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur...  
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Je devinai et j'enviai la volupté spéciale que le poète avait dû éprouver en traçant ces lignes, la dernière surtout :

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

De la littérature oui, mais comme cela résonne à l'oreille et à l'âme !

L'encombrante statue arrête forcément le regard des passants et semble provoquer leur étonnement. Quelques-uns lisent les vers qu'elle porte. J'eus la curiosité de voir les effets divers qu'ils pouvaient produire. Je me mis à tourner autour du monument comme si j'en faisais une étude. Un ouvrier en blouse blanche, la cigarette molle au coin des lèvres, la figure gouailleuse et réjouie, épela les lignes célèbres, et haussant les épaules : « Des blagues », fit-il à son compagnon. Deux bourgeoises sortant des

magasins du Louvre, boîtes et paquets à la main, lurent aussi. Elles n'eurent pas l'air d'avoir compris. Puis vint un tout jeune homme au type méridional, un être insuffisamment nourri, mais qui avait une physionomie intéressante. Les mains dans les poches, il lut lentement les paroles du poète, et leva vers lui un regard qui voulait dire : « Croyais-tu cela vraiment ? » Il s'éloigna en sifflotant, et dans ce sifflement, qui voulait être sceptique, je crus distinguer un léger trémolo d'émotion. Une petite femme d'une cinquante d'années arriva ensuite. Elle était pauvrement vêtue, toute passée, toute décolorée. Son visage et sa personne témoignaient d'un certain affinement. C'était, je l'imagine, une de ces petites femmes qui ont été condamnées à porter de lourds fardeaux... de trop lourds fardeaux. A son tour, elle lut le beau message, et je vis une chose merveilleuse : sa physionomie s'éclaira, son corps, comme magnétiquement touché, se redressa ; d'un mouvement nerveux elle pressa contre elle le paquet qu'elle tenait, ses yeux ardents et humides remercièrent l'auteur de *La Nuit de Mai* et elle s'éloigna la tête haute, le pas ferme.

Je venais de saisir l'effet des ondes psychiques de la « littérature ». J'en fus remuée jusqu'à l'âme, je m'en allai en murmurant « Non, mon Dieu, je ne savais pas que ce fût aussi grand. »

Et assurément, ce n'était pas l'impossible hasard qui avait amené là cette femme, mais bien une volonté providentielle. Dans ce carrefour où passent des flots de

tâchons, le miracle dont j'ai été témoin se renouvelle peut-être chaque jour pour quelque créature. Je ne trouve plus que la statue du poète soit aussi mal placée. Je crois même que, sur son trottoir, elle fait un beau travail occulte de consolation. Ceci doit être pour Alfred de Musset une récompense plus forte que l'entrée à la Comédie Française. Je l'espère du moins.

On voudrait n'avoir à raconter de la littérature que des choses semblables, mais hélas, si elle peut vivifier, elle peut tuer aussi. De fait, elle a pas mal de crimes à son actif... de très grands crimes. N'est-ce pas pour avoir lu les amours de Ginevra et de Lancelot que Francesca de Rimini et son beau-frère Paul Malatesta se déclarèrent leur mutuelle tendresse, et furent du même coup tués par Lanciotto, le mari? Dante rencontre la belle amoureuse dans « la Cité des pleurs » et, avec une merveilleuse intuition de la vie, il lui fait dire : « Quand nous lûmes comment les riantes lèvres désirées furent baisées par un tel amant, celui qui jamais de moi ne sera séparé (Paul Malatesta) me baisa sur la bouche. Pour nous, le livre et celui qui l'écrivit furent les vrais coupables. Ce jour-là, nous ne lûmes plus avant. » Et Dante avait raison, le livre fut, dans ce cas, un agent de perdition mortelle.

Dernièrement, un tout jeune homme de ma connaissance, riche, bien doué, s'est tué pour avoir absorbé trop de Schopenhauer et de Nietzsche. Sous leur



suggestion, la vie lui est apparue comme un leurre, comme un piège. Un beau soir, après avoir joué la mort de Tristan et d'Iseult, cette mort qui est comme un chant de triomphe, il a renversé la coupe pleine jusqu'aux bords du vin merveilleux. Voilà ce que peut la littérature.

Il y a près de deux ans, une dame roumaine força ma porte avec une prière si instante que je dus la recevoir. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, avec un visage de médaille, auquel de grands yeux noirs douloureux, une bouche nerveuse, donnaient une expression tragique. Sa toilette était élégante, mais le chapeau mis de travers, la robe mal agrafée, la jaquette lâche indiquaient le désarroi moral. Elle s'excusa de son indiscretion, puis d'une voix saccadée, un peu dure, elle me dit : « Madame, j'ai un fils qui se meurt de la tuberculose. Il vous a lue et il a exprimé plusieurs fois le désir de causer avec vous. Pour satisfaire un de ses désirs, je donnerais un doigt de mes mains s'il le fallait, car les Roumaines, madame, sont des mères surtout. J'ai appris que vous étiez à Lausanne et, aussitôt, je suis venue vous demander pour lui la grâce d'une visite. Est-ce trop ?

— Mais non, mais non, je la lui ferai bien volontiers, répondis-je aussitôt.

Madame X. me remercia, puis, pour me mettre au courant, elle continua : « Voyez-vous, mon mari était un misérable, il m'a trompée sous mon propre toit. Alors, je suis partie, emportant mon fils dans mes

bras, comme une chatte emporte son petit avec ses dents. Je l'ai couvé jalousement, je lui ai laissé ignorer jusqu'à l'existence du mal.

— C'était un tort, dis-je.

— C'était un tort, confessa humblement ma visiteuse. Comme tous les autres, il a voulu achever ses études d'ingénieur à Paris. Paris, madame, est la terreur des mères chez nous. Nos jeunes gens partent honnêtes et simples, ils nous reviennent corrompus, bons seulement à tromper les femmes.

— Parce qu'ils ne fréquentent que les milieux mauvais, répondis-je en manière d'excuse.

— C'est possible, mais le fait reste. Dans l'espoir de préserver mon enfant des dangers que je soupçonnais, je l'ai accompagné. Je lui ai fait un intérieur confortable et agréable où il pouvait recevoir ses amis, et je me félicitais de ma sagesse. Pendant les deux premières années il ne me donna aucun sujet d'inquiétude, puis, un jour, tout changea... une misérable femme, une femme encore, me vola mon unique trésor. Elle l'entraîna dans cette danse macabre que vous appelez « la fête »... la fête! Pour lui, il n'y eut bientôt plus de mère, plus de pays, il oublia ses rêves, ses ambitions, tout ce qui n'était pas elle. Ah! madame, si vous saviez combien de nuits blanches j'ai passées à la fenêtre de notre appartement de la rue Pierre-Charron, l'attendant jusqu'au jour et souvent le jour ne me le ramenait pas! Cela a duré dix mois... et vous verrez ce que ces dix mois ont fait du plus beau garçon qu'on pût voir! »

La voix de la pauvre mère se brisa et la douleur tordit sa bouche.

— Oh ! avec des soins comme ceux que vous pouvez lui donner, avec l'air vivifiant de ce pays, vous réussirez sans doute à le remettre debout, dis-je alors.

— Hélas, je ne puis que prolonger son agonie et la rendre plus douce. Cette fille de Satan a dû l'empoisonner, car il n'y a jamais eu de tuberculose dans mon sang ou dans celui de son père.

— A-t-il conscience de son état ? demandai-je.

— Oh ! il doit l'avoir par moment, mais il me le cache. Tous deux nous faisons semblant d'espérer. Quand les larmes menacent de me trahir, je lève vite les yeux au plafond. J'ai découvert ce moyen mécanique de les refouler. Je n'ai pas voulu, pour mon fils, des horreurs du sanatorium. J'ai loué une villa sur la hauteur, bien abritée, avec une vue superbe et des sapins tout autour. Là, avec l'aide de son frère de lait qui vient d'être reçu docteur, je le soigne de mon mieux.

Puis, froissant ses mains avec violence, madame X. ajouta :

— Ah ! ce n'est pas maintenant que j'aurais dû l'amener ici mon pauvre enfant ! Quand je rencontre dans les rues de Lausanne des étudiants qui semblent *reluire* de santé, j'éprouve une horrible jalousie et un poignant remords.

— N'ayez pas de remords, madame, dis-je, vous n'avez fait que ce que Dieu a voulu.

Un éclair de colère traversa les yeux de la Roumaine.

— Eh bien, Dieu est cruel !

— Non... non... impossible, m'écriai-je de toute la force de ma conviction. La cruauté n'existe que chez les êtres inférieurs.

— Venez... et vous verrez, fit madame X. avec amertume. Mais la Sapinière est un peu loin, madame, une demi-heure de train et dix minutes de montée. Est-ce que cela ne vous causera pas un trop grand dérangement ?

— Du tout, répondis-je, je monte encore magnifiquement. Annoncez ma visite pour demain à votre fils.

Et dès le lendemain je montai à la Sapinière. Elle était idéalement située. Son grand toit suisse lui donnait un aspect familial. Elle avait pour fond un bois de sapins, pour horizon le lac et les Alpes. Quand je me trouvais en présence du fils de madame X..., j'éprouvai un petit serrement de cœur, car c'était bien un mourant... un mourant de vingt-six ans. Il avait de beaux traits latins, le nez légèrement busqué et hardi, des yeux noirs veloutés et lumineux comme ceux d'un Oriental. Son teint n'avait pas la transparence du teint des phthisiques, il était cirieux, livide par places. Ses cheveux épais semblaient collés par une sueur froide. C'était une créature humaine que la nature défaisait avec une rapidité de fin. En me voyant, le pauvre enfant rougit, autant que sa pâleur pouvait rougir, et ses paupières battirent. Cette rougeur, le battement des paupières, les yeux fuyant les miens, trahirent la

honte instinctive, cette honte de la chair que j'ai surprise chez l'homme qui se sent hors de combat.

Il s'inclina très bas sur ma main, sans la baiser, et me remercia timidement d'être venue à lui. Je m'efforçai de le mettre à l'aise et j'y réussis. Son regard se raffermir et me donna toute la lumière de son âme. En quelques minutes, nous devînmes de vieux amis. Tout en causant, je regardais le joli décor où se vivait une scène si profondément douloureuse. Le rez-de-chaussée très élevé de la villa avait une vérandah vitrée de deux côtés seulement. C'était comme une vaste pièce ouverte dans toute sa longueur sur un paysage de rêve. Là, il y avait la chaise longue et le fauteuil à liseuse du malade, des livres, des plantes de montagne, la corbeille à ouvrage de madame X., un échiquier avec les pièces en attitude de combat. Devant la vérandah s'étalait, comme un tapis vivant, tout un fouillis de fleurs simples qui poussaient pêle-mêle. A droite et à gauche de l'allée d'arbres, des prairies dévalaient au flanc du coteau. Dans l'une d'elles paissaient une vache et six chèvres noires et blanches. L'air arrivait pur et vivifiant, le soleil nous inondait de ses rayons. Je m'étonnais que toutes ces forces bonnes n'eussent pas raison des forces homicides dont je voyais l'odieux travail.

Vers quatre heures, le jeune docteur, M. Adamovitch arriva. Il avait le type plus slave que latin, une physionomie tout à la fois brillante et sérieuse. Sa poignée de main fut douloureuse à force d'expression.

Il siffla aussitôt les chèvres. Elles accoururent, grimpèrent le perron. La cuisinière vint traire l'une d'elles. En échange du beau lait écumeux qui remplit sa tasse, le malade leur distribua à toutes des poignées de sel.

— Voyez-vous, me dit-il en souriant, la vache et elles portent des clochettes d'argent, chacune donne à peu près une note de la gamme; quand elles les agitent, cela produit parfois de petits airs très drôles.

On apporta la table du thé, la chanson du samovar sembla nous égayer quelque peu. La conversation s'engagea bien. Elle me permit de deviner le mode de traitement que M. Adamovitch avait adopté avec son frère de lait. Il l'obligeait pour ainsi dire à s'intéresser aux questions du jour, il le maintenait dans le mouvement, comme on maintient, au-dessus de l'eau, la tête d'un homme qui se noie. Il ne voulait pas qu'il se crût hors de la vie. Toutes ses paroles témoignaient d'une étonnante connaissance de la nature humaine, et elles avaient pour but d'entretenir l'espoir chez le malade. Puis, il le taquinait d'une manière charmante tandis que ses yeux très beaux, de véritables yeux de griffon, l'enveloppaient d'un rayon d'amitié. A chaque instant, je voyais le jeune homme échapper à la conversation générale. Il m'observait curieusement, son regard plein d'interrogations cherchait le mien et je sentais magnétiquement l'appel de sa pensée. J'y répondais par un sourire qui voulait dire : Nous causerons.



Une heure plus tard je partais avec des fleurs plein les bras et l'âme toute meurtrie. M. Adamovitch m'accompagna au train.

— Vous avez vu? me demanda-t-il d'une voix rauque.

— Aucun espoir?

— Aucun. On croit avoir gagné du terrain et ce sont les immondes bacilles qui l'ont gagné, le terrain! Et dire qu'il y a des idiots qui bavent leur vie, des êtres informes qui prospèrent et que celui-là, bien construit, richement doué, doit mourir! La Nature fait d'étranges sélections!

— C'est peut-être de la sélection pour ailleurs, suggèrai-je.

Un sourire détendit la physionomie du médecin.

— Peut-être. Cela prouve surtout l'existence de lois que nous ne connaissons pas... Nous ne savons rien... rien! ajouta-t-il avec une emphase douloureuse.

J'avais promis de revenir à la Sapinière, j'y revins, cela va sans dire. A ma seconde visite, je trouvai le jeune homme mieux portant. Son veston de soie, d'un rouge foncé, orné d'une broderie orientale, sa chemise de surah crème, la riche fourrure noire jetée sur lui, mettaient en relief ce qui lui restait de beauté et faisaient ressortir, hélas, les ravages de la destruction.

Au bout de quelques minutes, madame X. descendit au jardin sous prétexte de me cueillir des fleurs.

— Vous savez sans doute, madame, me dit le malade à brûle-pourpoint, que nous sommes des Latins, des Romains authentiques.

— Oui, les descendants de la colonie que Trajan avait établie à l'un des tournants du Danube. Je l'ai su vaguement, puis, par une de ces mystérieuses combinaisons dont se composent nos vies, j'ai été mise, depuis deux ans, en contact avec un grand nombre de Roumains. Ils ont littéralement envahi mon orbite.

— Ma mère même est allée vous relancer?

— Elle a bien fait, je lui en suis reconnaissante.

— Et moi donc! fit le jeune homme avec une jolie ferveur.

— Il ne m'a pas fallu longtemps pour reconnaître chez vous l'âme latine, mélangée de traits slaves toutefois! Ce mélange m'a surtout été révélé par *Le Rhapsode de la Dambovita* un recueil de vos ballades et de vos chansons populaires que nous a donné Hélène Vacaresco.

Une expression de vif plaisir illumina la physiologie de mon hôte.

— Vous les avez aimées, j'espère!

— Aimées! mais je n'ai jamais rien lu d'aussi beau! L'automne dernier, une de vos compatriotes, une inconnue, laissa pour moi à l'hôtel un volume et une lettre. Dans cette lettre, elle m'invitait presque impérieusement à lire ledit volume, afin que j'apprisse à connaître l'âme roumaine. Le sans-gêne du procédé me causa de l'humeur. Mon premier mouvement fut

de renvoyer ce livre... mes premiers mouvements sont toujours mauvais. Le lendemain matin, à l'heure bonne, celle de mon réveil, j'ouvris le volume par pur acquit de conscience, et mes yeux tombèrent sur ces lignes :

Le maïs s'est penché vers la terre,  
La plaine, sa mère, l'a senti,  
La plaine s'en est effrayée,  
Pourquoi te penches-tu *sans que le vent souffle?*  
Maïs, mon enfant fier!

» Du coup, je fus empoignée par l'âme qui se révélait ainsi. Je lus, je lus avec une admiration croissante, avec un véritable effarement, ces ballades où les chanteurs populaires font parler la terre nourricière, les astres, les éléments, les vivants, les morts et leur font dire des choses merveilleuses, des choses qui donnent, à un degré incroyable, la sensation de notre union avec toute la nature, la sensation d'un tout proche Au-delà où vivent ceux qui ont été rappelés. Et c'est slave cela, n'est-ce pas?

— Très slave en effet.

— Hélène Vacaresco nous apprend que les jeunes filles chantent et improvisent ces ballades en filant autour du foyer. Est-ce possible?

— Parfaitement, et celle qui oublie les paroles, ou que l'inspiration abandonne, jette son fuseau à l'une de ses compagnes, et la ballade continue, ou se transforme, par des évocations souvent étrangères au récit.

— Eh bien, cela prouve de la manière la plus

saisissante, l'existence de ces courants de vie supérieure qui traversent souvent les âmes simples et leur font émettre des paroles dont ils sentent la douceur, l'espoir, la consolation, mais dont ils ne peuvent comprendre la signification réelle. Et ces courants de l'inspiration leur donnent souvent des intuitions extraordinaires, comme dans la *Chanson du cobzar* qui dit :

Aime-moi, parce que j'ai besoin de ton amour pour mes chansons,  
Va-t'en, parce que j'ai besoin de pleurer pour mes chansons,  
Meurs, parce que j'ai besoin de chanter la mort pour mes chansons,  
Car je suis le cobzar.

» Comment ce paysan roumain pouvait-il savoir que l'amour, les larmes et la douleur du poète doivent servir à tisser son œuvre, l'œuvre qui appartient à la vie universelle.

— De fait, cela paraît miraculeux. Avez-vous lu *La Chanson de l'infidèle* ?

— Oui, c'est une des plus grandes choses que je connaisse en matière d'amour et elle a une profondeur psychique qui émerveille.

— Je m'aperçois que, comme nos paysans, j'ai senti le charme de nos chants, mais que je ne les ai pas compris.

— Vous les comprendrez plus tard.

— Plus tard ? dit le malade avec un pauvre petit sourire.

— Plus tard, répétais-je sans avoir l'air de comprendre, et il faudra les lire avec votre esprit, car ils contiennent des révélations qui en font presque des

poèmes sacrés. N'est-ce pas une révélation cette parole de la mère qui est morte :

Je lui ai demandé aussi : « Petite mère...  
Que disent les morts en songeant aux vivants ? »  
Et elle m'a répondu : « Ils ont pitié. »

» Et ce doit être vrai.

— Vous croyez ?

— Je le crois.

— Allons, tant mieux, fit le condamné avec une ironie dont je sentis toute la douleur.

— Je vous assure, continuai-je, que je suis vraiment reconnaissante à Hélène Vacaresco de nous avoir traduit ces chants populaires. Et figurez-vous que, quelques semaines après les avoir lus, j'ai reçu de Bucarest, d'une inconnue encore, des cartes postales qui semblaient faites pour les illustrer. L'une représentait deux adorables jeunes filles aux visages bien latins, je dirais même bien romains, deux paysannes autour d'un puits où elles babillent tout en ayant l'air d'attendre « celui qui doit venir ». Elles portent la chemise et la ceinture brodées, qui sont l'orgueil de leurs doigts, et où se concentre leur vanité féminine. L'autre carte représentait le cobzar chantant auprès de la fontaine pour celles qui y viennent puiser l'eau du ménage. Vous voyez, il fallait absolument que je connaisse quelque chose de votre pays. Les livres ne tombent jamais par hasard entre nos mains.

A ma grande surprise, ces paroles amenèrent une rougeur légère sous la peau du malade... il eut un rire court et discordant.

— Et savez-vous, madame, de quoi je meurs? me demanda-t-il.

— Mais d'abord, je ne crois pas que vous soyez en état de mort, dis-je d'un ton léger.

— Oui, vous le croyez et moi aussi. Eh bien, je meurs d'un livre.

— D'un livre?

— Parfaitement. Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, j'ai été plutôt sage, grâce à l'éducation que ma mère m'avait donnée, grâce aussi au sentiment que j'avais pour une petite cousine. Un jour, à Paris, où je faisais mes études, un de mes compatriotes m'invita à dîner au restaurant, avec lui et son amie, une grue qu'il avait lancée et dont il tirait grande vanité. Je devais le prendre chez lui à sept heures et demie. J'arrivai à l'heure dite, mais il n'était pas rentré. Le domestique me conduisit dans son cabinet de travail. J'allumai une cigarette, puis, avisant un livre ouvert sur le divan, je le pris et me mis à le lire à l'endroit même qui se présentait. C'était un de ces ignobles bouquins qu'on pourrait croire écrits par des singes et pour des singes. Ma première impression fut un dégoût instinctif et je le lançai sur une table voisine. Vous entendez, madame, je le rejetai loin de moi comme une chose infecte... puis... je le repris, ajouta le jeune homme avec une petite rougeur. Je l'ouvris et, dans une page, certaine phrase me monta au cerveau comme le plus capiteux des vins... Vous pouvez tout entendre, n'est-ce pas?

— Et tout comprendre.



Il répéta la phrase et je vis, avec horreur, qu'elle l'affectait encore.

— C'est cette phrase qui a fait flamber mon sang comme du punch, qui a été la cause de tout. Quand mon ami rentra, le sort avait été jeté sur moi.

» Notre dîner ne fut pas follement gai. Vers la fin, la porte de notre cabinet s'ouvrit, une tête toute empanachée parut dans son entre-bâillement et, le croirez-vous, cette tête me donna comme une secousse électrique.

» — On peut? demanda-t-elle.

» — On peut, répondit mon hôte.

» La femme entra.

» Elle nous dit qu'elle avait dîné avec un Argentin, mais qu'elle l'avait plaqué parce qu'il était trop bête et ne savait pas même boire. Si j'avais été de sang-froid, cette femme ne m'aurait inspiré que du dégoût, j'en suis sûr, j'avais encore l'âge où l'on rêve de vierges et de blondes. Elle était grande, très maigre. Sa chevelure noire, ses lèvres rougies, lui faisaient un visage d'enfer dans lequel des yeux immenses et allongés mettaient comme un morceau de ciel. Cela ressemble à une phrase de roman, dit le jeune homme avec un petit sourire. Mais ce fut bien là l'impression que firent sur moi, ce noir, ce rouge, ce bleu vivants. Et, madame, elle me parut être l'héroïne en personne du livre que j'avais lu; elle aurait pu prononcer les mots de folie qui m'avaient saisi. Nous finîmes la soirée au théâtre et elle fut de la partie. Elle vit que j'étais un naïf, un béjaune, comme vous

dites, elle voulut m'épater, et elle m'épata, ajouta le jeune homme en tamponnant son front moite, si bien que j'en devins fou et idiot. Elle était malade, tuberculeuse jusqu'aux moelles. Le pauvre petit foyer de vie qui lui restait, flambait de désirs et de passion. Elle m'entraîna dans les pires excès. Elle me tortura effroyablement et elle m'aima un peu, je crois. Elle est morte, il y a un an, je suis le seul à qui elle ait demandé pardon. Elle est morte et me voici...

Un accès de toux ponctua de plusieurs points ce dernier mot et le rendit tragique.

— Cette femme, madame, continua le malade, n'était pas seulement une *grue*, mais une glu, et moi, j'ai été « Le pauv' gas » de la chanson de Richepin, et comme lui, j'ai tué ma mère... je lui ai arraché le cœur...

— Mais non... mais non... mon enfant, n'exagérez pas. Elles sont bien rares, les mères qui ne souffrent pas de même par leurs fils. La vôtre est heureuse maintenant de vous avoir reconquis, et elle trouve, j'en suis sûre, dans l'œuvre de votre sauvetage, une sorte de volupté maternelle.

— Oui, mais je m'aperçois maintenant du mal que ma folie lui a fait ; elle a détruit sa beauté et sa santé, elle a blanchi ses cheveux, creusé ses yeux. J'en ai un remords incessant... Comment ai-je pu?... Comment ai-je pu?... fit M. X. en crispant ses mains sur les appuis de la chaise longue.

— Vous avez vécu votre destinée, dis-je.

— Oui... ah oui ! n'est-ce pas ? J'éprouve quel-

que soulagement à reconnaître que je n'ai créé aucune de ces circonstances qui m'ont rendu criminel. J'ai été comme pris dans un remous. Pour que je lise le livre de damnation, il fallait que mon ami l'achetât, il fallait qu'il fût retenu au club par une partie de bridge. Et le livre était ouvert au bon endroit... ajouta M. X. avec une ironie amère. Appelleriez-vous cela providentiel?

— Assurément.

— Oh!...

Cette exclamation fut jetée avec un accent choqué.

— La Providence est pour moi l'ensemble des puissances divines, qui nous gouvernent. Elle n'est pas chargée uniquement d'arranger nos petites affaires, elle les dérange le plus souvent. Elle brise aussi bien l'échelon sous nos pieds qu'elle le raccommode, et elle a des raisons pour le briser ou le raccommoder.

— Oh! je ne crois assurément pas à la liberté humaine. Dès que l'on étudie les lois physiques de la nature, on en voit l'impossibilité; mais alors les maux dont nous sommes comblés, car nous en sommes comblés, fit M. X. avec amertume, ne sauraient être des châtiments?

— Non, puisque les êtres bons... les êtres les meilleurs, les animaux innocents, en ont leur part.

— Et la plus grande part souvent...

— Du reste, nous sommes si étroitement unis, petits et grands, pauvres et riches, que les coupables

ne pourraient jamais être punis sans que les innocents en souffrent.

— Vous avez raison. Si, par exemple, ma maladie et ma mort étaient un châtement, ce châtement atteindrait ma mère et mon ami plus cruellement que moi.

— Aussi ne sommes-nous pas châtiés, mais travaillés seulement... C'est bien suffisant.

— Bien suffisant, en effet.

— Et tenez, continuai-je, l'autre jour, dans l'Évangile de saint Jean, j'ai rencontré une consolante révélation, il fallait peut-être que je vous la transmette. Quand Jésus se trouve devant l'aveugle-né, un de ses disciples lui demande : « Maître, qui est-ce qui a péché? Est-ce cet homme, ou son père, ou sa mère, pour qu'il soit né aveugle? » Jésus répond : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni son père, ni sa mère, *c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestes en lui.* »

Le jeune homme eut un soupir d'allègement.

— Ah! c'est bon à entendre cela, fit-il.

— Jésus croyait à sa mission, il savait qu'il devait mourir crucifié pour accomplir un dessein providentiel. C'est là ce qui rend sa Passion si tragique. Dans le jardin de Gethsémani il dit : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort. » Puis, il ajoute : « Mon père, que cette coupe passe loin de moi, *si c'est possible.* » Et ce n'était pas possible! Nous pouvons le voir, car elle contenait les éléments du colossal travail d'évolution religieuse qui devait se faire. Et de même,

aux lèvres de l'humanité tout entière, la coupe d'amertume est sans cesse présentée. L'humanité répète la prière de Jésus, en vain toujours. Cette coupe doit être absorbée parce qu'il s'y trouve sans doute des germes de progrès et de bonheur futur.

— Ah! madame, quelle optimiste vous êtes! dit le jeune homme avec un de ses faibles sourires. Je l'avais deviné en vous lisant et c'est pourquoi j'ai tant désiré causer avec vous. Dites-moi, est-ce par la religion, ou par la science, que vous êtes arrivée à croire à ce futur?

— Ni par l'un, ni par l'autre; je n'ai pas assez de foi religieuse, pas assez de connaissances pour cela. Je crois par simple bon sens; le bon sens trouve souvent des conclusions plus justes que la science. Il me démontre que, si nous commencions avec notre naissance et finissions avec notre mort, nous n'aurions aucune signification, et des êtres ou des choses sans signification ne sauraient exister.

— Vous avez raison, là.

— Concevriez-vous qu'une seule parcelle d'un tout immortel puisse être anéantie?

— C'est inadmissible.

— Eh bien, l'essence de vie, qui est la radio-activité de Dieu doit conférer l'immortalité à la molécule qu'elle crée. Elle lui donne le mouvement; qui dit mouvement dit progrès, dit évolutions et transformations infinies.

— Assurément.

— A mon âge, voyez-vous, on a un long passé, un

tout petit présent et l'avenir est au delà de ce mur d'exécution qui, à tous, barre le chemin. En ces dernières années, j'ai essayé de me hausser par la pensée, de me fabriquer une paire d'échasses intellectuelles, pour voir de l'autre côté. Hélas ! elles n'étaient pas bien hautes, je n'ai aperçu que des lueurs... mais ces lueurs m'ont permis de concevoir quelque chose de très consolant et de très beau.

— Quelque chose de consolant et de beau ! ah ! dites, madame, dites, fit le jeune homme en avançant son buste et avec une intonation qui révélait un désir ardent de meilleur espoir.

Je regardai son visage émacié, ses yeux luisant de fièvre mortelle, et j'hésitai... Ma conception de ce monde et de l'autre pourrait-elle réconcilier ce condamné à son sort ? C'était une expérience à faire... elle me tenta.

— Vous ne vous moquerez pas de mon rêve ? fis-je, pour gagner du temps.

— Me moquer !... Dieu me garde !

— Eh bien, je crois à l'existence d'innombrables hiérarchies, d'êtres supérieurs, de ces êtres que les théologiens nomment des Anges, des Archanges, des Puissances, des Dominations et la Bible, dans certains psaumes, des Dieux et que nous appelons, nous, la Nature, la Providence. Je les vois, non pas endormis dans des rêves extatiques, non pas occupés uniquement à chanter les louanges de l'Éternel Dieu... mais à le servir, à lutter, à combattre pour lui et avec lui. Ils m'apparaissent comme les chefs de son armée des



cieux, ses initiés, ses transmetteurs, ses agents, les fabricateurs des mondes semés dans l'Univers comme des grains de sable. Je les vois captant les nébuleuses dans lesquelles le Créateur suprême a renfermé toutes les énergies physiques et psychiques. Je les vois développant ces germes en des milliards de formes diverses, les dirigeant vers des états de plus en plus parfaits; et, regardez!... leurs premières créations ont été monstrueuses. L'ancêtre n'était pas le bel Adam de la légende; il avait le crâne aplati; sous ce crâne, un pauvre petit moteur primitif, comme ceux de nos premiers automobiles; ses mâchoires étaient faites pour broyer les os, déchirer les chairs; ses bras démesurés pour les étreintes mortelles. Par des déluges successifs, les Dieux semblent avoir voulu effacer ces ébauches, comme l'enfant efface, sur son ardoise, les traits qui ne le satisfont plus. Leurs progrès ont marqué nos progrès; quand ils ont appris, ils nous ont enseigné; ces progrès ont été obtenus par une lutte incessante, par des efforts désespérés de leur part et de la nôtre. Avec nous, par nous, ils ont connu les joies de la victoire, les amertumes de la défaite. Imaginez un peu tout le chemin parcouru entre l'heure où, du choc de deux morceaux de bois d'essences diverses, a jailli la première étincelle du feu et celle où, du contact de deux métaux divers aussi, a jailli la première étincelle de l'électricité! N'est-ce pas merveilleux de penser que nous sommes arrivés à pouvoir lire dans la pierre, l'histoire de nos toutes premières heures?

— C'est même miraculeux.

— Quel plaisir divin elles doivent éprouver ces Puissances à jouer le grand jeu de la vie, à créer des races, des nations, des empires.

— Et à préparer leur décadence!

— Sans doute, parce qu'elle savent, qu'en se désagrégeant, les choses produisent des radiations nouvelles.

— Ah! il est robuste, madame, votre optimisme! fit le jeune homme en souriant, puis, avec une intention de taquinerie :

— Et ces Dieux de la Terre, ont-ils des Déesses?

— Assurément, l'élément féminin doit exister dans tout l'Univers, il est même facile de le reconnaître dans certaines créations.

— Et quelles formes prêtez-vous à ces êtres supérieurs?

— Un poète de grand génie pourrait seul les imaginer. Cependant je crois qu'ils doivent avoir des corps, car le corps est le serviteur de l'âme.

— Son maître... plus souvent, murmura M. X. en abaissant les paupières.

— Chez les hommes, oui, les Dieux savent le tenir en mains, probablement, et puis, ils auront des corps glorieux, selon l'expression de l'Évangile. Je ne sais pas au juste ce que c'est, mais cela donne une idée de beauté physique et psychique. Le livre sacré est plein de ces trouvailles-là. Ils subissent probablement aussi cette transformation que nous appelons la mort. Et je suppose qu'ils ont une flore et une faune, des

cités, des temples, des palais, dont les nôtres sont la lointaine reproduction. Et vous dirai-je comment je les vois encore les Dieux ?

— Dites, madame, dites.

— Eh bien, je les vois devant des tables d'harmonie, devant des claviers divins, dirigeant leur lutte et la nôtre au moyen de courants psychiques, envoyant des ondes de pensée, d'idées, de sentiments, d'inspirations sur notre planète. C'est le souvenir d'un humble professeur que j'ai connu autrefois, dans une petite ville de l'Ombrie, qui a créé en moi cette image. Il s'appelait Dini, j'ai du plaisir à rappeler son nom, parce que c'était un chercheur. On le disait toqué. Il y a tant de sages qui ont passé pour des fous !... et tant de fous qui ont passé pour des sages ! Celui-là prétendait que chaque créature donnait une phrase musicale, chaque événement même. Il avait mis toutes ses connaissances en musique, et avait exposé sa théorie en de nombreuses brochures. Je me suis demandé souvent si, dans sa philosophie, il n'y avait pas quelque grande vérité intuitive. Je vais vous confesser une impression toute personnelle et qui me semble curieuse. Pour Dieu que je ne puis concevoir, j'ai une adoration profonde et, si j'ose dire, *tendre*. Je sens son *existence* en moi. La Providence, au contraire, me laisse froide...

— Peut-être parce que vous pouvez la concevoir.

— Peut-être, répétais-je, quelque peu étonnée de la subtilité de la raison. J'ai toujours été mal avec elle. Quand je sentais le mors et l'étrier, je ruais. Aujourd-

d'hui, bien que je sache qu'elle n'est pas libre, quand les journaux sont partout pleins de calamités, je lui fais des reproches véhéments.

— Alors vous croyez que tous les événements politiques et autres sont l'œuvre des Dieux ?

— Assurément. Si vous lisez votre journal dans cet esprit, vous verrez quel intérêt il prendra ! Il n'est autre que de la *copie divine*. De la *copie divine* ! cela sonne drôlement, mais l'épopée de la Terre est-elle autre chose ?

— Votre conception, madame, ne fait-elle pas de nous de simples fantoches ?

— Des fantoches ! non, mais des soldats, des disciples, des initiés, des initiateurs, des créatures qui apprennent à *assembler les choses avec perfection*... comme dans ce jeu que l'on nomme « patience » en français et « puzzle » en anglais et qui, si curieusement, fait fureur aujourd'hui. L'ingénieur apprend l'art de combiner les forces, l'architecte l'art de bâtir, de diriger les travaux de nombreuses mains ; les géomètres, les mathématiciens étudient la science des figures et des nombres. Les chimistes étudient le jeu des molécules, leur composition et leur décomposition. Les médecins étudient la structure du corps humain et ils sont déjà employés à le raccommoder, à le guérir parfois. Les rois, les hommes d'État apprennent l'art de conduire les masses, de maintenir l'ordre parmi elles. Le romancier fait quelque chose de plus extraordinaire encore... et de plus significatif : il crée des êtres fictifs, de véritables marionnettes, dont il trouve

les éléments dans les lobes de son cerveau. Il leur élabore des destinées heureuses ou malheureuses, les fait parler, agir, les rend vivants au point que leurs paroles ou leurs actes affecteront des êtres de chair et d'os, des êtres animés. Ne vous semble-t-il pas, par ces quelques exemples, que nous apprenons en réalité notre métier de Dieux futurs ?

— On le dirait, on le dirait.

— Nous deviendrons à notre tour des fabricateurs de mondes. Tenez, avez-vous remarqué que le jouet favori de l'homme est la *balle*, un *petit globe* ? Je vois là un symbole et une promesse.

— Oh ! madame... madame, protesta le malade en souriant.

— Il n'y a pas de « madame » qui tienne ! Nous connaissons plus complètement le labeur divin, nous connaissons la jouissance de manier les infiniment grands qui sont l'amour, la haine, l'ambition, le patriotisme, l'héroïsme, et ces infiniment petits, tout aussi formidables, qui sont la vanité, le snobisme et tant d'autres, tant d'autres...

Tout en disant ma conception de notre devenir, j'en avais suivi l'effet sur le visage du malade et, avec une intense satisfaction, je l'avais vu s'adoucir, puis s'illuminer d'espérance.

— Ah ! madame, vous allez me réconcilier avec la Mort ! fit-il avec un sourire très jeune.

— La Mort est dans la Vie, et la Vie est dans la Mort ! répliquai-je. Elles ne sont que des transformations.

— Vous croyez donc aux réincarnations ?

— Assurément.

— Ah ! tant mieux ! fit M. X... avec un soupir d'allègement. Adamovitch et moi avons discuté souvent cette probabilité et, de chacune de nos discussions, elle est sortie plus claire, plus compatible avec la justice divine. Et pourtant, nous n'avons jamais pu en convaincre ma mère... Elle a peur de perdre son fils plus complètement, ajouta le jeune homme, avec un regard qui sembla me demander une contradiction.

— C'est le cas de dire : les femmes « ont des raisons que la raison ignore ». Les liens qui nous unissent, qui nous groupent, peuvent changer sans être rompus. Dans un grand amour, dans une grande amitié, il y a peut-être une infinité de sentiments. Cela ne se crée pas tout d'un coup. Si la réincarnation n'existait pas, l'homme, pour l'avoir rêvée seulement, serait meilleur que Dieu et cela n'est pas possible. Savez-vous ce que je crois ? La Nature, qui est le poète suprême, n'a créé la Mort que pour entourer d'un mystère sacré nos transformations successives.

— Oh ! madame ! fit le jeune homme en joignant ses mains pâles, n'inventez-vous pas ceci pour moi ?

— Non, je vous l'affirme. Il y a longtemps que cette idée s'est emparée de mon esprit. Convenez qu'il n'eût pas été facile de nous faire changer de corps ici-bas. Quand les Dieux enlevaient quelque Terrien, ils s'enveloppaient toujours de nuages. Mais je ne crois pas aux promenades astrales du rêve



théosophe du spirite. Les transmissions doivent se faire sans solution de continuité. La romancière, j'en ai peur, dis-je en souriant, fait tort au philosophe. Mon rêve vous paraît donc impossible?

— Il me paraît seulement trop beau, mais combien lointaine notre apothéose!

— N'importe. Le temps n'existe pas pour l'éternité... et je l'ai déjà dit, je crois, nous sommes dans l'éternité. La Terre y est entrée le jour où elle a été conçue par l'Éternel Dieu.

— Dans l'éternité

Les yeux du jeune homme reflétèrent le mouvement de la pensée.

— Mais c'est bien possible que nous y soyons dans l'éternité, fit-il lentement.

— C'est même sûr, fis-je en souriant. Nous existons sans doute depuis des millions d'années. Combien d'atavismes, de générations n'a-t-il pas fallu pour faire César qui était un législateur, un orateur, un homme de guerre, un écrivain; pour faire Michel-Ange qui était un peintre, un sculpteur, un poète; pour faire Léonard de Vinci qui était un peintre, un géomètre, un mathématicien!

— Aurons-nous un jour conscience de ces étapes? me demanda M. X...

— Oui, quand nous pourrons en supporter la conscience, quand nous pourrons regarder, sans vertige, l'échelle de progression. La plante, l'animal et l'homme sont en train de *devenir*. L'âme de la plante, qui n'a que des nervures et de la sève, aura des cel-

lules cérébrales, des nerfs et du sang; l'âme de l'animal aura des yeux qui pourront voir le ciel, l'âme de l'homme aura un corps glorieux. Cette conception est peut-être bien enfantine, bien barbare, mais elle doit se rapprocher un peu de la vérité, car elle explique l'inégalité des conditions et des destinées, inégalité qui existe pour les animaux aussi bien que pour nous, et elle satisfait en quelque mesure notre sens de justice.

M. X. fit de la tête un signe affirmatif.

— Toutes les créatures élaborent leur âme individuelle et une vie supérieure. Les Dieux en créant le ver-papillon ont voulu, dirait-on, nous révéler ce futur; mais nous ne comprenons pas encore leurs révélations. Savez-vous qu'à Rome les gens du peuple disent d'une personne qui vient de mourir : « Si sfarfallata » — « elle a percé son cocon » ?

— Ah! quelle jolie idée!

— N'est-ce pas? Le jour de la mort de Pie IX, j'ai entendu une bonne femme dire à une autre : « e dunque si sfarfallato il Papa? »... « et alors le pape a percé son cocón!... » C'était sublime d'intuition... mais cela faisait une drôle d'image : un Pape devenu papillon! — Et cependant, ce doit être cela, nous nous fabriquons tous des ailes...

— Oh! madame, si je pouvais partager votre foi! dit le jeune homme, en rapprochant ses mains dans un geste de prière.

— Elle vous viendra, si vous ruminez un peu la vie.

— Ruminer la vie ! mais je ne fais que cela ! et plus je la rumine, moins je la comprends.

— Que lisez-vous ?

— Des voyages.

— C'est bien, mais il y a mieux ; voulez-vous me promettre de lire ce que je vais vous recommander ?

— Si je vous le promets !

— Procurez-vous *Les Souvenirs Entomologiques* d'Henri Fabre. Il est considéré comme le plus grand naturaliste du monde. Il a près de quatre-vingts ans. Pendant un demi-siècle, il a étudié les insectes. En observations, il a donné à la science des trésors que rien ne peut payer et il est plus pauvre qu'un ouvrier. La France, j'ai le chagrin de devoir le reconnaître, ne sait ni récompenser ses serviteurs, ni aider ses chercheurs ; elle n'est généreuse qu'en monuments et en statues. L'Angleterre et l'Amérique auraient comblé d'honneurs et d'argent un homme comme Henri Fabre, et il aurait pu se procurer les instruments nécessaires à ses études. Cependant, avec l'outillage le plus primitif, avec ses seuls pauvres yeux, il a pu nous révéler quelque chose de la profondeur de la Vie. Si vous lisez *Les Souvenirs Entomologiques* vous croirez à notre passé et à notre devenir. — Je vous apporterai *Les Beaux Dimanches* du docteur Bourget, c'est un livre simple et savant qui vous fera l'effet d'un bain purifiant.

— Je lirai... oh ! je lirai tout cela, madame. La grâce d'état dont vous parlez souvent ne m'est pas

venue encore, mais je suis convaincu que votre visite est providentielle.

— Certainement... providentielle, pour moi aussi. En vous exposant ma foi, je la rendais plus claire et plus nette à mon propre esprit. Sans m'en douter, je faisais un double travail ! N'est-ce pas prodigieux ?

M. X. approuva d'un lent signe de tête.

— Et c'est plus prodigieux encore chez les insectes, ajoutai-je en souriant.

A ce moment, madame X. remonta du jardin avec une gerbe des premiers chrysanthèmes. Elle interrogea avidement la physionomie de son fils et, la voyant sereine et douce, elle me remercia avec des yeux brillants de larmes retenues.

Lorsque je pris congé, le jeune homme me serra la main avec une expression de reconnaissance émouvante. Impulsivement je la portai à ses lèvres ; leur contact froid... oh ! si froid déjà, me mit un frisson au cœur, mais de quel beau regard il me remercia !

Je ne fus pas longtemps sans retourner à la Sapi- nière. J'avais hâte de juger de l'effet de la lecture que j'avais prescrite. Le docteur Adamovitch, que je trouvais au tram, me dit tout de suite combien mon inspiration avait été heureuse en conseillant à son malade de lire *Les Souvenirs Entomologiques*. Ils l'ont sorti de lui-même, ajouta-t-il. Il ne pense plus qu'aux insectes ; il se réjouit d'en parler avec vous.

M. X. m'aperçut de la véranda et, avec un geste jeune, il agita le volume qu'il tenait. Il vint au-devant

de moi, son corps et sa physionomie semblaient animés de pensées nouvelles.

— Ah ! madame, fit-il, aussitôt après notre poignée de mains, sans vous j'aurais toujours ignoré la profondeur réelle de la vie.

— Dites sans Henri Fabre.

— Oui, et quelle admiration j'ai pour lui. Dès que je serai en état de voyager, j'irai lui présenter mes hommages.

Les paupières de madame X. battirent, en entendant l'expression de ce projet qu'elle savait vain.

Comme nous prenions place à la table du thé, elle me dit avec un de ses sourires héroïques :

— Vous savez, madame, que nous n'osons pas maintenant tuer un insecte ! Je ne me doutais, pas plus qu'Andros, qu'ils étaient de semblables merveilles !

— L'Histoire Naturelle est le livre divin par excellence, celui qui contient la vraie Révélation, et si peu encore le lisent ! On devrait le mettre à la portée de l'enfant. Il serait pour lui une source d'amusement et d'intérêt. Il lui apprendrait à *voir*, à observer le vol de l'oiseau, le travail des insectes, la vie des plantes ; il lui apprendrait surtout qu'en ce monde il n'y a pas que lui, l'homme futur, et il lui ferait connaître Dieu par quelque chose de visible et de tangible. Il ne paraîtrait pas si lointain, mais tel qu'il est, tout près... tout près de nous !...

— Et cependant, madame, la majorité des hommes de science n'a aucune espèce de religion, objecta M. Adamovitch, comment l'expliquez-vous ?

— Très bien; ce qu'ils découvrent dans le Ciel, dans les profondeurs de l'Océan et de la Terre, leur fait croire à la fausseté absolue de ces rêves métaphysiques que sont les religions. Ils les dédaignent et à tort, car ces rêves merveilleux, touchants, quoique bien éloignés de la vérité, sont traversés d'intuitions, d'inspirations divines; ils renferment des symboles qui pourraient les éclairer. Ils ne font, du reste, qu'un travail d'artisans, ils cherchent, ils classifient, ils traduisent les manuscrits divins sans en comprendre la révélation. Mais il naîtra des penseurs, des poètes qui nous en dévoileront le vrai sens, qui en dégageront l'âme.

— Ah! qu'ils viennent donc! s'écria le docteur. Nous avons besoin de vérité, nous sommes saturés de fables et de mensonges!

— Ils viendront! J'ai lu, il y a quelques jours, un petit poème intitulé *La Cigale* qui m'a ravi comme un premier fruit de l'évolution que nous commençons. C'est la naissance de la cigale qui l'a inspiré. Il dévoile le travail de la nature, et, de ce travail se dégage une belle espérance. J'ai le regret d'avoir oublié le nom de l'auteur.

— Il paraît que dans les écoles, en France, il est défendu de parler de Dieu, dit madame X., est-ce que ce n'est pas là un signe de décadence?

— D'évolution seulement, j'espère. Pour ma part, je ne trouve pas mauvais que l'enseignement de la doctrine religieuse soit laissé aux prêtres et aux pasteurs; mais que les instituteurs ne tournent pas la



pensée, l'amour, l'admiration de l'enfant vers l'être dont nous émanons, dont ils exposent l'œuvre du matin au soir, cela me paraît grotesquement bête, criminel même. Ils oblitèrent chez les nouveaux venus le sentiment religieux, un sentiment qui, bien compris, pourrait élever considérablement leur esprit et leur cœur. C'est une force ascensionnelle dont ils les privent, et ils n'en ont pas le droit. Un jour, à Paris, comme je passais devant la Madeleine avec un ami — un parfait incrédule — nous vîmes sortir de l'église toute une première communion. Il s'arrêta net : « Tenez, me dit-il, je ne peux pas pardonner à mon père de n'avoir privé des émotions que viennent de connaître ces ridicules gamins en brassards blancs. Il a voulu me laisser libre de choisir ma religion et je n'en ai choisi aucune. « — Je voudrais voir le nom de Dieu écrit en caractères d'or au front de tous les édifices, évoqué dans toutes nos assemblées, dans toutes nos fêtes. Il peut seul donner quelque dignité à nos actes, quelque relief à nos pauvres terriennes si près du sol !

— De fait, les plus grandes nations sont les plus religieuses, remarqua M. Adamovitch, voyez l'Angleterre ?

— Ah ! les Anglais ont le sentiment religieux. On le sent dans leur poésie de si haut vol, dans leurs hymnes de prière si touchantes et si viriles. Les Français, eux, n'ont que de la religion, mais ils en ont beaucoup plus que ne le croient les étrangers, beaucoup plus qu'ils ne le croient eux-mêmes. Toute-

fois, la plupart ne savent pas dégager Dieu de l'Église, de ses doctrines et de ses pratiques. Pour les anticléricaux, Dieu est essentiellement *ecclésiastique*, anti-républicain ! c'est pour cela qu'ils le proscrivent. Si, dans le corps enseignant, il y avait des penseurs, — et des penseurs courageux, — au bas des projections photographiques qui révèlent les merveilles de la nature, ils écriraient : « L'auteur, Dieu ». Ils capteraient comme l'Église — mieux qu'elle — cette force immense ; ce Dieu laïcisé aurait des adorateurs fervents.

— Mais alors l'Église n'en voudrait peut-être pas, fit le malade en souriant...

— C'est bien possible. Voyez-vous, cette hostilité que les étrangers prennent pour de l'impiété, n'est autre qu'une question de politique. L'Église catholique est essentiellement romaine. A ses premières heures, elle avait rêvé d'être une République chrétienne, elle avait même pris ce nom de république, cher entre tous au peuple de Rome. Puis, elle est devenue une théocratie et la République est restée laïque. L'Église a dominé les empereurs et les rois, mais elle a toujours battu en retraite devant cette force intangible qu'est la *chose publique, res publica*. Ces deux pouvoirs rivaux et ennemis ont la même intransigence, la même tyrannie, la même ambition, celle de l'université... L'Église catholique ne se doute pas combien elle est républicaine, pas plus que la République ne se doute combien elle est Église romaine. Entre ces deux pouvoirs, la lutte a été

enfantine et barbare. Le gouvernement républicain a enlevé aux Français le privilège sacré de la liberté de conscience, privilège qui est respecté dans tous les États civilisés. La France ne mérite pas cet affront. Ah ! voyez-vous, la Nature ne nous a encore donné ni le prêtre, ni le médecin, ni le républicain... Le prêtre ? nous n'avons que des ecclésiastiques ; le médecin ? nous n'avons que des professeurs et des docteurs ; le républicain ? nous n'avons que des hommes de partis. Quand ces trois grandes unités humaines auront été créées, nous serons plus heureux. En attendant, la politique est un agent plutôt cruel de la lutte à laquelle nous participons, et qui commence bien bas dans l'échelle des êtres, comme vous avez pu le voir en lisant *Souvenirs Entomologiques*.

— Oui, et savez-vous, fit le jeune homme avec une brillante expression, la lutte de l'homme ne me semble maintenant que l'extension et le développement de la lutte de l'insecte. Ce dernier naît pourvu des outils de l'ouvrier maçon, charpentier, mouleur, pourvu d'armes d'attaque et de défense ; l'homme doit se les fabriquer.

— Heureusement ! m'écriai-je, nous ne sommes pas jolis... jolis, mais imaginez ce que nous serions ornés de tout cet attirail : le maçon avec sa truelle, par exemple, le guerrier avec des dards et des lances.

— L'écrivain avec sa plume, ajouta gaiement monsieur X.

Nous rîmes tous à l'image suggérée.

— Quelle patience il faut à un entomologiste pour

déchiffrer, comme le fait Henri Fabre, ce que raconte le va-et-vient d'un scarabée ! En le lisant, j'ai eu l'idée que des yeux invisibles plongeaient peut-être dans nos cités humaines et étudiaient aussi notre vie.

— La même idée m'est venue.

— Ce qui ressort des observations de votre naturaliste languedocien, dit le docteur, c'est la prévoyance de la nature pour la conservation de l'espèce. Ces chambres d'éclosion vernissées, aérées, hygiéniques, que l'insecte prépare pour une misérable petite larve ! C'est stupéfiant ! Puis, quand on songe que l'homme ne sait pas en faire autant pour sa progéniture et que des milliers d'enfants périssent par l'ignorance des parents, on est renversé, car si une larve est précieuse dans l'univers, ne devons-nous pas l'être mille fois plus ?

— Et nous le sommes, soyez-en sûrs. Le Terrien, lui, doit tout apprendre, c'est là même ce qui fait sa supériorité.

— Andros nous a lu les amours du scorpion et de la scorpionne, dit madame X. Elles nous ont divertis et touchés. C'est dommage qu'elles finissent aussi tragiquement. Cette scorpionne mangeant son mari ! A-t-on idée de ça ?

— Ah ! il était devenu inutile. Les Dieux ont trouvé ce moyen original de le supprimer.

— Et puis, mère, la scorpionne mange le corps de son mari, mais elle ne mange pas son âme, et cette âme progressera, selon Pierre de Coulevain, fit le jeune homme avec une douce moquerie.

— Non, pas selon Pierre de Coulevain, dis-je en souriant, selon les lois de l'univers. Ne commencez-vous pas à croire à notre passé et à notre devenir?

— Je commence.

— Et bien, vous êtes dans la bonne voie, ne la lâchez plus.

— Pas de danger!

Pendant tout l'automne, la Sapinière fut le but de mes promenades de beau temps. J'y allais chaque fois avec un intérêt plus affectueux et j'en revenais avec un chagrin plus vif. J'éprouvais une joie égoïste à sentir que ce condamné n'était pas mon fils, que je ne l'avais pas porté neuf mois près de mon cœur et vingt-six ans dans mon cœur même! Il ne voulut plus lire que de l'histoire naturelle. Je le trouvais toujours comme soulevé de terre, par les investigations dans la profondeur de la vie végétale et animale. Nous causions plantes, abeilles, fourmis et souvent il disait : « Si je n'avais pas été malade, j'aurais ignoré tout cela! » Sevré de l'activité organisée, il ne voyait plus la mort.

Madame X. ne savait comment me remercier, elle m'envoyait des fleurs, des fruits, des confitures roumaines, des confitures de cédrat qu'elle faisait elle-même. Quand je quittai la Suisse, au mois de janvier, le malade était entré dans une de ces déconcertantes périodes où la guérison semble possible. Deux mois plus tard, il mourait soudainement, en buvant une coupe de champagne! La petite cousine, qui avait été son premier amour, se trouvait auprès de

lui. Dans sa fin, il y eut de la miséricorde divine. Sa mère, qui l'avait emporté un jour « comme une chatte emporte son petit entre ses dents », selon son expression, le ramena en Roumanie dans un cercueil. Elle ne lui survécut que quelques mois.

Et l'auteur, qui a été l'agent inconscient de toute cette douleur, est un homme excellent, un esprit brillant, mais vulgaire. Il a peut-être écrit la phrase homicide, la cigarette aux lèvres et les épaules secouées par un petit rire de satisfaction, trouvant que c'était très fort... Oui, avec quelques mots, il avait tué deux créatures humaines. C'était très fort en vérité !



Il y a place pour tout, dans le merveilleux moteur humain auquel la nature a travaillé pendant des millions de siècles, et auquel elle travaille toujours ! place pour le rêve inconscient du sommeil, pour le rêve conscient de la veille ; pour le rêve artistique, pour le rêve d'amour, pour le grand rêve métaphysique. Si nous pouvions, je ne dis pas penser, mais réfléchir un peu, tant soit peu, le phénomène seul, qui constitue le roman et le romancier, nous révélerait la profondeur de notre collaboration à l'œuvre divine, et notre vrai rôle d'êtres *déterminés*.

On pourrait croire que la réalité produit assez d'amour, assez de douleur, assez d'illusions, assez de bien, assez de mal, assez d'adultères par exemple ? Eh bien ! il paraît que non ; il en faut encore d'artificiels. Le romancier est employé à recueillir des images, des gestes, mille grimaces diverses, des impressions, des sensations, comme l'abeille butine le miel, et, pas plus qu'elle, il n'est libre de choisir la matière fécondante, car elle doit produire de la vie. Ce surcroît de substance psychique crée, dans les

lobes de son cerveau, des *films* comme ceux de l'appareil cinématographique, au moyen duquel s'élabore tout un monde fictif, dont les ondes se mêlent à celles du monde réel et accroissent leur activité d'une manière considérable. Dans le poème ou le roman, l'homme imite plus ou moins bien le travail des Dieux. Comme eux il accumule les circonstances, les incidents, les coïncidences, il fait des *nœuds* dans la chaîne de la vie qu'il serre... serre artistiquement et qu'il dénoue tout aussi artistiquement. Ces *copies* font partie de la Nature, et sont soumises comme elle à des lois d'harmonie. L'écrivain ne peut pas jeter pêle-mêle sur le papier les mots, les phrases, l'inspiration même qui se pressent derrière son front. Pour obéir à l'instinct de perfection qu'il porte en soi, il est obligé de les mettre en belle forme. Quelqu'un ayant demandé à Victor Hugo s'il était facile de faire de beaux vers, il répondit : « C'est très facile ou c'est impossible. » Dante avait peut-être trouvé facile d'écrire *La Divine Comédie* en stances de trois vers, parce que ce rythme lui avait été assigné. De fait, ces chants, au nombre de cent, qui se déroulent en tercets d'une technique admirable, semblent sortir de quelque merveilleux cylindre phonographique. Le cylindre était merveilleux en vérité, et cependant j'imagine qu'il n'écrivait pas sans ratures, lui non plus. Les ratures ! Quel miracle elles représentent : nos cellules se corrigeant elles-mêmes ! Si elles n'étaient pas *vivantes* et *pensantes* pourraient-elles le faire ? Celles du pauvre Guy de Maupassant,

mourant, atteint de folie déjà, allaient encore cherchant la perfection, effaçant, remplaçant un mot par un autre. Je ne sais rien d'émouvant comme les ratures des dernières lignes qu'il a écrites; elles m'ont fait pleurer à chaudes larmes. Je ne crois pas qu'un écrivain puisse les regarder avec un oeil sec.

Les romans du monde réel sont toujours plus forts que ceux du monde idéal, mais ils nous impressionnent moins, ils nous semblent plus loin de nous, ils sont comme perdus dans le mouvement universel. Les poètes et les romanciers, avec leurs *films*, circonscrivent l'action, lui donnent un dénouement immédiat qui satisfait plus ou moins notre sens de justice. Ils placent une goutte de vie, une image d'amour, par exemple, sous un verre grossissant et la rapprochent tellement de nous que nous pouvons en suivre le jeu, en éprouver toutes les émotions. Et, doués plus ou moins de ce pouvoir de suggestion que nous connaissons si peu encore, ils réussissent à nous faire vivre leurs rêves. J'ai désiré souvent qu'il me fût donné de voir réunis et faits chair tous les personnages de la fable, de la légende, du roman, du rêve métaphysique; tous les rêves enfantés par le cerveau humain. La plupart sont, sans doute, de pauvres fantoches mal proportionnés, mal équilibrés, mais il y a aussi des figures que l'art des maîtres a rendues vivantes et immortelles même. L'humanité les a adoptées et une génération les a transmises à l'autre : Cendrillon et le Prince Charmant, rêvés par quel-

que nourrice égyptienne, sont aussi anciens que les Pyramides.

Pour accomplir ce prodige, pour développer leurs *plans*, les poètes et les romanciers n'ont que des mots. Hamlet disait avec dédain : « des mots, des mots ! » et ils sont formidables. Quand je prends conscience de leur pouvoir, j'éprouve un véritable effroi et plus je vais, plus je les manie avec précaution. *C'est une arme chargée; chacun contient une parcelle de l'âme du monde* et la science ne me démentira pas. Voilà pourquoi, avec des mots, on peut pénétrer dans les esprits, affecter les sens, entrer en communion avec ses semblables, avec l'Au delà même. Voilà comment, avec des mots, on peut faire de l'amour, de la haine, du bien, du mal, mouvoir des masses d'individus, les conduire à la mort, à la victoire, à la défaite; comment, avec des mots, on peut augmenter la force des bras et des cœurs, la diminuer aussi. Il y a des mots immortels, des mots qui caressent, qui sont délicieux à écrire, d'où se dégage une volupté subtile, des mots qui mordent comme l'acide, qui brûlent et rongent comme le radium. Les mots sont pour les *affabulateurs* ce que le ciseau est pour le sculpteur, le pinceau pour le peintre. C'est avec des mots qu'Homère nous a conservé le rêve païen, avec des mots qu'il a immortalisé Troie. C'est avec des mots que Dante a capté l'âme du Moyen âge, qu'il nous a transmis ses plus poétiques figures comme celle de la Pia Toloméï. En quelques lignes, il a su nous donner l'impression d'une femme infidèle, relé-

guée par son mari dans un château des Maremmes et tuée lentement par l'air mortel de la plaine environnante. Quand on traverse, en chemin de fer, la région basse qui longe la mer Tyrrhénienne, le doux fantôme vous attire à la portière, on regarde... on regarde... on sent subjectivement sa présence pour avoir lu :

« Souviens-toi de moi qui suis la Pia.

» Sienne me fit, me défit la Maremme.

» Le sait celui qui, auparavant, m'avait, en m'épousant, mis son anneau de gemme. »

Avec des mots, Shakespeare a créé, par Roméo et Juliette, une atmosphère d'amour à laquelle ont vibré, et vibrent encore, des multitudes d'êtres; avec des mots, il a créé, par lady Macbeth, une atmosphère de terreur dont nous sentons toujours la suggestion et cela me paraît miraculeux.

Dès ma petite jeunesse, le dictionnaire m'a intéressée. Savais-je que, dans un avenir lointain, oh! si lointain, j'aurais besoin de beaucoup de ses substantifs, de ses adjectifs, de ses verbes? C'est bien possible. Tout est possible dans le mystère que nous sommes.

Jusqu'à présent, les rêves des romanciers n'ont été que des contes d'amour et de guerre, des contes qui ont bercé l'humanité enfant, qui lui ont donné des heures de repos et d'oubli. Bénis soient les conteurs! Et maintenant voilà que l'humanité est entrée dans l'âge adulte, les thèmes de nourrice ne lui suffisent plus. Elle est blasée, jusqu'à l'écœurement, sur les émotions diverses que provoque la conjugaison du verbe *aimer*.

Autrefois, elle demandait de l'amour et encore de l'amour; aujourd'hui, elle demande des idées et encore des idées, des aliments pour sa pensée. Elle prend conscience du mystère au milieu duquel elle vit, elle en est troublée, angoissée et curieuse. Elle veut qu'on la charme, qu'on l'intéresse avec la vérité et non plus avec la fable. S'il est vrai que le besoin crée la fonction, les conteurs deviendront des romanciers. Le romancier sera tenu d'acquérir une infinité de connaissances. Il marchera, la main dans la main, avec la science et entrera dans la lutte pour le progrès et le bien. Du reste, cette évolution du conte en roman est commencée depuis plus de temps que nous ne le soupçonnons. Zola a été un de ses précurseurs et il l'a arrêtée, dirait-on. La nature a souvent de ces reculs. Il n'a pas été compris, ou plutôt il a été mal compris, ce qui est pire. Il n'avait ni le génie qui purifie, ni la spiritualité qui élève, ni l'intuition du but souverain. Ses romans sont douloureux, poignants de réalité. Quelques-uns m'ont donné des nausées. *Pot-Bouille* a affecté mon odorat de telle sorte que j'ai été obligée de le jeter au panier. Ses tableaux de vie basse ont provoqué le dégoût chez les gens tant soit peu affinés; mais, chez la majorité des lecteurs, chez les jeunes surtout, ils ont réveillé l'animalité, et l'animalité réveillée a pour effet instantané de désarmer l'individu et de lui rendre la réaction du bien difficile ou impossible. Par cela seulement ils ont été immoraux. Si l'humanité portait sa tête plus haut que sa croupe, le spectacle de toute laideur lui ferait aimer le beau



davantage. Elle n'en est pas encore là. La dernière page de *Nana*, par exemple, est un avertissement de grande portée. Nana, ce produit de l'alcoolisme, empoisonnée par son propre vice et par celui des autres, Nana mourant dans un caravansérail moderne, tandis que la jeunesse, qu'elle a corrompue et préparée pour la défaite, défile sous ses fenêtres en criant : « A Berlin ! A Berlin !... » et marche vers Sedan !... C'est là, selon moi, la plus forte, la plus tragique leçon que jamais moraliste ait conçue. Je voudrais que cette page fût épinglée dans la chambre de tous les étudiants. L'heure de la justice sonnera pour Zola.

Après le roman des abîmes, nous avons eu le roman des cimes. Nous le devons à Camille Flammarion. Camille Flammarion ! Les romanciers ne le reconnaissent pas comme un des leurs, les astronomes encore moins. Qu'est-ce qu'il est alors ? Il est lui-même... un poète qui a de la science et un savant qui a de la poésie.

Aujourd'hui, les grands médecins diagnostiquent et prescrivent sans ausculter leurs malades, sans leur tâter le pouls, sans connaître la couleur de leur langue. De même certains astronomes, pour étudier les astres, leur tournent le dos ; au moyen de lignes, de figures, de chiffres, qu'ils jettent sur le papier, ils peuvent connaître leur position, leurs dimensions, et suivre leur course à travers l'infini. Nous avons la télégraphie sans fil, la parole sans l'homme, nous aurons bientôt la médecine sans médecin, l'astronomie sans astronome. Camille Flammarion, lui, a longue-

ment contemplé le champ céleste où nous évoluons, il a eu la hardiesse de supposer que, puisque notre petite planète est habitée, tous les mondes habitables doivent l'être aussi, et que ces sphères lumineuses, semblables à la nôtre, ne sont que les *maisons* de l'Éternel Dieu, les demeures diverses des êtres qui montent l'échelle symbolique, nos demeures futures sans doute. Ce n'était pas de la science, c'était de l'intuition, de cette intuition qui, au poète sacré, faisait dire, dans je ne sais quel psaume : « Il fait des vents ses messagers, des flammes de feu ses serviteurs. » Et vers ces notes vivantes du concert de l'Univers, Flammarion a tendu son imagination de Terrien, mais elle l'a trahi. Ses rêves ressemblent à ceux des médiums. Ils offrent un déconcertant mélange de vérité scientifique, de haut idéalisme et de sensualité grossière. Il a pris, avec *Uranie*, des libertés dont le souvenir m'a amusée quand, à Rome, je me suis trouvée en présence de cette muse dont la statue a une expression de sérénité vraiment céleste. L'astronome poète a tenté un vol impossible encore et il a atterri plutôt désastreusement ; mais son effort n'a pas été inutile. Il a arraché au matérialisme de très nobles esprits. Les hommes sont ici-bas les seules créatures qui peuvent regarder le ciel et, pour la majorité, la grande majorité, il n'est encore qu'un baromètre et un thermomètre. Un baromètre ! Un thermomètre ! Ce plan de l'Univers semé d'étoiles vivantes ! On éprouve quelque honte à l'avouer. Eh bien, Flammarion, en popularisant l'astronomie, nous a mis en

communication avec l'Au delà visible; il nous a appris à y chercher, non plus seulement des pronostics de bons ou de mauvais temps, mais des consolations et des espérances. Il a peut-être fait davantage pour nous que les savants avec leurs parallèles, leurs angles et leurs chiffres. L'heure de la justice sonnera pour lui aussi.

L'évolution de la littérature romanesque se poursuit de même en Angleterre. Les grands romanciers abordent courageusement les questions philosophiques. L'un d'eux, Wells, est le génie le plus colossal, le plus fantastique de notre époque; un génie apocalyptique, tel que la race anglo-saxonne et le pays de la Bible pouvaient seuls en produire. Ses romans donnent une impression terrifiante de chaos, d'un chaos sur lequel l'esprit de Dieu n'a pas encore plané. De son arche battue par les flots, il envoie bien la colombe, mais elle revient toujours parce qu'elle n'a pas découvert de cime pour se poser. N'importe, en nous montrant le jeu des forces de la vie, il nous a donné une idée de sa valeur, et c'est beaucoup. Zola, Flammarion, Wells ont eu, selon moi, la conception de ce que doit être le roman moderne, et ils feront école, je l'espère.

Les poètes et les romanciers excitent moins d'enthousiasme que les musiciens, mais plus d'admiration et de curiosité parce qu'ils créent plus d'émotions. Les femmes s'imaginent volontiers qu'ils doivent avoir des sentiments plus intenses, des gestes plus beaux

que le commun des mortels. Peut-être ! mais leurs sentiments et leurs gestes ont toujours quelque chose d'artificiel... ils sont rarement inédits, ils ont servi ou ils serviront à faire de la *copie*. Pour les *affabulateurs*, tout devient matière à copie, leurs propres amours, leurs propres douleurs. Grâce au dédoublement qui se produit dans leur esprit, ils peuvent se regarder vivre, aimer et souffrir et, à se raconter, ils éprouvent une volupté spéciale. En disant cela, je trahis le secret de la confrérie, mais la vérité me semble plus merveilleuse que l'illusion. Du reste, les poètes et les romanciers sont rarement les hommes de leurs livres ; leurs livres ne sont que leurs rêves. Quand ils en sortent, ils sont tout étonnés de trouver sur le papier une foule de belles choses, souvent de très vilaines choses, qui leur paraissent étrangères à leur nature. Le « Soi », ce pauvre petit embryon d'individualité que nous possédons tous, a alors des réactions d'écolier lâché. L'auteur, qui a fait dialoguer brillamment ses personnages, sera taciturne au point de paraître stupide ; celui qui a été grave et moralisateur deviendra frivole avec délice ; celui qui a parlé chaudement de fraternité, d'humanité, agira comme un égoïste fieffé. Ceci est toujours une désillusion pour les admirateurs de l'écrivain, et souvent pour l'écrivain lui-même. Il arrive parfois que, par auto-suggestion, le rêve agit sur le rêveur, qu'il l'améliore ou le pervertit. Ce que j'appelle « l'Autre » et le « Soi » ne sont pas sans s'affecter mutuellement. Quand il y a entre eux harmonie complète, leur œuvre acquiert la note

pleine et juste de l'accord parfait et c'est très beau.

L'année dernière, j'ai lu d'un auteur étranger, un roman où il y a des pages merveilleuses de profondeur et d'intuition, puis des pages immondes, telles qu'un chat de gouttière pourrait en écrire au printemps, des pages homicides comme celles qui ont tué Andros X. et je m'étais étonnée de cette désharmonie. Quelques jours plus tard, une dame anglaise m'annonça triomphante, que le dit auteur dînerait le soir même, avec elle et sa fille, au restaurant de notre hôtel. Je me plaçai de manière à pouvoir l'observer tout à mon aise. Son physique me causa un choc. Sur un corps petit et chétif, il avait un crâne dénudé, un visage étroit et blême, des yeux luisants, une ombre de moustache. Cet ensemble, que relevait l'ampleur du front, me donna l'impression de quelque chose de *fourchu*, de vicieusement affiné. Quand il causait avec son hôtesse, son expression était terne; quand il s'adressait à sa fille, jeune et jolie, sa physionomie s'allumait. Pendant un moment, je le tournai et je le retournai avec ma pensée, il était déconcertant comme tous les êtres hybrides... puis, tout à coup, j'exclamai intérieurement : « Mais c'est un faune ! un faune de lettres. » Et, me rémemorant les ondes magnifiques de sa poésie, j'ajoutai : « un faune de génie ». Je compris ainsi l'étrangeté de son œuvre et de son caractère. Les femmes sur lesquelles son magnétisme agit doivent être des faunes neurasthéniques.

Je devrais pouvoir percer le mystère dont mon propre cerveau est le théâtre ? je n'y arrive pas. Pour

garder certains de ses secrets, la Nature imite la seiche; elle jette autour d'eux un nuage d'encre et au moment où nous croyons les tenir, ils nous échappent. La vie est un éternel jeu de cache-cache.

Les poètes et les romanciers sont-ils, comme le disaient les Anciens, les favoris des Dieux? Je croirais plutôt qu'ils sont leurs martyrs. En général, s'ils sont richement doués, ils sont assez pauvrement dotés. Ils doivent rêver pour vivre et vivre pour rêver. Il faut qu'ils soient aiguillonnés par la nécessité du pain quotidien, par l'ambition de la gloire, car il y a, en eux, une paresse innée, une paresse d'*hypnose* qui les empêcherait de prendre la plume. Ces rêveurs sont tiraillés, jusqu'au déchirement, par les forces de la réalité et les forces de l'idéal auxquelles ils appartiennent. Ils ont beau s'isoler, fermer leur porte, la réalité les atteint toujours : c'est un souci d'argent, le souvenir d'une critique injuste; ce sont les appels de l'amour, de l'amitié, des plaisirs qui, comme autant de flèches invisibles, traversent leur rêve et souvent en rompent le charme et le fil. Rien n'est plus pénible. Quand la réalité les a reconquis, c'est l'idéal qui les réclame. Leurs héros, leurs héroïnes les poursuivent jusque dans l'intimité de leur vie et, bon gré, mal gré, en leur promettant gloire et fortune, les ramènent dans le monde irréel. Tout ceci crée une lutte incessante, infiniment douloureuse. Ceux qui portent les médailles en connaissent seuls les revers... Heureusement, car ces revers feraient trop de plaisir aux envieux. Le revers du succès est



plutôt dur pour les poètes et les romanciers. Lorsqu'ils sont délivrés des soucis matériels, il leur reste le souci de leur renom et la renommée est une jeune personne qui coûte fort cher à entretenir ; si elle n'est pas bien nourrie, au lieu d'emboucher sa trompette elle la renverse. L'écrivain devenu célèbre doit se donner de mille manières : en autographe, en effigie, en personne, en paroles aimables, et se sent, tout le temps, découpé en tranches et en morceaux. Il appartient aux chroniqueurs, aux journalistes, aux biographes, comme un vulgaire criminel. Parce qu'il a commis quelques volumes, le public se croit en droit de connaître son passé, son caractère, ses goûts. Quand il n'a plus la vie pour se défendre contre sa curiosité enfantine, on force ses tiroirs secrets, on cherche dans sa correspondance privée ; ses faiblesses, ses petitesse, on les publie sans pitié ; ses amis, ses parents mêmes se font souvent les complices de cette profanation. Le respect des morts n'est pas connu encore dans nos sociétés civilisées. On met chapeau bas devant le corps devenu inerte, et le geste est joli, mais on offense sans scrupule l'âme toujours vivante. Par exemple, les conférenciers au lieu de diriger l'intérêt de leurs auditeurs sur l'œuvre du disparu, sur l'effort dont elle témoigne, sur le mystère qu'elle renferme, font de la psychologie d'amour surtout ! et a beau mentir qui fait parler les morts ! J'ai entendu un de ces messieurs examiner, pendant une heure, tout en faisant des effets d'yeux, de moustache et de mains, si certain auteur avait aimé une femme plato-

niement ou non? Ce vivant, jeune, bien en chair, assis devant une table flanquée d'un verre d'eau, appelant à la barre un grand mort, non pas pour le remercier de ce qu'il avait donné à l'humanité, mais pour lui arracher le pauvre petit secret qu'en galant homme il avait gardé! C'était grotesque à faire rire et à faire pleurer. J'ai regretté qu'il n'y ait pas de lois qui punissent la violation de la vie, comme il y en a qui punissent la violation du tombeau.

Et ces hommes célèbres, comme les millionnaires, sont rarement aimés pour eux-mêmes. Ils sont recherchés, non pas pour leur génie, pour leurs qualités personnelles, mais pour le prestige qu'ils ont acquis, parce que leur intimité donne une sorte de *lumière réfléchie* « reflected light ». Cette lumière que recherchent les snobs de toutes espèces. Et le jour où, dans l'arène, ils auront laissé surprendre quelque faiblesse, leur prestige diminuera et bientôt ils ne verront plus que les épaules de leurs admirateurs.

Les poètes et les romanciers, les favoris des Dieux! Non, non, n'en croyez rien. Les dons supérieurs qu'ils ont reçus créent en eux d'irréductibles faiblesses. Ils ont des nerfs mais pas de muscles; des nerfs qui, toujours tendus par la pensée, les rendent ridiculement sensibles à la douleur physique et morale; une piqûre d'épingle est pour eux ce qu'un coup de poignard serait pour le commun des créatures. Comme tous les subjectifs, et ils le sont au premier degré, ils ont une excessive vanité : ils ont

toujours besoin d'hommages et ils doivent alimenter, avec leur propre substance, le feu sur lequel le public jettera des grains d'encens. Beaucoup supportent mal le succès. Ils ne se contentent pas des louanges, il leur faut des adulations, des flatteries. Ce vin frelaté leur donne une ivresse qui n'a plus que des rêves incohérents et qui souvent tue leur génie. En général, les poètes et les romanciers ne connaissent ni la vie, ni les hommes, encore moins les femmes qui, dans l'espoir de devenir des héroïnes de bouquins, posent toujours devant eux. Ils ont commencé à écrire très jeunes, avant de savoir lire, c'est-à-dire d'avoir pu observer, et ils continuent à faire de la psychologie en chambre, à la seule lueur des intuitions qui leur arrivent. Quand ils sortent de leurs rêves, ils sont plus ou moins éblouis, ils ne peuvent pas voir juste et ils sont trompés, bernés comme des enfants. Madame la Providence, qui sait à quel point ses auteurs se trouvent désarmés, met souvent près d'eux un dévouement féminin pour les encourager et les protéger. Elle a beaucoup moins de sollicitude pour les romancières ! Elle les laisse se débrouiller toutes seules ; c'est très flatteur, mais plutôt dur. Quand elles sont jeunes et jolies, elles trouvent facilement des mains masculines pour écarter les ronces de leur chemin... alors il faut rétribuer ces services... en nature... et cela coûte fort cher.

Somme toute, les fabricateurs de *nœuds*, les fabricateurs du monde idéal, sont des êtres très ordinaires qui font une œuvre extraordinaire ; cela demande un

effort considérable. Il ne faut plaindre cependant que ceux qui ne peuvent pas le donner, cet effort. Ils naissent avec l'ambition des longs vols et ils n'ont reçu que des ailerons ! Ils partent... oh ! ils partent toujours... et ils ne peuvent pas monter ; après quelques tours, ils sont obligés d'atterrir, et, bien souvent ils trouvent la mort dans un de leurs atterrissages. Leurs rêves sont incompris et trop imparfaits encore, le courant de la littérature ne peut pas les prendre et ils ne voient jamais le jour. Ces rêves les dégoûtent de la réalité et les rendent impropres à la lutte matérielle. Cela fait des vaincus. Les vainqueurs d'aujourd'hui ont peut-être été des vaincus d'autrefois, et dans les vaincus d'aujourd'hui, il faut saluer les vainqueurs de demain. En attendant, ils souffrent cruellement. Je puis le concevoir car j'ai connu la sensation du *black-boulage*. Un directeur de Revue, qui n'avait pas de flair ce jour-là, paraît-il, refusa un de mes romans. A voir revenir ce manuscrit sur la table où il était né, j'éprouvai une douleur toute particulière, elle manquait à mon expérience, une douleur qui m'étreignit non pas le *cœur*, mais le cerveau seulement, et qui sembla me couper intérieurement bras et jambes. Ce fut abominable. Malgré l'éclatante revanche que j'ai prise, j'en ai gardé la colère et, en le racontant, je crois bien que j'obéis à une mesquine rancune.

Chez quelques-uns de mes correspondants inconnus, il m'est arrivé de *sentir* des poètes ou des romanciers, et ceux-là n'étaient pas des heureux, mais toujours de pauvres âmes inquiètes et tourmentées. Il y a

plus d'une année, j'ai reçu d'une coloniale anglaise une lettre dont l'impression ne peut s'effacer. Après s'être excusée de son indiscretion, après avoir dit mille choses aimables, dans un français assez trouble, elle continue dans sa propre langue : « Une station lointaine et brûlante des Provinces Unies de l'Inde, c'est là d'où je vous écris. Mon mari et moi allons souvent en voiture jusqu'à une petite gare calcinée, uniquement pour voir le va-et-vient des trains. La semaine dernière, nous nous y sommes rendus pour saluer un ami au passage. Amaigri, bronzé, fatigué, il est descendu de son compartiment : « We clasped hands in silence » nos mains s'étreignirent en silence. « Je vous apporte une joie, » me dit-il en me remettant un livre à couverture jaune... C'était votre dernier volume, madame; quelques brèves minutes encore, puis, il remonte en wagon, le train qui l'emporte glisse sur les rails, lentement d'abord, puis plus vite, toujours plus vite... et disparaît. La rencontre était vécue ! Quand et où se renouvellera-t-elle ? Ces rencontres d'amis sont des événements dans notre vie, elles sont « les flaques d'eau dans le désert... the pools in the desert. » — Que de choses dans ces quelques lignes, elles m'ont communiqué la nostalgie de ce couple d'exilés, transplantés du pays vert aux confins d'un désert de l'Inde. Je les ai vus rouler dans un décor de désolation brûlante, et regagner leur bungalow dans un morne silence. J'ai senti qu'ils n'étaient point désaltérés par la goutte d'eau qu'ils avaient bu, et chaque fois que

cette image reparait sur l'écran, mon cœur se serre par sympathie. Il faut que ma correspondante possède le magnétisme de l'écrivain, pour avoir pu produire un effet aussi durable. J'ai été tentée de le lui dire et, par prudence, me suis abstenue. Il arrive souvent que la Nature, à dessein, oh ! toujours à dessein, jette dans un cerveau humain certains germes d'art. Sous la montée de la sève, sous l'impulsion de l'amour, de la douleur, ils peuvent produire quelques jolies pages de poésie ou de prose, mais ce ne sont que des feux follets. Les « chers maîtres » écrivent à celui-ci ou à celle-là : « Vous êtes un poète, vous êtes un romancier ! » et il créent souvent ainsi de fausses vocations, qui n'engendrent que des désastres intellectuels.

Cette même incompréhensible Nature a été envers moi d'une bizarrerie que je n'ose plus appeler cruelle, et qui l'a été cependant ! Elle m'avait donné un jeu assez complet de cellules littéraires avec défense de m'en servir. De fait, pendant les trois quarts de ma vie, elles ont été stériles... stériles mais non pas inactives, je m'en rends compte aujourd'hui. Elles ont tout le temps capté des impressions, des images, amassé des matériaux sans nombre et, à l'heure voulue seulement, elles ont produit... ce qu'elles devaient produire. Elles ont rendu mon enfance bizarre, « originale », mon adolescence difficile, ma jeunesse douloureuse. Elles m'ont inspiré une ambition démesurée, un besoin de beauté, de luxe, de bien-être que je ne pouvais pas satisfaire. Elles ont affecté mon



caractère, ma destinée, elles auraient pu me jouer de mauvais tours si d'autres forces, un parfait équilibre physique, une gaieté triomphante, le sens humoristique ne les avaient tenues en respect. Elles étaient inconfortables mais amusantes; grâce à elles, je n'ai jamais connu l'ennui, elles m'ont tenu bonne compagnie. Elles ont bien pu faire de moi une romanesque cérébrale, non une romanesque sentimentale, à cela je dois mon salut. Elles ont été pour quelque chose, je crois, dans une sottise dont j'ai longtemps gardé la honte et que je m'explique maintenant.

Dans la première moitié du siècle dernier, une pléiade de poètes, les neurasthéniques d'alors, avaient jeté une mélancolie morbide dans la littérature. Nos mères s'en étaient nourries, abreuvées à âme que veux-tu, et elles nous l'avaient transmise. *Les Feuilles Mortes* de Millevoye avaient mis la maladie de poitrine à la mode. Nous avions honte de notre fraîcheur, de notre robustesse; nous buvions du vinaigre pour pâlir; nous étions amoureuses de la mort au lieu d'être amoureuses de la vie. Vers ma quinzième année, à cet âge de la formation on est capable de tout, je me mis à tousser dans l'espoir de mourir poitrinaire... mourir poitrinaire me semblait intéressant et joli... mourir tuberculeuse ne m'eût pas séduite, j'en suis sûre. Oh! le pouvoir des mots. Et sans me soucier de l'inquiétude que je causais à ma pauvre mère, je continuai ce jeu cruel pendant quelque temps. Un jour, agenouillée près du confessionnal où j'allai demander l'absolution, je toussai,

par habitude déjà, mais un subit accès de rire coupa mon accès de toux. Le ridicule de ma comédie m'avait sauté à l'esprit; je ris et je rougis de moi-même, d'une de ces rougeurs profondes dont la sensation s'efface difficilement. J'aurais dû, pendant que j'y étais, me confesser de mon long mensonge, je n'en eus pas le courage, je le regrette encore. Quoi qu'il en soit, j'étais bel et bien guérie de cette folie, engendrée par le *Shelleyisme* et le *Byronisme* que j'avais absorbés. Il m'est resté un document psychologique de ma petite jeunesse. Il reflète la mentalité de l'époque et il montre en même temps que, dès nos premières heures, nous portons le germe de nos vocations diverses. Ce document est un cahier de mes compositions à l'âge de quinze ans; sa conservation me sembla miraculeuse. Il a échappé à plusieurs désastres, au besoin que j'ai de jeter tout ce qui m'encombre; il a passé du fond d'une malle dans une autre et ne s'est jamais égaré. Il devait servir sans doute! Les choses, aussi bien que les hommes, sont indestructibles, tant qu'elles n'ont pas donné à la vie ce qu'elles doivent lui donner, ne fût-ce qu'une impression. Ce petit cahier d'écolière, l'ancêtre de mes petits cahiers d'écrivain, est tout jaune de vieillesse, comme moi; nous avons jauni ensemble; l'encre garde encore le sable doré qui l'a séchée. Les caractères en sont microscopiques, mais très fermes et comme ils paraissent anciens et falots avec leurs lettres bouclées! A première vue, on pourrait croire qu'ils n'ont aucune parenté calligraphique avec ma

haute écriture moderne; mais à les examiner de près on reconnaît qu'ils sortent bien de la même matrice. Il y a dans ce petit cahier : *l'Histoire d'un Chat racontée par lui-même*, — *Une Histoire Quelconque*, je n'avais probablement pas trouvé de titre, — *Une Journée de Pensionnaire*, puis, *l'Histoire d'une Violette*. La construction de ces affabulations est très bonne, les personnages ne sont pas mal campés du tout, le dialogue est vif et naturel, évidemment le dialogue devait être mon fort. Mes phrases sont déjà courtes, bien que trop surchargées d'adjectifs; ils régnaient en maîtres alors. Quelques-uns, démodés aujourd'hui, reviennent souvent tels : « indicible » — « suave » nous trouvions cela délicieux à écrire. Maintenant nous mettons de même à toutes sauces « exquis, adorable ». J'étudie avec curiosité les figures, les scènes qui s'étaient formées derrière mon front de gamine, elles sont bien de l'époque. Je rencontre des phrases étonnantes comme celle-ci : « L'obéissance n'est douce que lorsque le cœur commande » — « Heureux celui qui a sa tombe au même lieu que son berceau. » D'où avais-je bien pu sortir cela? Et puis.. Je marie une de mes héroïnes. Elle a sur le visage le radieux éclat de l'amour!... Où avais-je rencontré l'amour? Elle épouse un officier de marine, les officiers de marine occupaient une grande place dans nos rêves; ils sont démodés eux aussi, qu'ils se rassurent, la faveur leur reviendra. Cet officier, M. d'Elbène, reprend la mer après deux mois de mariage Il

demeure absent pendant cinq années et, quand il rentre dans son foyer, il y trouve les trois petits enfants que Dieu lui avait envoyés pour le dédommager de son exil. Je suis étonnée de n'en avoir pas mis une demi-douzaine, pendant que j'y étais. Voilà comment, à quinze ans, j'écrivais l'histoire ! En relisant cet épilogue de ma façon, j'ai ri, mais avec des yeux pleins de larmes. J'ai constaté, non sans plaisir, qu'à travers ce fatras de vieilleries, de lieux communs, perce, ici et là, l'esprit moderne et j'y ai trouvé une étonnante connaissance du cœur humain, à faire croire que j'étais une très vieille habitante de ce monde. Par moment, ces affabulations m'ont écœurée. Elles révèlent une âme pieuse, tendre, sage, qui n'avait rien de commun avec celle de la fillette indisciplinée, frondeuse et rude que j'étais. Avais-je donc fait sciemment de l'hypocrisie ? Non, non, j'en ai été incapable à tous les âges ! Alors ? ... Alors mon individualité n'était pas développée encore et j'étais affectée par l'âme subjective, sentimentale, de l'époque, par son idéal enfantin et conventionnel. Dans *Une Journée de Pensionnaire*, je me retrouve. J'y suis naturelle, audacieuse, gaie, et je m'écrie : « La vie est si belle ! je voudrais vivre longtemps... longtemps ! » — *L'Histoire d'un Chat* m'a causé une stupeur dont je ne reviens pas. Cette histoire d'un bout à l'autre devait être la mienne ! Le subconscient savait-il ? C'est bien possible. Après avoir relu ces pages d'adolescence, je me suis écrié tout haut, attendrie et furieuse : « Petite oie, au lieu de

parler de l'amour et du mariage que ne regardais-tu les insectes, les oiseaux et les fleurs ! » Hélas ! il a fallu quarante années de plus à la petite oie pour qu'elle apprît à regarder, à *voir*, les insectes, les oiseaux et les fleurs... Il a fallu que son œil renaisse.

Je m'étais demandé souvent pourquoi je n'avais pas écrit plus tôt quand tout me sollicitait à le faire. Ce pauvre petit cahier, en me gardant un échantillon de ma mentalité première, me l'a appris. C'est ainsi qu'il devait *servir* ; il a servi, je puis le brûler maintenant. Avant de me mettre la plume aux doigts, la Nature a été obligée de préparer mon cerveau à recevoir les idées qu'il devait transmettre. Si j'avais écrit avec mon esprit subjectif d'autrefois, j'aurais parlé de la vie avec autant de connaissance que j'ai parlé du mariage à quinze ans. Mes enfants de jeunesse seraient nés vieux, j'en aurais honte aujourd'hui, tandis que mes enfants de vieillesse sont nés jeunes, et j'en suis plutôt fière, du dernier surtout, parce qu'il est le plus jeune, le plus moderne de tous, parce qu'avec lui j'ai plongé dans l'avenir, dans l'avenir que je ne verrai pas. En quittant Paris, j'avais remis le manuscrit à mes éditeurs et c'est ici que j'ai corrigé mes épreuves. Quand les placards me sont arrivés, je les ai pressés contre moi avec une émotion un peu ridicule. Si les typographes m'avaient vue ! J'ai senti que j'étais bien la mère de cette chose-là... la mère, oui, mais le père, qui est-il ? Je voudrais le savoir ! Jamais la rumination d'un livre ne m'avait causé autant d'angoisses et de plaisir. A chaque ins-

tant, devant quelque aspect nouveau du lac Léman, je m'écriais : « Je n'ai pas pu dire toute votre beauté! » Un soir, dans le hall de l'hôtel, où jouait un très bon orchestre, certain chapitre de mon livre se reforma dans mon cerveau; je m'aperçus que les ondes de mes phrases se mêlaient aux ondes de la musique, que les unes portaient les autres. Ce fut une sensation toute nouvelle et délicieuse, j'espère la retrouver avec ce volume-ci. Ce volume-ci! Me sera-t-il donné de l'achever? Par moment j'en doute; il m'achèvera, lui, je crois. Avec une belle inconscience de créature ignorante, j'ai entrepris la lecture du « Roman merveilleux ». Je ne me doutais guère des difficultés que j'allais rencontrer! Cette sorte de livre demande une tout autre méthode de travail. Ce n'est plus le rêve qui m'étreint, c'est la réalité, et elle est formidable et implacable au delà de tout ce que j'avais pu imaginer. Elle m'oblige à ruminer longtemps mes sujets avant de les aborder; elle ne supporte pas les jolis mots vides, les mensonges délicieux à écrire. Elle me jette d'un mystère dans un autre mystère et, dans les plus petites choses, je découvre une profondeur bien faite pour effrayer une simple romancière. A chaque instant, je suis tentée d'abandonner cette lecture de la vie, mais je sens déjà qu'il me serait impossible de revenir à mes contes. Quoi qu'il en soit, les cellules qui ont assombri ma jeunesse illuminent ma vieillesse. Je le dis parce que, dans ce petit fait, il y a de l'espoir pour tous.



Est-ce l'œuf qui a été créé le premier ou la poule ? Est-ce le roman qui a produit le romanesque ou le romanesque qui a enfanté le roman ? Voilà deux questions tout aussi importantes que le « To be or not to be » d'Ilamlet, et auxquelles personne encore n'a pu répondre d'une manière irréfutable. Je n'y réussirai pas davantage, mais, comme je viens de le dire, je tombe d'un mystère dans un autre et celui-ci, maintenant, s'impose à ma pensée.

Il me semble que c'est l'œuf qui a dû donner naissance à la poule parce que la nature est une pondeuse, une couveuse de germes, une transformatrice surtout et qu'elle se plaît à faire des infiniment grands avec des infiniment petits, comme nous en sommes la preuve vivante. De même, je crois que c'est le romanesque qui a engendré le roman, parce qu'il est l'*exaltation de la vie*, exaltation produite par cette faculté créatrice que nous appelons l'imagination.

La réalité ne nous paraît jamais assez forte et, inconsciemment, nous y ajoutons du fictif. Il serait intéressant de voir ce qu'une nouvelle, lancée à l'entrée

d'un petit village, est devenue à sa sortie et de rechercher ce que chacun y a ajouté. Le récit d'un crime, d'une catastrophe, d'un cataclysme nous cause, malgré nous, une secrète délectation; non pas que nous en jouissions, mais parce que, au contraire, il provoque notre horreur, notre pitié, parce qu'il amène des larmes dans nos yeux. Quand une émotion quelconque accélère le cours de notre sang, accroît l'activité de nos cellules, alors seulement nous sentons la vie, et nous aimons la sentir cette force divine... même si elle doit nous broyer.

L'élément romanesque est dans la nature; c'est un des agents les plus actifs du bien et du mal. Il prend, non seulement du caractère, mais de la race. Le romanesque oriental ne ressemble pas au romanesque occidental, le romanesque anglo-saxon au romanesque latin. Il y a une vingtaine d'années seulement, il était très faible en Amérique, aujourd'hui, il fait parler de lui! Les enlèvements sensationnels, les mésalliances, les divorces, les drames de toute espèce, se multiplient de manière à faire paraître notre vieux monde tout à fait assagi.

Comme les poètes, les romanesques ont des rêves de veille; au lieu de les écrire ils s'efforcent de les vivre. C'est plus agréable mais infiniment plus dangereux... pour les autres surtout. Il y a des romanesques cérébraux, des romanesques sentimentaux, des romanesques mystiques. Les romanesques cérébraux ont des rêves de grandeur sociale ou artistique. Ces rêves font des conquérants, des ambitieux,

des artistes, des criminels. Ils ont fait César, Néron, Napoléon, Michel-Ange, Shakespeare. Les romanesques sentimentaux ont des rêves de cœur, de noble dévouement, d'amitié fidèle, d'amours transcendantes, d'humanité. Ces rêves font les grands amoureux, les grandes amoureuses, les philanthropes; ils font un nombre infini de sacrifiés et de crucifiés. Les romanesques mystiques ont des rêves d'Au delà, de béatitude céleste. Ils ont fait les martyrs, les saint François, les sainte Thérèse, les saint Vincent-de-Paul.

Dans la vie privée même, il y a plus de romanesques parmi les hommes que parmi les femmes. Et cela s'explique. L'homme a beaucoup plus d'imagination que la femme, son imagination est active, *créatrice* d'images; celle de la femme est passive, *réflectrice* seulement. L'homme a besoin d'illusions physiologiquement et psychologiquement, c'est là ce qui lui rend la fidélité difficile, impossible souvent. Il y a chez le romanesque sentimental un fond de délicatesse, de pudeur, qu'il cache soigneusement et qui, sans cesse froissé, le fait souffrir. Toute désharmonie l'irrite, un rien l'enchanté, un rien le désenchante. L'un d'eux m'a confessé que l'admiration qu'il avait pour certaine jolie femme s'était dissipée, en découvrant son goût pour le gibier faisandé. Une petite amie m'a raconté que, dans les premiers mois de son mariage, elle avait l'habitude d'aller et de venir, de sa chambre dans celle de son mari, les épaules nues et qu'un jour il lui avait dit, en les tapotant affectueu-

sement : « Si vous voulez que j'aie longtemps du plaisir à voir ces belles épaules-là, ne me les montrez pas trop. » La jeune femme était intelligente et j'ai des raisons de croire qu'elle a su profiter de la leçon.

Les romanesques sentimentaux sont des *subjectifs* et rarement ils voient juste. Aveuglés par l'idéal qu'ils élaborent à leur insu, ils dédaignent la réalité qui se venge cruellement quelquefois. Ils sont les pires hommes d'État. En politique, ils font inconsciemment de la littérature, et c'est plus dangereux qu'en amour. Dans les discussions parlementaires, ils apportent une inégalité nerveuse, un sentimentalisme ridicule, un illogisme entêté qui ne produit que de l'incohérence. En France, nous avons trop de ces romanesques-là au pouvoir.

Les femmes romanesques ne sont pas précisément la tranquillité des maris. Elles sont les femmes de l'éternel désir. Elles demandent toujours, à l'amour et à l'amitié, plus qu'ils ne peuvent donner, et elles leur donnent aussi plus qu'ils ne leur demandent. Cela les rend agaçantes et *inconfortables*. Chez elles, comme chez les poètes et les romanciers, la dualité est très distincte, cette dualité leur permet de se regarder vivre. Elles se voient marcher, agir, elles s'entendent parler, elles s'efforcent de se poétiser, elles posent, non seulement pour les autres, mais encore pour elles-mêmes. Elles nourrissent leurs chagrins avec une sorte de volupté et, lorsque le temps les a emportés, elles s'ingénient à faire croire qu'ils existent encore. Il n'y a jamais assez de crêpe pour leurs

deuils ! Celles qui n'ont que de l'imagination aiment les yeux ouverts ; elles ont le vin, elles n'ont jamais l'ivresse, ce sont de grandes *illusionnistes* ; mais elles jugent froidement le mari ou l'amant et généralement elles le trouvent mauvais. Ces femmes-là sont toujours dangereuses. Et plus dangereuse encore la romanesque qui a beaucoup de tempérament, beaucoup de nerfs et que quelque grande force morale, comme le sentiment de l'honneur, la religion, n'équilibre pas. Son cerveau, comme celui du romancier, est le théâtre d'une étrange fantasmagorie. Il fabrique, non pas des films d'art, mais des films d'amour. Des figures apparaissent, disparaissent sur son écran. Il arrive souvent que, sous l'action consciente ou inconsciente de sa pensée, une de ces figures se précise, prenne corps littéralement, alors le mari a un rival ; un rival inmanquablement blond quand il est brun, doux quand il est rude, hardi quand il est timide, affiné quand il est vulgaire ; un rival qui n'a aucune des attitudes ridicules de l'être humain, un rival enfin qui marche sur les nuées. Cette figure que, sans s'en douter elle crée et parfait elle-même, devient son idéal. Elle n'a plus d'âme que pour ce fantoche et ses yeux le cherchent partout. Elle le loge dans quelque mystérieux rez-de-chaussée dont elle fait un sanctuaire, qu'elle meuble, qu'elle orne, qu'elle parfume avec plus ou moins d'esthétique. Et là, elle le voit qui lui tend les bras éperdument... C'est toujours éperdument ! Elle se voit allant à lui malgré tous les obstacles, elle se voit descendant de voiture à l'angle

d'une rue voisine, prenant une allure indifférente, puis, à demi étouffée par les battements de son cœur, s'engouffrant sous une porte cochère et franchissant le seuil du paradis dont l'amour tient les clés et non pas saint Pierre. Elle se fait à elle-même l'effet d'une héroïne de roman. Par l'imagination, elle arrive à ressentir toutes ces émotions, elle s'en repaît, et si un jour elle vient à rencontrer un être qui ressemble, ne fût-ce que de très loin, ne fût-ce que par le bout du nez ou de la moustache, à cet idéal, elle répondra à son appel et vivra son rêve... elle en mourra peut-être. Voilà si je ne me trompe comment la nature fait des infidèles.

Il y a quelques semaines, en vue sans doute de ce chapitre que je devais écrire, une femme jeune m'a été envoyée. Elle est venue me voir, sous prétexte de me remercier du bien que certain de mes livres lui avait fait, en réalité pour le plaisir de me raconter l'aventure, dont elle avait été l'héroïne, et par désir de paraître intéressante au romancier. C'était une mondaine parisienne, maigre et élégante comme une levrette, le visage étiré, des cheveux d'un blond chaud, des yeux bleus luisants d'une petite fièvre. Son histoire était plutôt banale : A Salso Maggiore, ville d'eaux italienne devenue à la mode ces dernières années, elle avait rencontré certain baron autrichien. Elle avait été séduite jusqu'à la folie par son allure de grand seigneur, par ses beaux sentiments romanesques. Et pour cet inconnu, elle avait abandonné son foyer, sa famille, rompu avec son passé. Le roman



avait duré trois ans; il avait eu comme épilogue la rupture, l'abandon, l'inévitable abandon. Pour le baron, c'était le souvenir agréable d'une bonne fortune avec une jolie Parisienne; pour la jolie Parisienne, c'était le divorce, le déshonneur, le déracinement, l'échouage à l'hôtel; c'étaient deux rides ineffaçables et profondes autour de la bouche jeune encore. Pendant que la pauvre femme me racontait tout cela, je l'étudiai de près. Je reconnus vite en elle l'élément romanesque et la curiosité me vint de savoir comment il l'avait travaillée.

— N'étiez-vous donc pas heureuse avec votre mari, lui demandai-je?

Elle haussa les épaules.

— Oui et non. C'est un bon garçon, un de ces hommes qui vous disent : « Je vous aime, je vous suis fidèle, que vous faut-il de plus? » Vous voyez l'impossibilité de lui faire concevoir « le plus » qu'il me fallait?

— Vous n'avez jamais eu d'enfants?

— Non... heureusement! J'aime à me persuader que, si j'en avais eu, j'aurais été plus forte contre la tentation. Mais je me flatte peut-être! Tout était tellement oppressant chez moi; mon mari, ma belle-mère, notre hôtel... Quant à l'hôtel, j'ai pu le remanier entièrement.

Ces mots furent une lueur pour moi.

— Alors vous fréquentiez les antiquaires?

— Oui, j'ai bibeloté par chic, d'abord, puis, mon goût s'est vite formé et développé. Je me suis passionnée pour les meubles italiens.

— Ah! je vois! je vois! exclamai-je, ravie de mon intuition. Vous avez manié de vieilles étoffes, de belles broderies, caressé les bois finement sculptés, admiré les consoles dorées aux lignes élégantes, recherché les portraits anciens... eh bien, toutes ces choses ont agi sur vous d'une manière occulte, elles vous ont suggestionnée, séduite, elles vous ont donné le dégoût de votre intérieur moderne, bourgeois peut-être, elles ont, je gage, créé en vous quelque rêve extravagant.

Ma visiteuse me regarda avec des yeux dilatés par la surprise.

— Mais... c'est bien possible, fit-elle lentement. J'ai rêvé de vivre dans quelque vieux palais italien! Et, après tout, je l'ai vécu, mon rêve. J'ai passé ma lune d'amour à Venise, dans un cadre idéal. Le plafond de ma chambre à coucher avait été peint par Tiepolo; il était si beau qu'à chaque instant je l'embrassais avec mes yeux.

— Eh bien! voilà où ils vous ont conduite, les bibelots, et comme par la main.

La jeune femme eut un petit rire discordant.

— Je ne savais pas qu'ils pussent être si dangereux. Je les aimerai davantage maintenant, ajouta-t-elle, par pure bravade.

Il ne suffit pas de reconnaître que « Tout concourt », il faut rechercher comment et c'est toujours merveilleux. Il m'arriva un jour de demander à un charmant jeune homme d'une trentaine d'années pourquoi il ne se mariait pas.

— Parce que j'ai peur, me répondit-il. Voyez-vous, je serais assez honnête pour mettre toutes mes espérances de bonheur dans le mariage, et je n'ose pas tirer dans la crainte d'amener une mauvaise carte. Je l'ai échappé belle une première fois : des amis, dont j'étais l'hôte à la campagne, m'avaient présenté dans une famille de leur voisinage. Il y avait là une jeune fille de dix-huit ans absolument délicieuse. Les promenades à cheval, le tennis aidant, j'en devins vite amoureux. J'avais compris que je serais agréé, et, discrètement, je me mis à lui faire la cour. Un dimanche, comme nous remontions ensemble du fond du parc, je me hasardai, non sans une grosse émotion, à lui dire quelque chose du sentiment que j'avais pour elle. Je la vois encore : elle avait une jupe de laine blanche, une blouse, blanche également, dont la transparence laissait voir de jolis petits rubans. Un gros nœud piqué bas dans ses cheveux lui donnait l'air d'une pensionnaire. Elle sembla m'écouter avec plaisir, je vis sa petite oreille et sa joue devenir roses. Au moment où je croyais l'avoir touchée, elle s'arrêta net et, tournant vers moi un visage étonné, elle s'écria : « C'est tout cela une déclaration ! »

— Pas possible ! exclamai-je, riant malgré moi de l'effet que ces paroles avaient dû produire.

— Très possible.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que c'était là tout ce qu'un gentleman avait le droit de dire à une jeune fille. Elle eut un « Ah ! » pincé, et nous continuâmes à marcher. J'avais été

trop complètement désarçonné pour pouvoir reprendre le sujet. Je compris que c'était une romanesque et, comme je ne me sens pas l'envergure d'un héros, je me suis retiré peu à peu. Ne croyez-vous pas que j'aie bien fait?

Je regardai mon interlocuteur. C'était un beau garçon taillé pour la vie active et prosaïque; avec lui la jeune femme aurait probablement dit tout le temps : « Ce n'est que cela ! »

— Oui, vous avez bien fait, répondis-je avec conviction.

— Et vous comprenez qu'après une douche semblable, la réaction ne soit pas facile et que le mariage m'effraie?

— Parfaitement.

Il est certain que les romanesques donnent un grand nombre d'Emma Bovary. Si les petites bourgeoises imaginatives pouvaient écrire et distribuer la vapeur qu'elles font, nous aurions quelques romans de plus et quelques infidèles de moins. L'art y perdrait mais la morale y gagnerait assurément.

La romanesque nerveuse est, en général, une épouse amoureuse, une mère passionnée, une couveuse plutôt. Elle donnerait sa vie pour les siens et elle les rend profondément malheureux; elles les aime mal. Si son mari ne lui fait pas toujours la réponse « du berger à la bergère » elle se croit délaissée, trahie. S'il est retenu au dehors, elle s'inquiète, d'une manière ridicule. Pour ses enfants, elle n'accepte pas la lutte de la vie, parce qu'ils sont ses enfants; elle

souffre plus qu'eux, elle ne veut pas envisager l'éventualité des grandes séparations et coupe sottement les ailes à ses petits pour les garder plus longtemps. Ce caractère crée une atmosphère troublée dans laquelle personne ne saurait être heureux. J'avais attribué cela à un excès de sentiment, mais j'ai fini par me rendre compte que ces femmes-là sont tout simplement des agitées, des désaccordées, qui aiment, non pas avec leur intelligence et leur cœur, mais avec leurs nerfs; des nerfs sur lesquels elles n'ont aucun pouvoir. Elles sont très à plaindre et leur entourage plus encore. Un vrai médecin neuro-physiologiste pourrait seul les accorder.

Chez la femme supérieure, bien équilibrée, l'élément romanesque est une force. Elle s'en sert pour extraire de la réalité, quelque pauvre qu'elle soit, toute la poésie et toute la beauté qu'elle renferme; avec rien, elle sait se créer un cadre harmonieux. Elle est charmante dans l'amour, dans l'amitié, dans les relations sociales. Quand elle aime son mari, elle lui prête souvent les dons qu'il n'a pas, elle lui fabrique un piédestal, et si des chocs répétés viennent à le lézarder, elle le cimente héroïquement et il dure autant qu'elle. J'en ai connu qui, avec leur foi, leur suggestion constante, ont fait, sinon des hommes de génie, du moins des hommes de valeur.

Depuis une vingtaine d'années, les Dieux ont créé en Amérique une curieuse variété de romanesques : la romanesque intellectuelle. Elle a été admirablement étudiée et photographiée dans un roman inti-

tulé *Ensemble* — « Together » par Herrick. C'est la femme qui pêche, non plus comme Madeleine, non pas comme la Française, l'Italienne, l'Anglaise même, par besoin de poésie d'amour, mais pour satisfaire les aspirations de l'âme supérieure qu'elle s'est découverte, et qui la porte vers une autre âme également supérieure ! Je suis certaine que la chose a été vécue dans cet esprit. C'est là le résultat des hautes études auxquelles on soumet les cerveaux féminins, encore insuffisamment préparés... ils se prépareront ! En attendant, que Dieu préserve tout mari de la romanesque intellectuelle ! Je souris, en pensant que si un étranger avait écrit *Ensemble*, on l'aurait, en Amérique, brûlé en effigie.

L'élément romanesque est très fort dans le peuple ; il y produit souvent des actes sublimes et plus souvent encore des actes criminels. J'ai eu la bonne fortune de le rencontrer *nature*, dégagé de toute pose, chez une très humble femme et jamais il ne m'était apparu aussi miraculeux.

Dans le corridor d'un hôtel, où je me trouvais pour la première fois, il m'arrivait souvent de croiser une des employées, la lingère. C'était une personne d'une cinquantaine d'années, elle avait le type méridional français, le beau port de tête des Arlésiennes, le pas léger d'une religieuse. L'expression de ses yeux noirs, très beaux, beaucoup plus jeunes qu'elle, éveillèrent ma curiosité. Je reconnais vite, maintenant, les yeux qui ont une histoire, et ceux-là en avaient une sûrement. Elle me regardait avec une extrême timidité ;



mais son regard venait à moi comme un rayon ; j'avais l'impression qu'il me donnait toujours quelque chose, quelque chose qui me flattait même. Est-ce à cause de cela que je lui adressai la parole ? C'est bien possible. Quoi qu'il en soit, je lui demandai si elle pourrait me procurer une ouvrière, qui voulût bien venir chez moi, une ou deux fois par semaine, pour faire à mes vêtements les points nécessaires et entretenir l'ordre dans mes tiroirs. En rougissant beaucoup et d'une voix nerveuse, elle me dit qu'elle s'en chargerait volontiers et ce fut affaire convenue. Dès le premier contact, je reconnus en elle une nature affinée. Elle venait le soir après sa journée, ou les après-midi de dimanches de mauvais temps. Quand je me trouvais là, elle mettait dans ses mouvements un silence où je sentais un respect tendre. Elle arrangeait sous ma tête les coussins de ma chaise longue, ramenait sur moi le couvre-pieds quand il glissait, et m'entourait d'une foule d'attentions discrètes qui me faisaient imaginer combien il serait agréable d'être servi ainsi. Souvent même, elle fleurissait ma table de toilette. Poussée par l'intérêt réel qu'elle m'inspirait, j'essayai de pénétrer dans sa vie. J'appris qu'elle était provençale, que son frère, ses deux sœurs étaient employés d'hôtel, et que, depuis cinq ans elle avait la direction de la lingerie. Sa réserve naturelle, la fierté et la susceptibilité que je devinais, tenaient ma curiosité en échec. Cependant, je sentais qu'elle devait avoir une confidence ou une confession à me faire. J'étais même sûre qu'elle ne m'avait offert

de venir travailler chez moi que pour cela. Plusieurs fois, j'avais surpris dans son regard un muet appel, une expression de détresse, j'avais vu ses lèvres remuer comme pour une question, mais elle s'était tue... évidemment, je n'avais pas trouvé le mot qui aurait pu ouvrir son âme.

Un dimanche après-midi, pendant que je feuilletais des notes à ma table de travail, elle arrangeait diligemment une de mes blouses. Sans s'en douter, elle captait mon attention; je la voyais de trois-quarts, c'était une figure harmonieuse dans sa simplicité et agréable à voir. Les cheveux noirs et épais encore, tordus bas sur la nuque, dégageaient l'ovale du visage. Sa robe de laine grise bien coupée, son col et ses poignets de toile, son tablier blanc, étaient d'une netteté parfaite. Grâce à leurs longs cils, ses yeux, même baissés, étaient beaux et chauds. Les années, la lutte quotidienne avaient tracé des lignes profondes autour du nez et de la bouche, mais elles avaient curieusement respecté son front; il était lisse comme à vingt ans, une particularité que j'avais rencontrée chez des hommes de pensée seulement. Et, chose étrange, elle avait l'air, non pas d'une vieille fille, mais d'une femme!

— Suzanne, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas mariée? demandai-je à brûle-pourpoint, poussée probablement par cette impression.

Je jetai l'hameçon, avec l'espoir de ramener une de ces histoires d'amour simple dont je suis friande, et je ramenai mieux que cela, oh! beaucoup mieux. Ma

question brutale arrêta net l'aiguille de l'ouvrière.

— On m'a souvent demandé cela, répondit-elle, je ne sais pas pourquoi.

— Parce que vous aviez certainement de quoi plaire!

— Madame est bien bonne, oh! j'aurais bien pu me marier comme les autres, mais voilà! ma mère était restée veuve avec quatre enfants, et j'étais l'aînée, j'ai toujours dû l'aider; elle n'aurait pas suffi à la tâche. C'était une rude travailleuse pourtant! Elle faisait des ménages et, chaque matin à la pointe du jour, hiver comme été, elle vendait du café chaud aux ouvriers, dans le renfoncement d'une porte cochère, où elle avait eu la permission de mettre un petit fourneau. Quand elle était au four, il fallait bien que je sois au moulin! Je n'ai pas même pu faire un apprentissage de fine lingère, comme je l'aurais désiré.

— Vous avez été à l'école, cependant?

— Non, mais j'ai eu des leçons comme on n'en donne pas dans les écoles. Un des appartements du premier étage de notre maison était occupé par une vieille dame qui vivait toute seule. Ma mère faisait son ménage et moi ses commissions. On l'appelait madame Louis, mais elle devait avoir un autre nom que nous n'avons jamais su. Elle était très petite et je ne sais pourquoi, elle avait l'air grand. Avec ses cheveux blancs, ses traits si bien dessinés, elle avait l'air d'un portrait ancien... vivant. Et c'était joli chez elle! J'ai vu quelques chambres de gens riches, mais aucune ne m'a semblée aussi bien; les meubles étaient très

vieux pourtant ! Elle avait beaucoup de livres, puis des tableaux comme ceux des musées ; ils représentaient des messieurs en uniforme et des dames en robes décolletées, et devant ces portraits elle mettait des fleurs. J'ai cru qu'elle était venue demeurer dans notre quartier de pauvres, non pas seulement parce qu'elle avait de petites rentes, mais parce qu'elle voulait faire du bien, et elle en faisait ! Tellement qu'on l'avait surnommée « Notre Dame de Bon Secours ». C'est elle qui m'apprit à lire, à écrire, à compter, tout ce que je sais de géographie et d'histoire. J'étudiais avec elle, une heure le matin, une heure l'après-midi ; elle me donnait des leçons à apprendre par cœur et je les apprenais en travaillant de mes doigts. Elle m'invitait souvent à descendre le soir chez elle avec ma corbeille de raccommodages. C'était comme des fêtes pour moi ! Elle me lisait des poésies, des fables, me racontait la vie des grands hommes. Chère madame Louis ! Je lui dois autant qu'à ma mère qui m'a mise au monde ! Elle a été enlevée en trois jours par une pneumonie. J'avais seize ans, c'est moi qui l'ai soignée, qui lui ai fermé les yeux, cela a été ma consolation. Tout le quartier a assisté à son enterrement. Des messieurs qu'on n'avait jamais vus, ont emporté les jolis meubles, doux comme du satin. Elle m'a légué une somme de trois cents francs qu'elle avait peut-être économisée sur ses rentes, puis les livres que je pouvais comprendre. Pendant longtemps, chaque fois que je passais devant sa porte, mon cœur se serrait de telle manière que je n'avais plus de souffle

pour monter jusqu'à notre cinquième. Ma pauvre mère me disait avec jalousie : « Tu n'aurais pas plus de chagrin pour moi », et c'était vrai.

— Ne serait-ce pas la société de madame Louis qui vous a gâtée, fis-je en souriant, et vous a empêchée d'épouser un homme de votre milieu?

— Peut-être... Et puis, nous sommes fiers dans notre famille ; ma mère n'aurait jamais supporté de se voir à la charge d'un gendre, alors il fallait que je lui reste. Non, je n'ai pas pu me marier, mais j'ai été bien heureuse tout de même, ajouta l'ouvrière, d'une voix que l'émotion avait soudainement baissée... j'ai imaginé que je l'étais.

— Vraiment ! fis-je, avec la sensation du pêcheur qui sent la ligne vibrer dans sa main.

Suzanne interrogea ma physionomie avec une expression anxieuse.

— Madame va se moquer.

— Non, non, me hâtai-je de dire, j'aime les rêves de jour, racontez le vôtre comme si j'étais votre confesseur.

Ceci mit à l'aise mon interlocutrice et ses beaux yeux tournés vers moi, ses mains immobiles, elle continua en rougissant un peu.

— J'ai imaginé que j'étais la femme d'un brave garçon ; il était grand... fort... blond, avec des yeux bleus... il avait de belles couleurs, une jolie moustache tombante... je lui avais donné le nom de Louis.

— En souvenir de votre vieille amie, sans doute?

Suzanne eut un signe affirmatif, et, d'une voix plus lente.

— Je me voyais avec lui dans un appartement de deux grandes pièces bien claires qui donnaient sur un vieux jardin. Il y avait des géraniums rouges à nos fenêtres, et on avait des oiseaux qui chantaient à tue-tête. Les meubles, les ustensiles de cuisine, les nœuds du plancher, reluisaient, .. oh ! je les faisais reluire !... Louis était mécanicien de son état ; le soir, quand il rentrait, il n'apportait pas à la maison, comme les autres hommes, une odeur d'absinthe et de cabaret, mais l'odeur de l'atelier, une bonne odeur de fer et d'air frais. Après notre dîner, il me lisait le journal pendant que je cousais, il avait une voix qui était comme de la musique. Au printemps, il m'apportait des bouquets de violettes, et il me disait de si belles choses ! oh ! il m'aimait bien...

— Vous n'avez jamais vu d'autres figures que celle de Louis ? demandai-je poussée par l'impitoyable curiosité.

— Oh ! jamais ! C'eût été impossible, répondit ma pénitente avec un accent qui me rendit honteuse de ma question. Je me gardais bien de lui dire qu'il y a des infidèles dans le rêve même.

— Et n'avez-vous pas imaginé aussi que vous aviez des enfants ?

L'émotion, la rougeur que provoqua ma demande me révélèrent la profondeur du songe.

— Oui... une petite fille, blonde comme son père, et avec ses yeux bleus. Nous la promenions le



dimanche et, l'été, nous remplissions sa voiture de fleurs, on ne voyait plus sa tête, c'était bien joli !

— Suzanne ! vous êtes un poète, m'écriai-je ravie par ce petit tableau.

— Madame veut rire...

— L'as du tout.

— Ah ! ma vie aurait été bien triste sans ces imaginations.

— Et quand vous venaient-elles ?

— Dès que j'étais seule, mais à l'église surtout.

— A l'église ! répétais-je, saisie par cette révélation.

— Oui, j'y allais souvent pour cela à la fin de la journée, entre chien et loup... c'était mal peut-être, mais à la maison il y avait tant de bruit ! Si j'avais l'air de penser à autre chose, on me disait : « Suzanne est dans la lune. » J'étais en paradis plutôt, ajouta la rêveuse d'une voix émue.

— Et votre Louis, a-t-il vieilli avec vous, ou le voyez-vous toujours jeune ?

— Oh ! c'est passé tout cela, on dirait que j'ai fait un rêve et que je suis réveillée maintenant. Je m'en souviens, mais je ne peux plus *rentrer dedans*.

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-cinq ans.

— Votre rêve était une fleur de jeunesse et la saison est passée pour vous, voilà tout.

— Je n'ai jamais osé parler de cela à âme qui vive, continua l'ouvrière, on aurait cru que j'étais toquée, et chez nous on se méfie de ceux qui ne sont pas comme les autres.

Puis, avec un regard où je vis reparaître l'angoisse que j'avais saisie.

— Je voudrais que madame me dise franchement si elle croit que j'aie été folle?

— Folle! non assurément. Qui est-ce qui a pu vous donner cette idée?

— C'est que mes sœurs, mes camarades n'avaient pas des imaginations semblables.

— Parce qu'elles n'étaient pas aussi bien douées que vous, mais tout le monde imagine plus ou moins. Est-ce que les enfants n'imaginent pas? Ils font des dînettes où les feuilles d'arbre seront des plats et des assiettes, les cailloux des gâteaux qu'ils suceront avec conviction, et auxquels ils trouveront même le goût du sucre.

— C'est vrai!

— Un jour, un petit Anglais de quatorze ans m'a raconté une chasse au sanglier, à laquelle il aurait pris part et où il aurait fait ses premières preuves en donnant le coup de grâce à l'animal acculé. Pendant qu'il me faisait ce récit, il tenait son pied dans sa main, et ses yeux bleus étaient fixes comme s'il avait la vision de ce qu'il me racontait. Je savais que c'était faux, mais je n'ai pas eu le courage de le lui dire. Aujourd'hui il est l'homme le plus honnête qu'il y ait. Vous voyez qu'il n'était pas fou. Et les romanciers qui imaginent tout le temps ne sont pas fous, j'espère? fis-je en souriant.

— Non! oh non! s'écria mon interlocutrice avec une emphase polie; mais qu'est-ce qui fait ça?

— Qu'est-ce qui fait ça? Ah ma bonne Suzanne, nous n'en savons rien encore. Nous devons avoir derrière notre front, sous notre crâne, une foule d'organes avec lesquels nous pensons, nous raisonnons, nous aimons, nous *imaginons*, c'est-à-dire nous assemblons les images comme vous avez fait dans votre rêve de jeunesse. Nous pouvons bien les assembler, mais nous ne pouvons pas leur donner la vie, Dieu seul peut créer ce qu'il imagine. Tout ce que nous voyons, le soleil, les étoiles, les plantes, les fleurs, les animaux, les hommes, sont ses *imaginations* à lui.

— Le soleil... les étoiles... les fleurs... les oiseaux... les imaginations du bon Dieu? répéta lentement l'ouvrière. Puis, le visage soudainement illuminé : Oui, oui, oh! je comprends, je comprends. Je l'aimais déjà bien, mais maintenant!...

Elle n'acheva pas, et je vis ses mains se joindre instinctivement comme pour l'adoration.

— C'est curieux, fit-elle, à l'église, on ne pense jamais à ça, on prie... on prie et on ne sait pas trop qui on prie.

— N'importe, il vaut mieux mal prier que de ne pas prier du tout.

— Je savais bien que madame qui fait des livres pourrait m'expliquer, et quel poids elle m'a enlevé! L'idée que j'avais été folle me poursuivait, me rendait honteuse.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes, ma bonne Suzanne, fis-je en souriant? une roman-

cière manquée et je suis sûre que vous *imaginez* toujours.

Le visage de ma pénitente se colora vivement.

— Oui, mais ce n'est plus la même chose, j'imagine que j'ai une maisonnette à la campagne.

— Et vous la voyez?

— Comme je vois madame; la glycine monte jusqu'à son toit, sur le derrière il y a de vieux arbres, un puits profond où on voit la lune; sur le devant il y a des fleurs... des fleurs en quantité.

— Eh bien, ce rêve-là pourra se réaliser, dis-je. Il est plus facile d'avoir une maisonnette à la campagne qu'un mari parfait comme votre Louis.

L'ouvrière eut un petit sourire triste.

— Pas beaucoup plus facile pour moi, fit-elle, en reprenant son travail.

Ce jour-là, en partant, elle me baisa la main. C'était moi qui aurais dû la remercier, car elle m'avait procuré une jouissance rare en me mettant face à face avec un des plus beaux miracles de la nature. Et comme il était joli ce rêve d'amour conjugal! Par délicatesse, je n'ai pas interrogé ma pénitente de trop près, mais que de choses j'ai admirées et devinées! Cette latine brune, par un souvenir atavique peut-être, s'était créé un mari blond, aux yeux bleus, aux moustaches tombantes, un vrai Gaulois. Isolée au milieu des siens par un affinement supérieur, par son contact avec madame Louis, elle n'avait pu aimer que lui, et elle l'avait aimé comme un être de chair et d'os. Elle s'était sentie pressée entre ses bras forts,

ses lèvres avaient été rougies par de rudes baisers et, par auto-suggestion, elle avait mis dans sa bouche ces « belles paroles » qui sortaient de son propre cerveau. Il l'avait faite femme. Dans la chapelle obscure où elle se glissait à la tombée de la nuit, les portes de son paradis terrestre, deux pièces aux fenêtres fleuries, s'ouvraient devant elle, et là, elle oubliait la laide réalité. C'était à l'église qu'elle *imaginait* mieux. Je n'en ai pas été surprise. Le sanctuaire catholique, avec son atmosphère saturée d'âme, son silence profond, ses ombres savantes, porte au rêve autant qu'à la prière, car les deux phénomènes sont de même essence. Ce rêve de jeunesse, qui a maintenu Suzanne à une certaine hauteur, l'a peut-être préparée à une destinée supérieure. Je lui ai dit qu'elle était une romancière manquée, je croirais plutôt qu'elle est une romancière future.

La faculté créatrice du rêve, comme toutes les forces psychiques que nous incarnons, est à deux courants, et produit ce que, faute de mieux savoir, nous appelons le bien et le mal. L'artiste qui voudra symboliser la vie devra faire une statue à deux faces; l'une, grimaçante et douloureuse; l'autre, belle, sereine, rayonnante. Il y a des rêves qui purifient, des rêves qui dégradent. Dans l'ombre des bas-fonds il y a des rêves de soleil! sur les hauteurs, en plein soleil, il y a des rêves d'ombre. Des millions de créatures, les prisonniers de la misère, de la maladie et tant d'autres... tant d'autres, n'ont pu supporter la réalité que grâce à la magie du rêve. Mais, qu'il soit un don

de colère ou d'amour, il doit concourir à notre progrès.

Cette faculté qui double la vie n'est pas, j'en suis certaine, le privilège de l'homme seul. Le sommeil des animaux a des songes, nous n'en pouvons douter. Nous avons tous surpris ces jolis rêves des chiens, entrecoupés d'aboiements étouffés; nous avons vu leurs pattes remuer comme pour la course, leur nez flairer, leurs lèvres se relever pour rire ou pour mordre. Leur veille doit avoir des rêves aussi! Ils ne peuvent pas, comme nous, assembler les images, mais ils voient, comme nous, celles que leurs cerveaux ont reçues; leurs rêves ne sont que des *souvenirs*. Les grands fauves, dans leurs cages des jardins zoologiques, rêvent. Qui les a observés, ne saurait en douter : La tête allongée sur leurs pattes, ils revoient, grâce aux films qui se sont formés sous leur crâne, la jungle avec ses proies vivantes, les abreuvoirs où ils allaient se désaltérer, et, pour quelques moments, ils oublient leur captivité.

Dans les chenils, on revit toutes les belles chasses qu'on a faites, celles des ancêtres même. L'image du maître absent trompe l'attente du chien. Le cheval, dans son écurie infecte, revoit les pâturages de son enfance. Le chat, avec son immobilité hiératique, sa queue enroulée autour de ses pattes, ses prunelles changeantes, donne plus qu'aucun autre animal la certitude du phénomène. Il a sans doute le rêve des félins, un rêve sanguinaire et amoureux qu'il faut bien se garder d'interrompre, même par une caresse.



Quand il en sort, ses étirements avec toutes griffes dehors, en révèlent la nature.

Pour étudier le rêve chez l'homme et chez l'animal, il faudrait des années de rumination, et je ne dispose plus que d'heures. D'autres feront ce travail, sans doute; je les envie car ils percevront la lumière dont je ne vois que l'ombre.

La littérature romanesque me conduit forcément à l'amour qui est son *leit motiv*, son cheval de bataille, qu'elle alimente de ses rêves, qu'elle répand et accroît par des paroles, des images, car c'est là, si je ne me trompe, sa fonction principale.

L'amour ! Je ne puis m'empêcher de rire en voyant la vieille femme que je suis, amenée face à face avec lui pour l'étudier, l'analyser, le juger. Cela me semble à la fois pathétique et comique. Jeune, on le *sent* ; mais il éblouit tellement qu'on ne saurait le *voir*. Aujourd'hui, à l'heure de la grande sérénité, à jamais en dehors de son courant, je le vois objectivement. Il m'apparaît si miraculeux, si divinement conçu, que je n'échangerais pas ma vision présente pour les rêves d'antan... et c'est bien heureux !

Aucun peuple n'a eu de l'amour une intuition aussi scientifique que les Grecs ; toutes les découvertes que nous avons faites, toutes celles que nous ferons, en révéleront la vérité éternelle. L'allégorie qu'elle leur a inspirée a été pour les poètes et les

artistes une source intarissable de créations merveilleuses. L'esprit moderne peut y puiser encore. Cette allégorie, vraiment divine, représente l'amour comme un enfant... mais comme un enfant qui incarne une force géante... la force attractive qui unit les êtres et les choses pour leur faire produire des éléments nouveaux. Éros est le tout petit enfant dont on ne se méfie pas, qu'on accueille avec un sourire, qui jette autour de sa victime des bras souples et doux, et dont l'étreinte est celle d'un maître implacable, d'un maître qui a la tyrannie, l'égoïsme, l'inconstance de l'enfant. Les attributs mêmes, le carquois, les flèches, la torche, le bandeau, sont des symboles de choses vivantes ! Comme Éros, nous sommes des enfants, mais nos cellules cérébrales incarnent la force créatrice. Leurs radiations sont les flèches qui font naître ou qui tuent l'amour ; elles sont la torche qui allume les passions et elles produisent les mirages qui aveuglent.

L'amour est encore pour nous une chose abstraite. Avec plus ou moins de génie, plus ou moins de talent, poètes, romanciers, musiciens, peintres l'ont *exploité* ; le mot est vulgaire, mais juste. Ces fabricateurs d'idéal en ont même créé des ondes artificielles où l'humanité s'est abreuvée et a parfois trouvé l'ivresse. On pourrait croire que tout a été dit sur Éros... et cependant rien n'a été dit encore. Je n'ai pas la prétention de pouvoir percer le mystère de sa nature, mais les découvertes de ces dernières années me mettent à même d'*imaginer* plus profon-

dément et, au risque de provoquer le dégoût des réalistes, les railleries des savants, je dirai mes imaginations. Si elles renferment quelques lueurs de vérité, ce sera par pure intuition, car je ne suis qu'une pauvre ignorante.

D'où vient-elle cette force qui tantôt se glisse en nous traîtreusement, tantôt éclate en coup de foudre, qui nous jette aux bras d'une autre créature, qui nous unit ou nous réunit à elle, pour quelques secondes de l'éternité? D'où vient-elle cette lumière de notre printemps, de notre été, de notre automne même et dont le souvenir réchauffe encore notre hiver? D'où vient-elle cette force qui nous porte sur les sommets et nous précipite dans les abîmes? Comme le fluide vital, comme l'âme de l'Univers, elle vient de l'Éternel Dieu, de « Notre premier moteur », elle est une de ses radiations. La plaque photographique capte maintenant l'étoile lointaine; un jour, un appareil sensibilisé à un haut degré, enregistrera l'onde divine. En attendant, nous pouvons déjà comprendre son action. Elle pénètre l'atome, le végétal, l'animal, l'homme. Comme le soleil, elle met en activité les germes vivants, jetés dans certaines cellules cérébrales, et, des créatures, elle fait des créateurs, car l'amour *est un sentiment qui a un sexe, qui en a même deux*. J'ai été tentée d'écrire : *l'amour est un sexe qui a un sentiment*. J'ai eu peur de me laisser tenter par le plaisir de dire quelque chose de plus piquant; j'ai rappelé Éros à la barre, je l'ai impitoyablement interrogé, confessé, et j'ai conclu que, chez l'homme

en général, c'est plutôt le sexe qui a un sentiment et que chez la femme, c'est le sentiment qui a un sexe; une question, non pas de supériorité, mais de tempérament. De là, l'éternelle différence entre l'amour masculin et l'amour féminin. Quand la Nature aura trouvé le moyen de les synchroniser, ils donneront l'accord parfait. En attendant, ils produisent souvent de cruelles discordances. Cette définition doit être juste car elle explique les faits et les méfaits de l'amour, son animalité et son idéalité, sa bassesse et son élévation, sa jalousie instinctive et profonde, son inconstance, sa fidélité, sa lâcheté, sa bravoure. Elle explique ces contrastes qui nous ont toujours étonnés, qui ont provoqué les spéculations des philosophes, alimenté l'imagination des romanciers.

Y a-t-il jamais eu des amours absolument spirituelles, comme Platon, le grand idéaliste, en a rêvé? Des amours métaphysiques, comme l'âme chrétienne catholique a *essayé* d'en produire. Y a-t-il jamais eu des amours sans sexe? Je ne le crois pas, mais là, pas du tout. Il n'y a qu'à relire pour s'en convaincre, l'adorable roman de saint François de Sales et de sainte Chantal... un roman de saints. Il faut voir comment Éros se dissimule, comment il se déguise! mais il a beau se cacher sous la robe violette, sous l'habit de religieuse, il se trahit tout le temps, et ô merveille! après trois siècles, on le sent encore dans les lettres du prélat. Il s'en dégage vivant, frais, jeune, passionné, comme s'il y eût été emprisonné d'hier! Est-ce assez beau la vie! Bien que l'évêque

de Genève et madame de Chantal se soient élevés à une très grande hauteur, ils n'ont pas réussi à quitter l'atmosphère terrestre, et leur amour a eu un sexe comme celui du commun des mortels; avec cette différence qu'ils ont été ses maîtres absolus et non ses esclaves. C'est déjà bien joli pour de pauvres Terriens. Mais écoutez ceci : Lui : « Ma très chère mère toute mienne, *moy-mesme*... Bonjour mon unique, ma très chère, mon incomparable chère fille. » Elle : « Votre chère âme, mon très cher père, mon unique... » Pour trouver des expressions pareilles, il fallait que la fusion complète de leurs êtres eût été faite d'une manière occulte. Nous ne savons rien encore des opérations de la Nature ! Dans leurs lettres, il y a sans doute beaucoup de *littérature*. Saint François de Sales était surtout épris de la *femme* ou plutôt de l'âme féminine. J'ai essayé, en vain, d'imaginer ce que pouvaient être les rencontres de ces amoureux d'es-pèce rare, qui, par lettres, échangeaient des sentiments aussi tendres. N'éprouvaient-ils pas une forte émotion à se trouver en présence ? Quelque embarras aussi ? Mais voilà, l'évêque aura fait avec le pouce un signe de croix sur le front de « son unique fille », la mère aura baisé la bague épiscopale du père « chèrement bien aimé », et, par ces gestes mystiques, ils auront appelé Dieu entre eux. Ils auront parlé de leur œuvre commune, la Visitation, et échappé ainsi à eux-mêmes. L'élaboration de cette œuvre a été, je n'en doute pas, un puissant dérivatif. Ils lui ont donné comme armes parlantes, et elles parlent clai-



rement, un cœur couronné d'épines et percé de deux flèches. Et c'étaient bien, croyez-le, les flèches d'Éros!... Jamais le dieu profane n'avait été, je gage, soumis à semblable épreuve!

La publication des lettres de saint François de Sales me semble une profanation; mais elle révèle des possibilités insoupçonnées dans la nature humaine, et elles m'ont servi à la mieux comprendre.

Le phénomène de l'union des êtres, par l'amour, est le plus miraculeux de tous ceux que nous sommes appelés à vivre. Comment aime-t-on? Comment n'aime-t-on plus? Voilà!... La sève monte chez la créature humaine; à une époque déterminée par sa croissance, plus ou moins rapide, les cellules vivantes, qui incarnent la force attractive, entrent en travail. Leurs vibrations créent dans le cerveau toute une fantasmagorie d'images, de rêves, de désirs. Au moyen du regard, du sourire, de la parole, de petites grimaces très drôles, elles vont, comme des antennes, cherchant les cellules frères, ou les cellules sœurs, qui doivent leur faire une destinée bénie ou maudite. Rien ne me paraît plus tragique que cette inconsciente poursuite. Elles les cherchent longtemps souvent, quelques-unes ne les rencontrent jamais et demeurent stériles, c'est l'exception. Pour la majorité, le grand miracle s'accomplit et il s'accomplit de manières toujours diverses. Quelquefois il arrive que ceux qui sont destinés l'un à l'autre se rejoignent au milieu des foules les plus denses, à travers le réseau le plus serré des radiations étrangères; ils s'impres-

sionnent mutuellement : les cellules de l'homme reçoivent ou captent l'image de la femme ; les cellules de la femme reçoivent ou captent l'image de l'homme et ils sont invisiblement unis.

Le phénomène entre dans sa seconde phase. L'amour est né. Ce sentiment hybride a des propriétés uniques et bien étranges. Il a créé autour de ses captifs une sorte de halo qui les isole, où ils se voient seuls, comme l'Adam et l'Ève de la légende, et hors duquel il ne peuvent plus vivre sans souffrir. Il les revêt, eux et tout ce qui est d'eux, d'un fluide particulier qui les transfigure réciproquement, qui accélère les battements de leurs cœurs, exalte leurs sens et leurs facultés supérieures, qui répand dans leurs veines une joie paradisiaque et, à certains moments, leur donne une ivresse dans laquelle il n'y a plus ni temps, ni espace. Comme le suc des capsules du pavot, le suc du raisin, l'amour, qui est le suc des cellules humaines, produit aussi l'ivresse de vie, une ivresse d'Au delà, celle du bonheur même. Cette ivresse ne dure pas, ne pourrait pas durer, elle nous abrutirait ou nous tuerait. Beaucoup de ceux qui l'ont connue, essaient de la retrouver dans des communications nouvelles, c'est là même ce qui cause les infidélités. Elle est donnée au plus petit comme au plus grand, et Dieu en soit loué ! Les gens du peuple l'obtiennent sans beaucoup de paroles, ils se tiennent par la main, bras contre bras, on les rencontre ainsi sur les bancs des promenades publiques. Ils ne voient rien de ce qui se passe autour

d'eux, ils sont visiblement ailleurs. Un jour, j'ai dit à une fille de la campagne : « Vous et votre promis, êtes des amoureux bien silencieux ! » Elle m'a répondu en rougissant : « Oh ! nous sommes trop heureux pour pouvoir causer ! »

Dimanche dernier, la fille de chambre de mon étage avait été de sortie. Quand vers le soir elle vint chez moi, son visage, très joli du reste, était si brillant, rayonnant de joie intérieure que j'eus instantanément l'impression de l'amour. Quand j'arrive à concevoir que de microscopiques cellules peuvent, sous l'action de forces invisibles, produire des joies paradisiaques, ou des tortures infernales comme la jalousie, je me sens désarçonnée ! je suis émerveillée et terrifiée un peu.

Pendant cette communion qui unit deux créatures, il se fait des échanges physiques, dont nous ne pouvons soupçonner la profondeur, et qui sont nécessaires à la vie. Quand cette union lui a donné ce qu'elle lui devait, l'amour cesse ou se transforme. C'est la troisième phase du phénomène. Et, dans cette phase, quels déchirements intimes, quels efforts désespérés pour retenir le bonheur ! Tantôt c'est l'image de la femme qui s'efface la première et la femme devient indifférente à l'homme, il ne la voit plus, il ne la sent plus. Tantôt, c'est l'image de l'homme qui disparaît, et la femme recouvre son indépendance avec regret. Dans l'un ou l'autre cas c'est une ampoule brûlée, une cellule morte. Celui ou celle qui continue à aimer, sans retour possible, boit une des coupes les

plus amères qui aient été préparées pour la pauvre humanité.

Quelque merveilleux que soit l'amour, il n'est pas le plus noble de nos sentiments. Il fait ressortir l'alliage qui entre dans notre composition; notre vanité, notre égoïsme. On entend répéter souvent : « Sans l'amour le monde finirait. » Eh bien, je crois qu'avec l'amour seul il finirait bien plus rapidement, non pas par le manque de combattants peut-être, mais par l'abrutissement, et sa fin serait plus honteuse.

Pour la majorité des mondains et des mondaines, l'amour n'est guère qu'un sport. Dans les hautes classes, les Don Juans sont les cabotins de l'amour, dans les basses classes, ils en sont les apaches. Ce type qui incarne les rêves de la puberté, que certains poètes ont idéalisé, est, en réalité, un des plus méprisables, un des plus vulgaires qu'il y ait. Quant aux grands amoureux et aux grandes amoureuses, ce sont des romanesques sentimentaux, dont le tempérament fait des victimes désignées plutôt que des héros et des héroïnes. On peut leur pardonner beaucoup, parce qu'ils aiment beaucoup.

L'amour, ce maître dans l'Univers, ce maître divin, a une foule de petits côtés grotesques qui trahissent l'humour de la Nature. L'un d'eux est le jeu que nous appelons maintenant le fleuretage... qui, chez les animaux, s'appelle la *poursuite*; il est très curieux à étudier. Le fleuretage de l'adolescence, inconscient, instinctif, pourrait en apprendre long au

médecin psychologue ! Le fleuretage de la jeunesse est savant, artistique, la femme y est gracieuse, l'homme ridicule. Le fleuretage de l'âge mûr est pitoyable, le fleuretage de la vieillesse est odieux. Comme il y a dans le ciel des étoiles qui meurent et des étoiles mortes, il y a dans notre moteur des cellules qui meurent et des cellules mortes. Celles de la jeunesse et de l'amour sensuel, par exemple, meurent normalement vers la fin de notre été. Chez quelques individus, elles survivent jusqu'en plein hiver, et alors elles ne produisent que de répugnantes anomalies, tels les vieux amoureux et les vieilles amoureuses.

Parmi les idées fausses qui ont cours dans le monde, qu'on répète par pure suggestion et qui pervertissent le jugement, il en est une que je veux dénoncer.

On a coutume de dire que le mariage est le tombeau de l'amour. L'homme, ce devait être un homme qui a lancé cette calomnie, connaissait mal l'amour et la nature humaine.

En réalité, le mariage est la pierre de touche de l'amour. S'il ne peut supporter l'épreuve de son intimité, c'est qu'il n'est pas de bon aloi. Lorsqu'il a subi triomphalement le procédé de la transformation, il devient l'amour conjugal, celui qui est, non seulement « plus fort que la mort », mais plus fort que la vieillesse ; celui que ne peuvent tuer ni les désillusions, ni le déshabillage physique et moral, ni les dégoûts de la maladie, ni la répétition des mêmes gestes, ni

l'habitude, la mortelle habitude, ni le temps, ni les rides. Il est la liqueur d'or qui reste dans la coupe de champagne alors que la mousse de la fermentation est tombée, c'est l'âme même du vin. Si on prend la peine de la remuer avec des paroles tendres, des attentions opportunes, une coquetterie intelligente, elle donnera toujours les jolies bulles irisées qui réveillent et flattent le palais. L'amour conjugal, comme l'amitié, comme tous les sentiments, demande à être cultivé. C'est une belle plante que trop souvent les époux laissent périr par ignorance de ce qu'elle demande, par ignorance de l'histoire naturelle. Tantôt ils lui donnent trop de soleil, tantôt trop d'ombre. La sève monte mal, les feuilles perdent le lustre de la vigueur, et les pauvres corolles se fanent sans avoir pu donner tout le parfum qu'elles renferment; on dit alors que c'est le mariage qui l'a tué... non, ce sont les mariés.

Je me souviens des impressions d'un romanesque qui, envers et contre tous, avait épousé une jeune fille dont il était épris. Pendant le voyage de lune de miel, elle contracta une fièvre typhoïde dans une petite ville d'Italie. Il dut la soigner. Il la vit dans toute l'humiliation physique que la terrible maladie inflige à ses victimes. Après m'avoir raconté les péripéties de cette première épreuve conjugale, il ajouta : « Comme nous nous connaissons mal ! J'aurais cru qu'une chose semblable m'aurait à jamais désillusionné; eh bien, non, je n'ai pas même éprouvé le plus léger dégoût, et j'ai senti que Louise



était, non seulement une femme, mais ma femme, une partie de moi-même ».

Jeune fille, il m'était arrivé de penser et même de dire tout haut : « On ne peut pas aimer un mari qui ronfle ! » Un après-midi, ma chienne Saïda, que j'adorais, dormait à mes pieds et ronflait savoureusement. Je la regardais et je l'écoutais avec un intense plaisir, si bien que je finis par m'agenouiller devant elle : « Quel beau sommeil tu as, ma chérie ! fis-je un peu follement, et comme tu ronfles bien ! » Une vieille amie qui était présente et qui avait entendu souvent mon propos enfantin, se mit à rire : « Eh bien, voilà, me dit-elle, en me regardant par-dessus ses lunettes, quand on aime son mari, on trouve aussi qu'il ronfle bien, comprends-tu ? » Je compris. « Mais alors c'est très grand, l'amour conjugal ! » fis-je, tout émerveillée et intérieurement ravie. Sur l'écran objectif, je me revois assise sur mes talons et faisant cette agréable découverte. Puis, je me vois aujourd'hui, vers la fin de ma vie, non plus assise sur mes talons, hélas ! mais devant une table à écrire, répétant pour le profit de mes lecteurs : « C'est très grand, l'amour conjugal ! » Le contraste entre ces deux films m'amuse et m'attendrit un peu.

Je connais un beau couple d'amoureux, lui, a quatre-vingt-dix ans, elle, quatre-vingt-cinq. Un jour, poussée par mon impitoyable curiosité, j'ai demandé à cette femme qui a eu une vie heureuse entre toutes, si elle voudrait redevenir jeune : « Oui, pour une seule chose, me répondit-elle promptement, pour

épouser de nouveau mon mari ! » Je serrai la main de M. B. : « Votre femme vient de vous faire le plus beau compliment que vous ayez jamais reçu, » lui dis-je. Il me regarda d'un air ahuri. Il est sourd, il n'avait pas entendu « ce plus beau compliment ». Je le lui répétau, sa figure s'illumina. Les vieux époux échangèrent un regard et un sourire qui, pour quelques secondes, les rajeunit. Au fond de leur coupe où il restait si peu de liqueur, je vis reparaître les jolies bulles irisées du fluide divin.

Un mariage d'amour peut devenir un mariage de raison, un mariage de raison peut devenir un mariage d'amour, et ce miracle se produit plus souvent qu'on ne l'imagine. Le mariage est le mélange de deux vies, selon la belle expression antique. Quand la femme n'est plus une femme pour personne, elle l'est encore pour son compagnon de route, et elle le sera jusqu'à son heure dernière.

Hors du mariage, Éros est un enfant délicieux, mais volage, cruel, égoïste. Dans le mariage il est un homme. Il a le droit d'allumer le foyer, cet autel où, chez les Grecs et les Romains, le feu brûlait toujours, que le chef de la famille avait seul le privilège d'entretenir et qui ne s'éteignait qu'avec la famille même. Les soi-disant esprits forts croient, ou font semblant de croire, que la cérémonie du mariage n'ajoute rien au bonheur humain. Ils se trompent, elle y ajoute la consécration qui lui donne de la grandeur et de la dignité. Cette cérémonie par laquelle deux personnes prennent la communauté à témoin de

leur union, demandent la bénédiction de Dieu, la protection de la loi, fait d'eux et de leurs rejetons des membres actifs de cette même communauté. Ceux qui, pour des raisons toujours tristes, s'en dispensent, demeurent isolés, en marge. L'homme, plus que la femme, en ressent toujours quelque honte. Il est, du reste, facile de constater que les amours libres produisent plus de drames, de douleurs et de crimes que les unions consacrées. Ce n'est pas un châtiment, c'est une conséquence.

Le désir du bien d'autrui est un instinct primordial, un des instruments principaux de la lutte, qui entretient et nuance la vie, sur notre planète et sur bien d'autres probablement. Je vois chaque jour, sur mon balcon, quelques moineaux plus pervers, ou déjà plus humains que les autres, convoiter, à côté d'une table abondamment servie, la seule miette que mange son frère. Je le vois foncer sur elle, la lui enlever de la manière la plus audacieuse et la plus jolie, puis l'achever avec une jouissance visible, comme si le vol la rendait plus savoureuse. L'instinct qui porte l'homme à désirer la femme de son voisin est de même espèce. L'ancêtre en a été la victime aussi bien que le mari d'aujourd'hui. La caverne et la paillotte ont été déshonorées par l'adultère, comme le sont souvent la maison et le palais. A cette époque lointaine, il y avait sans doute des voleurs d'amour hardis, braves, qui enlevaient Ève de haute main, puis qui la gardaient, la nourrissaient, vêtissaient sa nudité, fabriquaient des colliers pour sa parure, lui faisaient

une couche de toisons ou de feuilles. Il y en avait d'autres plus faibles, moins virils, qui se glissaient dans le nid d'Adam pendant qu'il était à la chasse et se contentaient de séduire sa compagne. La lutte primitive entre mâles pour la possession d'une femme devait être féroce, mais sûrement elle avait quelque grandeur; celle de nos jours est mesquine, grotesque le plus souvent. Pour moi, dans le vol d'amour, c'est le voleur, non le volé qui m'apparaît ridicule. Cette impression, dont j'affirme la sincérité, ne vient pas du sens moral, mais du sens humoristique que toute disproportion met en gaieté. Le mari trompé m'inspire de la pitié, l'amant me fait rire ou me dégoûte, il tombe au rang des parasites. C'est le monsieur qui se cachera sous le lit conjugal, qui sortira de quelque réduit, hagard, livide de peur, agrémenté même de toiles d'araignée, c'est le monsieur qu'on pourra mettre à la porte en pyjama... ce monsieur-là me fait rire. C'est encore là le monsieur qui boit dans le verre d'un autre et qui le sait. C'est le monsieur qui aime une femme qu'un autre protège, nourrit, habille... ce monsieur-là me dégoûte. C'est en tout cela qu'est le ridicule. Du reste, j'ai remarqué qu'au commencement d'une liaison, l'homme a toujours l'air *glorieux*. Au bout de quelque temps, il porte la tête moins haut, puis très bas quelquefois, sa moustache même trahit son état d'âme peu enviable; il perd son aisance, sa liberté d'allure, ce n'est plus un maître, c'est un esclave. Les auteurs dramatiques et les romanciers ne voient

pas ainsi parce qu'ils ont encore le jugement subjectif de l'ancêtre. Quand ils regarderont la vie sous l'angle objectif, cet angle qui met toutes les choses au point, l'amant leur apparaîtra comme le vrai personnage comique du drame de l'adultère. Ce sera une cible nouvelle pour leurs traits d'esprit et, forcément, ils deviendront des professeurs de moralité. On ne saurait rêver d'évolution plus jolie et plus bienfaisante.

Chez les anciens Romains, l'inconduite de la femme n'entachait pas l'honneur du mari, et c'était juste. On peut voler la femme d'un homme, mais on ne peut lui voler sa probité, sa loyauté, tout ce qui fait ce que nous appelons l'honneur. Le parasite peut bien se promener sur son dos, jusque sur sa tête, sans diminuer son génie ou sa puissance intellectuelle. Les plus grands hommes ont été trompés par les plus petits. César et Napoléon l'ont été, cela ne les a point amoindris.

Le mari ne me semble ridicule que, lorsqu'au lieu de traiter l'amant à coups de pied et à coups de poing, comme un vulgaire voleur, il l'appelle sur le terrain, et lui fournit ainsi l'occasion de se relever et de payer de sa bravoure. La femme cessera vite d'aimer l'homme à qui aura été infligé un beau « knock-out » mais elle adorera celui qui se sera battu à cause d'elle. Les armes, du reste, devraient être réservées pour de plus hautes querelles. Si la loi obligeait l'amant à garder, à entretenir la femme qu'il a volée, les crimes d'amour deviendraient rares, mais ce sont les hommes qui font les lois, et les Dieux qui

les inspirent ont sans cesse besoin d'éléments pour la lutte que nous devons vivre.

Aucun phénomène de nos existences ne montre mieux que l'amour et le mariage, l'inanité, l'enfantillage de la croyance au libre arbitre, son impossibilité même. Pas besoin d'être grand clerc en philosophie pour comprendre que la force qui unit les créatures ne saurait être qu'entre les mains de leur créateur. C'est toujours la Providence de Dieu, la Nature, avec un N majuscule, qui, de la main droite et de la main gauche « donne cet homme à cette femme et cette femme à cet homme » ; c'est elle encore qui les sépare. C'est elle qui élabore les drames cruels, les idylles délicieuses, les amours nobles et ignobles, les mariages de bonheur et les mariages de douleur. Dans le maniement de cette force qui fait nos destinées, elle nous révèle son esprit combatif, la subtilité terrifiante de son imagination, son humour, sa sévérité et sa miséricorde. Elle entasse les obstacles entre ceux auxquels elle a donné d'irrésistibles affinités ; elle unit les êtres les plus dissemblables, elle les attelle comme des chiens Dachs. L'un veut aller à droite, l'autre à gauche ; l'un est vif, l'autre est lent ; l'un est un flaireur enragé, l'autre un indifférent. Ce n'est qu'après de nombreux tiraillements, une foule de concessions mutuelles qu'ils arrivent à marcher flanc à flanc. S'ils n'y réussissent pas, le plus fort passe la tête hors du collier et s'évade... c'est le divorce, c'est le malheur. Et que ne fait-elle pas la divine romancière ? Elle plonge certains de ses héros, cer-



taines de ses héroïnes dans cette ivresse d'amour dont elle a le secret. Ils se voient beaux, bons, parfaits; l'ivresse se dissipe, ils ne se reconnaissent pas : lui, n'est plus *lui*, elle, n'est plus *elle*. Le jeu du Destin est fait... un homme de valeur a choisi une compagne indigne, une femme supérieure a épousé un imbécile. Et, chose plus déconcertante encore, lorsque la Providence a fabriqué un beau bonheur humain, elle le brise. La volonté qui mélange ainsi les vies connaît leur chimie physique et psychique, ses almagames ne peuvent avoir qu'un but : notre progrès et notre bonheur.

Il y a bien des années, j'ai pu voir comment quelquefois la Nature « donne cet homme à cette femme et cette femme à cet homme ». Bien qu'alors je ne songeasse pas à étudier en philosophe, le procédé m'avait fait une impression qui ne s'est jamais effacée, que ma pensée a ravivée souvent, en vue sans doute de ce chapitre auquel elle devait concourir : « tout concourt ».

C'était dans une ville dont je tairai le nom et chez une amie. Après un petit dîner intime, nous étions réunis autour de la cheminée du salon où brûlait un de ces beaux feux de bois dont nos descendants ne connaîtront pas la gaieté. Les visiteurs du soir, toujours très attendus parce qu'ils apportaient les derniers échos mondains et politiques, ne tardèrent pas à arriver. Un officier, un jeune lieutenant qui n'était pas un familier de la maison, fut annoncé. Notre hôtesse l'accueillit très amicalement. J'entendis qu'il

lui donnait des nouvelles de sa famille, et lui disait sa joie d'avoir obtenu la garnison qu'il avait tant désirée. Il pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans; grand, mince, musclé, il donnait l'impression d'un soldat gentilhomme. Son visage de brun, ses traits réguliers, fermes, du type aquilin, étaient adoucis par des yeux bleus aux larges prunelles pleines de lumière et de jeunesse. Comme je me disais qu'il devait être, ou qu'il serait, passionnément aimé, une femme, une vision de beauté apparut dans l'encadrement des portières. Elle s'y arrêta quelques secondes pour se laisser admirer sans doute; ma rétine eut le temps de la photographier, si bien qu'elle me semble vivante encore. Je la revois avec sa robe princesse en satin d'un blanc ivoire, sa parure d'émeraudes, ses épaules parfaites, ses traits d'une pureté classique, ses magnifiques yeux noirs. A son arrivée, il y eut dans le salon un de ces mouvements empressés qui accueillent les favoris de l'heure.

— Pauline! toute seule. exclama la maîtresse de la maison, en faisant quelques pas au-devant de sa visiteuse.

— Oui, toute seule, répondit madame X. et tu sais, je ne devrais jamais prendre ta rue pour aller à l'Opéra; quand je vois tes fenêtres éclairées, il faut que je monte, c'est plus fort que moi. On donne ce bény *Prophète*. Charles ne voulait pas manquer l'ouverture, il a la passion des ouvertures, alors je l'ai prié de me déposer à ta porte, il me renverra le coupé.

Non, elle n'aurait pas dû prendre cette rue, la pauvre femme, car ce soir-là elle devait la conduire loin, oh ! si loin !... Après l'échange de quelques propos, mon amie tournant la tête vers le jeune officier demeuré debout, l'appela d'un petit signe et le présenta à madame X. avec d'amicales paroles. Il s'inclina et baisa la belle main nue qu'elle lui tendait. Quel philtre la Nature glissa-t-elle dans ce baiser, banal en apparence, je l'ignore, mais son effet fut saisissant. Je vis l'homme pâlir, la femme rougir, les yeux bleus plonger dans les yeux noirs, les yeux noirs se défendre par un battement de paupières, puis, comme subjugués, s'abandonner aux yeux bleus. Ce fut un vrai court-circuit. J'eus l'intuition soudaine que ces deux êtres venaient de prendre possession l'un de l'autre. Cela me fit bêtement sourire. J'étais incapable encore de comprendre la beauté réelle du phénomène.

Pendant le reste de la soirée, l'attitude de madame X. et du comte B. confirma la justesse de mon intuition. Je les vis se promener dans la serre contiguë au salon, puis causer à l'écart, comme si, déjà enveloppés par le fluide divin, ils étaient devenus indifférents à tout ce qu'on pouvait penser et dire d'eux. La jeune femme oublia l'Opéra, *le Prophète*, son mari ; elle partit vers onze heures et demie seulement et ce fut le jeune lieutenant qui l'accompagna à sa voiture. Cette étrange conduite surprit même les vieux mondains qui se trouvaient là. Ils sentirent un scandale dans l'air ; eux non plus ne se trompaient pas, le scandale

se produisit, et ce fut un beau scandale. Madame X. appartenait à un clan très puritain ; elle avait passé, sans se brûler, à travers le feu d'ardentes admirations, elle était mère d'une fille de quinze ans, on eût pu croire qu'elle était sauve. Quand on la vit amoureuse d'un simple lieutenant, d'un homme beaucoup plus jeune qu'elle, amoureuse au point de braver l'opinion publique, de déshonorer les siens, la stupeur fut générale. Les imprudences, les audaces alimentèrent toutes les conversations. On la traita cependant avec quelque indulgence, parce qu'elle était bonne, parce qu'elle paraissait si inconsciente, si naïvement heureuse ! Cette passion tardive fut comme la flamme dernière de sa jeunesse, elle donna à sa beauté un éclat, une chaleur, un magnétisme qui désarmaient la morale même. Et, à ce propos, je fus témoin d'un fait qui doit être une rareté psychologique. La famille de son mari, au lieu de faire chorus avec ceux qui la blâmaient, au lieu de la renier, se serra autour d'elle, la couvrit de toute sa respectabilité et la sauva ainsi d'un égarement plus grand, de la fuite peut-être. Je soupçonne toutefois qu'elle fut pour quelque chose dans l'éloignement du comte B. qui, promu bientôt au grade de capitaine, dût passer dans une autre garnison. Quant au mari il n'ignorait pas, comme le veut la comédie, l'infidélité de sa femme ; mais le sentiment religieux faisait de lui un surhomme. Il s'affligeait moins, paraît-il, de son déshonneur, que de voir la femme qu'il aimait perdre son âme ! Et pour le rachat de cette âme chère, il priait... entas-

sant bonnes œuvres sur bonnes œuvres. Cette chose de beauté se sut, je ne sais comment, et provoqua les plus ineptes railleries. Un jour, j'entendis celles de quelques mondains. L'un d'eux, qui était cependant un vieux pécheur, se mit à dire : « Eh ! messieurs, le premier sauvage venu pourrait bien faire ce que vous et moi ferions en pareil cas, mais pour agir comme Charles, il faut être diablement supérieur. » Le silence qui suivit cette réflexion me prouva qu'elle avait porté.

D'autres scandales avaient presque fait oublier celui-là, lorsqu'on annonça une nouvelle maternité de madame X. C'en était un peu trop, la société s'indigna sérieusement et témoigna de sa vertu par un blâme unanime. La famille du mari lui-même continuèrent à se montrer héroïques et, lorsque l'enfant naquit, un superbe garçon, il fut accueilli comme le plus légitime des rejetons. Les étrangers examinèrent avidement le visage informe du pauvre bébé pour découvrir le secret de son origine ; ses yeux bleus ne manquèrent pas de provoquer des sourires et des plaisanteries de mauvais goût.

Après ses couches, madame X. eut une phlébite, qui la cloua pendant des semaines sur sa chaise longue, puis, une embolie l'emporta. Les romanesques prétendirent que le chagrin seul l'avait tuée. Une auréole se forma vite autour de cette belle morte, ses funérailles furent celles d'une victime de l'amour et non d'une femme coupable.

Lorsque je revis le petit « intrus » il avait dix ans,

et en vérité ses yeux étaient bleus, implacablement bleus, et si semblables à ceux du comte B. qu'ils me causèrent un choc. Je conçus à l'instant l'atroce douleur que cette preuve vivante de la trahison de sa femme devait infliger à monsieur X. Jamais l'infidélité de l'épouse ne m'avait semblé aussi criminelle. Quand j'eus acquis la conviction que nous ne faisions pas nos destinées, je compris que madame X. avait vécu un dessein de la Providence. Je la revoyais souvent arriver chez mon amie, belle, heureuse, inconsciente de ce qui l'attendait, oh ! si inconsciente ! Je la revoyais tendre sa main en souriant au baiser qui renfermait son arrêt de déshonneur et de mort, et j'allais répétant : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

Est-ce la réponse qui m'arriva dix-huit ans plus tard ?... Je fus, par ce que l'on appelle à tort le hasard, ramenée dans la ville où s'était passé la tragique histoire. A peine arrivée, j'entendis parler du capitaine X. Une expédition périlleuse au cœur de l'Asie avait fait de lui le héros du jour. Le scandale qui avait marqué sa naissance était oublié... tant de vagues semblables avaient passé sur celle-là ! Le faux père était mort depuis longtemps, la sœur aînée, qui avait été pour lui une véritable petite mère, jouissait de son triomphe en toute ignorance. Le jeune explorateur s'appêtait à raconter son voyage dans une conférence publique. On peut imaginer le désir que j'avais de revoir et d'entendre « l'intrus » aux yeux bleus. La conférence était un événement mondain, il fallait faire des bassesses pour obtenir une place, je les fis.



Mon cœur de romancière battit aussi fort qu'un cœur d'amoureuse, quand je vis apparaître sur la plateforme une figure martiale et élégante, qui était la reproduction vivante du beau lieutenant que j'avais admiré un soir, quelque trente ans auparavant. La ligne aquiline du nez, les yeux bleus aux grandes prunelles, le tour hardi de la moustache, tout y était, et, sur ce masque viril, je crus voir passer le joli sourire de la mère. Le visage amaigri, d'un bronzé jaune, des rides précoces, quelques cheveux blanchis prématurément, disaient les souffrances endurées, l'effort donné. Le résultat de cet effort nous fut révélé par des projections photographiques et cinématographiques. Nous vîmes apparaître sur l'écran des paysages de beauté et de désolation, puis, affleurant le sol, des pierres taillées, des tronçons de colonnes, des gradins, les ruines d'une ville oubliée. Mon regard allait du tableau au conférencier. Je compris, ou je crus comprendre. Pour créer cet agent de force, la Providence avait eu besoin, sans doute, de certaines qualités physiques et intellectuelles; elle n'avait pu les obtenir que par le mélange de la vie du jeune lieutenant et de madame X. Elle l'avait fait, c'était son droit. Il me sembla que j'avais enfin le parce que de mon pourquoi et je ressentis une petite fierté à me dire que, parmi ce nombreux auditoire, j'étais seule à connaître le secret de la nature. Seule?... A ce moment même mes yeux tombèrent sur un officier supérieur, un général, qui se trouvait à l'extrémité du rang que j'occupais et je tressautai intérieurement. Ah! non,

je n'étais pas seule à le connaître son secret, car il était là, son collaborateur ! Ses cheveux, sa moustache étaient gris, son teint jaune, ses yeux avaient des paupières fripées, des cercles de bistre ; mais avec son profil aquilin, sa taille droite, sa maigreur de race, il donnait encore une belle impression de vigueur. Je n'entendis plus un mot de la conférence. Il l'entendait, lui ! J'aurais payé cher pour qu'un appareil pût enregistrer les radiations de ses cellules cérébrales. Quelle gamme magnifique de sentiments et d'émotions il m'aurait transmises !... une gamme où il y aurait eu de la tendresse paternelle, de l'orgueil, de la douleur, des regrets. Je ne pouvais saisir que les réflexes de ces belles choses : les fines narines se dilataient, la moustache frémissait, les mains gantées de blanc, appuyées sur la poignée du sabre, s'ouvraient et se crispaient. Revivait-il un peu son bel amour de jeunesse ? Revoyait-il la femme dont il avait pris la vie ? Je l'espérais. Combien peu il se doutait, qu'à quelques pas de lui, se trouvait un témoin oculaire du coup de foudre dont son fils était né ! Au dernier mot de la conférence, le général se leva. Je crus qu'il allait se précipiter vers la plate-forme pour serrer la main du capitaine X., mais il s'esquiva par une porte de côté. Je bousculai mes voisins pour le suivre ; je le vis héler un fiacre, se jeter dedans, renverser sa tête pour respirer longuement. Il avait eu peur sans doute de se trahir, peur que la ressemblance entre lui et le conférencier ne frappât quelque contemporain et ne reveillât le souvenir de son aventure.

La vie venait de m'expliquer la vie, elle l'expliquerait toujours, je crois, si nous savions penser, si nous pouvions la regarder assez longtemps. Les amours brise-lois, les tourbillons de passions, lui apportent une large contribution de douleur dont elle a besoin sans doute. Jésus ne le savait-il pas quand il disait ces étranges paroles : « Malheur au monde à cause des scandales, *car il est nécessaire qu'il arrive des scandales.* »

Comme les héroïnes du théâtre grec, nous ne sommes grands que parce que nous vivons nos destinées, et parce que ces destinées font partie du plan divin. Phèdre, obéissant à ses seuls instincts, eût été une femme vicieuse et vulgaire, mais Phèdre, l'holocauste du Destin, provoque notre pitié, notre admiration, elle revêt la beauté tragique qui a inspiré des chefs-d'œuvre.

La Providence de Dieu n'est pas aveugle, elle est prévoyante, elle ne peut avoir pour but que notre bien final, car nous ne sommes pas des condamnés à la mort, mais des condamnés au progrès. Le jour viendra où l'homme ne verra plus Éros comme un enfant, où il pourra prendre conscience de son vrai rôle, de sa divinité. Il n'osera plus le traîner dans le ruisseau, l'avilir par la pornographie, mais il jettera sur son autel l'encens le plus pur. Quelque lointain que soit ce jour, il arrivera, car Éros et l'homme doivent évoluer et grandir.

Après l'amour... la religion ! Me voici arrivée avec ma pauvre barque « Le Pourquoi » devant le cap le plus dangereux de ma croisière, celui de la religion. Il devrait être le cap de Bonne-Espérance, il est encore le cap des Tempêtes. J'ai essayé de l'éviter, par paresse d'esprit, par défiance de moi-même ; « l'Autre » m'y a ramenée impitoyablement, on ne résiste pas à « l'Autre ».

La force psychique qui attire l'homme vers Dieu, le magnétisme divin, est une des plus grandes forces de l'Univers. Elle agit sur l'âme humaine comme les autres agissent sur l'Océan et sur la Terre même ; elle la soulève, elle la remue jusque dans ses profondeurs, elle a créé le rêve spirituel, la Religion. Ce rêve est allé se développant, se transformant avec les âges ; il a été aussi divers que les races, que les individus. Il a été affecté par le climat, par le décor, par les conditions de l'existence. Il a été grossier et naïf, cruel et doux, bienfaisant et malfaisant. Il a été surtout un instrument de lutte, de progrès et de civilisation. Le Terrien devait être, non seulement un fabrica-

teur de contes, mais un fabricant de Dieux ! Dans quelques-unes de ses cellules cérébrales, il s'est formé des figures bizarres, hideuses, grimaçantes, de toutes les laideurs, puis, de toutes les beautés. Il les a reproduites en argile, en bois, en pierre, en airain, en or, en argent. Il leur a prêté ses propres sentiments, ses vertus, ses vices, il leur a donné son âme. Et, par une incompréhensible auto-suggestion, elles sont devenues vivantes pour lui, elles sont devenues ses maîtres, ses Dieux. Et, devant ces Dieux sortis de son cerveau, puis de ses mains, il a adoré, imploré. Il les a imaginés, revêtus d'un pouvoir surnaturel. Pour se les rendre favorables, il leur a offert le meilleur de ses possessions, il leur a élevé des autels, des chapelles, des temples de tous styles. Grâce à cette miraculeuse illusion, quand notre minuscule planète passe devant les belles constellations de son printemps, de son été, de son automne, de son hiver, elle leur présente des flèches d'églises, de cathédrales, des coupoles, des dômes de pagodes et de mosquées. Et ces flèches et ces coupoles, invisibles dans l'espace, sont cependant des antennes qui, comme celles de la télégraphie sans fil, la mettent en communication avec l'Au delà, avec l'âme même de l'Univers.

Le peuple dit : toutes les religions sont bonnes ; et le peuple a raison. Il a souvent raison le peuple, car son âme a été ensemencée de vérités primaires. Oui, toutes les religions sont bonnes et toutes ont été et sont nécessaires. Elles ennoblissent et même anoblissent l'homme, elles lui confèrent une dignité particu-

lière, elles créent en lui deux forces merveilleuses : la foi et l'espérance. Toutes, même les plus grossières, contiennent une étincelle de révélation. Chacune est un rayon d'un même faisceau de lumière. Dans ce faisceau, comme dans les faisceaux romains, il y a toujours une hache parce que nous sommes encore des enfants barbares. Un jour, peut-être, il y aura l'amour, ce jour-là nous en saurons plus long qu'aujourd'hui sur la vie.

Dans les communautés de Terriens, il s'est trouvé des êtres sur lesquels la divine force attractive a agi d'une façon particulière. Ils ont eu des rêves métaphysiques comme le romancier a des rêves romanesques. De la substance de ces rêves, ils ont tiré des doctrines, des lois, et, doués d'un pouvoir mystérieux, ils ont soumis des millions de créatures. Toute religion est le rêve métaphysique d'un peuple. Parmi les grands rêves spirituels de la Terre, il y a eu celui de l'Égypte qui a créé Osiris, le Dieu unique, beau, juste et parfait et qui a entrevu l'échelle de progression et la vie éternelle.

Il y a eu le rêve de Zoroastre, un rêve bien profond celui-là. Le législateur religieux de la Perse attribuait tous les événements de ce monde à la lutte de deux principes primordiaux du Bien et du Mal et, à la fin des siècles, il promettait la victoire du Bien. Il voyait, dans le feu purificateur, le symbole de la divinité. Sa religion est encore professée dans l'Inde par les Parsis, qui en ont gardé sa haute morale. Une dame hindoue m'a traduit son catéchisme. Il est du plus pur christianisme.



Il y a le rêve panthéiste de Brahma et celui de Bouddha, le réformateur, qui reconnaît pour Dieu « le grand Tout », un rêve obscurci, dénaturé par des superstitions sans nombre, et dont la profondeur vertigineuse recèle peut-être le secret de notre avenir.

Il y a eu les rêves fantastiques, énormes, des Phéniciens, des Assyriens. Il y a eu le grand rêve philosophique, le rêve des Grecs que les Romains devaient faire leur, amplifier et démarquer ; le beau rêve dont la lumière immortelle nous éclaire encore et dont les ondes devaient se mêler à celles du christianisme.

Il y a eu le rêve monothéiste de Moïse, inspiré par la mythologie de l'Égypte, qui contenait le germe d'une fleur étrange et étrangère, du christianisme que nous vivons encore aujourd'hui.

Il y a eu le rêve de Jésus de Nazareth dont le verbe mystique, de haute spiritualité, de pure morale, a pris corps sur les rives du Tibre et a donné à l'Occident une religion et une Église toutes-puissantes.

Il y a eu enfin le rêve de Mahomet qui s'est inspiré du judaïsme et du christianisme, qui, à son origine, était doux et humain et qui est devenu un rêve de conquérant ambitieux et cruel.

Et dans tous ces rêves qui sont les branches maîtresses de cet arbre unique qu'est la religion, il y a eu l'incarnation de la divinité. L'homme a toujours senti « Dieu avec lui ». Cette conception a existé chez l'ancêtre au front bas et fuyant et elle existe chez le

chrétien au front élevé et droit. Voilà matière de méditation pour le penseur.

Quand j'ai senti de quel côté le courant poussait ma barque, je me suis mise à relire la mythologie, la Bible et l'Évangile et je les ai lus d'affilée, comme il faut les lire pour les comprendre. Ils m'ont donné l'impression d'une riche broderie tissée de vert, de pourpre et d'argent. La Nature y ajoutera de l'or plus tard. Cette lecture a fait passer devant mon esprit objectif toutes les phases du rêve métaphysique de l'humanité. Il m'a semblé voir l'âme du Terrien ramper longtemps sur le sol, puis s'élever, redescendre, remonter encore, arriver au monothéisme qui est une synthèse, puis, avec le christianisme, s'exercer au vol plané, à ce vol qui peut seul lui donner l'équilibre parfait et dont elle est si loin encore. Ces efforts successifs m'ont touchée profondément et, quand je me suis rendu compte que, de certaines cellules cérébrales de notre moteur, actionnées par la force divine, sont sorties toutes les mythologies avec leurs fables, toutes les religions avec leurs dogmes, toutes les sectes avec leurs croyances, mon émerveillement a été sans bornes. J'ai commencé cette lecture sans enthousiasme. J'avais encore en moi le souvenir de l'ennui, du dégoût que donnent à l'enfance, à la jeunesse, les leçons incomprises. Mon esprit avait sans doute été préparé à les recevoir, car je ne tardai pas à être empoignée. Je sentis que je me trouvais dans l'œuvre vive du « Roman Merveilleux ». J'allais d'admiration en admiration, de découverte en décou-

verte. Il me semblait que je buvais un vin généreux, un grand Bourgogne, et tout autre livre me parut fade comme de l'eau.

Écolière, je n'ai jamais eu le prix de catéchisme, mais toujours celui de mythologie. Ma mère me racontait les légendes du christianisme, mon père celles du paganisme, et leurs prodiges respectifs créaient dans mon cerveau la plus déconcertante confusion. Je connaissais le nom de tous les personnages de l'Olympe. Ces dieux qui descendaient sur la terre, dans des chars de feu, qui prenaient à volonté les formes diverses, me fascinaient et me semblaient réels... de vrais Dieux ! Plus d'une fois, il m'est arrivé de mettre des sous dans la main de quelque vieille mendicante, avec l'idée qu'elle pouvait être une Déesse incognito !

J'avais une tendresse particulière pour Zeus, parce qu'il avait été un petit enfant persécuté ! Je le voyais toujours emporté par sa mère dans une île fleurie, puis allaité par une chèvre toute blanche aux cornes d'or ; je lui enviais sa nourrice... et encore plus, les beaux guerriers qui, autour de son berceau, frappaient sur leurs boucliers afin que ses cris n'arrivassent pas au vieux Chronos qui voulait le tuer. L'enfant Zeus, menacé par Chronos, l'enfant Jésus, menacé par Hérode, se confondaient dans mon imagination et mon culte allait sans scrupule de l'un à l'autre.

C'est grâce à ces ineffaçables impressions d'enfance, qui toutes doivent « concourir » à la destinée, que j'ai toujours eu avec moi « l'Iliade » et « l'Odyssée ».

Je les ai relus souvent, à plusieurs années d'intervalle. A mesure que mon entendement s'élevait, j'y découvrais de nouvelles beautés qui étaient autant de révélations. Aussitôt que je les rouvrais, elles me reprenaient d'une manière curieuse au point de me faire mettre de côté tout autre livre. Cette fois-ci, la dernière sans doute, j'ai compris entièrement cette merveilleuse Bible des Grecs, elle m'apparaît comme une des grandes choses de ce monde. Je suis arrivée à *concevoir* que je revivais la vision d'un cerveau éteint depuis trois mille ans, du cerveau qui, peut-être, a possédé le plus grand nombre de cellules tisseuses d'idéal ! Quelle saveur cela a donné à ma lecture ! Le romancier, qui sentirait le besoin d'une leçon d'humanité, doit rouvrir ce livre immortel où Homère a mis en scène, avec une vraisemblance de réaliste, tous les Dieux et toutes les Déesses de l'Olympe, tous les princes et tous les peuples de la Grèce. Le poète a si bien conscience de la difficulté de sa tâche et de son ignorance humaine que, dans une prière touchante, il demande l'inspiration aux Muses et aux Déesses. Quoi qu'en disent les savants, Homère, adopté par un maître d'école, devait savoir écrire. Quand la Nature, pour rendre sa vision intérieure plus intense, a fermé ses yeux, il a dû dicter ses chants à quelque scribe et transmettre lui-même les beaux films que ses souvenirs et son imagination créaient derrière son front d'aveugle. Il était, non seulement un poète, mais un grand artiste, un peintre, un sculpteur, un coloriste admirable. Il vêt

de lumière les Dieux et les Déesses. Ses héros favoris sont de haute taille, ils ont de larges épaules, un beau corps, surtout de longues chevelures blondes et, à quelques-uns de ses morts, il prête des poitrines éblouissantes de blancheur. Il habille ses guerriers de superbes tuniques, les coiffe de casques à panaches et à aigrettes. Il leur donne des boucliers de métal précieux, des baudriers richement brodés, attachés par des agrafes d'argent, des manteaux « teints de pourpre ». Comparez à cela les uniformes des guerriers modernes; leurs maigres panaches semblent taillés pour des enfants! Les chefs des Troyens et des Grecs ont de superbes chars de guerre, des coursiers « à crinière dorée ». Leurs couches sont faites « de peaux moelleuses, de tapis aux couleurs éclatantes et du plus fin lin »! Des draps, qui l'aurait cru? Deux chefs, après s'être plongés dans la mer, « entrent dans les baignoires d'airain poli où ils se rafraîchissent ». On est saisi d'admiration en lisant la description du char de Junon et de l'armure de Vulcain. La suggestion du génie est telle que l'on entend « les portes mugissantes de l'Olympe » s'ouvrir, pour donner passage au messager céleste, à Mercure « chaussé de ses belles talonnières », à Minerve portant « l'Égide inaltérable où flottent cent franges d'or tissées avec art, dont chacune vaut une hécatombe ». On a, à un point incomparable, l'impression de forces invisibles mais vivantes, dirigeant les superbes corps à corps des Grecs et des Troyens. On entend, et avec chagrin, « la Terre résonner longuement sous l'armure du

vaincu tombé ». Et moi, la plus végétarienne des carnivores, j'ai senti, à mon horreur, mes narines se dilater au fumet des festins homériques, « où sur la broche à cinq rangs, des chairs succulentes, arrosées du vin des libations, rôtissent au feu de rameaux sans feuillage ».

Tout au long de l'Iliade, il y a une étonnante connaissance de l'humanité et de la vie. Dans aucun poème on ne verse autant de sang et autant de larmes. Il faut croire qu'elles n'étaient point considérées comme un signe de faiblesse. Dans l'Odyssée on pleure à chaque page ! Homère était épris de beauté morale autant que de beauté physique, il en pare généreusement ses héros. Il chante l'amitié plus que l'amour et il est divinement chaste. L'aventure d'Hélène est traitée avec un affinement extraordinaire. Il la représente « couverte de voiles d'une blancheur éblouissante ». Il lui donne même une « robe aussi odoriférante que le nectar ». Pâris n'est pas son amant mais son époux. Elle a sa chambre nuptiale dans le palais de Priam qu'elle appelle « cher père ». Le poète fait de Pâris « au cou délicat » un être faible, d'une valeur intermittente. « Il se cache même parmi les Troyens » pour « échapper à la Parque ». Ménélas « au beau flanc », a la valeur constante d'un héros, c'est lui qui enlève le corps de Patrocle aux Troyens. Hélène a les remords d'une femme honnête, on le sent quand elle dit : « Plût au ciel que j'eusse choisi la plus cruelle mort, lorsque j'abandonnai mon lit nuptial, mes



frères, ma fille unique et les aimables compagnes de ma jeunesse. » Et plus tard, quand Pâris lui revient vaincu par Ménélas, sa vanité blessée, ses regrets lui inspirent de sanglants reproches : « Tu sors ainsi du combat, s'écrie-elle, que n'y périssais-tu plutôt par la main du vaillant guerrier auquel j'avais uni ma destinée ! » Elle était reconquise par son premier époux bien avant la chute de Troie.

En relisant ce roman exquis, d'une psychologie si juste, je me suis souvenue qu'il y a quelques années, comme j'assistais à une reprise de *la Belle Hélène* parisienne, j'entendis un Anglais d'une quarantaine d'années, qui se trouvait devant moi, dire à son ami : « Il n'y a que des Français qui soient capables d'avoir écrit cette parodie. C'est une profanation ! » Quand il vit Ménélas déployer son mouchoir marqué aux armes des maris trompés, je vis son cou rougir fortement, il se pencha vers son compagnon : « I cannot stand this nasty thing any longer. I am going !... » — « Je ne peux pas écouter cette vilaine chose plus longtemps. Je m'en vais... » Et, bravement, il quitta la salle. Je le plaignis de ne pas savoir rire de cette délicieuse folie. C'était moi qui étais à plaindre !

Dans l'Iliade et l'Odyssée, Homère nous a transmis le rêve hellénique, un rêve de « Grands Initiés », plein de symboles savants, de révélations merveilleuses d'où est sorti tout un monde métaphysique. En l'étudiant de plus près, j'ai découvert, à ma grande stupeur, qu'il n'avait jamais été, qu'il n'était pas polythéiste !

Zeus était assis sur un des « plus hauts sommets

de l'Olympe ». Il était un Dieu, mais il n'était pas Dieu, car au-dessus de lui, il y avait le Destin, *contre la volonté duquel* il ne pouvait rien et aux *lois duquel* il était soumis. La pensée grecque avait donc entrevu un Dieu suprême — *celui qu'elle ne décrit pas*. — Comme nous, elle avait senti sa force attractive à travers les hiérarchies sans nombre, comme nous, elle était monothéiste. Toutefois, sa conception de Zeus-Jupiter, d'Apollon, d'Athèna-Minerve, de Vénus-Génitrix suffit à nous révéler le long chemin que l'esprit humain avait déjà parcouru.

Zeus est le générateur des forces physiques et morales, des biens et des maux. Le progrès de l'humanité est son travail. Il descend incognito parmi les hommes pour les civiliser, pour leur enseigner la bonté, la charité, les lois de l'hospitalité. Il permet même aux mendiants de la demander en son nom, on ne la refuse jamais ! Il délègue aux rois une partie de son autorité, — établissant ainsi le droit divin. Puis, il institue la foi du serment, révèle les devoirs de la justice et fait naître le remords dans la conscience. N'est-ce point là le rôle de notre Providence ?

Apollon est aussi une admirable création. Fils de Jupiter, il est la lumière et, parce qu'il est la lumière, il peut donner la vie et la mort. Parce qu'il est la lumière, il peut purifier et sauver les âmes. Parce qu'il est la lumière, il crée les poètes, les musiciens, les artistes. Parce qu'il est la lumière, il est la souveraine beauté, la vigueur, la grâce ! N'y a-t-il pas

dans cet idéal une étonnante révélation scientifique!

Athèna-Minerve, la déesse vierge que Phidias a taillée en or, en ivoire, en airain, qui a inspiré la beauté du Parthénon, est la fille de Jupiter, une de ses émanations. Elle sort de son cerveau comme un éclair, pourvue de la lance qui attaque, du bouclier qui protège. Et cet éclair est la pensée, l'intelligence et la sagesse, elle est armée pour la guerre et pour la paix. Dans la guerre, elle combat comme une amazone ardente, dans la paix elle redevient femme civilisatrice, elle protège, développe l'industrie, enseigne des secrets aux artisans, dirige la navette du tisseur et de la tisseuse. Parce qu'elle est la sagesse, elle est toujours jeune, forte et sereine; parce qu'elle est la sagesse, elle porte dans sa main la victoire. Elle semble s'intéresser aux humains plus qu'aucune Déesse. Homère nous la montre « tirant la longue chevelure d'Achille » pour le rappeler à la prudence dans sa querelle avec Agamemnon. Dans l'Odyssée, elle fait un joli miracle. « Elle retient le soleil dans les flots de la mer, pour prolonger la nuit d'amour d'Ulysse et de Pénélope. » L'idée ne révèle-t-elle point une haute philosophie?

Et cette adorable Vénus-Génitrix... la mère! Avec du marbre et des lignes, le créateur de la Vénus de Milo nous l'a donnée dans toute sa noblesse. Elle a de larges flancs, des proportions divinement harmonieuses; chez elle, le sanctuaire de la maternité est voilé. Elle mirait sans doute son visage tendre et fier dans le bouclier qui protège. Parce qu'elle est la

mère, elle est aussi Vénus-Victrix, Vénus victorieuse. Elle personnifie le triomphe de l'amour ! N'est-ce point là la vérité symbolisée ?

La masse du peuple ne pouvait monter d'un trait jusqu'à l'infini ; il avait besoin de divinités moins lointaines. Avec sa féconde imagination, il tissa des légendes autour de ses Dieux, il leur fabriqua des généalogies, leur donna une famille !... leur prêta des amours et des aventures merveilleuses qui paraîtraient grotesques, si elles n'étaient autant d'allégories, et ainsi il leur fit un corps et les rendit vivants et familiers. Il ne pouvait s'expliquer des sautes de bonnes et de mauvaises fortunes dans sa destinée, il les attribua aux caprices des puissances supérieures, il tâcha de se les rendre favorables par des holocaustes. Quand l'homme ne peut arriver jusqu'au Dieu suprême, il le fait ainsi descendre jusqu'à lui. Le phénomène s'est reproduit dans toutes les religions, dans le Christianisme même. Dans ce rêve enfantin et grandiose de l'Occident, les hommes vivaient la lutte des Dieux et les Dieux la lutte des hommes ; la divinité et l'humanité étaient mêlées comme l'eau et le vin dans le calice du prêtre catholique. Et par cela même, il a créé des ondes et des ondes d'adoration, de foi et d'espérance. Il a élevé des temples aux lignes pures, dont chaque débris nous est devenu précieux comme un parchemin de noblesse. Il a infusé dans une nation entière une vigueur, une force, qui lui ont donné les plus belles victoires. Il a enfanté cette sagesse que nous appelons philosophie. Il a créé

des écoles pour la culture de l'âme, comme celle des stoïciens où l'on s'entraînait à la vertu, à l'austérité, au mépris de la douleur. Au XIII<sup>e</sup> siècle, il était encore si vivant que, pour ses chants, Dante invoque « le bon Apollon, les Dieux, les Déesses, les Muses », comme Homère l'avait fait plus de deux mille ans auparavant. Ce rêve a produit des accumulateurs de beauté, d'harmonie, d'art, de pensée qui nous fournissent encore des énergies supérieures. Il y a des médecins qui ordonnent à certains de leurs malades neurasthéniques, comme remède spirituel, la lecture d'Épictète et de Marc-Aurèle. Le rêve hellénique a fait plus encore et a préparé la voie au Christianisme, son ennemi futur. C'est là une saisissante révélation de ce travail de la Providence qui crée en moi une admiration perpétuelle.

Quand de la Mythologie on passe à la Bible, on a, comme Dante, au commencement de son voyage, l'impression « d'une forêt obscure, épaisse et âpre qui renouvelle la peur » « la selva oscura selvaggia aspra e forte che nel pensiero rinnova ». Je connaissais la Bible, c'est-à-dire l'Ancien Testament, comme la généralité des Latins, par ses célèbres versets. C'est en Angleterre que je l'ai lue pour la première fois. J'étais vite tombée sous son charme oriental. J'avais senti sa puissance psychique au point de percevoir au toucher le fluide particulier qui se dégage de ses feuillets. Toutefois, je n'avais pas compris sa philosophie et sa force réelle. Sa conception de l'Éternel Dieu m'avait paru singulièrement enfantine et m'avait

plus choquée qu'édifiée. Aujourd'hui, grâce à mon œil objectif, à mon esprit profondément déterministe, le rêve judaïque m'apparaît immense et rigide comme un moule. Il fallait qu'il fût rêvé; ses effets et ses conséquences le prouvent abondamment. Il a produit une grande symphonie dont nous vivrons longtemps encore les vibrations.

Moïse tenait de l'Égypte, où il avait été instruit, la croyance à un Dieu unique, la légende symbolique de la chute de l'homme, tous les personnages du drame de l'Éden. Il laissa de côté la Trinité et l'immortalité de l'âme que le Christianisme devait retrouver. Malgré le buisson ardent, « le tonnerre et les éclairs du Sinaï », les lois religieuses et sociales du Décalogue, dans les cinq livres de Moïse, dans celui de Josué et même des Juges, Jéhovah n'apparaît pas comme le Dieu de l'Univers. C'est le Dieu d'Israël, celui qui, pour que les Hébreux ne sortent pas d'Égypte les mains vides, dit : « Chaque femme demandera à sa voisine, et à l'hôtesse de sa maison, les objets d'argent et d'or et les vêtements qu'elle mettra sur ses fils et ses filles, et vous dépouillerez ainsi les Égyptiens » C'est le Dieu d'un peuple pasteur. Il sait le nombre de ses têtes de bétail, il s'occupe de ses troupeaux. C'est le Dieu d'un peuple de tribus. Il combat tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, comme les Dieux de l'Olympe combattaient, tantôt avec les Grecs, tantôt avec les Troyens. Il préside à la distribution du butin de la guerre, réservant toujours la plus grosse part à la famille d'Aaron, le frère de



Moïse. C'est le Dieu qui « arrête le soleil au milieu des cieux sur Gabaon, la lune sur la vallée d'Ajalon », pour permettre à Josué « de se venger de ses ennemis ». C'est le Dieu qui, à la prise de Jéricho, ordonne « que tout soit brûlé, mais que l'or et l'argent et l'airain soient réservés au trésor de l'Éternel », c'est-à-dire aux Lévites ! C'est surtout le Dieu de la loi du talion qui dit : « Œil pour œil, dent pour dent, meurtrissure pour meurtrissure ».

A mesure que la nation se forme, la conception de Jéhovah s'élève. Il devient le « Tout-Puissant, le Roi des Rois ». Il n'est plus le Dieu d'un seul peuple, mais le Dieu de l'humanité tout entière et l'humanité, personnifiée par Job, s'adresse directement à lui, lui expose ses maux, l'injustice des choses, lui adresse ses douloureux pourquoi ? Il lui demande avec colère : « Si j'ai péché, que t'ai-je fait à toi ? ô surveillant des hommes. Pourquoi ne fais-tu pas disparaître mon iniquité ? » Exaspéré par sa misère, il maudit le jour où il est né et va jusqu'à dire : « J'aime mieux mourir que conserver mes os. *Je suis ennuyé de la vie.* » On lui parle de la Toute-Puissance de Dieu, de l'impossibilité où il est de sonder ses desseins. On lui promet l'oubli de ses peines, il repousse ces consolations banales et déclare « que Dieu ne doit pas être défendu par des mensonges ». Il semble attendre une promesse... la solliciter même... celle de la Résurrection, de l'immortalité... mais elle ne vient pas, elle ne doit pas venir encore, et le grand affligé s'écrie avec amertume. « L'homme se couche et il ne se

relève pas! Tant qu'il y aura des cieux, les hommes ne se réveilleront pas et on ne les fera pas sortir de leur sommeil. » Je ne sais rien de plus tragique que le silence qui accueille ce reproche. Le livre de Job est d'une incomparable beauté. On dirait que toutes les ondes de la douleur humaine, passées, présentes et à venir ont traversé l'âme du poète sacré.

Dans les psaumes, l'inspiration est plus chaude, plus consolante; Jéhovah y apparaît comme le Dieu de l'univers, de la nature, le Dieu « revêtu de lumière », celui qui a créé la face de la terre et qui la renouvelle. L'humanité se plaint encore, mais elle s'est rapprochée de son Créateur, elle le connaît mieux et, avec David, des paroles d'amour, de foi, d'espérance, sortent de son cœur comme dans cet adorable cantique : « L'Éternel est mon berger, je n'aurai point de disette. »

Avec Salomon, l'Ecclésiaste, les Prophètes, le rêve judaïque est porté à son plus haut point. Il prend une ampleur philosophique que les commencements ne faisaient pas prévoir. Jéhovah y apparaît comme le Dieu de la sagesse suprême. Il instruit l'homme, il envoie à ses initiés des visions grandioses et symboliques, il met dans leurs bouches des paroles de force. Ses prophètes annoncent aux hommes plus de bonté, de justice, d'amour et de charité. Les courants psychiques leur portent l'image de Celui qui devait venir, les *films* du drame de la Passion et, chose étrange, ils semblent souffrir avec le Christ dans leur âme et dans leur chair. La science nous expliquera

un jour, et peut-être bientôt, ce beau mystère. Dans le poème de l'Ancien Testament, on peut suivre la montée de l'esprit humain à travers les ténèbres de l'enfance, et cette montée est infiniment touchante et merveilleuse. Les poètes qui l'ont composé étaient bien et divinement inspirés. Ils ont donné aux hommes l'immense consolation de pouvoir se plaindre de Dieu... à Dieu même... et de chercher, dans ses réponses l'espoir dont ils avaient besoin. C'est là ce qui fait de la Bible le livre de l'humanité militante; c'est là le secret de son pouvoir occulte et bienfaisant. Et puis, au rêve spirituel, se mêle comme toujours le rêve romanesque. Cette première partie est semée de légendes, de contes, animée de héros et d'héroïnes. Le Cantique des Cantiques y jette des paroles qui sont comme des chatoiements de diamants et de rubis. Il faut être doué d'une imagination de théologien pour y voir le symbole de l'amour du Christ pour l'Église! Dans le trésor de la poésie orientale, il y a nombre de cantiques des cantiques et on les chante sur le seuil des tentes à l'orée du désert. Ces ondes de beauté métaphysique, qui traversent l'histoire sanguinaire et voluptueuse des Israélites, la purifient comme un courant électrique, la dominent au point de faire oublier ses crimes.

Avec un curieux plaisir, j'ai vu reparaître dans la pourpre de l'Ancien Testament, le *fil vert* de la Mythologie et nombre de ses figures allégoriques, tels le serpent d'où, selon le symbolisme hindou, sort le *globe terrestre*; le tonnerre et les éclairs de

Zeus, le prince Satan qui vient de la Perse et que l'on voit converser familièrement avec Jéhovah, les Titans! Le passage qui les ramène en scène m'a causé un véritable sursaut intérieur. Au chapitre vi de la Genèse, il est dit : « Or, quand les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, *les fils de Dieu* virent que les filles étaient belles et ils prirent des femmes d'entre toutes celles qui leur plurent. » Plus loin : « Les Géants étaient sur la terre en ce temps-là, et aussi dans la suite, parce que les *fils de Dieu* venaient vers les filles des hommes et elles leur donnaient des enfants; ce sont les hommes puissants qui, dès les premiers temps, furent des gens de renom! » Ne serait-ce pas de là que le Christ a été nommé Fils de Dieu? Quelle effrayante profondeur cela donne à notre histoire.

Les modernistes peuvent puiser à pleines mains dans la philosophie de l'Ancien Testament! Ils y trouveront des pensées comme celles-ci : « L'homme n'a-t-il pas sur la terre un service de soldat? » — « Qui est celui qui obscurcit mes plans par des discours *sans science*. » Voici une promesse qui réjouira le cœur des pacifistes, que l'on pourrait inscrire au fronton du palais de la Haye : « Alors ils forgeront de leurs épées des hoyaux et de leurs lances des serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre et on n'apprendra plus la guerre! » Et quelles expressions magnifiques on y rencontre! Job dit : « Tant que l'esprit de Dieu sera dans mes narines. » J'y

ai retrouvé nombre de ces paroles, sorties des lèvres que le charbon ardent avait touchées, qui se sont imprimées dans l'âme humaine, que les générations se sont transmises, que j'avais apprises de ma mère, que je répète à mon tour; celle-ci par exemple : « C'est lui qui fait plaie et la bande. » « Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Éternel. » Et, à constater que, parmi tant de paroles de secours, pas une ne contient net et clair l'espoir de l'immortalité, on est déconcerté, on se sent vraiment « dans une forêt obscure, âpre et sauvage ». Moïse avait-il craint que cette croyance n'enivrât l'imagination voluptueuse des Hébreux, et ne les inspirât à créer un autre Olympe? C'est bien possible. C'est Dieu qui choisit la nourriture spirituelle de l'homme. Dans le Judaïsme, les châtimens et les récompenses étaient restreints à la vie temporelle. Ce sont les portes du *Paradis terrestre* que Dieu ferme derrière Adam et Ève, mais non les *portes du Paradis céleste*; et dans la Genèse, il n'est pas, il ne saurait être question de la Rédemption qui impliquerait la vie future. C'est en spiritualisant le Messie que les Apôtres et les théologiens ont rattaché le Nouveau Testament à l'Ancien. Dans le rêve romanesque, cela s'appellerait une trouvaille; dans le rêve métaphysique, cela s'appelle une révélation. Est-ce là une supercherie? Non, l'esprit humain s'était élevé, voilà tout. La croyance à la Rédemption devait être la pierre angulaire de l'édifice chrétien, l'agent principal de l'évolution qui allait mêler l'âme orientale à l'âme occidentale.

Quand on lit les dernières lignes du poème biblique on voit se lever « le soleil de justice qui donne la santé » on voit, comme le poète florentin, « le sommet de la vallée obscure revêtu déjà des rayons de la planète qui guide fidèlement en tout sentier ». Ce sont ceux du Christianisme levant.



Le Christianisme ! Sa morale existait déjà chez les Égyptiens. L'interrogatoire qu'Osiris faisait subir à l'Âme qui comparaisait devant lui en témoigne. Pour être absoute et admise à voir face à face la Majesté divine, elle devait prouver : « qu'elle avait respecté les dieux, montré de l'équité envers les hommes libres, de la bonté envers les esclaves, de la charité envers les pauvres et les faibles ; faute de quoi, elle était condamnée, soumise à des tortures et, miséricordieusement, s'abîmait dans le néant ».

Quand la Perse, grâce à Zoroastre, détenait le record de la sagesse, elle célébrait chaque année la fête de l'égalité. Le roi se mêlait à la foule, s'entretenait avec les plus utiles de ses sujets. Les agriculteurs, les artisans, s'asseyaient à sa table et à celle des satrapes. Il avait coutume de leur dire : « De votre labeur nous recevons notre nourriture, et, de nous, vous tenez votre tranquillité et votre aisance. Nous sommes donc nécessaires les uns aux autres, vivons comme des frères dans la paix. » Ceci n'empêchait pas les grands frères d'opprimer les petits frères...

mais l'idéal était là. — Il a peut-être toujours existé dans l'âme de la terre. De temps à autre, il s'est incarné chez un individu qui l'a extériorisé en paroles plus ou moins éloquentes. Puis, il a été étouffé par les forces ennemies; par la cupidité, par l'égoïsme, par l'ambition, et les hommes ont continué et continuent à s'entre-tuer, à s'entre-dépouiller; mais chacune de ses incarnations a fait parmi nous plus de chaleur et de lumière. Un jour, bien lointain encore sans doute, il triomphera; son triomphe sera la fraternité, la divine fraternité que nous ne connaissons pas encore.

Ce fut là aussi le rêve du Christ; mais combien plus grand! Il s'y mêle une spiritualité, puisée à des sources profondes, qui devait ouvrir un peu plus l'âme humaine. Ce rêve est contenu tout entier dans les quatre Évangiles. Quand, des ondes de pensées ardentes, tumultueuses, étroitement encaissées, de l'Ancien Testament on entre dans celles du Nouveau, on a l'impression de voguer sur un fleuve paisible et cela semble bon, cela semble meilleur.

Pour la première fois, j'ai lu entièrement le poème chrétien. Son charme oriental, son mysticisme m'ont pénétrée. Pour la première fois, j'ai vu le Christ. Le Christ! Nous ne possédons de lui aucune image physique, mais nous lui avons donné de beaux traits réguliers; des yeux bleus, des cheveux blonds un peu longs, partagés sur le front, rejetés derrière les oreilles, une barbe blonde également, une taille élevée, une physionomie grave, austère, adoucie par

la bonté des lèvres. Nous l'avons vêtu d'une robe sans couture et ainsi, par suggestion, il s'est imprimé dans des millions de cerveaux humains. Il a été le Dieu qui a habité parmi nous. Il fallait qu'il vînt pour mettre en activité de nouvelles forces psychiques, pour nous rapprocher de l'Au delà. Il a jeté dans l'âme de la Terre des espérances nouvelles, des consolations, des bouées morales. Il a inspiré la folie de la croix, des amours exaltés, des sacrifices héroïques. En son nom, on a aimé et haï, on a sauvé et tué, on a pardonné et persécuté, on a guéri et torturé. Le Christ vieux de 1900 ans est toujours jeune, son magnétisme divin agit toujours, il est de ceux qui ne peuvent périr. Je savais tout cela, et cependant, je n'avais jamais pu partager l'amour et l'adoration qu'il a fait naître. Il y avait même en moi, contre lui, une hostilité latente, que je n'aurais pas avouée à mon ombre, et dont j'avais quelque honte. La faute n'était pas toute mienne. On présente mal la figure du Christ, on la découpe en morceaux et aucun de ces morceaux ne donne sa personnalité vraie. On débite sa doctrine en versets, en textes; on l'obscurcit par ignorance ou incompréhension, par les commentaires des épîtres... On ne sent ni son humanité, ni sa divinité, il semble planer entre ciel et terre. Malgré cela, à cause de cela peut-être, il a touché les âmes religieusement sensibilisées, et il a conquis la foule par le côté dramatique de son histoire; mais il laisse les profanes, tels que moi, froids et indifférents.

Au cours de la lecture des Évangiles que je viens

de faire, il m'est apparu dégagé du fatras théologique, du dogme, des fables. Je l'ai senti revêtu d'une autorité irrésistible. J'ai découvert en lui une largeur de pensée que je ne soupçonnais pas, une philosophie généreuse, une bonté, une indulgence infinies. Il m'a conquise intellectuellement, charmée par son mysticisme d'illuminé. J'ai pour lui, maintenant, une admiration profonde et la pitié tendre qu'inspirent les victimes des sacrifices. Il était bien un des Grands Initiateurs, le plus grand sans doute. Il était surtout, comme il se plaisait à le répéter, « Le Fils de l'Homme ». Je crois comprendre comment s'est formé ce rêve qui devait renouveler l'âme occidentale.

La circoncision et le monothéisme mettaient, entre les Juifs et les autres nations, une barrière qui les isolait entièrement. Ils étaient, du reste, le plus exclusif des peuples. Ils se croyaient les favoris de Dieu. Leur esprit s'était concentré sur les Écritures qui leur promettaient un libérateur et un empire plus puissant que celui des Assyriens. Elles étaient leur littérature, leur poésie, leur nourriture spirituelle. Ils aimaient les disputes métaphysiques, comme les Grecs aimaient les disputes philosophiques. La liberté de jugement, concédée à chacun, avait engendré une quantité de sectes. Le Temple, les synagogues, n'étaient pas seulement des lieux de prière, mais des écoles, des champs de polémiques ardentes. Par les Esséniens et les Pharisiens, chez qui la pensée grecque s'était infiltrée, la doctrine de l'immortalité de l'âme y avait pénétré et alimentait la controverse. C'était

dans la synagogue, sans doute, que Jésus enfant avait appris à lire et dans les Écritures mêmes; son esprit en avait été saturé. Saint Luc nous raconte que, vers l'âge de douze ans, ses parents l'ayant conduit à Jérusalem pour la fête de Pâques, il était resté dans le Temple. Ils le retrouvèrent après trois jours, discutant avec les docteurs de la Loi; aux reproches qu'ils lui adressèrent, il répondit : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père? » Il avait déjà, dirait-on, pris conscience de sa mission. Le travail occulte de la Providence était commencé dans son cerveau; et ce travail allait se poursuivre pendant vingt et un ans! Les plaintes de Job, qui sont celles de l'humanité, avaient trouvé un écho en lui; le bouc émissaire, que l'on chargeait des péchés d'Israël et qu'on envoyait mourir au désert, lui suggéra peut-être le désir héroïque de se charger des péchés du monde, et de s'offrir en sacrifice pour détourner de lui châtiments et douleurs. Par révélation ou auto-suggestion il s'identifia avec ce Messie qui devait « guérir les cœurs brisés ». N'était-il pas le dernier rejeton de cette maison royale de David, d'où il était écrit qu'il sortirait? Pendant qu'il travaillait de ses mains, que, solitaire, il se promenait dans la campagne de Galilée, une doctrine nouvelle : le sermon sur la montagne, la *prière unique* au Père qui est dans les cieux, s'élaborait derrière son front. Puis, s'exaltant de plus en plus, il rêva d'une perfection spirituelle qui n'avait pas été atteinte encore. Il dut relire souvent, j'imagine, les prophéties concer-

nant le Messie, et, s'enivrant de son propre sacrifice, il dut répéter avec une volupté de mystique : « Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup. »

Quand l'élaboration voulue fut achevée, il entra dans le vif de sa mission. Il alla se faire baptiser dans le Jourdain par Jean-Baptiste, un nouveau prophète, qui se disait le précurseur de « celui qui devait venir ». Un jour, dans la synagogue de Nazareth, s'étant levé pour *lire*, on lui présenta le livre du prophète Isaïe et, l'ayant ouvert, il trouva l'endroit où il est écrit : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, etc... » et, ayant replié le livre et l'ayant rendu au ministre, il s'assit et déclara que cet envoyé était lui-même. Cette scène est pour moi une des plus vraies et des plus impressionnantes du Nouveau Testament, elle m'a appris que Jésus savait lire !

Pendant les trois années qui suivirent, dans le Temple, sous le portique de Salomon, dans les synagogues, sur la rive du Jourdain, de la mer de Galilée, sur les collines environnantes, il prêcha ce que nous avons appelé « le christianisme ». Il donne en paroles chaudes, douces et tendres, son rêve d'enfance et de jeunesse, ce rêve qui devait affecter des millions de créatures. Il représente Dieu, non plus comme un justicier implacable, non plus comme le Dieu d'un peuple choisi, mais comme le Dieu de l'humanité entière, comme un père bon et miséricordieux avec lequel il est en constante communion. En son nom,



il promet l'immortalité, un royaume des cieux, où les affamés de ce monde seront rassasiés, les affligés consolés, les petits exaltés. Et, chose plus inouïe, il proclame bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui sont pauvrement doués, parce que leur part de gloire sera double. Il tâche de faire connaître ce Dieu-père qu'il veut donner aux Terriens. Par des similitudes ingénieuses, bien orientales, il rapproche ce royaume et le rend tangible, pour ainsi dire. Il parle de fraternité comme personne n'en avait jamais parlé. Il répète sans cesse « Aimez-vous les uns les autres ». Il sait bien que le bonheur de la Terre serait là ! Puis, il demande à l'homme un effort qu'il n'avait jamais donné, qu'il n'a pas donné encore, du reste, celui qui consiste à rendre le bien pour le mal ; au lieu d'infliger meurtrissures pour meurtrissures, il veut qu'on *aime ses ennemis*. Il prêche le renoncement aux biens de ce monde ; il déclare que, pour le service de Dieu, on doit tout quitter, père, mère, famille et patrie. Et, descendant dans les profondeurs de l'âme humaine, il affirme que le désir seul de l'adultère, du vol, de l'homicide, constituent le crime. Il crée ainsi le *péché de pensée*. Cela n'a l'air de rien et c'est immense.

Et l'on voit Jésus pratiquer ces choses extraordinaires. Il croit posséder le pouvoir de remettre les péchés et en use généreusement, avec une joie que l'on devine. Il parle plus de récompenses que de châtiments. *Il ne menace du feu éternel que ceux qui refusent de nourrir, de vêtir le pauvre.* Il va

aux parias qui n'osent venir à lui, les plus douces paroles sont pour les pécheurs, pour les pécheresses surtout ! Il a pitié de la foule qui le suit, il sent sa faim et sa fatigue, il la nourrit et la fait asseoir. Il était bien « le Fils de l'Homme ». Oui, il a pitié, mais sa pitié ne s'étend pas jusqu'à l'animal. Il avait pour lui l'indifférence de l'Oriental, j'en ai toujours eu du regret et de l'étonnement. Il est vrai que ses lois de bonté envers les hommes ont été si peu comprises, si peu respectées, que des lois de bonté envers les créatures inférieures ne l'eussent pas été du tout. L'heure de la justice n'était pas venue encore pour elles, il n'y a pas d'autre explication possible.

J'ai entendu des mères dire craintivement que Jésus avait été dur pour les siens ; il vivait sur un autre plan et les mystiques ne sentent guère les liens de la chair ! Il aimait mieux ses disciples que sa propre famille ; ils étaient, comme il les appelle, « ses petits enfants », ceux qui devaient le continuer. A l'encontre des Juifs qui ne faisaient pas de prosélytes dans la crainte, sans doute, d'être trop nombreux à partager l'empire qui leur avait été promis, Jésus dit à ses apôtres : « Enseignez toutes les nations » ; il n'exclut pas les païens, les Gentils, du royaume des cieux, il veut que son église soit universelle comme la prière qu'il nous a donnée. Quelle profondeur de philosophie il y a là-dedans.

Il nous est difficile à nous, dont les oreilles sont blasées sur cette doctrine, au point de ne plus l'entendre, de concevoir l'effet qu'elle produisit dans

les synagogues. Elle dut déchirer le voile du Temple. Pour les sacrificateurs, les docteurs de la loi ancienne, elle constituait un blasphème, une hérésie. Il me semble voir Jésus discutant avec eux, ponctuant ses arguments de l'index et du médius, de ce geste grave et impressif de l'Oriental. Il me semble voir ces auditeurs ramasser et serrer avec colère le pan de leur vêtement pour l'interroger et le confondre. Il me semble voir une foule d'yeux noirs menaçants, rouler autour des yeux bleus du Messie, et des barbes frémir d'indignation.

Jésus sentait bien le danger auquel il s'exposait, il n'en continuait pas moins sa prédication. Il avait commandé aux vents et à la mer de Génésareth, il ne put pas commander à la haine qui grondait autour de lui, parce qu'il devait mourir de cette haine. A mesure que l'heure du sacrifice suprême avance, on sent sa tristesse augmenter ; il parle souvent de sa fin prochaine, il multiplie ses instructions à ses apôtres. Il se retire plus fréquemment dans la profondeur des bois pour prier, pour communier avec Son Père céleste. On peut deviner qu'il regrette son petit troupeau, qu'il regrette de ne pas voir son Église debout. Toutefois, il sait ce que les prophètes ne savaient pas, — *qu'il faut mourir pour naître*. Il meurt pour son idéal qui était le bien de l'humanité. S'il avait pu voir ce qui allait sortir de son rêve, il eût été crucifié deux fois ; espérons que cela lui a été caché ! Au dernier acte du drame, tout ce qui est humain en lui proteste, tout ce qui est divin se soumet. Il sent

l'amertume de la trahison, la douleur de se voir renié, les affres de la mort... Il est bien « le Fils de l'Homme »... et Dieu en soit loué.

Pour les docteurs de la loi ancienne, Jésus était un moderniste ; c'est-à-dire l'avenir. L'avenir a toujours contre lui les forces du passé. Ceux qui le portent peuvent mourir, mais lui triomphe toujours... jusqu'à ce qu'à son tour, il soit devenu le passé, l'immortel vaincu. On ne peut s'empêcher de sourire humoristiquement en songeant que, quatre siècles plus tard, s'il était réapparu à Rome et y avait prêché sa doctrine, il aurait été plus cruellement traité par son Église que par la synagogue de Jérusalem !... C'est là le mouvement de la vie !

J'ai lu ce poème de l'Évangile en romancier, en littérateur, je l'avoue. Il m'a délectée comme quelque chose de très beau peut le faire encore. J'en ai joui davantage, et je l'ai peut-être mieux compris, que ceux qui le lisent par devoir ou par habitude religieuse. Les apparitions du Christ après sa mort, donnent l'impression de phénomènes spirites. Dans toute la dernière partie, il y a comme une atmosphère lumineuse.

Quand on connaît l'Orient, l'Évangile semble vécu d'hier. Quelques désillusionnantes que soient les contradictions qu'on y rencontre, elles prouvent que les apôtres ne se sont pas concertés pour les écrire. Par exemple, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, dans leur récit de la crucifixion, disent que les femmes qui avaient suivi Jésus de Galilée, Marie-Magdeleine,

Marie mère de Jacques et de Jean et la mère des fils de Zébédée... « se tenaient loin, regardant ce qui se passait ». Ils ne mentionnent nullement la présence de la Vierge. Saint Jean, seul, l'amène au pied de la croix et fait dire à Jésus, désignant le disciple qu'il aimait : « Femme, voilà ton fils. » Ceci, j'en suis certaine, a été ajouté par les théologiens... et cela sonne faux. En Orient, les femmes n'auraient pas assisté à la crucifixion, elles auraient « regardé de loin ». Il me semble même voir leur groupe.

Je doute encore que, dans une de ses paraboles, Jésus ait jamais dit que le grain de sénévé peut devenir *tellement grand* que les oiseaux du ciel y viennent faire leur nid. Les oiseaux du ciel nichant dans les branches d'un légume ! O saint Matthieu ! ô saint Luc !.....

Dans la douceur du Nouveau Testament, on ne sent pas le dogme ; il n'est qu'une tendre exhortation au bien, qui est le secret du bonheur. De temps à autre, cependant, éclate une note dure et discordante comme celle des paroles célèbres. « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, etc. » Encore une trouvaille de théologien ! On ne voit pas le Christ disant cela ! Ces mots étaient *chargés* en vérité, car ils ont causé la mort de millions de créatures. Ils ont été une des grandes forces motrices de l'évolution chrétienne, une des plus douloureuses qui aient été vécues. C'est le cas de répéter avec Pilate :

« Ce qui *est*, est écrit, ce qui est écrit, je l'ai écrit »  
 et, selon moi, devait l'être.

Quand je suis arrivée à la fin du dernier Évangile, de cet Évangile qui commence comme un monologue de Platon et finit par le mot hébraïque, « amen », j'ai embrassé, dans un long vol de pensée, tout ce qui était sorti de ce petit volume à demi refermé sur mon pouce gauche, je me suis rendu compte qu'il était un formidable accumulateur de forces spirituelles et j'ai éprouvé cet effroi que donnent les grands mystères de la Nature.

La forme blanche et brillante qui sortit du tombeau de Jésus était sa doctrine, le vrai Christianisme.... ce n'était encore qu'une apparition, hélas ! Au « Quo vadis Domine ? » que saint Pierre adresse au maître sur la Voie Appienne, à Rome, il dut répondre : « Je vais à Rome pour être crucifié par mes apôtres et leurs successeurs ! » La légende le sait.... mais l'Histoire le raconte.... et le prouve.

Le prophète du Jourdain devait naître sur les bords du Tibre. C'était là, dans la capitale du monde civilisé que le raccord entre le paganisme, le judaïsme et le christianisme devait se faire. C'était là que le Dieu unique devait rencontrer les dieux de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de Rome même, pour les absorber et les transformer. C'est à Rome seulement que, du rêve de Jésus, pouvait sortir l'Église catholique.

On me dit qu'une compagnie vient d'envoyer en Palestine, des acteurs, des artistes, des appareils



cinématographiques pour reconstituer et reproduire le drame immortel. Nous allons donc pouvoir revivre les ondes d'émotions vécues il y a près de deux mille ans. Nous en avons besoin encore, paraît-il ! Ces miracles modernes me transportent d'admiration et me donnent un enfantin regret.

L'Église catholique romaine? Ici, je sens « le Pourquoi? » terriblement secoué par des vagues de fond; je me trouve devant la pointe, la plus élevée, la plus périlleuse de ma croisière. Vais-je réussir à la doubler sans naufrager dans l'injustice, ce qui serait le plus humiliant des naufrages?

L'Église catholique! Combien y en a-t-il parmi ses deux cent cinquante millions d'adeptes, qui se rendent compte de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est réellement. Ses amis ne connaissent que ses combats et ses triomphes, ses ennemis que ses erreurs et ses crimes. On ne peut mettre son histoire qu'expurgée entre les mains de la jeunesse. Elle laisse un souvenir d'ennui tel, que personne n'est tenté de la lire *in extenso*. C'est une sécurité pour elle.

Un jour, en province, chez une amie où je me trouvais, la conversation roulait sur la politique; son mari, très réactionnaire, reprochait à un député, les méfaits de la République :

— Que voulez-vous, répondit-il, la République fera comme l'Église, elle s'amendera et se perfectionnera.

— L'Église n'a pas eu, que je sache, à s'amender ni à se perfectionner, répliqua sèchement notre hôtesse.

— Oui, mais vous ne savez pas, voilà le malheur ! fit M. X. en souriant. Sa politique a été plus malhonnête que la nôtre, quelques-uns de ses papes ont été des criminels avérés.

La colère empourpra le visage de ma pauvre amie : « Ce sont des calomnies ! Je ne croirai jamais cela... jamais ! » ajouta-t-elle en fichant son crochet dans sa pelote de laine.

La foi de l'ignorance est la plus invincible qu'il y ait.

Dans une des plus fortes comédies modernes, *Les Affaires sont les Affaires*, d'Octave Mirbeau, un bourgeois enrichi et mécréant dit à un noble appauvri et croyant : « Vous ne savez même pas ce qu'elle est, l'Église ! » Il le savait par intuition, lui, le manieur d'hommes et d'argent ! et, dans son apostrophe, on sent percer l'admiration et l'envie.

L'Église catholique romaine ! La Grande Prostituée ! La Femme Rouge ! Ses ennemis fanatiques l'ont quelquefois stigmatisée ainsi. C'est de la littérature cela... Ce sont des injures ridicules et qui témoignent d'un manque absolu de philosophie et d'une ignorance grossière. Elle est, je crois, tout simplement, *la grande incomprise*. J'ai eu moi-même, à son égard, toute l'intransigeance que peut donner la vision subjective. Un sentiment que je ne m'explique pas, me poussait à rechercher ses méfaits plutôt que ses bienfaits et, à les constater, j'éprouvais

un plaisir pervers. Sa politique, sa morale, sa tyrannie révoltaient tout ce qu'il y avait de meilleur en moi et ce meilleur me rendait injuste. Aujourd'hui qu'il m'est possible de la considérer d'une manière objective et non isolément, son œuvre m'apparaît si colossale, en même temps si inéluctable, que les hommes disparaissent, je ne vois plus que Dieu, le moteur suprême. Sa lutte, ses victoires, ses défaites ont été celles de l'humanité. Elle a été le jouet de la vie. Elle a souffert toutes ses ironies; ses coups de retour lui ont été particulièrement durs et j'éprouve pour elle, maintenant, une pitié tendre. Elle est la *continuation de l'Histoire Romaine*! Combien y t-il de Français et de Françaises qui le savent? Elle a été portée sur le trône des Césars parce que, de là seulement, elle pouvait « renouveler la face » de l'Occident. On a donné comme un miracle l'établissement du Christianisme dans la Rome païenne. Les miracles sont toujours préparés de longue main par la Providence. Quand un événement inattendu, extraordinaire, une guérison inespérée se produisent, soyez sûrs que des forces invisibles y ont travaillé à notre insu. Le Paganisme, qui allait mourir, attendait le Christianisme dont il avait besoin pour son évolution; l'Église judaïsante, qui s'était établie à Jérusalem, aussitôt après la mort du Christ, avait besoin aussi du Paganisme pour se transformer et accomplir la tâche fabuleuse qui lui avait été assignée. Comme le dit un proverbe espagnol : « Dieu écrit droit sur des lignes qui sont de travers. »

Rome était la ville sainte de l'Occident. L'enceinte de la cité antique avait été tracée selon les rites latins ou étrusques. Elle avait pris les dieux de la Grèce, et ses théologiens lui en avaient fabriqué une multitude d'autres. Elle avait deviné toutes les forces de la vie, celles qui conduisent l'homme du berceau à la tombe, qui engendrent la douleur, la joie, l'amour, celles qui produisent les fruits et les fleurs du sol — le vêtement même. — Et ce n'étaient point là des abstractions métaphysiques, des symboles, mais des puissances vivantes qui avaient une personnalité, des noms, qu'elle adorait et priait sans cesse. Le nombre en était si grand que les prêtres seuls pouvaient les cataloguer. Avec son esprit législateur, Rome avait, pour ainsi dire, enrégimenté l'Olympe et créé une loi religieuse avec les dogmes et le culte. Cette loi faisait partie intégrante de l'État, on n'y pouvait rien changer sans un décret du Sénat. Elle réglait les rapports de l'homme avec les divinités, les rites, les formules de prière et cela avec une minutie qui semble ridicule. Tive-Live en y faisant allusion dit : « Ce sont de petites choses, mais c'est en ne dédaignant pas ces petites choses, que nos pères ont fait Rome si grande. » Et, de fait, ces petites choses y maintenaient l'*unité*, cette force immense que plus tard l'Église catholique devait obtenir à si cher prix. La religion avait des pontifes, des prêtres, des jurisconsultes sacrés, mais ils ne purent jamais se rendre indépendants, parce qu'ils étaient privés d'initiative et du pouvoir exécutif. Ceci semblait fait pour dimi-

nuer la résistance opposée à l'établissement du Christianisme.

Aucun peuple n'a eu autant de religion et si peu de sentiment religieux que les Romains. Tous les actes de leur vie, la naissance, la prise de toge, le mariage, les anniversaires, étaient des actes religieux et solennisés comme tels. Ils avaient des processions sans nombre, des fêtes pour toutes les circonstances, pour les semailles, pour la moisson, pour les morts. Ils faisaient des vœux pour le salut d'un enfant cher, pour le retour victorieux d'un ami, pour la guérison de leurs malades. Les murailles de leurs temples étaient couvertes d'ex-voto — comme devaient l'être plus tard celles des églises chrétiennes. — Le pauvre Terrien a toujours eu la même foi, parce qu'il a toujours les mêmes douleurs.

Les Romains consultaient les dieux sur tout; ils croyaient, comme toute l'antiquité, qu'ils pouvaient correspondre avec eux par la magie, par une infinité de signes, par l'arrangement des entrailles des victimes, sacrifices que les prêtres interprétaient moyennant rétribution. La religion officielle avait fait aux Romains une âme officielle, pour laquelle la forme était tout. Ils en étaient arrivés à croire que, comme eux, les divinités tenaient surtout à la correction du rite et du geste. Ils les traitaient d'égal à égal. Ils cherchaient à acheter leurs faveurs et, quand ils y mettaient le prix, ils attendaient en retour de recevoir beaucoup. Selon eux : « La piété donnait droit à la fortune ».



Cette religion d'état avait subi toutes les vicissitudes politiques. Elle s'était affaiblie avec la république, Auguste la rétablit. Si l'on en croit les inscriptions, chaque empereur avait rétabli quelque chose. Son siècle fut appelé « le siècle dévot ». Toute la littérature est religieuse. Horace, Tibulle, Ovide ont chanté les Dieux. Il y eut une splendide flambée de foi païenne. C'était le dernier éclat de la lampe qui doit mourir. Dès les premières heures, l'humanité a frappé aux portes de l'Au delà, sous Auguste, ce fut une *ruée*. Les dieux, les démons, parlaient en songe aux hommes — on le croyait du moins... et ce que l'on croit devient réel. On croyait aux enfers, à la résurrection des morts, l'imagination enfantait des prodiges. Le surnaturel paraissait naturel. Ce phénomène s'est produit à la veille de toutes les évolutions, et l'évolution était proche. L'âme humaine manquait de spiritualité, c'était un temple splendide, nu et vide, que la Providence s'apprêtait à remplir. Pour cela, il fallait que la myrrhe d'Orient se mêlât au vin de l'Occident; et ce mélange se fit d'une manière merveilleuse.

Pour comprendre l'œuvre de l'Église catholique romaine, comme du reste toute l'œuvre divine et humaine, et la considérer avec quelque justice, il ne faut jamais perdre de vue cette vérité absolue que la lutte est l'*élément générateur* de vie, que sans la lutte, elle ne pourrait ni exister ni se renouveler... *La croix aux bras inégaux, aux traits qui se contrarient* en est le symbole révélateur.

Comme toutes les grandes choses, l'Église catholique romaine a commencé très humblement, et les êtres de son commencement eussent été incapables d'imaginer même la parabole qu'elle était appelée à décrire.

Le rêve de Jésus avait créé, à Jérusalem, une sorte d'Église judaïsante dont les quinze premiers évêques furent circoncis et baptisés — ce qui prouve combien leur foi était hésitante. En obéissance au Maître qui avait dit : « Allez et enseignez toutes les nations », quelques apôtres s'en détachèrent et portèrent l'Évangile de la charité dans les grandes villes d'Orient, puis, saint Pierre et saint Jacques furent dirigés sur Rome. Ils y arrivèrent comme Jésus l'avait prescrit : « sans or ni argent, sans sac ni valise ». Les humbles pèlerins reçurent l'hospitalité de saint Pudens qui avait deux filles, Praxède et Pudentienne, — ce furent là, je crois, leurs premiers convertis. L'âme chaude encore de leur communion avec le Christ, ils racontèrent, aux petits qu'ils purent réunir, le drame légendaire de l'Éden, l'Incarnation du Dieu sauveur, sa vie, sa mort. Ils leur révélèrent l'existence d'un royaume céleste où tout était joie, délices, amour ; d'un enfer où tout était douleurs, tourments et haine. De ces deux royaumes, ils dirent posséder les clés et ils en promirent l'entrée, moyennant la cérémonie du baptême, qui devait effacer tous les péchés. Il y avait bien là de quoi faire des prosélytes et ils en firent ; d'abord parmi ceux que le Christ Lui-même aurait appelés, parmi les déshérités, les esclaves, les brebis

galeuses. Ils formèrent une secte dont les membres s'entraînèrent à la difficile pratique de l'Évangile. Ils mirent en commun leur misère et leurs biens, ils s'assirent à la même table et, comme avant-goût du paradis, « les affamés furent nourris, les nus vêtus, les affligés consolés. » La grande dame romaine appelait la pauvre « ma sœur », le patricien traitait l'humble tâcheron comme un frère, et l'on devine sans peine l'espèce de volupté que leur donnaient ces sentiments nouveaux. Ces premiers chrétiens s'entourèrent de mystère, dressèrent leurs autels dans des galeries souterraines hors des portes de Rome. Ils rompirent le pain et burent le vin selon le rite très ancien, persan, je crois, que Jésus avait renouvelé et auquel ils ajoutèrent la foi à la transsubstantiation ; foi qui devait produire de merveilleux effets psychiques. La secte, par sa perfection même, aurait péri, si les persécutions ne l'eussent sortie de la coulisse et mise en scène, où elle fit une admirable figure. Ensuite, les théologiens la prirent en mains et lui imprimèrent le mouvement commun à toutes les religions ; *celui de la spirale* par lequel elles s'éloignent toujours de plus en plus de leur point de départ. Je n'aime pas les théologiens, ce sont des politiciens religieux, « ceux qui obscurcissent les plans de Dieu, par des discours sans science ». Ils l'ont défendue par des mensonges, plus souvent que par des vérités ; ils ont augmenté la douleur de la terre plus qu'ils ne l'ont diminuée. Ils ont été des agents de notre lutte ; ils ont servi et ils servent. Devant ce fait irrécusable, il

faut s'incliner et tâcher de ne pas leur en vouloir trop. Ils étaient nécessaires pour mettre en activité cette force nouvelle qu'était la spiritualité. Comme toutes les forces fraîchement dégagées, elle dépassa la mesure. Le corps que l'on avait, avec raison, aimé et soigné, le corps qui est le berceau de l'âme, ne fut plus considéré que comme un instrument de perdition ; on l'affama, on lui refusa les plus légitimes satisfactions .. la propreté même ! Les disciples de Jésus ne se lavaient pas les mains avant de se mettre à table, comme le leur reprochaient les Scribes et les Pharisiens. Ce petit trait caractéristique, qui se trouve dans l'Évangile, a influé sur toute la discipline de l'Église primitive. Ce monde ne fut plus rien pour les premiers chrétiens ; ils vécurent dans l'Au delà, un Au delà qu'ils créaient. L'effort fut si grand qu'il produisit une espèce d'hystérie spirituelle. Ils connurent la volupté de la douleur, ils la recherchèrent même. Dans l'amphithéâtre, ils moururent comme si la mort était une jouissance céleste. Ils eurent des visions, des extases, ils prophétisèrent, ils crurent voir des démons — et ils les chassèrent. — Leur imagination, chauffée à blanc par les prédications, exaltée par le surnaturel païen, fabriqua des légendes, des saints, comme les Romains avaient fabriqué des divinités ; et, chose merveilleuse, des profondeurs du rêve chrétien, comme du rêve bouddhiste et païen, sortit la Vierge Mère ! Dans l'Évangile, elle n'apparaît que trois fois, si je ne me trompe. Nous n'avons d'elle que son dialogue avec l'ange, son

cantique, le *Magnificat*, qui est, à n'en pas douter, l'œuvre de quelque théologien poète... puis les paroles qu'elle prononça aux noces de Cana, par lesquelles elles obtint que Jésus avançât l'heure de sa mission par un premier miracle. Avec cela, l'humanité chrétienne a fait un personnage métaphysique de première grandeur. Dans sa logique enfantine, elle lui a attribué un pouvoir immense sur le Dieu à l'Incarnation duquel elle avait servi, et elle a accroché à elle ses espérances... Elle lui a élevé des temples, l'a mise sur ses autels, l'a proclamée immaculée et douloureuse. Dans les cellules de milliers d'artistes, l'image idéale s'est formée et a produit d'immortels chefs-d'œuvre. La Vierge Mère ! Assurément c'est là un symbole et il est dans la Nature. Que cache-t-il ? Cette vérité, peut-être, que *l'homme procède de Dieu et non pas de l'homme*. Je ne peux pas voir autre chose... Il est vrai que je ne vois pas bien profond. Que les philosophes cherchent, le problème en vaut la peine.

L'Église des premiers siècles eut ses romanesques. Ils se mirent à vivre, non pas selon les préceptes de l'Évangile, mais selon leur propre rêve, un rêve morbide qui les déprimait. Alors, comme le Bouddhisme, le Christianisme eut des stoïques, des fakirs qui surent se rendre réfractaires à la douleur ; des cyniques qui dédaignèrent non seulement la propreté mais la décence, qui allèrent jusqu'à brouter l'herbe des champs pour faire acte d'humilité, il y eut des moines broutants. Cette folie asiatique se propagea,

elle fit des moines, et, gagnant le cerveau féminin, elle produisit des moniales. Elle peupla d'anachorètes, de cénobites, les plus affreuses solitudes. Elle jeta dans les sables de Lybie, parmi les rochers de la Thébaïde, des colonies qui y construisirent de véritables ruchers, — l'ébauche des futurs monastères — où l'on inaugura la vie de communauté, et là, sous le ciel ardent et pur de l'Égypte, on pria jour et nuit. La trompette ou le cornet rustique, qui appelait aux exercices spirituels, dut plus d'une fois faire taire les grands fauves et impressionner l'esprit du désert. Ces moines repoussants et sauvages, conduits à Rome par leur primat, y eurent un succès inattendu. Par leurs prédications violentes et imagées, ils exercèrent sur la foule une sorte de magnétisme qui produisit de nombreuses conversions. Des patriciens, des magistrats, transformèrent leurs palais en monastères. Le rêve devint de plus en plus extravagant, il monta jusqu'à la divinité. Sainte Paule, la convertie de saint Jérôme, fut appelée « la belle-mère de Dieu » parce qu'elle Lui avait donné une de ses filles comme épouse mystique!

Ce développement de la vie intérieure, cette floraison de mysticisme nouveau, constituèrent un de ces phénomènes qui semblent faits pour nous révéler la profondeur de notre être. L'âme humaine tenta un effort désespéré pour se libérer de son corps, elle n'y réussit pas, mais ce fut très fou et très beau. Nous ne pouvons pas le regretter. Quand un maître-queux allume ses fourneaux quelque part pour la première



fois, il prépare d'abord ce que l'on appelle un fonds de *cuisine*, des jus, des gelées, des concentrés qui lui servent à faire de très bonnes choses. Eh bien, soit dit sans irrévérence, la Providence a agi de même. Pour soutenir l'Église, Elle lui a préparé un fonds de forces spirituelles qui, pendant mille neuf cents ans, lui ont permis de braver les remous terribles qui se sont formés en arrière de son gouvernail, et de revenir saine et sauve jeter l'ancre à son port d'attache.

La secte chrétienne avait remplacé les sacrifices sanglants par des sacrifices en espèces. C'était peut-être aussi barbare mais moins répugnant d'aspect. Ses prêtres apprirent vite à se servir des clés de saint Pierre. Pour obtenir la rémission de leurs péchés, beaucoup, parmi les nouveaux convertis, se dépouillèrent de leurs biens. L'Église possède bientôt des métairies, des maisons, des boutiques même — plus tard elle aura un trésor et des États. « Le verbe se fit chair » et il eut toutes les convoitises, toutes les ambitions de la chair... quoi d'étonnant?

Toutes les grandes religions... et même les petites, ont manié l'argent du péché. Elles en ont vécu et elles en vivent. Elles sont de plus chargées de le *transmuer en bien*. Si le mal ne devait pas servir au bien, il n'existerait pas. Les plus beaux monuments élevés aux Dieux et à Dieu ont été des monuments expiatoires. L'Église catholique a transmué, plus grandioisement qu'aucune autre, l'argent du péché. Elle l'a transmué en œuvres d'art qui sont la joie, l'éducation de nos yeux — en œuvres de secours qui ont aidé

l'humanité à vivre et à mourir. Saint Paul, l'apôtre philosophe, semble avoir deviné cette admirable et humoristique économie de la nature quand il écrit : « La loi est survenue pour faire abonder le péché, mais là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » Cela enlève au péché le caractère de l'offense à Dieu et donne l'impression de l'équilibre rétabli... et c'est là sans doute la vérité.

L'Église catholique romaine a été un rêve démocratique, un rêve théocratique et un rêve monarchique. Ses rêves se sont tous réalisés, mais pour un bref moment — leur fin l'a laissée humiliée et affaiblie. Sa belle fraternité démocratique a été vaincue par l'égoïsme humain ; elle avait ambitionné la domination spirituelle sur toutes les âmes et elle a perdu à jamais l'Église grecque, l'Angleterre et l'Allemagne... les nations qu'elle avait faites. Le royaume temporel qu'elle avait édifié lui a été enlevé, même les territoires que les rois, comme Pépin, lui avaient donnés « pour la rémission de leurs péchés et le salut de leur âme ». Elle a été sauvée trois fois par ses ennemis, par le paganisme, par la Renaissance, et par la Réforme. N'avais-je pas raison de dire qu'elle a fait le jeu de la vie et non le sien ?

Les religions ne sortent pas toutes faites du cerveau humain ; sous l'inspiration divine elles se forment lentement. Les théologiens chrétiens tirèrent de la doctrine du Christ des dogmes irréductibles, ceux de la Trinité et de l'Incarnation furent d'une élaboration particulièrement difficile. Ils finirent par établir com-

ment le Fils procédait du Père et le Saint-Esprit du Père et du Fils. Après de tumultueuses discussions, ils décidèrent que Marie pouvait être vierge et mère « comme la lumière pouvait traverser le cristal sans le briser ». Le fait que les Terriens — des créatures qui, à quelques mètres de hauteur se confondent avec le sol de leur planète, — osaient faire descendre Dieu jusqu'à eux pour accommoder son immensité à leur petitesse, me semblait grotesque autrefois et provoquait mon indignation comme un blasphème eût pu le faire ! aujourd'hui, j'y vois une preuve de notre devenir ; une grande espérance. Et, toujours en vue de l'éternelle lutte, à mesure qu'un dogme était proclamé, un dogme adverse lui naissait et créait une communauté rivale dont les membres devenaient hérétiques et, comme tels, étaient condamnés, persécutés, torturés par la communauté mère. Étant donné le temps, cette cruauté était nécessaire pour maintenir l'unité. Le manque d'unité eût produit plus de mal, voilà ce qu'il faut se dire. Nestorius, avant de devenir lui-même un hérétique, écrivait à l'empereur Théodose : « César, donnez-moi la terre purgée d'hérétiques et je vous donnerai le royaume des cieux. » Cet homme, au cœur plein de haine, croyait pouvoir disposer du royaume des cieux !... Chacun de nos dogmes a produit des ondes et des ondes de douleur... comme des ondes et des ondes de consolation !... Le jeu de la vie toujours !

Les théologiens fabriquèrent ensuite des lois canoniques, des bulles d'indulgence, des bulles d'excom-

munication, tout un arsenal d'armes spirituelles qui devaient servir à gouverner les peuples et à tenir les rois en échec. Le royaume des cieux, que Jésus avait rêvé dans le morne décor de la Palestine, se transforma sur les bords païens du Tibre. Il y devint un Éden d'or et de pierres précieuses, où la table de l'homme, toujours mise, serait pourvue de choses délicieuses. Par la voix éloquente de ses pères prédicateurs, l'Église jeta en même temps, dans l'âme humaine, des visions d'épouvante et la terreur d'un feu qui brûlait et ne consumait pas. Elle tenait l'homme par son besoin inné de bonheur et sa peur, innée aussi, de la souffrance. Il ne pouvait lui échapper. L'humanité a toujours les croyances qui lui sont nécessaires.

Il serait grand temps que nous eussions le courage de regarder en face le jeu de la vie; ce jeu dont nous sommes les victimes, les martyrs, les héros quelquefois, et que nous eussions assez de philosophie pour ne pas nous en scandaliser et pour comprendre que, quel qu'il soit, il est dirigé par Dieu. Tout ce que l'Église a accompli de bien et de mal l'a été au moyen des clés de saint Pierre qui donnaient accès au paradis et à l'enfer. Elles ont été sa clé de voûte. C'est à juste titre, et c'est d'une jolie ironie, qu'elle les porte dans ses armes. Cette chose symbolique, imaginaire, invisible, dont personne n'a jamais pu constater le pouvoir, à servi à convertir les Barbares du nord de l'Europe, à les amener dans le plan de la civilisation; à en faire des nations; elle a servi à créer la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre. Elle procura à

l'Église l'argent qui est le nerf de la religion aussi bien que de la guerre; elle amena Constantin dans son giron. Le don de la basilique et du palais de Saint-Jean-de-Latran, puis de l'Église de Saint-Pierre et de la modeste habitation qui devait être le nucleus du Vatican, devait obtenir à l'empereur la rémission du meurtre de son fils, de son beau-père et de nombreux massacres. Ces deux cellules mères étaient la transmutation de l'argent du péché.

De par la magie de ces clés, au commencement du iv<sup>e</sup> siècle, le successeur de saint Pierre, superbement vêtu, parcourait les rues de la ville de Jupiter, dans un char de triomphe et le peuple se prosternait sur son passage. L'Église de Rome eut une hiérarchie rigide, une liturgie, une mélodie spéciale, des cérémonies splendides, un collège de prêtres et d'évêques, des légions de moines, un clergé régulier et un clergé séculier, deux frères siamois ennemis qu'il serait impossible de séparer sans tuer les deux corps. Elle eut des prophètes qui étaient ses augures, des saints qui étaient ses Dieux tutélaires. Les premiers chrétiens avaient proscrit les images dans la crainte qu'elles ne ramenassent le peuple à l'idolâtrie, il fallut les admettre de nouveau pour exalter sa dévotion et fixer sa pensée. On arriva même à en produire qui n'étaient pas faites de *main d'homme*. C'était une empreinte de la figure du Christ, qui aurait été laissée sur le mouchoir de sainte Véronique, par la sueur et le sang de son agonie. Il en reste une, à Rome, que l'on expose le vendredi-saint à la vénération publique. Les Grecs,

par la volonté de leur empereur paysan, Léon l'Isaurien, les supprimèrent aussi ; mais ils furent obligés de les rétablir. Leur âme asiatique avait besoin d'icônes plus qu'aucune autre. Et ainsi, devant ces symboles, les chrétiens brûlèrent l'encens comme leurs ancêtres païens avaient fait devant les idoles. Rien ne meurt et tout se renouvelle. Par un bel illogisme, on crut que le corps humain, ce corps tant méprisé, retenait quelque chose de la puissance psychique des saints, le don des miracles par exemple, et ses débris devinrent sacrés — une idée de moine, j'imagine. — Un de mes amis, qui avait acheté un reliquaire du XIII<sup>e</sup> siècle, y trouva un os... en plâtre. « Je parie, me dit-il, en écrasant une parcelle entre son pouce et son index, que ceci a guéri... c'est toujours la foi qui guérit. »

Et tout ceci était voulu par les Dieux. Le pauvre Terrien doit, non seulement vivre son idéal, mais le fixer dans la pierre, sur le bois, sur la toile, pour le transmettre aux générations futures et produire les accumulateurs qui doivent leur communiquer les étincelles de vie supérieure. Et c'est là, pour moi, une des choses les plus merveilleuses de notre roman. Comme toutes les grandes religions, le Christianisme catholique romain devait posséder un trésor d'art. Il inspira des légions d'artistes, nous donna des chefs-d'œuvre de beauté psychique. Il faut lui en avoir de la reconnaissance.

A son insu, l'Église de Rome fut pénétrée, dès ses premières heures, par l'atmosphère païenne et impériale de la ville des Césars, par son génie législateur,



constructeur et dominateur. Elle absorba les forces qui devaient la conduire à la victoire et à la défaite. Après une lutte patiente et quelque peu cruelle, elle conquit la suprématie sur toutes les autres Églises, même sur l'Église grecque qui avait l'incontestable supériorité du savoir. La conversion de Constantin fut son triomphe. A la fin du iv<sup>e</sup> siècle, le Sénat de l'empire d'Orient et d'Occident fut convoqué par Théodose le Grand et appelé à voter pour Jupiter ou pour le Christ. Après tout ce que je viens d'écrire cela me paraît fantastique. Le prophète de Nazareth l'emporta sur le maître de l'Olympe... peut-être parce qu'il était le candidat de l'Empereur et que le snobisme a toujours existé. Le Christianisme fut proclamé religion de l'État. Les biens du collège des pontifes païens passèrent à la nouvelle religion et, nombre de siècles plus tard, les biens de cette même religion devaient être confisqués au profit de l'État... qui alors n'avait plus de religion ! Ces coups de retour provoquent toujours mon admiration de romancière.

La barque de saint Pierre devenue un *Dreadnought*, quitta définitivement les eaux tranquilles de la mer de Galilée et fut lancée sur les grandes eaux du monde et de la politique. Les Romains, abandonnés par les empereurs grecs aux Barbares, aux factions, désertèrent le Capitole pour la petite basilique chrétienne, où ils trouvaient des spectacles religieux, des secours matériels et spirituels. Ils se groupèrent autour de l'évêque qui avait pris le nom de pape, qui avait con-

quis une sorte d'autorité politique et qu'ils éalisaient eux-mêmes. Le clergé leur présentait deux ou trois candidats — ils choisissaient leur *Père*, ou croyaient le choisir. C'était d'une suprême habileté de rendre au peuple le droit de suffrage... ou plutôt l'illusion, car le peuple, cet éternel enfant, n'a jamais eu et n'a encore que cela. Plus tard, le Saint-Esprit transmettra sa volonté par le collège des cardinaux.

Comme Rome avait eu de bons et de mauvais empereurs, elle aura de bons et de mauvais papes — parce que, sous la tiare aussi bien que sous le bandeau impérial, il y avait des vertus et des vices. Elle eut Grégoire I<sup>er</sup> qui se priva pendant huit jours d'administrer les sacrements, parce qu'un mendiant était mort de faim dans la rue. Elle eut Jean XII, le fils d'une courtisane, qui n'était qu'un soldat ivrogne et brutal... et tous ont fait le jeu de la vie.

Le Christianisme, entré à Rome comme un agneau, y devint un lion rugissant, et ses rugissements « renouvelèrent la face » de l'Occident et firent le Moyen âge.

Le Moyen âge a été un rêve de moine, dont les images lubriques peuvent se voir aux portails de nos vieilles cathédrales; un rêve peuplé de démons, de figures grimaçantes, comme celles des gargouilles. Ce fut le rêve d'un prisonnier qui n'aurait jamais senti la chaleur d'un rayon de soleil, jamais respiré le parfum d'une fleur, jamais écouté le chant d'un oiseau, jamais vu Dieu dans son œuvre. Le Moyen âge a eu horreur de la nature, comme la nuit a

horreur du jour. Il l'a même considérée comme hérétique! Au nom du Christ, il a torturé des millions de créatures humaines, coupé les membres précieux, arraché la langue avec laquelle on articule la pensée, aveuglé les prunelles voyantes. Il a fait le grand schisme sanglant qui devait diviser le christianisme en Église d'Orient et en Église d'Occident. L'Église grecque s'étant avisée d'émettre que le Saint-Esprit procédait du *Père seul*, l'Église latine pour affirmer sa suprématie décréta, au Concile de Nicée, l'addition du mot *Filioque, et du Fils*. Filioque! voilà bien encore un mot, un petit mot, qui était chargé... et à boulets. Il déchaîna la guerre ecclésiastique, la plus cruelle qu'il y ait, il engendra des crimes odieux, provoqua entre Rome et Constantinople un échange d'anathèmes qui armèrent les chrétiens les uns contre les autres, inonda de sang humain les parvis et les autels et sema les germes d'une haine qui subsiste encore. A première pensée on est désarçonné... tous les pourquoi se pressent sur nos lèvres... puis, si l'on peut réfléchir, l'œuvre divine nous répond triomphalement. De ce petit mot, *Filioque*, qui devrait être écrit en rouge dans notre credo et de la lutte qu'il a suscitée, sont sortis la mentalité et l'âme byzantine, l'art byzantin. Il a rapporté à la vie plus qu'il lui a coûté.

Le Moyen âge, en dépit de sa chevalerie, de ses cours d'amour, de sa poésie, de ses violes et de ses luths a méprisé, détesté la femme, défiguré sa beauté. Il a même douté qu'elle eût été créée à l'image de

Dieu. « Mulier non est facta ad imaginem Dei. » Dans l'histoire fantaisiste que l'on enseigne à la jeunesse des Catéchismes de persévérance, on raconte que le Paganisme a abaissé la femme. Je ne puis pas pardonner au Christianisme d'avoir calomnié si souvent son devancier ! Il est assez grand pour n'avoir pas besoin de recourir à ces petites choses basses. Le Paganisme, au contraire, a élevé la femme plus qu'aucune autre religion. Il l'a placée dans son Olympe, lui a donné un rôle actif dans le gouvernement de ce monde, lui a élevé des autels, et l'Antiquité a eu ses grandes femmes comme ses grands hommes. La liste n'en est pas aussi longue assurément, mais il suffit *qu'il ait pu y en avoir* pour prouver qu'elle n'était point tenue en petite estime. Par sentiment religieux, par crainte de Minerve qui devait être une féministe, on n'eût point osé en médire. Les femmes et les mères de l'Illiade sont adorables. Homère en parle avec une tendre révérence, Rome a eu ses vestales et ses matrones et elles comptaient pour quelque chose dans le culte et dans la société. Le Christianisme du Moyen âge, lui, a été cruel pour la femme. Il l'a appelée « le sexe », il l'a considérée comme le péché nécessaire, il en a fait l'instrument de la religion, la chose du mari. Il faut lire ce qu'en disent les Pères de l'Église pour juger de sa condition. Elle est l'objet éternel des plus grossières plaisanteries, elle provoque le rire gras du prélat, du moine, de l'homme du peuple. On prétend que, « bonne ou mauvaise, elle doit être

conduite avec le bâton ». Elle passe pour avoir plus de puces que l'homme et on affirme que l'habitude de tuer les poux avec les ongles lui est particulière. Le pape Pie II, en pleine Renaissance, l'appellera « une épileuse de jeunesse ». Jamais l'antiquité n'a si vilainement parlé.

Le Moyen âge très chrétien a inventé des péchés, peuplé l'air de démons; il a vécu de l'enfer et par l'enfer. Son art, devant lequel se pâment certaines âmes, est froid et tourmenté. Il a ignoré ces deux clartés : la simplicité et la lumière. Il a chassé le soleil; aux habitations de l'homme il a remplacé les ouvertures par des meurtrières. Il a rendu la guerre plus perfide, la haine plus vivace et plus traître. Ses cloches et ses églises ont appelé aux armes aussi bien qu'à la prière. Ses œuvres de secours ont servi la religion, il n'a pas connu l'humanité. Par la féodalité et le dogme, il a attaché l'homme libre à la glèbe, matériellement et moralement; il a créé un esclavage plus douloureux, plus raffiné que l'esclavage antique. Et avec toute cette ombre, le Moyen âge a fait de la lumière! Voilà le merveilleux! Il nous a appris à lire, à écrire, il a créé des écoles, des universités. Il a produit un Charlemagne, un François d'Assise, un Giotto, Dante, Boccace. Il a fait l'épopée des Croisades, qui devait rapporter à l'Occident des secrets d'art, d'industrie, de beauté, ouvrir des voies au commerce et aux explorateurs. Il nous a donné la chevalerie et la poésie. Il a porté la Renaissance! à cause de cela, il faut tout lui pardonner. Je voudrais

que tous mes lecteurs pussent voir la subtilité, la grandeur de l'œuvre providentielle et l'admirer avec moi.

Après quatorze siècles de Christianisme, l'humanité est plus barbare qu'aux premier jours. Le Pape, arrivé au trône des Césars, était devenu « le Prince » de Machiavel et « celui qui fait servir la religion à la politique » ! Dans la presque île très chrétienne, des abominations se commettent partout. « Un Sforza enterre ses victimes vivantes, les fait saler, les habille, les maquille, s'en fait une galerie. » Un comte Anguillara « viole ses propres enfants » puis, crée à Rome un hôpital pour les pauvres. « Baccio de Montone bat sur l'enclume la tête de dix-neuf moines qui n'étaient pas de son avis ! »

C'était la faillite du Christianisme. Il devait être sauvé par son vieil ennemi... le paganisme. Nos vies et l'histoire de la terre sont tissées de ces ironies profondes, et bien que nous en soyons les victimes, il faut savoir les admirer. Je me souviens encore du soulagement curieux, qu'étant jeune fille, j'éprouvai à entendre le professeur d'histoire nous annoncer qu'il en avait fini avec le Moyen âge. « Ah ! je me sens mieux ! » fis-je avec un grand soupir. Comme personne ne m'avait demandé des nouvelles de ma santé, tous les yeux se tournèrent vers moi, des rires mal étouffés accueillirent cette intempestive information et, toute confuse, je baissai la tête sur mon cahier de notes. Aujourd'hui, j'ai le même plaisir à voir reparaître à l'horizon le dieu de la lumière, à voir Apollon dissiper l'ombre du Moyen âge.



On aurait pu croire que l'Olympe, Jupiter, la pensée grecque, avaient été emportés par le tourbillon des siècles. Les statues et leurs divinités gisaient enfouies sous des couches de décombres. Les manuscrits avaient été lavés par les moines pour en faire des *pages blanches*, ils étaient abandonnés aux ignorants, pires pour eux que les rats... Et pourtant, l'antiquité n'était pas morte ; des parcelles de son âme s'étaient incarnées dans une multitude de cerveaux qui l'avaient transmise ainsi aux générations successives, et, à l'heure voulue par la Providence de Dieu, elle entra de nouveau en activité et produisit le phénomène de l'humanisme. Il se trouva en Toscane un groupe d'individus particulièrement impressionnés qui, au cours de causeries peut-être, ramenèrent dans le courant de la vie les grands penseurs oubliés. Les paroles sont des agents *vivants*. Les unes ont des ailes, les autres rampent comme des vers. Quels furent ceux qui eurent la mission de ressusciter Homère, Platon, Pythagore, et de les *mettre à la mode* ? Je l'ignore, mais on se prit à les lire, à les expliquer, on se passionna pour eux, on découvrit une signification nouvelle à leurs œuvres ; ils excitèrent un enthousiasme qu'ils n'avaient jamais inspiré. Et, à Florence, se créa un foyer de lumière dont les radiations allaient transformer Rome... et l'Église même. C'est encore là un des miracles du « Roman merveilleux ».

L'homme du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, un produit *comprimé* du Moyen âge, n'adorera plus les Dieux de l'Olympe,

mais il s'éprendra de la force, de la grandeur, de la beauté dont ils sont la conception et, comme si quelque occulte lien eût subsisté entre le lointain passé et le présent, ils lui redeviendront chers et familiers. A leur contact, il aspire la vie plus largement et il la donne plus largement aussi à toutes ses créations. Ses lectures font germer en lui une multitude d'idées; il a besoin de les communiquer, des académies se forment partout. On se réunit pour causer, pour disputer comme autrefois et on cause avec ivresse, comme pourraient le faire des muets auxquels la parole aurait été rendue. Ce sont toujours ceux que nous appelons les morts qui font l'éducation des vivants. Ce sont eux qui apprirent aux Romains leur histoire, qui leur firent connaître les hommes d'autrefois. Ils vibrèrent comme leurs pères aux paroles de Cicéron, aux rythmes incomparables de ses périodes. Ils jouirent de l'esprit humoristique d'Horace, ils écoutèrent avec passion les aventures d'Énée, leur ancêtre, racontées par Virgile. Cette Renaissance transforma les rustres ignorants en lettrés, en collectionneurs, en mécènes. Elle enseigna à dépenser noblement les richesses amassées. En Italie, des palais magnifiques remplacèrent les châteaux forts. Et, pour orner ces palais, des milliers de mains tissèrent de précieuses tentures, fabriquèrent des meubles incrustés d'ivoire, ciselèrent l'or et l'argent; des maîtres de génie sculptèrent, peignirent les chefs-d'œuvre qui sont la joie de certains yeux.

La Renaissance n'oublie pas la femme; elle la prend

dans son courant et l'amène sur le même plan que l'homme. Elle l'arrache à la cuisine, à la salle close où elle filait et brodait en compagnie de ses servantes. Elle lui enlève les coiffes hideuses qui cachaient sa chevelure ; les guimpes qui aplatissaient sa gorge « elle la vêt de linge doux et fin, de soie et de velours qui coûteront deux mille francs le bras ». « Ippolita Sforza portera une robe qui vaudra un quart de million. » Elle lui donne des coffrets pleins de perles et de bijoux merveilleux. Au lieu de la quenouille, elle met entre ses mains « une viole de bois de santal, elle lui fabrique des aiguilles d'or pour sa broderie ». Elle lui enseigne tous les jeux de l'époque ; à chanter, à chevaucher gracieusement. Pendant son long esclavage, son long silence, son rêve de chrysalide, la femme s'était fait des ailes, et, dans la chaude lumière païenne, elle les déploie, elles sont merveilleuses. Sans effort apparent, elle devient l'âme de la société nouvelle. Mise en contact avec l'esprit masculin, elle se passionne comme lui pour le grec, le latin, et le x<sup>ve</sup> siècle aura ce que le xx<sup>e</sup> n'a pas, des femmes qui seront des humanistes, des philosophes, des poètes... des femmes d'État, de grandes femmes. Les portraits des femmes de la Renaissance, pour qui sait les lire, racontent une pathétique histoire. Les yeux ont la tristesse d'un passé douloureux, ils sont méfiants, l'âme y regarde en coulisse, ils n'ont pas encore de sourire. Léonard de Vinci a dû chercher par des centaines d'esquisses celui qu'il a mis sur les lèvres de la Joconde, et ce sourire semble dire :

« Maintenant je connais ma force et votre faiblesse. »  
C'est là selon moi, sa signification.

La Renaissance allait faire pour Rome ce qu'elle avait fait pour la femme; elle allait lui enlever le capuce dont le Moyen âge l'avait enlaidie et la transformer de nouveau. Saint Pierre avait véhiculé de Palestine les paroles qui en avaient chassé le Paganisme; quatorze cents ans plus tard, quelques Florentins en quête d'un emploi, y véhiculèrent l'humanisme qui devait l'y ramener. Il gagna d'autant plus facilement l'Église qu'il y avait toujours affleuré. Il était dans ses basiliques, dont l'architecture rappelait le temple et le prétoire; il était dans ses cérémonies religieuses, dans ses superstitions. Il ressuscita pour l'arracher à la barbarie qu'elle ne dominait plus, mais qui la dominait; puis, perfidement, il la conduisit au bord d'un autre abîme. C'était une double revanche... et toujours le jeu de la vie. Les Papes devinrent des humanistes passionnés, ils eurent des secrétaires qui parlaient et écrivaient le beau latin; ils se mirent à collectionner les manuscrits, les pierres gravées, sans se douter de leur charme dangereux. Avec une inconscience bien humaine, ils relevèrent les statues des dieux qui avaient été l'épouvantail du Moyen âge. Les Papes de la Renaissance sont tous intéressants. Ils offrent un étonnant dosage de vices et de vertus qui fait d'eux des princes, des tyrans, des humanistes, des mécènes, des artistes, d'habiles diplomates... des *oncles* et, pour s'en étonner ou s'en scandaliser, il faut ignorer les remous de l'histoire, il

faut n'avoir aucune conception de la vie, aucune philosophie.

Pie II enlève à la France la suprématie des lettres latines qu'elle détenait depuis Charlemagne; il implante à Rome l'invention de l'imprimerie. Il lit les églogues de Virgile avec plus de ferveur que son bréviaire; elles lui inspirent l'admiration de la nature. Il se bâtit dans sa ville natale, à Pienza, un palais rustique à pilastres, en face de ce mont Amiata, le volcan éteint dont il a aimé la tristesse dans son enfance. A Rome, il donne ses audiences à la campagne, sur la pelouse d'une de ses villas. Il y a là comme une lueur de XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le paganisme enivre de beauté antique, d'ambitions folles, les pilotes de la barque chrétienne. L'Église ne songe plus qu'à affermir sa prééminence politique, comme elle a affermi sa prééminence dogmatique. Elle a une armée, de l'artillerie, des mercenaires, des condottieri coiffés du chapeau cardinalice, elle a des espions, elle a l'inquisition... une invention de moines.

La cour pontificale veut rivaliser de luxe avec les autres cours d'Italie. Il lui faut cela pour maintenir son prestige aux yeux des petits, aussi bien que des grands. Les vicaires de Jésus-Christ sont vêtus des plus riches étoffes « ils ont des bijoux comme des femmes; des tiaras, des mitres, des crosses d'un prix fabuleux; des anneaux, des croix, des chapelets ornés des plus précieuses gemmes ». Ils sont d'une inconséquence enfantine. Paul II, le beau Vénitien, « Il

formoso », donne la robe rouge aux cardinaux et la gualdrappe de même couleur à leurs chevaux. Les autels resplendissent de l'éclat de l'orfèvrerie et les sacristies sont aménagées pour contenir des trésors ; et, chose bien digne de remarque, la religion chrétienne, comme la religion païenne d'autrefois, n'est plus qu'un culte pompeux.

Les papes du <sup>xv</sup><sup>e</sup> et du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle ont une cour brillante, des flatteurs, des parasites, mais ils sont isolés, entourés d'ennemis. Un instinct bien naturel les pousse à chercher la protection de leur famille. Quand ils ont des neveux ou des fils, ce qui leur arrivait à cette époque, ils leur taillent des vêtements dans la robe de saint Pierre, dans son patrimoine sacro-saint, un précédent que l'Italie aurait pu invoquer. Ces papes-oncles anoblissent leur famille, ils se donnent pour parents, des princes, des ducs, ce qui est une manière ingénieuse de s'anoblir soi-même. Ils créent ainsi une aristocratie nouvelle qui, bien qu'étrangère à Rome, s'y établit et éclipse la noblesse autochtone, les Colonna, les Orsini, les Caetari, etc... Ces Papes nous ont valu les beaux palais de la Renaissance et leurs merveilleuses collections. Il faut voir dans la galerie Doria à Rome, le portrait d'Innocent X par Vélasquez, selon moi, le plus beau portrait qui ait jamais été peint. Le visage est laid et vulgaire, c'est celui d'un avare, d'un usurier même, mais dans ces yeux d'un bleu métallique où l'âme est vivante au point de vous retenir longtemps, il y a une poignante tristesse, la tristesse de la



désillusion, la connaissance de l'ingratitude des siens. C'est peut-être la première fois que cette douleur a été saisie aussi parfaitement. A certaines heures, tous les papes-oncles ont dû avoir cette expression, paix soit aux papes-oncles.

Pour entretenir le faste pontifical de l'époque, il faut de l'argent, beaucoup d'argent; on en fait avec tout; avec les charges, avec les prébendes, avec le trône même de saint Pierre qu'Innocent VIII achète. L'absolution se vend : on paie tant pour un adultère, tant pour un homicide, tant pour un parricide. « La curie, paraît-il, est le réceptacle de l'avarice, de la luxure, de l'hypocrisie. » Le célèbre humaniste Lorenzo Valla dit : « Il n'y a plus de religion, plus de crainte de Dieu, et, ce qui est horrible à rapporter, les impies s'excusent de tous leurs crimes par l'exemple du Pape. »

L'Église, comme autrefois l'Empire, marche à l'abîme. Le pape Alexandre VI, d'une famille d'aventuriers espagnols, a trois enfants illégitimes. Le Borgo, où il réside avec eux, devient un lieu d'abominations, à faire croire que l'âme de Néron en a repris possession. Et cependant le pape, aussi corrompu que le plus mauvais des empereurs, gouverne tout le monde chrétien. Il est encore assez puissant pour donner « de motu proprio » à l'Espagne et au Portugal « les terres découvertes et à découvrir ».

L'Église édifie à grands frais le temple qui doit incarner son rêve de domination universelle, et ce temple va la lui enlever à jamais ! N'avais-je pas

raison de dire qu'elle est comme nous le jouet de la vie? Pour ce temple, qui doit attirer la chrétienté tout entière, les papes demandent qu'on leur fasse de la beauté et encore de la beauté. Grâce à l'argent du péché, ils peuvent appeler à Rome des architectes, des sculpteurs, des peintres, des mosaïstes, des orfèvres, des doreurs. Des multitudes de cerveaux entrent en activité et créent des choses merveilleuses. Les fondations de la basilique sortent de terre, les murs s'élèvent, et le dôme de Bramante et de Michel-Ange se dessine comme un labarum sur le ciel de la ville sainte. La Renaissance met son sceau à la splendide basilique. Dans le bronze de la porte principale, on coule le souvenir des amours de Jupiter : Europe sur le taureau, Ganymède enlevé par l'aigle, Lédä avec le cygne ! A l'entrée du sanctuaire chrétien c'est le paganisme qui vous reçoit. N'est-ce pas son droit ? Pour qui sait déchiffrer les symboles, c'est une révélation.

Et, tout à côté du nouveau saint Pierre, le palais forteresse, édifié par Nicolas V, s'enrichit, s'orne, prépare les salles, les niches pour y loger les dieux de l'Olympe que l'on tire de la poussière et que l'on amène à grands frais. Les dieux de l'Olympe chez le vicaire de Jésus-Christ ! Est-ce assez joli ? En rencontrant là le buste de mon cher Zeus, si expressif de force et de bonté, j'ai éprouvé une joie curieuse et j'ai souri malicieusement ; aujourd'hui, j'admire en romancière.

Cette magnificence coûte des sommes énormes et

l'inconsciente Église se sert sans discrétion des clés de saint Pierre ; elle met le paradis en coupe réglée, et, comme jamais les péchés et les crimes n'ont été plus nombreux, les indulgences se vendent bien... trop bien et trop ouvertement. L'humanisme, la science, l'art, ont élevé l'esprit humain ; il est mûr pour le libre examen. L'individu s'est dégagé de la masse ; Luther, Calvin, Zwingle révoltés, sincèrement peut-être, du trafic des pardons divins, provoquent cette révolution religieuse que l'on a appelée la Réforme, qui a engendré le Protestantisme. Le Protestantisme a été, et est encore, le contrepoids intellectuel et moral destiné à maintenir l'équilibre dans l'âme occidentale. En conséquence, l'Église catholique romaine perd les nations les plus cultivées de l'Europe. Il y aura, non seulement un christianisme, mais il y aura un christianisme luthérien, un christianisme calviniste qui engendreront d'autres variétés. Et il y aura une âme protestante, une mentalité protestante, un art protestant. Et il y aura des guerres religieuses, des frères ennemis. Et la lutte humaine sera intensifiée, et il y aura sur notre planète plus de douleurs, plus de larmes et plus de sang répandus. Il y aura plus de vie aussi et d'une essence supérieure. Cela avait sa raison d'être... puisque cela a été.

Le choc de cette révolution tire l'Église catholique de son ivresse ; elle voit enfin le précipice, elle fait machine arrière. Tout en lançant des anathèmes contre l'Allemagne, contre Genève, contre l'Angleterre, elle s'amende, se discipline, se reprend. Elle

est sauvée par la Réforme même qui espérait l'anéantir ! Est-ce assez cruellement joli ? La Providence, qui avait besoin d'elle pour de longs siècles encore, lui envoie l'homme qui devait l'aider dans sa lutte contre l'hérésie et les hérétiques. Un matin, dans la chapelle de Notre-Dame de Montmartre à Paris, Ignace de Loyola, un étudiant romanesque, maladif, fait vœu, avec cinq de ses compagnons, d'aller en Terre Sainte convertir les musulmans. De ce vœu, inspiré peut-être par les cellules ataviques de quelque ancêtre Croisé, sort un ordre militant, celui des Jésuites, qui saura *servir en maître* la papauté. Son fondateur naquit à la même époque que Luther et Calvin : Ignace de Loyola 1491, Luther 1483, Calvin 1509. Ces trois dates fatidiques montrent assez que les Dieux créent non seulement la lutte, mais qu'ils la dirigent. Au xvi<sup>e</sup> siècle elle devient intense.

Paul III, en habile général, donne à l'Église l'unité qui lui manquait encore. Il assemble le fameux concile œcuménique de Trente. Ce concile, sans tenir compte des découvertes de la science, de l'inéluctable loi du progrès, arrête comme une horloge, la pensée humaine à la date de 1545. Il décrète le célibat des prêtres, remanie la discipline, la hiérarchie, donne aux papes l'autorité absolue. Il met en activité les forces spirituelles que l'Église avait négligées. Au Moyen âge, le confessionnal n'existait pas, on ne confessait guère que les péchés mortels ; elle inaugura le tribunal de la pénitence. Dans l'ombre de ces logettes, elle accueille l'âme humaine, l'absout, la

console, la dirige, non pas toujours vers le ciel, mais plus souvent vers le but politique qu'elle poursuit. Par cette institution géniale, elle pénètre dans la famille, dans l'intimité conjugale et tient en sujétion la conscience de ses adeptes. Au moyen de l'inquisition et de l'index, elle coupe les ailes à la pensée. Quand un individu s'élève au-dessus de la masse, elle le ramène au niveau dont elle règle l'étiage ou bien elle le supprime. Les humanistes, les érudits, les artistes, tous ces êtres de lumière avaient fait de Rome une ville ouverte, libre, heureuse de vivre; l'Église la ferme de nouveau pour plusieurs siècles; elle l'entoure d'une muraille sacerdotale, la plus chinoise des murailles, au pied de laquelle viendront se briser des ondes et des ondes d'idées. La tyrannie théocratique paralyse les volontés, détruit les énergies précieuses, ralentit le mouvement de la civilisation. Les papes sont rois! Parmi ces papes rois, il y en a de féroceement cruels pour les frères hérétiques, tels Pie IV et Pie V. Il y en a de très remarquables comme Sixte-Quint, le berger qui n'avait jamais su conduire un troupeau de brebis à quatre pattes, et dont la Providence fait un admirable berger d'hommes. Il y a eu des papes rois noblement désintéressés, tel Clément IX qui portait aux malades dans les hôpitaux les secours spirituels et corporels, qui avait chaque jour douze pauvres à sa table. Quand la cloche du Capitole la fameuse Palarina, qui annonçait la mort des souverains pontifes, sonna pour lui, elle jeta du deuil dans tous les cœurs,

et c'était rare, car les Romains n'ont jamais aimé leurs papes.

Pendant des siècles, l'Église a poursuivi son rêve de souveraineté temporelle par tous les moyens que la politique approuve et que le christianisme désapprouve. Elle a défendu la péninsule contre les Barbares, contre l'Allemagne, contre la France, contre l'Espagne, contre l'Angleterre. Tout le temps elle croyait travailler pour elle et elle travaillait... pour les Italiens qui, comme nation, n'existaient pas encore. L'Église catholique *devait garder Rome à Rome*. Est-ce assez beau?

Aujourd'hui les Papes ne possèdent plus que le Borgo, un espace de terrain entre le Mont Mario et le Janicule qui, curieusement *n'avait jamais fait partie de Rome* et qui, dans l'antiquité, avait été « le champ des oracles ». En l'entourant de murs, au ix<sup>e</sup> siècle, Léon IV ne se doutait pas qu'il préparait une citadelle pour son lointain successeur... mais les Dieux le savaient. Le Pape n'est plus roi et jamais il n'a été aussi respecté, aussi respectable, aussi grand car son royaume n'est plus de ce monde.

Le Christianisme catholique romain vit maintenant la branche descendante de sa parabole — il la vivra longtemps encore sans doute. Si je ne me trompe il en est à la même phase que le paganisme après le siècle d'Auguste. Alors, les bêtes préparées pour les autels, trouvaient difficilement des acheteurs — *l'argent du péché* — sinon le péché, se faisait rare. Dans les classes élevées, on ne croyait plus guère à l'immor-



talité de l'âme, ni aux enfers, et la source de l'inspiration artistique, qui venait de l'Olympe, était tarie à jamais. Aujourd'hui, les prêtres catholiques se plaignent que le casuel (c'est-à-dire les messes) a beaucoup diminué. Les hommes se font de plus en plus rares dans les églises et ils y entrent comme des petits garçons qui accomplissent un devoir. Ils n'ont pas l'attitude franche et virile que donnent les convictions sincères. Dans leur attitude, dans leur port de tête — *dans leurs épaules mêmes* — il y a une absence de convictions sincères. La religion est abandonnée aux femmes et aux enfants et, ce qui est plus grave, c'est que la beauté l'a désertée. Son art est devenu l'imagerie d'Épinal. Est-ce la mort? Non, les cultes, les sectes peuvent mourir, les grandes religions évoluent. Il en sera ainsi pour le Catholicisme.

Les Terriens — la masse du moins — comme le symbolique Bouddha aux yeux baissés, n'ont encore regardé que leur nombril. Évidemment, ils l'ont trouvé intéressant puisqu'il leur a suffi pendant tant de siècles, mais ils cherchent maintenant à échapper à son attrait primitif. Leur conception subjective de l'Homme-Dieu est encore enfantine. Ils le cherchent dans l'Au delà de leur rêve... de leur pauvre rêve. Leur œil et leur compréhension étaient sans doute trop faibles, pour qu'ils pussent lire cette Bible de la Nature où il leur verse à flots l'espoir de l'immortalité, où chacune de ses pensées, sous la forme d'une création, leur arrive *vivante* à travers d'innombrables hiérarchies. Mais, depuis longtemps, les prêtres de la

science vont inventant des instruments avec lesquels les hommes pourront déchiffrer les manuscrits divins et apprendre enfin à connaître le Dieu de l'Univers.

Je possède un minuscule microscope... dans lequel j'ai cependant vu des merveilles qui ont amené dans mes yeux des larmes délicieuses. Un jour, j'ai montré une goutte d'eau à la femme de chambre de mon hôtel. Quand elle l'a vue habitée et grouillante, elle a été saisie d'une admiration où se mêlait un peu d'effroi. Elle me demanda la permission d'appeler son mari. Il fut encore plus troublé qu'elle. Ses gros doigts tremblaient d'émotion. « Cela donne tout de même une fière idée du bon Dieu, dit-il... si on savait on ne *sacrerait* pas tant, mais voilà on ne sait pas, on est élevé comme des bêtes ! » Il avait raison, « nous ne savons pas ». Dans nos églises, il pourrait y avoir, comme à Athènes, un autel au « Dieu Inconnu ». C'est ce Dieu qui nous révélera l'évolution religieuse et elle ne saurait se produire que dans le Christianisme catholique romain. Assez curieusement cette conviction m'est venue il y a trois ans, un dimanche, dans la cathédrale de Milan, pendant une grand'messe solennelle. A l'autel, très élevé, le prêtre, en riches vêtements sacerdotaux, dominait les fidèles prosternés. Un rayon de soleil, qui venait en faisceau d'un des grands vitraux du chœur, teignit d'hyacinthe les volutes bleuâtres de l'encens. Au-dessus de ce nuage merveilleusement irisé, je vis l'officiant élever le calice d'or où, sous les espèces du pain et du vin, se mélangent l'humanité et la divinité. Avec une

parfaite harmonie, l'orgue accompagnait les paroles de l'oblation. Pour la première fois, je le confesse sans fierté, j'eus conscience de la grandeur symbolique de la messe qui depuis mon enfance m'avait si profondément ennuyée. De l'autel, mon regard se porta sur la foule. Elle était agenouillée pêle-mêle, sur des chaises ou sur le marbre, la femme du peuple à côté de la riche bourgeoise, la pauvre à côté de la grande dame, dans une *égalité* qui n'était point de commande mais *absolument naturelle*. Je me rendis compte que l'Église catholique romaine est le seul lieu sur la terre où l'on puisse avoir cette *sensation* d'égalité fraternelle. Je me dis alors que, malgré tout, le Christ n'avait jamais quitté la barque de Pierre... et que, là, devait se produire l'évolution du Christianisme tout entier. J'étais déjà partie pour ma croisière autour de la vie, mais je ne savais pas encore que les courants psychiques pousseraient ma barque sur ce récif de la religion... et cependant, « *li per li* » comme disent les Italiens, instantanément, mes cellules cérébrales commencèrent à tisser un rêve d'évolution religieuse... Et ce rêve s'est poursuivi. Je l'ai abandonné des centaines de fois, puis je l'ai repris, comme on ferait d'une broderie, et le voilà qui va servir. N'est-ce point merveilleux cela ?

J'ai imaginé la venue de ce Pape réformateur que tous les penseurs chrétiens catholiques attendent comme un nouveau Messie, de ce Pape qui dira bravement, honnêtement : « Oui, l'Église catholique romaine a dans son histoire nombre de pages noires,

de pages sanglantes, de pages de honte, mais elle en a aussi de lumineuses et de glorieuses. Et ces pages, qui toutes renfermaient des germes de progrès et d'avenir, ont été écrites par la Providence de Dieu; les hommes les ont vécues et les ont fait vivre. Oui, l'Église a brûlé les corps vivants, inventé des supplices auprès desquels celui de la crucifixion était doux, torturé les hérétiques au chant des psaumes. Elle a dominé la barbarie par une barbarie plus forte. L'époque demandait cette homéopathie et *vous n'avez pas le droit de la juger avec votre mentalité d'aujourd'hui*. L'Église a fait beaucoup de douleur, mais plus encore de consolation et de joie. Elle a secouru les déshérités, prêté l'oreille à leurs plaintes dans le confessionnal, adouci la colère des petits contre les grands, par l'espérance des compensations futures, elle a aussi maintenu l'équilibre social. Elle a enrichi l'âme humaine de sentiments nouveaux, elle y a créé un idéal de beauté psychique, de pureté qui vous charme et vous émeut encore. Dans ce gouffre de vingt siècles qui représente le Christianisme, elle a jeté de la poésie, des chefs-d'œuvre sans nombre, elle a jeté les éléments de votre philosophie et de votre modernisme. L'Église catholique romaine vous a donné des croyances, que vous rejetez parce que vous avez grandi, *mais qui vous ont aidé à grandir*. Ces dogmes n'étaient pas des mensonges, mais des symboles, des images, qui cachaient la vérité trop éblouissante pour vos yeux d'enfants. Votre âge adulte la réclame aujourd'hui, elle vous l'enseignera. Et ce Pape

sentira que l'Église ne peut pas se laisser dépasser par la science dans la connaissance de l'œuvre divine. Au lieu du bréviaire, il mettra entre les mains de ses prêtres et de ses moines des télescopes, des microscopes, des instruments de physique, des appareils de chimie, afin qu'ils puissent lire le livre de la révélation. J'imagine et j'envie l'émotion de ces prêtres et de ces moines qui *verront* Dieu, car ils le *verront*, dans les profondeurs du ciel et dans celles de l'Océan, dans les infiniment grands, dans les infiniment petits. Et ces prêtres et ces moines, au lieu de ressasser dans la chaire les mystères théologiques, les miracles imaginaires auxquels se ferment les oreilles les plus pieuses, ils parleront des mystères et des miracles de la nature, de la germination du blé, de la fécondation des fleurs, de la fermentation. Ils dérouleront cette magnifique échelle de progression, que montent toutes les créatures, et qui fait de Dieu le vainqueur de la mort. Et alors la religion, née de la crainte, deviendra de l'amour. Et ces moines et ces prêtres apprendront à connaître l'homme, non plus dans les cahiers de séminariste qui ne contiennent que sa lie, mais dans la Nature qui leur révélera sa vraie essence. Ils présenteront alors l'amour et le mariage comme les rites sacrés de la vie et les placeront si haut, qu'ils feront un blasphème de la pornographie. Et ces prêtres et ces moines prêcheront la propreté physique et morale, l'héroïsme, le patriotisme, les petites et les grandes vertus ; il prêcheront non seulement la charité, mais l'humanité large et

profonde qui s'étend à tous les êtres, à l'animal comme à un frère inférieur. Et, sous leur inspiration, des temples magnifiques s'élèveront au Maître de l'Univers. Leurs autels, leurs tabernacles seront faits des matières les plus précieuses. Ils seront ornés des plantes les plus humbles et les plus rares, des chefs-d'œuvre de la nature et de l'art. On y brûlera l'encens le plus fin, la cire la plus pure. On y chantera en chœur les hymnes les plus belles qui aient été composées à la gloire de Dieu, les hymnes antiques, les hymnes hébraïques, les hymnes et les cantiques chrétiens. Et les hommes y viendront nombreux comme à un foyer de science et de lumière. Les Terriens, à quelque confession qu'ils appartiennent, pourront y venir adorer et prier, car ce ne sera plus l'Église qui exclut, mais le temple ouvert du Dieu vivant. Le plat de la collecte, que le prêtre élèvera dans un beau geste d'offrande, contiendra le denier de la veuve et le chèque du millionnaire, et ce ne sera plus l'argent du péché mais de l'amour. Et de la citadelle du Vatican, « du champ des oracles », sortiront des ondes d'inspiration qui, puisées aux sources vives de la Nature, nous donneront une grandiose floraison artistique et de nouveaux chefs-d'œuvre...

Voilà mon rêve... je suis tout étonnée de l'avoir rêvé. Se réalisera-t-il jamais? Je suis assez vieille pour faire une prophétesse... et, dans l'âme de la terre, il y a des millions de rêves qui veulent être écrits.

En attendant, l'évolution du christianisme est commencée, depuis longtemps. Aux âges barbares,



la religion et la politique ne faisaient qu'un. Cela était nécessaire au gouvernement des peuples enfants. La Providence les a séparés. L'opération a été dure pour l'Église catholique romaine, mais, débarrassée de sa gangue, elle brillera d'un éclat plus pur, elle s'élèvera, se spiritualisera. Ce sera le progrès pour elle et pour nous.

. . . . .  
. . . . .

Doublé le Cap des Tempêtes? Ma barque « Le Pourquoi » est toute vibrante de l'effort qu'elle vient de donner, et, si je ne me trompe pas, le pilote a gagné une coupe de champagne.

Il y a, dans nos vies de Terriens, des phénomènes merveilleux dont nous ne savons guère encore que le nom et qu'il faut cependant apprendre à connaître de plus près; ils en valent la peine, je vous l'affirme. Ces phénomènes sont : le rêve métaphysique, la foi, l'espérance, l'amour divin... la prière.... Me voici tombée au milieu des vertus théologiques! Rien que cela! On m'aurait grandement surprise, si l'on m'avait dit, qu'un jour, elles m'intéresseraient davantage que les vertus d'amour.

En me voyant aborder un tel sujet, bon nombre de mes lecteurs me lâcheront (jeune, à leur place, j'en aurais fait autant). Les uns me lâcheront par souvenir de l'ennui que ces vertus, incomprises de ceux même qui les enseignent, ont fait endurer à leur enfance. Les autres me lâcheront parce que, selon eux, l'Église catholique romaine a seule le droit d'enseigner et d'expliquer ce qui a Dieu pour objet. Eh bien... peu importe! ceux qui auront le courage de me suivre dans mon ascension ne le regretteront peut-être pas, car je vais leur démontrer que les vertus

théologiques sont des phénomènes métaphysiques absolument *naturels* et sont produits par certaines cellules de notre moteur comme toutes nos facultés.

Il y a du surhumain, il n'y a pas de *surnaturel*, il ne peut pas y en avoir. Tout est dans la *Nature*, l'Au delà, le monde psychique, Dieu lui-même. L'Église a toujours essayé de séparer Dieu de la *Nature*. Séparer le Créateur de sa création, de son œuvre, des forces qu'il engendre et gouverne ! Cela paraît insensé ! N'était-elle donc pas inspirée en inventant le *surnaturel* ? car elle l'a inventé de toutes pièces. Absolument oui. Il était *nécessaire aux peuples enfants*. L'Église catholique ne peut être justifiée devant l'histoire, devant l'humanité, devant la vie, que par le *déterminisme* qui nie l'influence personnelle de l'homme sur la détermination, qui affirme que l'Église, et toutes les Églises, ont été poussées et sont poussées, comme le plus humble de nous, par les irrésistibles motifs. L'Église catholique romaine ne se connaît pas elle-même, ou elle nous trompe sciemment, car elle a toujours été *déterministe*. On s'en aperçoit vite quand on étudie son œuvre. Elle a même, dans son vocabulaire théologal, un petit mot qu'on ne rencontre pas souvent, mais qui en révèle long. C'est le mot *prémotion*. Il signifie : « l'action de Dieu déterminant la volonté de la créature à agir ». Bossuet était aussi déterministe que Diderot devait l'être quand il disait : « Le boulet qui a tué Turenne avait été fondu de toute éternité. » C'était de la littérature déterministe. De plus, l'Église a été, et elle

l'est encore, une moderniste inconsciente. Avant la science, elle a connu, par inspiration, par révélation comme elle dit, mais c'est la même chose, nombre de secrets métaphysiques de la nature; en creusant l'homme, elle a découvert l'existence des forces théologiques, les a mises en activité, en a usé, abusé, les a asservies à ses intérêts... et aux intérêts de l'humanité... soyons justes. Quand on veut la justice pour soi-même, il faut l'accorder aux autres. Pie X lui-même, en supprimant beaucoup de fêtes chômées, en dépouillant l'Église du grand appareil nécessaire autrefois, en la démocratisant, a fait inconsciemment du modernisme... en matière de discipline seulement s'entend — le reste viendra plus tard... à son heure!...

Le romanesque religieux a créé le rêve métaphysique et le rêve mystique. Ce rêve a peuplé le paradis et l'enfer de personnages aussi fictifs que ceux de la littérature, mais qui n'en ont pas moins une existence, dont les actes, imaginaires la plupart, *concourent* à la Vie.... Et ceci me semble le miracle des miracles.

On trouvera peut-être que j'emploie bien souvent et comme à plaisir le mot *rêve*. Je l'aime, il est vrai, non seulement pour le son particulier qu'il donne, mais pour la chose immense qu'il représente. Il est le travail de certaines cellules fabricatrices de l'idéal pour lequel nous devons vivre ou mourir, et ce travail, je le sens de plus en plus distinctement.

Le protestantisme tempère, tue souvent le romanesque spirituel. Les grandes religions, telles le Boud-

dhisme, le Christianisme catholique romain, l'Islamisme, l'exaltent au contraire par leurs mystères, leurs cérémonies, leurs avancées dans l'Au delà. On le trouve dans les vies de saints écrites par les moines des premiers siècles. Leurs élucubrations trahissent une imagination ardente, enfantine, perverse, ou plutôt pervertie par la subjectivité de l'homme vivant de lui-même et qui n'a aucun souci de la vérité. Les primitifs de la littérature sont beaucoup moins chastes que les primitifs de la peinture. La Providence se sert de cet élément pour faire des prêtres, des religieux, des religieuses dont elle a besoin pour ses œuvres de secours, de pénétration, pour son économie sociale, pour grouper les êtres qui, isolés, ne seraient que des non-valeurs. Et, à ces êtres, elle reprend tout ce qu'elle avait donné : patrie, foyer, famille, individualité, liberté. Elle les vêt d'une manière spéciale, bizarre, pour les mieux séparer de leurs frères. Elle les marque d'un sceau ineffaçable. Elle utilise leurs ambitions, leur désir de fortune, au profit de l'ordre dans lequel elle les a enrôlés. Elle les oblige à vivre pauvres au milieu de la richesse. Elle tue plus ou moins rapidement, jamais sans douleur, les instincts qui pourraient être hostiles à son plan. Elle arrête le développement de leur intellect, ou circonscrit son activité, en un mot elle leur fait faire âme neuve. Elle les lie par des vœux, par quelques petits mots d'une immense portée et, comme nous, ils sont garrottés par l'invisible. On échappe à une prison de pierre, on n'échappe pas à l'invisible.

Et elle leur taille parfois une besogne surhumaine ; elle les envoie en mission chez les sauvages, chez les anthropophages, comme si elle trouvait un plaisir d'artiste à mettre en présence les forces psychiques les plus élevées, avec les forces psychiques les plus primitives. Elle les envoie, eux, sains de corps, soigner les lépreux, mourir pour eux et par eux.... Elle les envoie dans ses bagnes, dans ses enfers terrestres, pour porter l'espoir d'une vie meilleure. Et c'est avec un art merveilleux que les Dieux font ces étranges destinées. Les courants qu'ils gouvernent vont, par exemple, jeter dans le cerveau d'une jeune fille, dans des cellules préparées de longue main, le leitmotiv d'un rêve spirituel, ces paroles peut-être mises à dessein dans la bouche du Christ : « Celui qui aime son père et sa mère mieux que moi n'est pas digne de moi. » Et voilà cette jeune fille belle, riche, aimée qui s'éprend de ce Maître jaloux. Son image, comme une vision cinématographique, se forme derrière son front, la pénètre et l'entraîne irrésistiblement. Elle détourne son regard de l'homme, elle vise plus haut. Elle se voit vêtue de bure avec le voile ou la cornette, auréolée de sainteté — l'auréole est la secrète ambition des métaphysiques — elle se plaît à elle-même ainsi ; la vanité entre dans tout, concourt à tout. Ce n'est pas une position sociale à dédaigner que celle de sainte ! Si l'élue a la fibre maternelle, son cœur s'ouvrira aux enfants, aux malades, aux faibles ; si elle est une conquérante, elle ambitionnera les missions lointaines, les avant-postes dangereux ;



si elle est une grande amoureuse elle s'éprendra du cloître, s'enivrera de renoncements. Sa prière deviendra un colloque passionné, non pas avec Dieu, il y a des libertés qu'on ne saurait prendre avec Lui, mais avec le Christ, avec quelque personnage de l'Au delà... son rêve exalté la conduira aux portes d'un monastère, elle y frappera, la porte s'ouvrira et se refermera sur elle. Sa force, ou sa faiblesse, sera *versée* dans une communauté avec d'autres forces et d'autres faiblesses. Quelques-unes peuvent continuer à monter vers l'idéal jamais atteint et, alors, elles sont heureuses d'un bonheur qui n'est pas de ce monde. C'est l'exception, la très rare exception. Les autres atterrissent plus ou moins rapidement et quelquefois leur atterrissage est si malheureux qu'elles en meurent; mais en général, la vie en commun, régulière, disciplinée, mille préoccupations enfantines, le désir de plaire au confesseur, au directeur, au berger du troupeau, créent une sorte de grâce d'État. La Providence choisit ses auxiliaires religieux dans les classes les plus humbles, comme dans les classes les plus élevées; et, dans le tissage de leurs destinées, elle se montre une incomparable romancière. Chaque église, même la plus humble, chaque monastère, chaque abbaye est un rêve incarné, un rêve humain, rêvé sur les hauteurs, qui devrait inspirer un respect tendre, au philosophe, au poète et à l'artiste.

Il y a je ne sais combien d'années — je ne compte plus les années — j'ai visité le couvent, fraîchement

désaffecté, des Carmélites de Tours. Le grand nid dur et froid était vide. Toutes les portes ouvertes, comme par un même geste de colère semblaient dire : « Regardez où et comment nous avons vécu ! » D'un pas assourdi par le respect, je passai devant les cellules nues. Là, dans cet étroit espace, des femmes délicates, affinées pour la plupart, étaient venues se confiner pour oublier le monde et gagner le ciel. Là, elles avaient dormi, prié, aimé un époux mystique ! Était-ce beau, était-ce fou ?... Tous deux, peut-être. Dans la chapelle je me les représentais à l'office de nuit, psalmodiant de leurs voix de rêve, et laissant tomber parfois, de leurs mains ensommeillées, les lourds bréviaires noirs ! Et j'allais semant le cloître de « pourquoi ? » sans nombre. Dans une cour intérieure, il y avait quelques arbustes autour desquels poussait un fouillis de verdure anémique... tout ce que ces Carmélites connaissaient sans doute de la nature. En partant, je me retournai pour une impression de dernier regard. Il y avait là une lumière atténuée, étrange, d'un gris irisé, une lumière de purgatoire qui semblait faite pour des ombres ou pour les grands oiseaux noirs et blancs que l'on avait chassés. Par pur sentiment artistique je le regrettai. Quand je me retrouvai dans la rue ensoleillée, dans l'air vibrant, j'eus une longue aspiration de bien-être. Autrefois, j'aurais durement apostrophé sainte Thérèse, mais je savais qu'elle et ses sœurs n'avaient fait que vivre ce qui avait été écrit. Elle-même dit : « Ces maisons de l'Ordre, qui sont celles de Dieu. »

Plus loin : « Je regarde leurs affaires comme étant celle de Dieu !... »

Pourquoi la Providence a-t-elle cloîtré tant d'êtres humains ? Pourquoi a-t-elle mis un sceau sur leurs lèvres ? Ne serait-ce pas qu'à ces grands exaltés il fallait un idéal surhumain ? Ne serait-ce pas que, lâchés dans le monde, ils y auraient été malheureux ou y auraient fomenté des désordres graves ? Les couvents sont peut-être aussi des soupapes de sûreté. Depuis qu'il y en a moins, le nombre des neurasthéniques a considérablement augmenté et partout on crée des *maisons de repos*. A première pensée, la dispersion des congrégations paraît cruellement ordonnée, car c'est la Providence toujours qui met la pioche aux mains des constructeurs, des démolisseurs et des reconSTRUCTEURS ; mais le vent de l'évolution qui les a touchés prolongera leur existence. Dans la lutte que cela a suscité, les inutiles, les faibles périront, les autres auront un accroissement de vie. C'est l'éternelle loi. Si quelques-uns des grands ordres expulsés sont nécessaires à l'humanité de France, ils seront ramenés dans leurs maisons. De leur côté et de celui de leurs adversaires, il y aura plus de sagesse et cela marquera un progrès considérable. Du reste, on a fait beaucoup de sentimentalité inutile lors de l'expulsion des religieux et des religieuses. Si je connais bien la nature humaine, ils auront beaucoup *joui* de leur *persécution*. Jugez donc ! une persécution dans un pays de haute civilisation et en plein *xx<sup>e</sup>* siècle, ce n'est pas banal ! Les cœurs auront battu, sous le froc et

sous la guimpe, d'une sainte colère... cela doit sembler bon les accès de sainte colère!... Quelques-uns auront prié chrétiennement pour leurs persécuteurs, auront senti leur auréole devenir plus lumineuse. Cela non plus ne doit pas être désagréable. Et combien de témoignages d'estime, d'affection, de reconnaissance n'ont-ils pas reçus? Après tout, les Dieux ont mis beaucoup de miel dans leur coupe d'amertume, et ce n'est pas moi qui les en blâmerai.

Vers ma seizième année, je me trouvais en visite chez des parents qui habitaient une ville dans le voisinage de laquelle il y avait une célèbre communauté de Trappistes. Le frère, qui était employé aux transactions commerciales avec le dehors, apportait chaque semaine à la maison le beurre, les œufs, les légumes, les fruits. Il causait volontiers et, avec un plaisir visible, il acceptait de prendre une tasse de café noir avec nous. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, avec de beaux yeux, bruns comme son habit, un nez de Don Quichotte, une grande bouche, prompte au sourire et à la gaieté. Sous son froc, il avait l'air d'un gentleman. On voyait qu'il n'avait pas, comme le frère qui l'accompagnait, l'habitude de porter des paniers; il jetait l'anse du sien sur son bras d'un geste brusque et gauche... puis, comme si elle le gênait, il la passait à l'autre bras... et recommençait. C'était irrésistiblement drôle et cela faisait ma joie. Un jour, j'eus l'audace de lui demander comment il avait pu se faire trappiste. La question ainsi posée, de biais, parais-

sait moins indiscrete. Il abaissa ses paupières pour délibérer avec lui-même s'il devait satisfaire ma curiosité, puis, les relevant, il me dit avec un sourire : « Eh bien, mademoiselle, j'appartiens à une nombreuse famille dont tous les membres sont embourbés dans les affaires ou les plaisirs de ce monde ; j'ai lu un jour qu'il fallait que l'un se sacrifiât pour tous. J'ai quitté les cuirassiers, où j'étais lieutenant, et je suis venu prier et travailler à la Trappe. Il y a six mois, quand l'Empereur nous a rendu visite, j'ai demandé qu'il me fût permis de le servir à table afin de voir s'il me reconnaîtrait. Il m'a regardé plusieurs fois, comme lorsqu'on ne peut pas mettre un nom sur une figure qui vous semble familière... puis, le mien lui est revenu tout à coup et sa surprise a été bien amusante. Il m'a parlé alors avec beaucoup de bonté. Il m'a demandé si je ne trouvais pas la règle un peu dure. Je lui ai répondu que la discipline militaire m'y avait préparé, que je me considérais toujours comme soldat, seulement dans un autre ordre. J'avoue que j'ai eu un grand plaisir à le revoir ainsi que le général F. qui l'accompagnait, mais cela n'a éveillé aucun regret en moi. La semaine dernière, continua le moine avec son expression illuminée, un de nos Pères est mort. Par groupes, nous nous sommes relayés auprès de lui jour et nuit, pour l'accompagner jusqu'au bout de son pèlerinage. Il nous a demandé pardon à tous et nous a dit « Au revoir » avec un accent si assuré ! Je me trouvais à ses derniers moments ; sa fenêtre était ouverte, le chant des oiseaux

accompagna la prière des agonisants. A peine eût-il expiré qu'un grand rayon de soleil couchant est venu lui faire un linceul de lumière. Et c'était bien beau ! Une fin semblable n'est pas payée trop cher par une vie de renoncement. J'ai pensé à vous, mademoiselle, ajouta le bon frère, je me suis dit que si vous en aviez été témoin, vous auriez peut-être été tentée de vous faire trappistine. — Moi, trappistine ! » m'écriai-je, mon insolente jeunesse accueillit cette idée par un éclat de rire. Ce moine Don Quichotte, était un romanesque sentimental, un de ces hommes que les femmes ne comprennent que lorsqu'ils ne leur appartiennent pas. En me souvenant de lui, j'ai pensé quelquefois que la Trappe avait été son salut terrestre aussi bien que céleste. Et quelques paroles, jetées par les Dieux dans de microscopiques cellules, avaient suffi pour transformer un cuirassier en Trappiste. Est-ce assez miraculeux !

Un jour, à Paris, il m'arriva de traverser la place des Victoires à l'heure de midi ; elle était pleine du brouhaha joyeux de la sortie des banques, des ateliers, des magasins du voisinage. D'une rue latérale, émergèrent deux Franciscains, je crois. C'était au moment de l'essaimage des congrégations. Les deux frères étaient jeunes, leur couronne de cheveux blond pâle, leur teint blanc et rose leur donnait un air alsacien. Leurs robes de bure, leurs pieds nus chaussés de sandales, l'ensemble de leur personne, étaient d'une propreté remarquable. Chacun portait une mince valise, la vraie valise évangélique — toutes



leurs possessions terrestres sans doute. En se voyant pris au milieu de cette foule bruyante de travailleurs lâchés, ils jetèrent autour d'eux des regards effarés. Leur confusion s'accrut, quand une bande de jeunes gens et de jeunes filles, se prenant par la main, firent mine de leur barrer la voie. D'un geste doux et brave, et non sans rougir beaucoup, ils essayèrent de se frayer un chemin, mais par pure gaminerie, les mauvais plaisants les enserrèrent plus étroitement. Alors, un ouvrier en cotte bleue, témoin de la scène, les interpella rudement : « Voulez-vous bien finir, tas d'andouilles ! leur dit-il et laisser ces frères tranquilles ! La rue est à eux aussi bien qu'à vous. *I* sont des moines ? eh ben si ça leur plaît ? *I* faut de tout pour faire un monde ! Si tous les hommes faisaient des enfants *i* auraient p't'être pas de quoi bouffer ! » Ces paroles de gros bons sens portèrent mieux et plus vite qu'un sermon ; la chaîne s'ouvrit instantanément et les Franciscains passèrent, non sans avoir envoyé un joli regard de bénédiction à leur défenseur.

« Il faut de tout pour faire un monde. » C'est le peuple qui a trouvé cela ! C'est lui qui a eu l'intuition de cette vérité fondamentale... et je crois que si nous étions capables de la creuser, elle suffirait à nous expliquer la vie.

Il fallait, paraît-il, des religieux et des religieuses. A l'exception des sectaires à mentalité étroite, nous aimons rencontrer au milieu de nous ce mystère vivant. Nous ne sommes pas fâchés d'avoir autour de nos lits de douleur et de misère des *femmes de temple*.

Débarrassées des soucis terrestres, elles ont le visage serein. Leur pensée plane au-dessus des horreurs humiliantes de la maladie, leur âme est rythmée par la prière; le sanctuaire a rendu leur pas léger; au contact des objets du culte, elles ont acquis un toucher exquis et une sorte de magnétisme spirituel. Ces *femmes de temple* sont même un grand luxe que les Dieux nous ont préparé là, pour nos heures mauvaises.

Un jour, à Florence, je m'étonnais de voir mon hôte, un Suisse, très calviniste, soigné par « a blue sister » une sœur bleue. « Ah! c'est que, voyez-vous, pour bander la jambe d'un goutteux, il n'y a que la religieuse catholique, me répondit-il. Je m'y connais!... Si elles avaient un peu plus de science, elles seraient de divines infirmières! » Et il avait raison.

Un prédicateur disait : « La philosophie est incapable de produire une sœur de charité ... » Oui, mais elle peut dire comment et pourquoi la Providence les fait. Et c'est quelque chose.

Ce rêve métaphysique qui a produit des héros, des martyrs, des hallucinés, des fous, des sages, des malades, qui, après tout, a grandement servi la vie, est nourri, alimenté, par l'espérance, la foi, l'amour, la prière. La foi et l'espérance sont assurément les plus surhumaines, les plus divines de nos facultés, car ce sont des facultés. La foi, selon saint Paul, *est une vive représentation des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit pas*. Cette définition qu'il donne, dans une de ses épîtres aux Hébreux, est absolument philosophique et scientifique; un moderniste n'aurait pas mieux dit. Et de fait, il se trouve dans notre moteur deux cellules jumelles, celles qui engendrent l'espérance et la foi. L'espérance va toujours tissant des images de bonheur, des promesses d'amour, de gloire, de fortune, de paradis et la foi en a la *vision intérieure*... car elle n'a jamais été aveugle comme on le dit... elle croit au bien qui n'existe pas, qui n'existera peut-être jamais, et elle nous en apporte la joie.

La création de ces deux cellules, ou de ces deux

groupes de cellules, suffirait à nous démontrer que Dieu a pitié de l'humanité, et qu'il n'est pas insensible à ses douleurs. « Un moyen de maintenir l'équilibre, » diront les sceptiques. C'est possible, mais l'équilibre n'est-il pas la santé, la paix, le bonheur? « Un leurre! » ajouteront les pessimistes. Nous avons tous, plus ou moins, cru à l'amitié, à l'amour, à la fidélité et tous nous avons été déçus. Nous avons tous, plus ou moins, cru à la victoire et tous, plus ou moins, nous avons été vaincus. Oui... mais nous avons *cru*. La foi a stimulé nos meilleures cellules, celles de la volonté, du courage, de l'enthousiasme et nous avons ainsi créé des réserves de forces que nous avons trouvées au moment de l'épreuve. La foi produit une sorte de chaleur spirituelle qui a une influence remarquable sur le physique. Le malade qui a foi en son médecin guérit plus facilement, plus rapidement. Sa présence, sa voix même, le soulagent d'une manière étrange... mais la foi, pas plus que l'amour, ne se commande, c'est un mystère de fluides et d'affinités.

La foi religieuse est plus merveilleuse encore car, comme le dit saint Paul, « elle est la démonstration des choses qu'on ne voit point, » avec les yeux de la chair s'entend! Les prêtres de toutes les religions sans exception, ont démontré ce qu'ils n'ont *point vu*, mais qui leur était inspiré et, au moyen de la suggestion, ils ont communiqué à la masse de l'humanité une *foi réfléchie*. Ils lui inculquèrent la croyance à l'existence de Dieu, à la vie future, aux châtements,

aux récompenses, aux dogmes qu'ils ont élaborés et elle y a cru aveuglément. Ils lui ont *donné l'Au delà*, ils lui en ont ouvert les portes et, confiante, elle s'y est précipitée derrière eux, elle y a reporté ses ambitions et ses espérances de bonheur.

Les forces théologiques ont produit le mysticisme. Le mysticisme ! Seigneur ! Dans quel guêpier suis-je tombée ! En pensant à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse, à ces femmes qui, par l'intensité de leur désir, ont *matérialisé* le Christ... — oh ! le mot est juste bien que spirite, — j'ai entrevu un abîme si profond que j'ai voulu passer, soi-disant par respect pour les grands mystères de la nature ; mais « l'Autre » n'a pas été dupe de ma jolie phrase, il m'a ramenée sur les bords de cet abîme et, bon gré mal gré, j'ai dû y descendre et je ne le regrette pas.

Le mysticisme est la croyance ou la philosophie qui admet l'existence des communications secrètes entre l'homme et Dieu. Les païens ont été de grands mystiques ; ils ont senti autant que les chrétiens, sinon plus, l'action de la Divinité sur tous les êtres... et même sur toutes les choses. Ils ont cru que cette action ne pouvait s'opérer que par l'*Incarnation*. — Elle leur paraissait un phénomène absolument naturel. Et Dieu ne s'incarne-t-il pas dans tout ! Cette conviction s'est perpétuée dans le Christianisme catholique romain. Toutes les ondes de pensées humaines, qui pendant des siècles ont été attirées par l'Infini, ont produit Platon, le penseur qui a gravi le plus grand nombre des sommets de l'Olympe, dont la philosophie

est la plus haute expression de l'idéal métaphysique. Cet idéal est la synthèse du paganisme. L'arbre avait donné son fruit, il devait, non pas mourir, la mort n'existe pas; mais se transformer en christianisme. Platon était un mystique intellectuel, essentiellement occidental. Le Christ, qui devait spiritualiser l'âme d'Occident, était un Oriental, et, grâce à son orientalisme, sa religion, comme toutes les grandes religions eut un « jardin secret ». Dans ce jardin, Jésus sema des fleurs simples, saines, aux parfums vivifiants; des fleurs d'amour, de bonté, de pardon. Puis vinrent des moines asiatiques, de l'Orient barbare, qui méprisèrent ces humbles plantes dont la vertu fit les premiers chrétiens. Ils ne comprirent pas ce qu'elles réclamaient et les laissèrent dégénérer ou périr. Ils jetèrent alors parmi elles la semence de plantes bizarres, compliquées, de physionomies vénéneuses; de plantes d'ivresse aux senteurs violentes, cruelles aux doigts qui veulent les cueillir. Ces moines ont fait du catholicisme un aigle à deux têtes. Il y a le catholicisme que j'appellerai classique et séculier, puis le catholicisme romantique et régulier.

Le catholicisme classique et séculier est celui que nous connaissons tous plus ou moins. Il prescrit l'obéissance aux commandements de Dieu et de l'Église, une croyance absolue aux dogmes de la religion et la pratique du culte. Il est simple, rigide, presque mathématique dans son caractère. Il met dans une multitude de vies banales, affreusement terre à terre, un peu d'idéal; il les colore par la poésie de ses



symboles, de ses cérémonies. Il donne des traditions, une famille ecclésiastique à ceux qui n'en ont pas et c'est énorme cela ! Il apprend à des milliers de créatures à sentir leur âme et leur conscience, il développe en elles la vie intérieure. Ce catholicisme est celui de la majorité.

Le catholicisme romantique et régulier transporte l'individu dans une zone métaphysique plus élevée. Il est celui du petit nombre, heureusement, car son ivresse détraquerait trop de cerveaux. Dans cette zone, la prière devient l'oraison, c'est-à-dire la fusion, le colloque direct avec la divinité, qui s'obtient par un entraînement plus ou moins long. La confession, cet acte qui répond à un besoin de notre nature, qui est en soi sain et bienfaisant, devient une communion spirituelle avec un directeur chargé d'initier le pénitent aux phénomènes du mysticisme, de le conduire à travers les voies par lesquelles on arrive dans le « Jardin secret » — dans la zone des visions, des *ravissements*, du miracle ! Il y a trois de ces voies, paraît-il, dont l'une conduit à l'autre : la voie purgative, la voie illuminative, la voie unitive. Dans la voie purgative, on tâche par des jeûnes fréquents, par des macérations que l'on s'inflige à plaisir, de se mettre dans un état que l'on croit *surnaturel* et qui n'est que trop *naturel*. De là, on entre dans la voie illuminative où l'on se sent pénétré, éclairé, par une lumière céleste et enfin on atteint la voie unitive où l'on a la *sensation* de l'union amoureuse du Créateur avec sa créature — ce doit être une sensation

extraordinaire, en vérité, même si elle n'est créée que par l'imagination. Des millions de catholiques, simplement pieux, ignorent l'existence de ce mysticisme et, s'ils le connaissaient, ils le trouveraient dangereux et immoral. Cependant, il y a parmi les catholiques très romanesques des affiliés aux Dominicains et aux Franciscains qui suivent d'aussi près que possible leurs pratiques religieuses, imitent leurs austérités, portent le cilice sous leurs habits mondains, se donnent la discipline, ont un confesseur et un directeur. A quel degré d'initiation arrivent-ils ? Je l'ignore, mais leurs pauvres petits vols doivent être grotesques ; néanmoins, ils leur donnent une immense satisfaction de vanité, car, comme on dit en argot parisien : « ils croient que c'est arrivé ».

J'ai pénétré dans ce « Jardin secret », non pas par les voies extraordinaires, cela va sans dire, elles sont fermées aux profanes, mais par la voie de la pensée. J'ai plané assez longtemps au-dessus de son enceinte. j'ai vu quelques-uns des grands mystiques, et j'ai tâché de surprendre la vérité. Ai-je réussi ? Les découvertes futures le diront.

Depuis deux mois, j'ai sur ma chaise longue, qui est ma chaise de lecture : La vie de saint François d'Assise, de sainte Claire, « I Fioretti di Santo Francesco », la vie de saint Dominique, la vie de sainte Catherine de Sienne, la vie de sainte Thérèse. Je me suis plongée dans cette littérature de haut vol avec défiance ; « l'Autre » vraiment me fait faire d'étranges choses ! et puis, j'y ai trouvé un plaisir

inattendu, une vraie *délectation*. Dans ces vies de saints, éditées à Paris dans les parages bien pensants de la place Saint-Sulpice, j'ai senti, avec une intime jubilation, l'inconscient modernisme de la pensée catholique. Oh ! elle marche ! lentement, comme la tortue qui représente, si humoristiquement, l'Église aux pieds du Christ dans l'abside de Saint-Paul-hors-murs à Rome, mais elle marche. Ces vies de saints, dans une charmante édition bleue, sont mieux écrites qu'elles n'étaient autrefois. On y sent un souci de la vérité et le respect de notre mentalité du *xx<sup>e</sup>* siècle ; tout en étant d'une orthodoxie rigide, elles rejettent dans la légende et la tradition les miracles par trop barbares, tels le don du Rosaire fait par la vierge à saint Dominique, la résurrection de Napoléon Orsini, le neveu du cardinal de Fossanova. La vie de sainte Catherine de Sienne, par la comtesse de Flavigny, publiée il y a quelque trente ans, est absolument fantastique d'invraisemblance et bien faite pour mettre le penseur en défiance. Par loyalisme envers l'Église catholique, j'ai refusé de la prêter à une amie protestante qui me la demandait. Ceux qui s'intéressent à toutes les manifestations de la vie, trouveront ces romans mystiques, qui se passent dans l'Au delà, mille fois plus captivants que nos romans profanes.

J'ai envié tout particulièrement aux Dieux le tissage de celui de saint François d'Assise. Il me semble un beau conte d'amour métaphysique.

Le fils du marchand Bernardone, devenu le frère François, prêcha le carême de 1212 dans l'Église

Saint-Georges à Assise même. Il était petit, maigre et laid, mais ses yeux étaient pleins de lumière spirituelle, sa voix chaude. Au lieu de ressasser les dogmes, les louanges de l'Église, il parlait de la vie de la nature, la traduisait en images que son génie de poète colorait. Parmi ses auditeurs, se trouvait l'âme qui lui était destinée, qui devait vivre son rêve avec lui et collaborer à son œuvre de réaction; une âme peut-être déjà connue et aimée dans une existence antérieure, celle de Claire Scefi, une fille noble, belle, riche, qui semblait uniquement créée pour le monde. Par quels fluides, par quelles forces, la Providence unit-elle, ou réunit-elle, ces deux êtres? Nous ne pouvons pas le savoir, mais ce dut être un merveilleux travail. Les paroles du frère François, comme autant de projecteurs, illuminaient, pénétraient l'esprit de la jeune fille. Il devint son directeur et alors il y eut par là, j'imagine, « de la grandeur, de la virginité, de la douceur, de l'union parfaite avec Jésus, avec la Dame Pauvreté ». Il lui transmet son idéal, la séduisit pour le Christ, la mena à des fiançailles mystiques avec lui. Écoutez ceci : « Un soir, vers minuit, elle quitte le palais de son père, accompagnée de quelques amies, elle court vers la chapelle de la Portioncule où, trois ans auparavant, François avait célébré ses propres fiançailles, avec « la Pauvreté » *veuve du Christ* ! Les frères Franciscains qui l'attendaient, viennent à elle en psalmodiant et la conduisent à l'autel. « Ma fille que veux-tu? lui demande le saint » — « Dieu! le Dieu de la crèche et du calvaire » répliqua la fiancée.

« Alors, à genoux, les pieds nus, elle dépose tout ce qu'elle a de précieux, les vêtements soyeux, les bijoux que les frères distribueront aux pauvres. François fait tomber sous le ciseau sa chevelure blonde, il lui met une robe d'un gris cendré, la ceint d'une corde, lui couvre la tête d'un voile grossier, la chausse de sandales. » Puis, Claire prononce les trois vœux qui vont mettre entre elle et le monde, le mauvais et le bon, une barrière infranchissable. N'étaient-ce point les fiançailles de Claire et de François qui se célébrèrent à la Portioncule plutôt que celles de la jeune fille et du Christ? Je le crois et je l'espère.

Sous l'inspiration de celui qui était devenu son maître, plus qu'aucun homme ne le fut jamais d'aucune femme, Claire fonda l'ordre mendiant des « Pauvres Dames ». François l'établit dans le poétique ermitage de Saint-Damien, non loin de son couvent et il lui imposa une sévère clôture. Cette fondation, faite en commun, dût nécessiter de longs et fréquents entretiens qui furent, je n'en doute pas, une source de bonheur surhumain, mais pas du tout surnaturel. Tout au long de ce merveilleux roman, vécu dans le plan métaphysique, il y a des scènes adorables, émouvantes et dramatiques au suprême degré. L'amour terrestre, enchâssé dans la spiritualité comme dans le rubis, y brille d'un éclat de diamant. Écoutez encore ceci : « Claire avait un très grand désir de manger avec saint François »... oh ! tout ce qu'il y a de divinément humain dans ce désir ! « Il

lui refusa longtemps cette faveur, et il ne l'accorda qu'aux instances de ses frères en leur disant : « Puisque cela vous semble ainsi, c'est ce qui me semble à moi-même ! mais, pour que son plaisir soit plus grand, je veux que ce repas ait lieu ici, à Sainte-Marie-des-Anges, car Claire est depuis si longtemps enfermée à Saint-Damien, que sûrement, elle se sentira à la fois réjouie et fortifiée en revoyant Sainte-Marie, où jadis nous lui avons coupé les cheveux et où elle s'est fiancée avec Jésus-Christ. Donc au nom de Dieu, c'est ici que nous mangerons ensemble. »

Et ils mangèrent ensemble, pour la première et la dernière fois. Saint François avait fait préparer le couvert sur la terre nue. « Dès le premier plat qu'on leur servit, le saint se mit à parler de Dieu d'une façon si merveilleuse qu'ils se sentirent ravis en Lui. » Était-ce en Lui ou l'un en l'autre qu'ils étaient ravis ? C'est leur secret ou plutôt celui de la Providence. Quel plaisir j'aurais eu à imaginer, à analyser la joie de la pauvre recluse en se sentant enveloppée d'air libre, en revoyant la campagne de l'Ombrie ! et son émotion en se retrouvant dans la chapelle où elle avait prononcé ses vœux, en visitant le couvent où son maître vivait !...

Pendant les dernières années de sa vie, saint François avait coupé les communications extérieures entre Saint-Damien et la Portioncule, peut-être parce qu'il ne sentait pas son amour aussi spirituel. Il était, du reste, le saint qui disait un jour à ceux qui le louaient d'une manière extravagante : « Ne me louez



pas trop, car je suis encore en état d'avoir des fils et des filles. »

Quand Claire sut que François était atteint mortellement, elle lui fit dire qu'elle voudrait le voir; il s'y refusa, mais il lui promit qu'elle le reverrait. Il ne voulut pas sans doute qu'elle le vit dans la laideur de la dissolution, mais dans la beauté de la mort, et voilà encore qui est bien humain. Il reçut cependant la femme, qu'après sainte Claire, il avait le plus aimée, une romaine, dame Jacoba de Septemsoliis, qu'il avait surnommée « son frère Jacqueline ». « A la nouvelle de la maladie du saint, elle était accourue. » Aucune femme ne pouvait pénétrer à la Portioncule; exception fut faite pour la *camarade* du maître. Elle lui apporta la robe qu'elle avait tissée pour lui, qui devait lui servir de vêtement mortuaire, et auquel, par un enfantillage curieux, il voulut que l'on cousît une pièce parce qu'il ne lui semblait pas *d'apparence assez pauvre*. Il n'avait aucune honte de la maladie devant *l'amitié* et son « frère Jacqueline » eut le privilège de le soigner, pendant la dernière semaine de sa vie, et de faire la veillée auprès de ses restes mortels. Que n'aurait-elle pas donné, la pauvre abbesse de Saint-Damien, pour ce privilège-là! « Afin de tenir la promesse que François lui avait donnée, le cortège funèbre remonta vers la ville et prit le chemin qui passait devant Saint-Damien. Le corps fut porté dans l'Église et on le déposa si près de la fenêtre grillée des sœurs, que celles-ci purent voir une dernière fois leur père spirituel. Et les Frères enlevèrent le grillage

à travers lequel les servantes de Dieu avaient coutume de recevoir la Sainte hostie, et ils soulevèrent du brancard ce corps vénérable et le tinrent sur leurs bras devant la fenêtre aussi longtemps que pouvaient le souhaiter, pour leur réconfort, madame Claire et les autres sœurs. »

Quelles ondes de sentiment, de spiritualité ont dû sortir de ces grandes scènes admirablement conçues ! J'ai voulu les donner parce qu'elles sont une révélation sur l'âme mystique que nous connaissons si mal. En les extrayant de l'histoire de saint François et de sainte Claire, la romancière invétérée que je suis a senti, par l'imagination, la joie et la douleur vécues, il y a sept siècles, et c'était délicieux. Les voilà les miracles de Dieu !

Il m'a fallu tout le désir que j'ai d'être juste pour relire la vie de saint Dominique. Je l'avais entendue au réfectoire du couvent, dans ce que j'appellerai les jours fabuleux de ma jeunesse, et j'avais conçu pour lui une vive antipathie. Je ne sais si, dans une existence antérieure, j'ai été une Albigeoise, mais l'habit dominicain m'a toujours désagréablement impressionnée. Il y a deux ans, à Rome, j'ai déjeuné avec un père de l'Aventin, un homme d'une haute culture, non pas moderniste, mais moderne, absolument charmant ; c'est le moine tel que la civilisation l'a fait, et tout le temps, j'ai éprouvé un ridicule et étrange malaise. Après nouvelle lecture, mon sentiment pour ce saint de l'Inquisition n'a pas changé, mais je l'ai mieux compris. Le déterminisme me fait

plaindre davantage ceux qui sont condamnés à faire souffrir que ceux qui souffrent. « La vie de tout homme, dit le suédois Joergensen, n'est que le fruit de sa volonté intime. » C'est absolument vrai, mais, comme les cellules qui renferment cette volonté intime lui sont données par Dieu, celles-là et non pas d'autres, c'est toujours et seulement sa volonté qu'il fait.

Les grands mystiques d'Orient et d'Occident, *les mystiques à visions*, les vrais et les faux, ont tous été, quoi qu'en disent les prêtres, atteints de cette mystérieuse maladie que l'on nomme la névrose, dont les phénomènes sont si étranges que, dans les âges barbares, ils pouvaient bien passer pour surnaturels. Dans les hôpitaux, on connaît les stigmates, l'odeur de sainteté, les mains sanglantes. A la Salpêtrière de Paris, on peut voir la mort apparente de la catalepsie, les membres raidis, les nerfs noués; puis, les extases, les transes dont le ravissement nimbe les pauvres faces humaines. Dostoiewski, l'écrivain, était épileptique, et il affirmait que les prodromes de ses crises lui donnaient des joies extatiques. Le Moyen âge fut la grande époque de la névrose religieuse. Et cela s'explique. Les courants psychiques qui portent les idées, les images, n'étaient ni aussi nombreux, ni aussi rapides qu'aujourd'hui. Les mentalités n'étaient pas *aérées*. Pendant des siècles, la pensée chrétienne avait été nourrie, uniquement, des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, de dogmes, de légendes, de prodiges, du drame de la Passion surtout. On se

pâmait devant des christs lamentables; ils n'étaient jamais assez douloureux. Avec une pitié morbide, on comptait leurs os et leurs blessures. On n'avait pas assez de larmes pour la douleur de la Vierge Mère... et cela sans se rendre compte que l'on revivait, non pas la crucifixion du Christ, mais l'éternelle crucifixion de l'humanité. Toute semence entassée se corrompt; celle-ci se corromptit et fit des *malades*... des mystiques. Dans quelques-unes de leurs cellules cérébrales, religieusement sursaturées, apparurent, par une sorte de mirage spirituel, tous les personnages sacrés, et, par ce dédoublement qui se produit chez les idéalistes, chez les écrivains, ils crurent converser avec eux, Prêtres et moines, au lieu de chercher à les guérir, entretenirent leur *illusionnisme* avec leurs propres rêves, avec des images de paradis et d'enfer, avec des prodiges fabuleux, des miracles, opérés on ne sait comment. C'est ainsi que l'Église, par ignorance ou à dessein — je veux croire à l'ignorance, — a créé le mysticisme dont elle a tiré un si grand parti.

Chez les névrosés profanes, quelque peu mécréants, les visions étaient tout autres que religieuses... et le sont encore. Quand on les voyait jetés sur le sol, comme par des mains invisibles, et, l'écume à la bouche, se tordre dans d'horribles convulsions, quand on les entendait blasphémer et prononcer des paroles ordurières, on les croyait possédés du démon et, de gré ou de force, on les soumettait à l'exorcisme. Dans le clergé il y avait des équipes d'exorciseurs et elles

ne chômaient pas. C'étaient des médecins qu'il aurait fallu à ces malheureux.

Moi aussi, par ignorance, — qui n'a pas péché par ignorance! — j'ai refusé d'ajouter foi aux visions, aux ravissements des saints. Aujourd'hui, je les crois vrais pour la plupart, parfaitement naturels. Selon moi, de semblables phénomènes se passent dans les *lobes frontaux* où sont les rêves métaphysiques et tous les autres rêves. Quand leurs cellules sont mises en activité par des nerfs, c'est-à-dire par des conducteurs ou trop tendus ou trop relâchés... ou noués peut-être, elles peuvent produire toutes les aberrations. N'y a-t-il pas, dans notre cerveau, des alvéoles qui distillent l'ivresse de l'amour? Et c'est si bien notre moteur qui en est le théâtre que le Christ, la Vierge, les Saints, pas plus que les esprits évoqués par les médiums, n'ont jamais rien dit qui révèle des êtres d'un plan plus élevé que le nôtre, ou une autre personne que celle qui les faisait parler. Saint Dominique couchait souvent dans les églises, quoi d'étonnant à ce que là, au pied de quelque autel de la Vierge, il se soit formé derrière son front un film qui la représentait avec l'enfant Jésus lui tendant le chapelet aux quinze dizaines — film qui nous a valu l'institution du Rosaire.

Un écrivain français, Stendhal, je crois, ayant eu la fantaisie de passer la nuit dans l'église de Saint-Pierre de Rome, s'y était fait enfermer en se cachant dans un confessionnal. Au matin, on l'y retrouva évanoui. Ses nerfs et son imagination n'avaient pu

supporter le silence et le mystère de l'immense basilique. Un névrosé religieux aurait probablement été emporté en paradis ou en enfer.

Et ces phénomènes psychiques reflètent toujours la mentalité de l'époque. Les penseurs peuvent ruminer ce fait que, dans toutes les visions du Moyen âge, il y a du sang... le sang de Jésus, heureusement, car, au lieu de saints, elles eussent fait des criminels. Dans ces jours barbares, les femmes, pendant le temps de leur gestation, avaient dû voir souvent les rues ensanglantées par les luttes fratricides et leur fruit avait été impressionné. C'est cela, sans doute, qui avait *teinté de rouge* l'âme des mystiques du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, qui l'avait rendue si cruelle aux autres et à elle-même. Saint Dominique se donnait la discipline, se la faisait donner avec de triples chaînes de fer, et soyez sûr qu'il trouvait une jouissance morbide à sentir sa chair déchirée. Ceci me fait croire qu'on ne l'a pas accusé, à tort, d'avoir été l'inventeur de l'Inquisition, le prédécesseur du fameux terroriste Torquemada. Il était un moine espagnol et, grattez l'espagnol, vous trouverez l'Africain fanatique. On le sent bien quand on lit ceci : « Quelques hérétiques ayant été convaincus, dans le pays de Toulouse, furent remis au jugement séculier, parce qu'ils refusaient de retourner à la foi. Dominique regarda l'un deux avec *un cœur initié aux secrets de Dieu* et dit aux officiers de la cour : « Mettez à part celui-ci et gardez-vous de le brûler. » Puis, se tournant vers l'hérétique *avec une grande douceur*, oh ! cette douceur près



du bûcher! : « Je sais, mon fils, lui dit-il, qu'il vous faudra beaucoup de temps, mais que vous deviendrez bon et saint. » Ceci ressemble pas mal à une scène d'anthropophagie, où le chef de la tribu dirait aux exécuteurs : « Gardez celui-ci pour demain... il sera meilleur. » On garda le malheureux... vingt ans... c'était bien gentil en vérité. Il se convertit enfin et ne fut pas brûlé.

Les vocations qui ont fait les grands mystiques se sont toujours déclarées après une maladie, telle celle de saint François d'Assise. A moins que la raison ne soit un vain mot, il est impossible de considérer comme tout à fait sain d'esprit celui qui un jour, au palais épiscopal d'Assise, « en présence d'une nombreuse assemblée, sommé de rendre à son père ce qu'il tenait de lui, disparaît dans une chambre voisine et reparait, complètement nu, avec une ceinture de poils autour des reins, tenant sous le bras tous ses autres vêtements qu'il va déposer, devant les pieds de son père, avec un petit tas d'or ». Plus tard, il ordonnera à Ruffin, l'un de ses frères, d'une des meilleures familles d'Assise « de s'en aller, *tout nu*, de la Portioncule jusqu'à la ville et de prêcher, tout nu, dans la cathédrale ». Il donne un ordre pareil au frère Ange. « Lui aussi eut à se rendre, tout nu, dans la ville, pour annoncer que le Maître arrivait le lendemain et avait l'intention de prêcher. Deux fois pendant sa dernière maladie, il demanda à ce qu'on le posât nu sur la terre nue. » Ceci ressemble bien à une manie de névrosé. Depuis une trentaine d'années,

quand les gens du peuple voient une personne commettre des actes dont la bizarrerie les choque, ils ne disent plus : « elle est folle » mais, avec un haussement d'épaules et une note de pitié : « elle est malade ! » Le mot est bien plus juste, le fils de Pierre Bernardone était « un malade »...

Saint Dominique et saint François se passionnèrent pour la pauvreté. Ce dernier, qui était un poète et un romantique, lui voua un culte passionné et enfantin. Combien de fois n'ai-je pas regretté que ce culte n'eût pas eu pour objet la propreté... la divine propreté, car comme disent les Anglais, « elle vaut la sainteté » *Cleanliness next to godliness*. Et c'eût été tellement plus sain, moralement et physiquement!... mais la saleté sert aussi.

Vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, il y eut, dans les âmes mystiques, un curieux besoin de souffrance, de pauvreté, d'humiliation qui devait peut-être servir de contrepoids au besoin excessif de jouissances, de richesses, de faste qui s'était développé dans le haut clergé. Et, le croira-t-on, la création des ordres mendiants, féminins et masculins, fut inspirée par les mêmes irrésistibles motifs que l'hérésie des Albigeois, des Cathares, des Vaudois, et ces motifs étaient le relâchement de toute discipline morale dans l'Église catholique. Ces deux réactions, semblables et diverses, luttèrent féroce ment l'une contre l'autre.

Les moines et les pauvres femmes qu'ils avaient cloîtrées renonçaient à la transmission de la vie, dans l'espoir d'acquérir des biens impérissables; les héré-

tiques, eux, se refusaient à cette transmission par haine de la vie même, qu'ils croyaient l'œuvre du diable, en la voyant corrompue par ceux qui auraient dû la purifier... c'était là aussi un idéal de *malades*.

Au lieu de s'amender, l'Église exerça, sur ces malheureux hérétiques, une répression plus cruelle qu'aucune des persécutions dont elle s'est fait une couronne. La mort dans l'amphithéâtre, ordonnée par les païens, était plus prompte et plus douce que la mort dans les tortures, et dans les cachots de l'Inquisition, inventée par des chrétiens... pour des chrétiens.

L'institution des ordres mendiants, avec leurs frères prêcheurs, fut le sabot qui enraya pour un moment la marche de l'Église vers l'abîme, mais elle reprit bientôt, et Dieu en soit loué, car elle devait conduire à la Renaissance et à la Réforme, son salut et le nôtre. Les catholiques non pensants ne le considèrent pas ainsi... mais bien la philosophie. La *philosophie est toujours d'accord avec la Providence*.

Sainte Catherine de Sienne, née au milieu des horreurs de la guerre civile, d'une mère sujette aux crises de catalepsie, a été assurément la plus *malade* des mystiques dont je viens de lire la vie. Elle était surtout une grande amoureuse. A l'âge de sept ans, elle imagine que le Christ lui dicte cette prière : « O très bénie et très sainte Vierge, qui, la *première* entre toutes les femmes, avez voué votre virginité à Dieu, et, par sa grâce, êtes devenue la mère de son fils, je vous supplie très humblement de ne point regarder mes méfaits et ma misère. Je suis une

pauvre créature, mais je vous prie de me faire la grâce de me donner, comme époux, votre très cher enfant Jésus-Christ, car, de tout mon cœur, je l'aime et le *désire*. Je vous promets, et lui promets aussi, que jamais je ne prendrai d'autre époux et que je lui garderai ma *virginité*! » C'est tellement enfantin que l'on n'a pas le courage de se moquer. On se demande quels atavismes avaient pu produire une précocité semblable? Après cela nous ne saurions nous étonner qu'à vingt et un ans, Catherine *vit* la cérémonie de son mariage mystique. « En présence de saint Jean l'Évangéliste, du prophète David, qui tirait de la harpe des sons d'une douceur infinie, (il y avait même de la musique!) Marie, mère, lui prit la main droite et la donna à son fils : « Moi, ton créateur et ton Sauveur, dit le Christ en passant au doigt de la jeune fille un anneau fort comme le diamant, pur comme l'onde et resplendissant comme la flamme, je t'épouse dans la foi; je garderai ta foi de toute atteinte; armée de cette force, tu vaincras le monde, jusqu'au jour, où, en Paradis, tu célébreras avec moi tes noces éternelles. » C'était là en vérité le plus morganatique des mariages! Cette apparition était-elle un mensonge? Point du tout. Un phénomène produit par l'imagination, tout simplement. La malheureuse, ou la bienheureuse sainte Catherine, était entrée dans le « Jardin secret ». Elle avait gravi, sans doute, la voie purgative, la voie illuminative et la voie unitive de l'initiation. Cette effrayante gymnastique spirituelle, le jeu des forces théologiques mues par un

désir intense, avaient bien pu créer en elle le *film* du mariage mystique. Nul doute qu'elle ne l'ait cru réel, qu'elle n'ait senti à son doigt l'anneau, visible pour elle seule, « l'anneau *fort comme le diamant, pur comme l'onde, resplendissant comme la flamme* ». Nul doute qu'elle ne l'ait vu disparaître quand elle était tentée de désobéir ou de pécher.

Dans les visions d'aucune sainte il n'y eut autant de sang que dans celles de sainte Catherine — un reflet de l'époque comme je l'ai dit. — C'était le sang de Jésus-Christ qu'elle voyait couler, naturellement, et elle semble y trouver une morbide délectation. Écoutez ceci : « Un matin, à Saint Dominique, elle s'approche de la Sainte Table. Son visage, inondé de larmes, était resplendissant de joie, et, tout accoutumé que fut le Dominicain qui officiait à la voir en extase, il resta surpris. Plus tard, il l'interrogea sur la cause d'un tel bonheur. « N'avez-vous pas vu parfois, répondit-elle, une mère montrer la mamelle à son enfant, le faire pleurer, puis, lui donner la nourriture qu'il désire? C'est ainsi que le Seigneur agissait avec moi. Après avoir approché son côté de mes lèvres, il s'éloignait en souriant de mes larmes, enfin il m'a rassasiée de son sang jusqu'à me faire souhaiter de tout quitter pour le suivre. » Peut-on, après avoir lu l'Évangile, croire à la réalité d'une vision semblable? Le Christ si simple, si digne est-il reconnaissable dans cet époux cruel? Quelque part encore, Catherine dit avoir eu la sensation de la saveur du sang du Christ. Cette sensation était bel et bien de *l'hysté-*

*risme*. Elle nourrissait ses religieuses avec du pain trempé dans ce sang... et il les vivifiait! à l'agonie, elle réclamait les sueurs sanglantes! Au xiii<sup>e</sup> siècle, on pouvait bien voir là des phénomènes surnaturels, au xix<sup>e</sup> siècle nous ne pouvons y voir que des phénomènes pathologiques. Les Dieux avaient besoin de ces *malades*. La plupart ont fait des œuvres extraordinaires. Sainte Catherine de Sienne, la fille d'un teinturier illettré, a mis fin au schisme d'Occident, a ramené le Pape à Rome, fait la paix entre plusieurs républiques ennemies et a pris rang parmi les grandes femmes italiennes. Son auréole de sainteté a servi autant qu'une armée. Voilà les choses qui, par-dessus toutes, provoquent mon admiration.

Sainte Thérèse, elle, vient deux siècles plus tard, en pleine Renaissance. Bien des feuilles de l'esprit humain s'étaient déroulées et l'influence monacale commençait à décroître. Elle sera une réformatrice. Il est si vrai que nos cellules contiennent les germes de nos destinées, « qu'enfant, son grand amusement était de construire des petits monastères, » elle jouait à la religieuse comme les futures mondaines jouaient à la grande dame! Elle possédait une des plus fortes individualités féminines qui aient existé. Elle était une femme bien née, un poète, un écrivain, un penseur, un philosophe, un psychologue et, ni la souffrance physique, ni le mysticisme, ne purent détruire ou absorber ces dons magnifiques.

Elle fut toujours très femme, contente de pouvoir plaire. Elle dit un jour, au frère Jean de la Misère



qui venait d'achever son portrait : « Dieu vous pardonne, frère Jean, de m'avoir faite si laide ! » Elle aimait la propreté, et je ne doute pas qu'il lui fallut beaucoup d'ingéniosité pour la faire marcher de pair avec la pauvreté.

A vingt ans, elle connut le martyre de la névrose et elle le décrit ainsi : « Ma langue était en lambeaux à force de l'avoir mordue, je sentais tout mon corps disloqué, ma tête en désordre, mes nerfs tellement contractés que je me voyais en quelque sorte ramassée en peloton. »

Avec la même sincérité, elle parle des phénomènes dont son âme est le théâtre, et, ce qu'aucun mystique n'avait encore fait, elle les analyse avec une audace, une indépendance qui en font de véritables révélations dont la science psychique pourrait profiter, car elles sont plus *vraies* que tout ce qu'on a écrit. Elle avait grand tort de rire des soupçons de l'Inquisition, elle aurait bien pu être happée par elle, rien que pour avoir dit que : « dans le monde intérieur, il y a des mouvements *naturels* aussi impossibles à arrêter que ceux du ciel ». Elle confesse qu'elle est arrivée avec peine à l'oraison, que les voies de l'initiation lui ont été pénibles, mais elle ajoute : « qu'elle a été récompensée par un magnifique salaire ». Elle dit : « qu'elle n'a jamais rien vu par les yeux du corps ». Elle distingue entre les visions intellectuelles et les *visions imaginaires*. Elle avoue qu'il y a des visions imaginaires ! ah la brave sainte ! et comme l'imagination se trouve dans notre *moteur*, les visions doivent y être

aussi. Dans les visions intellectuelles, elle sent que Notre-Seigneur est présent « par une connaissance plus claire que le soleil ». « Les visions imaginaires, dit-elle, sont d'un ordre moins élevé, mais, sous certains rapports, plus profitables, car elles sont plus en harmonie avec notre nature. » N'est-ce pas là une admirable psychologie ! De même, elle déclare le ravissement supérieur à l'extase : « On ne peut pas lui résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond sur vous avec une impétuosité si soudaine, que vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever... »

Elle eut aussi des visions d'enfer, alors sans doute que ses pauvres nerfs étaient tendus par l'effort surhumain de l'oraison. Elle avoue qu'elle endura des tortures physiques ; puis, elle ajoute : « mais ces tortures ne sont rien auprès de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement si sensible que j'estime vain de les dépeindre ». Quelques neurasthéniques du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle ont connu cette tristesse « si amère, si désespérée », et elle les a poussés au suicide.

La voie unitive devait conduire la carmélite d'Avila au mariage mystique, comme elle y avait conduit sainte Catherine de Sienne — mais, chose à noter, chacun de ces mariages reflète le caractère de la femme ; celui de sainte Catherine, la grande amoureuse, celui de sainte Thérèse, l'intellectuelle ; et ce dernier se fit de cette manière : « Le Christ lui apparut *dans une vision imaginaire* et, lui donnant sa main

droite, il dit : « Vois ce clou ; c'est un signe qu'à partir de ce moment, tu seras mon épouse, mon honneur sera le tien et ton honneur sera le mien ! » Et ce sont là, il me semble, les paroles du mariage terrestre, du mariage anglais surtout. L'honneur du Christ-Dieu entre les mains d'une créature !

Sainte Thérèse cause constamment avec les personnages de son rêve. Elle reçoit même des messages du Christ pour ses confesseurs ! Entendait-elle réellement des voix ? Je le crois. Un grand nombre d'hommes parmi les païens, les hébreux, les chrétiens en ont entendu ; et comme « tout concourt », ces voix ont toutes *concouru* à quelque chose... à quelque chose d'immense souvent. La voix qui arrêta saint Paul sur le chemin de Damas, donna à l'Église l'intellect sans lequel elle n'eût pu s'organiser. Des voix ont concouru à l'érection de temples, d'églises, de monuments expiatoires ; elles ont mis la victoire dans bien des balances. Les voix de Jeanne d'Arc ont rendu la France à elle-même. Au siècle dernier, les voix de Bernadette Soubirous ont créé le sanctuaire de Lourdes. D'où venaient-elles donc ces voix ?... De l'Au delà ? non... assurément. Alors ? Pendant toute une semaine, j'ai eu ce point d'interrogation accroché à ma pensée et c'était plutôt inconfortable. Puis, un matin, au milieu des *délices* peu spirituelles de mon petit déjeuner pris à côté de ma fenêtre, dans la beauté de l'aube d'automne, j'eus un sursaut intérieur. « Mais, nos cellules parlent ! » m'écriai-je... Pour la première fois, je venais de concevoir ce

magnifique miracle de la Nature ! Elles parlent ! et, touchées par les courants psychiques qui les gouvernent, comme la fleur par le soleil, elles disent ce qu'elles doivent dire — pas autre chose... Dans certains moteurs détraqués, elles babillent éperdument et font des fous, des neurasthéniques. Dans un état de concentration extrême, elles sont entendues assez distinctement pour faire croire qu'elles sont étrangères. Il y a quelques jours, un jeune compositeur me raconta que, la veille, comme il écrivait un morceau pour le piano, il entendit la voix du violon qui l'accompagnait, et cela si distinctement, qu'elle le gênait et qu'il dût interrompre son travail pour rompre le charme. Est-ce ce fait qui, par une occulte association, m'a conduite à ce que je crois être la vérité ? je l'ignore. Scientifiquement, mon idée ne vaut peut-être pas un maravédis, mais je ne la donnerais pas pour cent mille francs. Que d'autres trouvent mieux.

Sainte Thérèse ne fut pas seulement une contemplative, elle devint une réformatrice et une fondatrice. Vers l'âge de quarante-six ans — cet âge dira quelque chose à un médecin — elle fut délivrée des grandes crises qui avaient fait de son corps un douloureux captif et, dans un curieux apostolat, elle connut la joie de l'action.

Personne, que je sache, n'a encore tenté de vivre selon l'*esprit* de l'Évangile ; mais beaucoup, tels les premiers chrétiens, les ordres mendiants, ont essayé de mettre sa *lettre* en pratique. Cette lettre, qui est de la pure littérature orientale, a tué l'esprit de leur

œuvre. Saint Dominique et saint François d'Assise par exemple, en voulant mettre en pratique la pauvreté évangélique, créèrent dans leurs communautés le désir de la richesse — la réaction naturelle. — De plus, ils instituèrent des branches féminines de leur ordre... Et, pour comble d'imprudence, ils établirent à côté de chaque couvent de religieux, un couvent de religieuses sévèrement cloîtrées; les frères devaient mendier pour elles et pourvoir à tous leurs besoins temporels et spirituels... Ces deux saints innocents, avec une ignorance enfantine de la vraie nature humaine, ouvrirent ainsi toute grande la voie à messire Satan qu'ils passaient leurs jours à combattre. Et ainsi, ils semèrent des germes de dissolution qui augmentèrent le scandale que donnait l'Église. Du vivant même de leurs fondateurs, les ordres mendiants se transformèrent, à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle il était déjà question de réforme. Au xvi<sup>e</sup> siècle, les frères déchaux du Carmel s'étaient chaussés, ils portaient des frocs de drap fin. On les rencontrait sur toutes les routes d'Espagne, non plus à pied et la besace au dos, mais en splendides chevauchées, montés sur des mules richement harnachées, et suivis de chariots qui portaient leurs provisions... et le reste à l'avenant. C'est alors que sainte Thérèse devint une réformatrice et une fondatrice. « Tout concourt », même les visions vraies ou fausses des mystiques. Celles qu'elle eut de l'enfer lui inspirèrent une telle terreur des tourments réservés aux pécheurs, qu'elle se prit d'un zèle passionné pour leur conver-

sion. La réforme du Carmel s'imposait; elle s'y donna corps et âme. Elle commença l'œuvre par la branche féminine de l'ordre... pour donner l'exemple, j'imagine, à la branche masculine. C'était sage et intelligent. Avec quelques religieuses, elle créa un nouveau couvent où l'on pratiquait la dure observance primitive. Avec l'idée de consoler son Sauveur, la grande romanesque voulut amener à ses pieds de nouvelles Marie... et elle en trouva : Les Dieux avaient sans doute besoin, pour des raisons économiques, de retirer un certain nombre de femmes de l'activité sociale. Elle put alors réaliser son rêve d'enfant, car elle fonda vingt-sept monastères. Chaque fondation devait être une aventure qui donnait à son intellect une satisfaction infinie.

Encouragée par son succès, elle entreprit, avec l'approbation du général de l'ordre, la réforme de la branche masculine; elle « réforma ses confesseurs et ses directeurs ». Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les féministes n'ont pas encore songé à se réformer elles-mêmes... puis à réformer les hommes. Sainte Thérèse avait plus de psychologie qu'elles. Sa lutte pour le rétablissement de la règle qui obligeait aux longs jeûnes, à la vie dure, au frocs grossiers, aux pieds nus, fut à la fois épique et comique — un trait d'humour de la Providence. La Carmélite y déploya une connaissance de l'âme humaine, une philosophie, un charme qui, parmi les femmes, la placent hors de pair et, malgré le nombre de ses adversaires *mitigés*, (les déchaux) elle remporta la victoire. Cette réforme donna à sainte



Thérèse une joie qui, j'en suis sûre, fut intense, celle de la *maternité spirituelle*. Les Pères, les frères dont elle croyait avoir sauvé l'âme, devenaient ses *filis*... ses fils chéris... et elle connut la maternité dans ce qu'elle a de plus élevé. Je m'en suis réjouie pour elle.

Au cours de cette réforme, j'ai trouvé une preuve indéniable de ce que je crois être la vérité. La Carmélite d'Avila, qui était une grande psychologue, redoutait les agglomérations de contemplatifs, de contemplatives surtout. Elle avait même écrit à son frère : « Chacune de nos maisons ne doit pas dépasser le nombre de treize. » Dans une vision qu'elle raconte elle dit : « Au milieu d'un recueillement profond, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : « Tu diras de ma part aux pères Carmes déchaussés que, *malgré le grand nombre de monastères, il y ait peu de religieux dans chacun.* » C'était donc bien la voix de ses propres cellules qu'elle entendait, et non pas celle du Christ.

Les neuro-pathologistes devraient tous lire la vie et les lettres de sainte Thérèse. Ils y trouveraient des révélations précieuses pour la science. Elles sont plus véridiques que les confessions de leurs malades.

Dans notre moteur, que nous connaissons si peu encore, il y a, non seulement des cellules qui parlent, mais des cellules qui écrivent. Les communications que reçoivent les spirites, viennent des lobes frontaux et de leurs intermédiaires et non pas d'un autre monde. Voici un fait dont je garantis la vérité. Il y a quelques années, une jeune femme de Toulouse, une

charmante amie, s'était laissé dire qu'elle avait des yeux de médium et qu'elle devait pouvoir *écrire*. Très flattée, elle prit un crayon et une feuille de papier — c'était avant l'invasion des alphabets et des planchettes, — elle concentra sa pensée selon les instructions qui lui avaient été données. Pendant trois jours, elle ne sentit rien, si ce n'est quelques mouvements nerveux. Enfin, le crayon se mit en marche, il traça d'abord des jambages d'*m*, des mots isolés sans signification, puis des phrases entières et, dans une écriture étrange, en lignes diagonales, sans solution de continuité, il donna des pages de prose signées « Ariel ». Mme X. était huguenote; elle lisait sa Bible tous les jours et il est fort possible qu'elle eût été impressionnée par le nom de l'idole des Moabites... qui était, paraît-il, un « mauvais ange ». J'ai lu quelques-unes de ces pages. Je n'y ai pas trouvé une pensée qui révélât un autre monde que le nôtre... c'étaient de banals essais.

« Ariel » ne tarda pas à exercer sur ma petite amie une attraction irrésistible. Il était quelqu'un de vivant pour elle; nul doute que, si elle eût été une mystique, elle l'aurait *vue*. Elle écrivait qu'elle se sentait parfaitement heureuse... et *légère, légère*, disait-elle. Lorsque l'une des choses qu'il lui annonçait venait à se réaliser, elle exultait et oubliait ses fausses prédictions. Il devait sûrement être un « mauvais ange », car il lui joua un tour pendable. Son mari avait été appelé à Paris pour affaires et elle était restée à Toulouse. Un soir, après son dîner, elle prit le crayon

magique et, aussitôt, l'esprit lui dit que « Georges » était au lit depuis quarante-huit heures avec 40° de fièvre, qu'il croyait avoir une gastrite mais que c'était une dangereuse fièvre typhoïde. Elle s'élança vers la sonnette, demanda l'horaire, fit jeter quelques effets dans une valise et put attraper le dernier train. Elle adorait son mari. Pendant toute la nuit, elle endura ce supplice particulièrement cruel de l'âme qui veut voler vers quelqu'un et qui se sent captive. Le lendemain, elle était à Paris, et, plus morte que vive, elle arriva dans la cour du Grand Hôtel. Avec des doigts tremblants elle paya son fiacre et, se retournant, elle se trouva face à face avec Georges rayonnant de santé ! Avec un cri, elle se jeta à son cou, le serra frénétiquement contre elle, puis éclata en sanglots, en présence de la galerie toujours très nombreuse à cette heure-là. La scène racontée graphiquement par M. X., me fit rire de bon cœur. Il me dit qu'il avait eu l'impression d'un cyclone l'enveloppant tout à coup. L'explication qui suivit fut plutôt humiliante pour la jeune femme ; mais sa joie d'avoir été trompée était telle, qu'elle supporta gaiement toutes les taquineries qu'elle s'était attirées. Malgré la leçon et la promesse qu'elle avait faite à son mari de *lâcher* « Ariel », elle ne fut pas longtemps à reprendre le crayon magique... sous prétexte de savoir pourquoi il lui avait menti. Il répondit que c'était pour l'éprouver !... cette idée était sienne évidemment. Après cette épreuve, la suggestion devint si forte que la pauvre femme prit peur. Elle vint à Paris consulter un médecin qui fut un grand

méconnu, le docteur Gruby. Elle lui dit qu'elle était possédée du démon et le supplia de lui trouver quelque prêtre catholique qui voulut bien l'exorciser. Le docteur sourit. Il prit dans sa bibliothèque certaine brochure de publication récente : « Lisez cela, lui dit-il, c'est une étude sur l'auto-suggestion, vous verrez que vous n'êtes point possédée. Vous avez dégagé une force encore inconnue, voilà tout. C'est vous seule qui devez vous exorciser; si je vous ordonnais de cesser d'écrire, vous ne pourriez pas le faire, il faut abrégier chaque jour de cinq minutes cette correspondance fantastique! » Et le docteur psychologue, dans une de ses minutieuses ordonnances, indiqua à la jeune femme l'emploi de chacune des heures de la journée. Elle avait si bien senti le danger qu'elle obéit religieusement... elle guérit, mais au bout de trois mois seulement.

Il me semble que ce phénomène est de la même famille que ceux que je viens d'étudier. Et voyez la merveille! « Ariel », cette petite idole des Moabites, d'une très ancienne tribu de la Palestine, était une création fictive que les Hébreux avaient appelée le « mauvais ange » et, sortie des cellules humaines, elle réapparaît dans celles d'une femme du x<sup>x</sup><sup>e</sup> siècle et « sert » à lui faire faire un cruel voyage de Toulouse à Paris.

Ma promenade dans le « Jardin secret » de l'Église catholique romaine a débarrassé mon esprit d'une foule de préjugés qui venaient de l'ignorance où j'étais de son mystère. Elle m'a révélé une foule de phéno-

mènes que je suis contente de connaître parce qu'ils font partie de la vie.

On m'a affirmé que, si l'on trace un cercle à la craie autour d'une poule, elle en est comme hypnotisée au point de ne plus pouvoir en sortir même pour boire et manger. Eh bien, il me semble que les Dicux enferment ainsi les contemplatifs dans un cercle métaphysique, formé par les mystères de la religion où ils vivent et meurent sans rien connaître d'autre de la vie merveilleuse. Dans ce cercle, les mystiques s'élaborent une âme plus éthérée, plus subtile que la nôtre. La concentration à laquelle ils sont condamnés y produit des *films*, des visions qu'ils croient au delà... et qui sont en deçà... tellement en deçà ! C'est de cette âme dont ils sont uniquement occupés, à laquelle ils pensent toujours... Le péché est sa folie ; on dirait, en vérité, qu'elle se console de ne pouvoir transgresser en se créant l'illusion du péché. Je connais des profanes bien pensants qui font de même. Sainte Catherine de Sienne avait une équipe de confesseurs qui l'accompagnait dans ses voyages. Et écoutez de quelle sorte étaient ses péchés. « Un jour, elle dit au Père dei Dominici : « Ah ! combien j'ai offensé le créateur ! Tandis que, dans sa bonté, Il me montrait saint Dominique, j'ai détourné les yeux pour voir mon frère traverser l'église ! » Le religieux, qui avait peut-être la raison plus saine que sa pénitente, essaya d'apaiser sa conscience, mais elle lui répondit : « Si vous voyiez avec quelle sévérité me reprend le Maître que Dieu m'a

donné, l'apôtre saint Paul, vous n'auriez pas tant d'indulgence pour mon *péché*. Sachez que si j'étais morte avant de le confesser, le bonheur de voir Dieu ne m'eût point été accordé sur l'heure. » Selon moi, elle aurait mérité de ne le voir jamais pour l'avoir si mal compris. Le péché était sa folie !

L'âme des mystiques et des saints en général manque de vraie grandeur. Elle est très bornée, enfantine, égoïste. Leur foi est si absolue, qu'ils transportent dans l'Au delà toutes leurs convoitises. Ils veulent des honneurs, des richesses, des biens impérissables, la *première place*, toujours la première place. C'est une sorte de timbale céleste et ils mettent à l'acquérir une âpreté toute terrestre. Saint François même, le doux mystique d'Assise, qui s'asseyait et mangeait sur la terre nue, ambitionnait un trône ! Ce désir était peut-être créé par la fatigue. Le Christ le lui avait promis ! Giotto le lui a donné dans une de ses fresques .. et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en voyant qu'il est figuré par un fauteuil.

Des hérétiques ayant demandé à saint Dominique : « Que ferais-tu si nous nous saisissons de toi ? » Il répondit : « Je vous supplierais de ne pas me mettre à mort du coup, mais de m'arracher les membres un à un pour prolonger mon martyre. Je voudrais n'être plus qu'un tronc sans membres, avoir les yeux arrachés, rouler dans mon sang — toujours le sang — afin de conquérir une plus belle couronne de martyr. »

Les mystiques n'ont eu d'amour parfait ni pour



Dieu, ni pour l'humanité. Dieu? Ils L'ont aimé comme le dispensateur des récompenses célestes. L'humanité? Placés sur un autre plan, ils n'ont jamais été en communion avec elle. La charité qu'ils ont pratiquée n'a été qu'un moyen d'accroître leurs mérites. Saint François d'Assise n'a pas baisé les plaies des lépreux par amour fraternel mais pour augmenter son avoir au Grand Livre. C'est mon impression du moins. L'humilité des mystiques est fausse et inintelligente. Elle est fausse parce que l'humiliation, la pauvreté volontaire sont une glorification. Elle est inintelligente car, quelque infime que soit l'homme dans l'univers, il est le chef-d'œuvre terrestre du fabricant souverain, et il ne saurait lui être agréable de l'entendre se déprécier soi-même. Dieu n'est pas un potentat d'Orient qui ait besoin de l'abaissement de son serviteur pour sentir sa propre grandeur. Quand, petite fille, il m'arrivait de m'écrier : « Suis-je bête ! » ma mère me reprenait et me disait que je manquais de respect à mon Créateur — et elle avait raison. Au fond, du reste, tout cela n'est que de la littérature.

L'âme mystique a vécu ses jours d'enfance et de *maladie*. Elle évoluera comme nous et avec nous, elle apprendra à connaître Dieu, la vie, l'humanité, et à les aimer plus parfaitement! Jusqu'ici, elle n'a fait que gratter à la porte de l'Au delà, elle apprendra à y frapper dignement. Cette porte s'ouvrira devant elle, peut-être, et elle aura la gloire d'en rapporter le mot de passe à la science.

Dans le vol plané que je viens de faire au-dessus du Jardin Mystique de l'Église catholique, j'ai pu surprendre le vrai secret de l'attraction qu'il a eu, qu'il a encore pour nombre d'individus.

Il y a là, comme dans l'Éden : Dieu, le démon-serpent, Adam et Ève, tous les personnages du drame symbolique; la lutte primordiale s'y renouvelle et, circonscrite dans le plan métaphysique, elle doit y être passionnante. La rusée nature y a réuni l'âme féminine et l'âme masculine, et au delà comme en deçà, elles exercent l'une sur l'autre une action qui produit des amours, des amitiés plus intenses, plus fidèles que les nôtres, des fraternités, des fleuretages spirituels qui doivent avoir un charme profond. Fleuretages spirituels fera bondir certaines personnes, mais je maintiens le mot car la chose existe chez les mystiques aussi bien que chez les simples mortels. Il est la fleur dont nous mangeons le fruit, et je ne suis pas sûre qu'elle n'ait pas plus de parfum que le fruit. Sainte Thérèse étant jeune carmélite avait converti un de ses confesseurs, un homme bien né mais d'une moralité médiocre. Elle croyait le préparer à l'amour de Dieu par l'amour qu'elle avait fait naître en lui! Est-ce assez ingénieux? Et avec cette belle franchise que j'admire tant, elle nous dit : « Si nous n'avions eu la pensée de Dieu très présente, nous nous serions trouvés en danger de l'offenser gravement! » Voilà! dans le fleuretage physique... il y a le diable peut-être!

C'est par la confession que, dans le « Jardin

secret, » la communion se fait entre les âmes, cette communion est le grand attrait du cloître et de la vie religieuse; sans elle, ils n'auraient pu subsister parce que l'organisme n'aurait pas été complet. Nulle part, la communion humaine n'a été et n'est plus fervente et plus profonde. Des femmes, qui auraient cru pécher mortellement en enlevant leur voile devant un homme de leur famille même, mettent leur âme à nu sous la pensée d'un confesseur; elles l'entre-tiennent des phénomènes dont cette âme est le théâtre, des joies et des douleurs de l'oraison, de leurs luttes avec cet ennemi intime qu'elles nomment « le démon » et qui n'est autre que leur corps révolté des mauvais traitements qu'on lui inflige. En outre, directeurs et pénitentes se racontent « les faveurs de Dieu » c'est-à-dire leurs visions, leurs ravissements, leurs extases; ensemble ils partent pour les grands vols. S'ils atterrissent quelque part, loin du regard de la foule, il ne faut ni s'en étonner ni s'en scandaliser. Ils ont dû souvent, ce qui est plus grave, exagérer, défigurer « les faveurs de Dieu, » créer de faux miracles pour s'étonner... s'intéresser mutuellement. Ce désir, que nous avons tous, d'intéresser nos semblables, doit être bien plus fort encore chez ces créatures privées de toutes les affections terrestres et si étrangement mises à part.

Au fond du mysticisme, on trouve beaucoup de lie comme dans toutes les coupes humaines; mais, au dessus de cette lie, il y a une liqueur très pure. La divine transmutatrice a tiré des forces merveilleuses

de la névrose religieuse, comme elle fait des perles précieuses de la maladie de l'huître. C'est cela qui doit provoquer notre admiration et notre adoration. Le « Jardin secret » de l'Église catholique romaine a donné de bons et de mauvais fruits. Il a fourni à l'art, à la science, à la vie des accumulateurs dont ils avaient besoin. Qui voudrait détruire la basilique d'Assise, née du rêve mystique de saint François? Tout protestant qui est une intelligence, un penseur, un artiste, doit envier au catholicisme ses mystères, ses miracles, quelque barbares qu'ils lui paraissent. car ce sont des titres d'ancienneté, des lettres de noblesse.

Après avoir doublé le cap de la religion et du mysticisme je croyais trouver la mer libre et me voici devant un autre récif, celui du miracle. Je sens ma barque « Le Pourquoi » de nouveau secouée par les vagues qu'il soulève.

Le miracle ! Le dictionnaire le définit ainsi : « Un acte de la Puissance divine contraire aux lois de la Nature... une chose extraordinaire ! » Un acte contraire aux lois de la Nature, comme l'arrêt du cours des astres, la résurrection d'un mort, est-il possible ? Ces phénomènes semblent n'avoir jamais existé que dans l'imagination des poètes sacrés : les lois de la Nature étant les lois de l'Éternel Dieu, tout phénomène qui les contredit n'est qu'un mirage spirituel. Les hommes y ont cru par pure suggestion et parce qu'ils avaient besoin d'y croire.

Avec les lois que nous ignorons encore, il y a de quoi faire de beaux prodiges. Nous nous mouvons inconscients comme des poissons dans l'eau, au milieu de courants physiques et psychiques qui nous anéantiraient si nous n'étions pas des *immortels*

c'est là, pour moi, la preuve scientifique de notre indestructibilité.

Parmi ces courants se trouve celui de la suggestion. La suggestion ! Dès ses premières heures même, le Terrien a subi cette force qui est la plus formidable de l'Univers, qui a pour projecteur l'Éternel Dieu... le Destin ! Nous commençons seulement à en prendre conscience. Elle produit dans l'âme de la terre des vagues, des tempêtes, des cyclones, semblables à ceux de l'Océan. A notre insu, nous en sommes les récepteurs et les distributeurs et nous l'exerçons constamment les uns sur les autres. La télégraphie sans fil peut nous aider quelque peu à comprendre le procédé de la Nature. Les plus petits peuvent agir sur les plus grands, les plus grands sur les plus petits. C'est là, la preuve la plus éclatante de notre fraternité. Le domestique qui vous apporte votre petit déjeuner peut prononcer une parole qui affectera votre journée entière. Le courrier d'une mondaine, d'un homme d'affaires, contient des mots qui les feront agir de telle et telle manière, en touchant certaines cellules de leur moteur. Et nous sommes tous suggestionnés par des milliards de choses qui doivent « concourir » à nos destinées, par l'esprit des morts comme par celui des vivants. Et pas une suggestion n'est envoyée au hasard car le hasard ne saurait exister. Toute suggestion est une réaction et une radiation ; nous pouvons non seulement être suggestionnés, mais nous suggestionner nous-mêmes. Dans l'auto-suggestion, la réaction ne s'extériorise



pas; peut-être parce que le nerf conducteur est détendu; elle agit sur elle-même avec les cellules de l'imagination et voilà la porte ouverte à toutes les phobies, à la neurasthénie et à ses extravagances douloureuses. Les sens même peuvent subir une sorte de suggestion réflexe. Il m'est arrivé une fois, de saupoudrer une orange de sel au lieu de sucre; le goût m'avait été si désagréable que, pendant trois jours, mon palais en est resté impressionné au point de me faire prendre le sucre pour du sel.

Le pouvoir de la suggestion est très fort chez ceux qui sont appelés à gouverner les masses, à grouper les individus, à les entraîner à quelque œuvre de force.

Des médecins essaient maintenant de *canaliser* la suggestion et de l'employer à la guérison des maladies nerveuses. Par certains procédés, d'eux connus, ils produisent le sommeil hypnotique. C'est beaucoup assurément, car pendant ce repos, le moteur humain a quelque chance, la nature aidant, de se *réparer* lui-même. Ces médecins croient aussi, par la concentration et l'application de leur pensée saine, pouvoir rendre la note juste aux cellules malades. Le peuvent-ils réellement? Là, il faut mettre un point d'interrogation. La science de demain y répondra victorieusement peut-être. En attendant, ils sont encore dans la période d'essais. Ce qui met mon esprit en méfiance, c'est le nombre des patients qu'ils traitent. *Tirer* de son cerveau à jet continu ce fluide de force qu'est la suggestion me semble difficile pour ne pas

dire impossible. Ensuite, pour faire un miracle, il faut être deux... Ils ne peuvent agir que sur les individus dont les fluides ne sont pas réfractaires aux leurs. Ceci, du reste, serait la meilleure preuve qu'il y a quelque chose là dedans.

Le médecin hypnotiseur est une sorte de confesseur laïque; comme son confrère le prêtre catholique, il est souvent trompé. Une quantité de femmes, des romanesques, pour attirer et retenir son intérêt, lui font croire qu'elles sont sensibles à son fluide, d'autres s'imaginent qu'il leur fait du bien... lui, croit les guérir — c'est un phénomène d'auto-suggestion mutuelle. Y aura-t-il jamais des guérisseurs qui, par une suggestion forte, constante, intelligente, pourront agir sur les fils conducteurs des cellules cérébrales, et corriger les *ratés* du moteur humain, comme on corrige ceux du moteur de l'aéroplane? Ceux-là... seront des surhommes assurément. Pour devenir un surhomme, il faut avoir été homme. Soyons donc reconnaissants à ceux qui cherchent à se rendre maîtres de cette force merveilleuse qu'est la suggestion.

La suggestion et l'auto-suggestion sont les agents principaux de tous les miracles métaphysiques même de celui des stigmates, le seul qu'il nous soit donné de constater. J'ai relu, dans la vie de saint François, ce qu'on nomme « le grand miracle ». Sur la hauteur du mont Alverne, un matin, aux premières lueurs de l'aube, il vit descendre vers lui un séraphin avec six ailes rayonnantes qui portait sur lui l'image d'un

homme crucifié. Après s'être maintenue quelque temps, l'apparition merveilleuse s'effaça, laissant sur le corps de saint François les traces miraculeuses des souffrances du Christ, faisant de lui un crucifié vivant :

*« Les têtes des clous étaient dans la paume des mains et sur la partie supérieure des pieds, tandis que leurs pointes sortaient sur le revers des mains et sous la plante des pieds et, entre la chair et la pointe des clous, il y avait place pour un doigt comme dans une bague. Et pareillement se montra, sur le flanc droit du saint, l'image d'un coup de lance, comme une cicatrice, et dont souvent jaillissait le sang qui mouillait la robe de saint François. »*

Jamais le phénomène n'a été si minutieusement décrit. Ces signes douloureux et visibles ne pouvaient être une illusion pour saint François et un mensonge pour nous. Alors ? Pendant plusieurs jours j'ai été arrêtée devant ce fait prodigieux, que je sentais vrai, et que je ne parvenais pas à expliquer. Un après-midi, comme je feuilletais une nouvelle vie du Saint, mes yeux tombèrent sur une reproduction d'un tableau de Gentile de Fabriano qui présentait, telle que je l'avais lue, la scène fantastique du Mont Alverne. On y voit le séraphin ailé, son corps est nu ; de son flanc droit, de ses mains et de ses pieds sortent des rayons qui vont stigmatiser saint François agenouillé. Cette gravure me fascina et, tout à coup, elle sembla s'illuminer pour moi. Des rayons ! Autre-

fois ce symbole m'avait semblé naïf et enfantin, il m'apparut soudainement comme une révélation, comme une merveilleuse intuition de la vérité. J'eus une exclamation de joie, je me mis à marcher dans ma chambre et je dis tout haut : « J'ai la clé du miracle ! » La pensée ne se transmettrait-elle pas par des rayons lumineux ? La science nous a appris qu'il y a des rayons qui brûlent, qui consomment les chairs ; et une pensée ardente, une pensée de folie, nourrie pendant des années de la même image, celle des blessures du Christ par exemple, ne pourrait-elle pas les photographier, les imprimer dans une chair névrosée, ultra-sensibilisée comme devait l'être celle de saint François ? Je le crois. oh ! je le crois ! Mon idée peut paraître absurde aujourd'hui, mais elle sera vraie demain, et je la donne en attendant ce demain que je ne verrai pas.

La majeure partie de l'humanité a, non seulement cru aux miracles, mais elle en a inventé de toutes espèces ; ceci prouverait qu'elle en a besoin. Les murs des temples païens ont attesté, par de nombreux ex-voto, les grâces reçues du ciel. Ils ont flambé de foi et de reconnaissance aussi bien que ceux de nos chapelles votives. Les dieux que les chrétiens ont proclamé faux ont fait des miracles autant que le vrai Dieu. Je n'ai jamais su comment l'Église avait expliqué cela, on ne le lui a peut-être jamais demandé. Ceci me mène en face d'une question brûlante, celle de savoir si, par des prières, des dons, des sacrifices, nous pouvons réellement obtenir de Dieu des faveurs

spéciales. Il faut y répondre par un oui ou par un non. — Eh bien, il me semble, du moins j'aime à le croire, que mes lecteurs sont assez grands pour supporter et comprendre le « non » bientôt écrit mais longuement pensé. Tout importe dans l'Univers. L'apparition et la disparition d'une fleur, du plus petit insecte, y produisent des vibrations infinies. L'homme qui, par exemple, demande sa propre guérison ou celle d'une personne chère, ignore les conséquences de son désir... de fait *l'homme ne peut jamais savoir ce qu'il demande*. Si la guérison qu'il implore est écrite dans le manuscrit divin, il l'obtiendra ; non pas parce qu'il la demande, mais parce qu'elle est nécessaire à la Vie ; si c'est la mort que la Vie réclame, la mort viendra. Nous sommes l'œuvre divine, là est pour nous Terriens, l'honneur qui surpasse tous les honneurs, et nous devons être en harmonie avec elle. Est-ce à dire que la prière humaine soit vaine et inutile ? Rien n'est vain, rien n'est inutile. Elle a un autre but que celui que nous voyons, et ce but, nous pouvons en être sûrs, est notre progrès et notre bien futur. La preuve est que toutes les grandes religions de l'Orient et de l'Occident ont eu, et ont encore, leurs sanctuaires miraculeux où la foule des affligés vient implorer Dieu. Quelque intéressé que soit ce mouvement, il rapproche pour un instant la créature de la divinité et, de ce bref contact, elle sort meilleure et *assainie*. Autrefois, quand l'étincelle était plus précieuse que l'or, et qu'elle s'obtenait difficilement, il y avait des autels-foyers qui étaient publics, on allait

y chercher le feu comme on allait chercher l'eau aux fontaines. Eh bien, je crois que les sanctuaires miraculeux sont des autels-foyers qui servent à entretenir la foi, l'espérance, l'amour, ces forces admirables qui nous font, à nous pauvres humains, accomplir des miracles, car c'est l'homme toujours qui va à la montagne.

Il y a trois sanctuaires où les penseurs peuvent étudier les miracles : Lourdes, Valle di Pompei au pied du Vésuve; à Naples, dans la cathédrale, le premier samedi de mai, le 19 septembre et le 16 décembre.

Lourdes ! Autrefois c'était la Salette qui guérissait. On y fait encore un pèlerinage, un pèlerinage de politesse, dirait-on, mais elle a été éclipsée par Lourdes qui est devenu le grand sanctuaire miraculeux de France. Les faveurs de la Vierge se sont déplacées; tout se déplace, même l'axe de notre planète. Le décor du gave de Pau a plus de beauté que celui du petit village de l'Isère, il est d'un accès plus facile et il se trouve dans la zone mondaine des Pyrénées; cela n'a l'air de rien, mais c'est beaucoup... « tout concourt » le profane au spirituel et le spirituel au profane.

La création de ce sanctuaire s'est faite de la façon la plus poétique et la plus jolie... par des apparitions de la Vierge. Je viens d'en relire le récit dans l'Histoire critique de Georges Bertrin, une histoire où l'on sent, non seulement la foi, mais la plus parfaite bonne foi; deux choses que l'on ne rencontre



pas souvent ensemble. Son récit bien documenté, très orthodoxe, a cependant justifié les idées que j'ai réunies dans les pages précédentes. Ce n'est pas la première fois que mon modernisme arrive à ce résultat, et chaque fois j'éprouve une délicieuse sensation de triomphe.

J'ai sous les yeux un admirable portrait de Bernadette Soubirous, la créatrice inconsciente de Lourdes. Elle peut avoir de seize à dix-huit ans, ses yeux sont des yeux à visions. S'ils ne voyaient pas autre chose que ce que je vois, moi, cela m'étonnerait; ils sont baignés d'une lumière particulière, une lumière psychique, peut-être. C'était une enfant malade et chétive; à l'âge critique de la première formation, elle vit apparaître un beau jour, en plein midi, à l'entrée d'une grotte, tapissée d'un églantier, qui se trouve dans les roches de Massabielle, au-dessus du gave de Pau, une femme jeune et belle. Elle crut aussitôt que c'était la Vierge, et instinctivement elle s'agenouilla, sortit son chapelet de sa poche, et se mit à le réciter. La description qu'elle fait de cette inconnue, entrevue « dans un nuage d'or » devait être un film produit dans les lobes frontaux par quelque lithographie. « Elle porte, dit-elle, une robe blanche serrée à la ceinture par un ruban bleu, qui glisse le long de sa robe, presque jusqu'aux pieds. Sur la tête, un voile blanc laisse à peine apercevoir les cheveux, il retombe en arrière, enveloppe les épaules et descend au-dessous de la taille. Les pieds nus, que couvrent en grande partie les derniers plis de la robe, portent

chacun à leur extrémité une rose couleur d'or. Elle tient sur le bras droit un chapelet aux grains blancs, dont la chaîne d'or brille comme la rose d'or sur ses pieds. »

Cette description *littéraire* a dû être traduite et arrangée par quelqu'un du métier, car Bernadette était une enfant arriérée, à quatorze ans elle ne savait ni lire, ni écrire. En outre, la fillette dit : « La Dame me laissa prier toute seule; *elle faisait bien passer entre ses doigts les grains de son chapelet, mais elle ne parlait pas.* Ce n'est qu'à la fin de chaque dizaine qu'elle s'unissait à moi pour dire : « Gloire au Père et au Fils et au saint Esprit. »

Si je ne me trompe, ceci doit être un petit arrangement de théologien. Les théologiens sont les *ingénieurs spirituels* des religions, chargés de veiller à la logique des dogmes, afin qu'ils aient la cohésion nécessaire. En réalité, Bernadette a dû dire que « la Dame » récitait son chapelet, parce qu'elle-même ne connaissait guère d'autres prières, et elle n'était pas assez développée pour comprendre toute seule que Marie ne pouvait pas décemment se saluer elle-même et répéter l'Ave Maria. Dans la vision de saint Dominique, c'est l'enfant Jésus qui lui tend le rosaire, mais il y a des images plus naïves où c'est la Vierge elle-même.

J'ai entendu un jour un catéchiste poser à une fillette de onze ans une de ces stupides questions dont ils sont coutumiers et lui demander ce que la Vierge faisait lorsque l'ange de l'Annonciation lui apparut,

et l'enfant, très intelligente cependant, répondit aussitôt : « Elle priait à genoux devant son crucifix. » Le reste du petit troupeau entendit sans broncher cette énormité et ne la comprit que lorsque le prêtre en eut montré la sottise.

Bernadette eut dix-huit de ces apparitions qui provoquaient chez elle le phénomène de l'extase et de la transfiguration et lui donnaient une beauté merveilleuse. Un jour « la Dame » lui donna ce message : « Allez dire aux prêtres de bâtir ici une chapelle. » Les personnages métaphysiques ont souvent créé ainsi des centres de prières. Nous ne pouvons pas nous en plaindre, car cela nous a valu nombre de monuments qui sont de précieux accumulateurs artistiques. Dans une autre de ses transes, la fillette entendit une voix qui lui disait : « Allez boire et vous laver à la fontaine. » Il n'y avait ni fontaine, ni eau; mais sur les indications de la Vierge, elle gratta la terre à un certain endroit et *il en vint!* L'eau fut d'abord trouble et boueuse, puis elle se clarifia, augmenta de volume, au point de devenir la source dont le jet alimente « les neuf piscines destinées aux malades ». Si le sanctuaire de Lourdes était nécessaire, pourquoi Bernadette n'aurait-elle pas été inspirée à chercher et à trouver l'eau du miracle, comme l'est le poète, l'artiste, l'inventeur qui découvre des sources d'émotions psychiques de beauté, des énergies nouvelles? Cela me semble la chose la plus naturelle du monde et tous les phénomènes sont du même ordre.

J'ai dit que les visions reflètent toujours quelque chose de l'époque où elles se produisent. En voici une autre preuve. Il y avait trois ans que le pape Pie IX avait proclamé que la Vierge Marie était née immaculée, exempte du péché originel. Aucun dogme n'avait peut-être rencontré autant de résistance, suscité autant de polémiques; on l'avait discuté partout. Nombre de prêtres, de très bons catholiques, avaient trouvé que c'était aller un peu loin dans le domaine métaphysique. On peut dire que l'Europe, la France surtout, l'avait eu « on the brain » — sur le cerveau, — selon la forte expression anglaise, et l'écho en était encore très vibrant. Bernadette, qui appartenait à une famille pieuse, en avait entendu parler dans la chaire, au catéchisme. Ce grand mot « d'Immaculée Conception » qu'elle ne pouvait comprendre avait dû s'impressionner comme un mystère. Dans le dédoublement produit par l'extase, elle l'entendit et le donna à la Dame parce qu'elle n'en connaissait pas de plus beau. Ce qui serait intéressant à étudier philosophiquement, c'est la manière dont Lourdes a acquis sa célébrité, dont il a été *lancé*. Ce n'est pas suffisant d'avoir découvert une source, il faudrait savoir comment se sont révélées ses propriétés extraordinaires et connaître l'histoire du premier miracle. Quoi qu'il en soit, le sanctuaire pyrénéen a maintenant une longue liste de guérisons que, pour la plupart, je crois authentiques.

Pour qu'il y ait miracle, il faut que la Faculté ait attesté l'incurabilité de la maladie, en un mot, que

l'on arrive à Lourdes irrévocablement condamné et que l'on en parte guéri; qu'on laisse ses béquilles à la grotte, ses pansements dans l'eau de la piscine.

Quel est le médecin qui n'a pas eu la désagréable surprise de voir quelques-unes de ses condamnations à mort commuées par les Dieux? Quel est celui qui peut se vanter de connaître tous les mystères de notre épine dorsale et de notre cerveau?

Je ne crois ni à la génération spontanée, ni à l'instantanéité des choses. Elles n'existent pas sur notre très inférieure planète, existent-elles ailleurs?... Je l'ignore bien entendu. Lorsqu'un chimiste, des profondeurs de ses transmutations, voit apparaître quelque gaz nouveau, c'est qu'il existait dans ses ampoules productrices. Je viens de lire le récit de plusieurs guérisons instantanées qui se sont opérées à Lourdes, elles sonnent *vraies*... mais ce qui est instantané pour nous ne l'est pas pour la Nature; elle dispose de forces invisibles et inconnues encore qui vont ressoudant les os, raccommodant les tissus, délivrant la moelle comprimée par quelque vertèbre, préparant ce que nous appelons enfantinement « le miracle »; miracle qui, pour s'accomplir, avait besoin des agents psychiques de Lourdes. Les croyants attribuent les guérisons instantanées, non pas, comme ils le devraient, au surhumain, mais au surnaturel, à l'intervention immédiate de Dieu. Ceux qui écartent le surnaturel ont scientifiquement raison, car il excèderait le pouvoir de la Nature et cela ne saurait être. Quant à l'intervention de Dieu, elle est aussi *naturelle*

que l'intervention des rayons solaires. Les Terriens qui la nient sont des infirmes, des sourds et des aveugles nés... qu'il faut tâcher de guérir avec des paroles de logique et de bon sens.

Le peuple et les prêtres croient au surnaturel parce qu'ils ne savent rien du *naturel*. Ces derniers ignorent encore tout, de la planète, de l'animal et de l'homme. Aussi, parlent-ils de Dieu comme un aveugle parlerait de la lumière. Ils ne se doutent pas du jeu de notre armature nerveuse, de l'existence des fluides, des courants, des énergies qui agissent sur nous. Quand les médecins ont suggéré que les miraculés pouvaient être des névropathes, c'est-à-dire des êtres sensibilisés à l'excès, ils ont protesté véhémentement, comme si guérir des névropathes n'était pas le plus difficile des miracles ! Chose presque inconcevable, ils sont encore incapables de se rendre compte de l'effet physique et moral que peut avoir le pèlerinage de Lourdes sur des malades. Ces malades appartiennent en général à la classe des petites gens de province. Pendant des mois, des années peut-être, ils ont été confinés avec les microbes, les bacilles, les bactéries de leurs infirmités, dans un étroit espace mal ventilé, sans soleil quelquefois. Un beau jour, les courants de la destinée portent dans cet enfer le nom de Lourdes ! Lourdes ! la santé ! le miracle ! L'espérance agit si bien sur ces condamnés qu'ils trouvent le courage de se mettre en route. Tous ont dit la joie qu'ils avaient éprouvée à respirer de l'air pur, à voir, même de leur wagon de douleur, des champs, des



paysages nouveaux. Pour la première fois, ils sortent d'eux-mêmes, oublient leurs propres maux pour compatir à ceux des autres... et ils doivent éprouver quelque consolation à sentir qu'ils ne sont pas seuls à souffrir. Dans ces trains qui contiennent tant de douleurs, tant de laideurs physiques, il y a, j'en suis sûre, des ondes et des ondes de sentiments merveilleux, d'héroïsme, de dévouement, de foi et d'amour. Ces forces psychiques doivent avoir sur tous ces affligés une action bienfaisante. Et puis, du fait qu'ils sont pèlerins, ils se sentent *quelqu'un* pour la première fois peut-être. A Lourdes, ils trouvent des bras pour les porter, des mains douces pour panser leurs plaies, de bonnes paroles réconfortantes. Infirmiers et infirmières voient dans chaque malade un *miraculé possible* et le traite d'avance comme un élu. Puis viennent les immersions dans la piscine. Le saisissement doit être tel pour l'organisme que certaines contractures, la paralysie même, peuvent disparaître. Il y a aussi les émotions spirituelles des cérémonies, assez émouvantes pour remplir de larmes nerveuses les yeux de simples spectateurs... Et toutes ces choses « concourent » aux guérisons. S'il existait dans notre moteur des radiations assez puissantes pour produire *l'instantanéité*, elles seraient toujours naturelles, soyez-en sûrs. Au Moyen âge, le gramophone — la voix sans l'homme, — le cinématographe eussent été considérés comme l'œuvre du diable, leurs inventeurs eussent été condamnés à la torture et à la mort. Pour nos grand'mères même, ils auraient

été surnaturels. Ce qui est encore pour nous le miracle — la *chose impossible* — sera, pour nos petits neveux, aussi *naturel* que la télégraphie sans fil.

Le pèlerinage doit faire du bien à ceux même qui n'ont pas été guéris. Parmi les chrétiens, un pèlerin de Lourdes a autant de prestige que le pèlerin de la Mecque parmi les Musulmans, et ce mouvement de foi a peut-être mis en activité des germes de progrès qui porteront des fleurs et des fruits dans l'existence future.

J'ai vu, il y a quelques jours, un jeune ami protestant qui revenait de Lourdes. Il avait été très impressionné par l'atmosphère particulière que créait la concentration de la foi d'un nombreux pèlerinage, par ces paroles que répétaient en chœur des centaines de voix : « Guérissez nos chers malades, » qui sonnaient comme : « Guérissez nos *chairs* malades ; » sa mentalité d'artiste a été saisie par la beauté psychique de la cérémonie et il a été profondément étonné de voir des gens d'une certaine classe se prosterner et baiser la terre. Je le comprends car c'est là un geste oriental. Avec une nuance de regret, il a ajouté : « Le protestantisme ne fera jamais de miracles. »

— Non, répondis-je. L'Église catholique romaine dira que ce don lui ayant été conféré par le Christ, il est demeuré avec elle. C'est de la littérature religieuse cela. Le miracle est venu d'Orient, du fond des sanctuaires de l'Inde, et la Réforme, née plus tard,

essentiellement occidentale et intellectuelle, l'a rejeté. Elle a été, comme je l'ai dit, le stabilisateur de l'esprit humain. Sa foi simple, forte — beaucoup plus forte que la nôtre — mais sans imagination, sans symboles, ne produit pas assez de chaleur spirituelle pour engendrer le « miracle » et les murs de ses temples sont les seuls, je crois, qui n'ont pas d'ex-voto... N'importe! des millions d'adhérents vivent très bien sans cela. Ce serait terrible s'il y avait des miracles catholiques et des miracles protestants! Dieu nous en préserve!

Ce qui a surtout touché mon jeune ami c'est l'œuvre des brancardiers. Ils ne choisissent pas leurs malades, m'a-t-il dit, ils vont dans les hôtels, dans les salles d'hôpitaux et demandent : « Y a-t-il quelqu'un pour la source? » Et ce quelqu'un qu'ils portent avec une bonté visible, une sorte de respect, est souvent une pauvre loque humaine. Quelques jours plus tard, sa surprise a été grande en revoyant dans le bar d'un hôtel de Biarritz, la boutonnière fleurie, le chapeau en arrière, accompagné d'une demi-mondaine, un de ces brancardiers gentilshommes. Pour un calviniste peu familiarisé avec ces *sautes* de moralité, si fréquentes chez les catholiques, c'était un peu déconcertant; mais le romanesque de la chose provoqua son admiration. Je lui expliquai que le jeune homme était probablement quelque *fils à maman*, élevé par les Jésuites et qui était allé à Lourdes faire sa cure de conscience. Un acte d'humanité vraie peut, selon moi, racheter une multitude de transgressions.

J'ai toujours été curieuse, par une sorte de prescience peut-être, des impressions que Lourdes provoquait. J'ai interrogé nombre de personnes qui étaient de classes, de religions, de nationalités diverses. A l'époque des pèlerinages, cette impression a été bonne généralement ; pendant la saison morte, elle a été franchement mauvaise. La scène est vide, il ne reste plus que le beau décor naturel du fond... et les trucs, les ficelles de l'exploitation commerciale sont visibles. On voit sur certaines boutiques : « Un tel... oncle... cousin de Bernadette Soubirous. » J'ai entendu de très fervents catholiques se féliciter de ce que l'Église n'avait pas imposé la croyance à Lourdes. Les pères Blancs, je n'en doute pas, font quelques bonnes œuvres avec « l'argent du miracle » ; mais ils en emploient une grande partie à embellir d'une manière toute moderniste le sanctuaire pyrénéen, dans le but évident d'y attirer les touristes. Ces embellissements sont toujours sanctifiés par quelque croix, quelque symbole et *la face est sauve*. Mais ne chicanons pas. Lourdes a guéri, et il guérira peut-être pendant longtemps encore. Puisqu'il existe, c'est qu'il est nécessaire à la vie. Si demain je venais à apprendre qu'il est une fraude colossale, je n'en serais point scandalisée, je me mettrais vite à étudier le miracle de *l'illusionisme*.

Le sanctuaire miraculeux de Valle di Pompei ! Là, pas de Bernadette Soubirous, pas d'apparitions ! Comme intermédiaire un simple avocat ! Voilà au moins, qui n'est pas banal ! J'ai connu l'existence

de cet autel-foyer, d'une manière assez curieuse. Un beau jour, après plus d'un quart de siècle, je fus ramenée à Pompéi. Je la retrouvai aussi changée que peut l'être une cité morte, entièrement déblayée et mieux entretenue que Naples, la cité vivante. La netteté des rues, la restauration de certaines de ses maisons, faisaient paraître la catastrophe plus récente, plus émouvante. Arrivée à l'amphithéâtre antique, je montai sur un pan de mur pour saisir l'âme de la vallée funeste. Je promenai autour de moi des yeux vieillis mais plus voyants et j'eus une exclamation en rencontrant à l'horizon un dôme qui me parut immense et dont le marbre rutilait au soleil.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à mon cicerone. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une église dans cet endroit!

— Madame a raison, elle n'existait pas autrefois. C'est le sanctuaire de la Vierge du Rosaire. On y a dépensé cinq millions et le trésor en bijoux, en objets précieux est estimé à quatre millions.

— Je n'aurais jamais cru qu'il y eut encore assez de foi pour cela en Italie.

— Oh! nous ne sommes pas assez sots, « *tanto minchioni* » pour dépenser autant en miracles, répondit mon guide avec ce sourire napolitain si expressif de malicieuse philosophie. C'est l'argent de la France, de la Belgique, de l'Autriche, de l'Amérique du sud.

— Et qui est-ce qui a créé ce sanctuaire? demandai-je.

— Un avocat.

— Un avocat! répétais-je stupéfaite.

— Si Signora... un certain Bartolo Longo. C'est lui qui a tout créé, *iniziato*, tout combiné *con la Madonna*.

Je ne pus m'empêcher de rire en me représentant cet avocat *combinant* avec la madone! Il fallait venir à Naples pour entendre une expression semblable et cela valait le voyage.

— Il y a trente ans, Signora, continua le cicerone, la vallée de Pompéi était presque déserte, et elle n'était habitée que par des paysans à demi-sauvages et qui devaient se défendre contre les brigands, contre les sorciers, *una diavoleria*. Aujourd'hui, elle compte quatre mille âmes; elle a une station de chemin de fer, un poste de gendarmerie, un observatoire pour surveiller *celui-ci*, fit mon guide avec un geste du pouce dans la direction du Vésuve. Elle a encore un orphelinat et un institut pour les fils des prisonniers.

— Pour les fils des prisonniers! m'écriai-je, ah! la belle idée!

— Oui, très belle... *assai bella*.

— Votre vierge du saint Rosaire a dû faire beaucoup de miracles?

— On le dit. Elle a guéri des gens qui n'avaient rien obtenu à Lourdes on ne sait pas pourquoi!... *non si sa perché*... mais il y a un miracle qu'elle n'a pas pu faire; c'est celui de mettre d'accord les prêtres et les moines qui se disputent l'argent des



offrandes et l'avocat qui en veut sa part pour ses orphelinats. Dans le pays, on est comme chiens et chats, les uns en tiennent pour les prêtres, les autres pour les moines, les autres encore pour Bartolo Longo.

— Et vous, pour qui êtes-vous? demandai-je.

— Pour l'avocat. Les gens babillent « *ciarlono* » mais les choses parlent. Celles de Valle di Pompei racontent son œuvre. S'il a fait ses affaires, il a fait aussi celles de bien des familles. Tous les intrigants — *facondieri* — ne peuvent en dire autant.

Cette conversation me donna envie d'en savoir plus long; je croyais sentir là quelque roman. Cet extraordinaire avocat m'intéressait parce qu'il pense aux enfants des prisonniers si nombreux à Naples. Je m'informai à droite et à gauche mais je me heurtai à une sourde hostilité ou à la plus parfaite indifférence. Les miracles empêchaient les incrédules de croire à la bonne foi de Bartolo Longo et, le souci matériel de l'œuvre, la gâtait pour les croyants. A ce moment-là, je ne m'intéressais pas encore aux sanctuaires et je ne soupçonnais même pas que je m'y intéresserais jamais... Je partis sans avoir visité Valle di Pompei, mais la conversation avec mon cicerone fit son petit travail occulte. De retour à Rome, je rencontrai à une réception chez le sculpteur Ezechiël une dame de la haute société napolitaine, je lui dis ma curiosité concernant Valle di Pompei; elle mit tout de suite les choses au point dans mon esprit et, pour mieux m'édifier, elle m'envoya l'histoire du sanctuaire écrite par son fondateur même.

Cette histoire est un document précieux pour le penseur qu'intéresse le tissage des événements de ce monde. Elle est scrupuleusement véridique et d'une naïveté enfantine qui laisse transparaître le jeu de la vie, ses *ficelles* même. Avec le plus inconscient déterminisme, Bartolo Longo se croit guidé, inspiré inéluctablement par une puissance divine que je nommerais, moi : la Providence, les Dieux, la Nature, Dieu, et qu'il croit être « la Vierge du Rosaire » ; ce personnage du rêve métaphysique se trouvait sans doute en harmonie avec sa mentalité... il fallait qu'il y crut parce qu'il devait faire une œuvre considérable et qu'il était un faible.

Les avocats italiens sont en général des spécimens curieux qui ne ressemblent à ceux d'aucun autre pays ; mais Bartolo Longo avait une suprême et rare originalité, il était un mystique, affilié au tiers ordre de saint Dominique. Un neurasthénique religieux, dont l'idée fixe était de se croire en péril de damnation. Il avait épousé une comtesse de Fusco, que, par une sorte de snobisme, il appelle toujours « la Comtesse ». La Comtesse donc possédait à Valle di Pompei une maison et quelques terres. Il y allait de temps à autre et l'endroit désolé, voisin des ruines de la Terriennière romaine, semblait peu fait pour guérir sa mélancolie et cependant il devait y trouver son chemin de Damas. Selon moi, ce fut là le premier de ces actes extraordinaires que la Nature allait opérer en lui, et par lui, et qu'il nomme « miracle ».

Un jour, comme il errait dans un bois appelé

Arpaja que l'on croyait encore habité par les Harpies, il fut saisi d'une de ces crises de désespoir religieux où il se vit la victime désignée de Satan. Je lui cède la parole : « Tout à coup, dit-il, je m'arrêtai comme suffoqué, il me semblait que mon cœur allait éclater. Alors, au milieu de ma détresse, je crus entendre une voix murmurer à mon oreille ces mots que j'avais lus moi-même et que me répétait souvent un ami défunt : « Si tu cherches ton salut, propage le Rosaire. C'est la promesse de Marie. Qui propage le Rosaire est sauvé ! » Cette parole fut comme un éclair qui dissipa mes ténèbres. Je levai la face, les mains au ciel et m'adressant à la Vierge, je criai : « S'il est vrai que tu as promis à saint Dominique que celui qui propagerait le rosaire serait sauvé, je me sauverai parce que je ne sortirai pas de cette terre de Pompéi sans y avoir institué le Rosaire. » Une cloche lointaine sonna l'Angélus de midi, je me prosternai et je répétais la prière qui élève vers Marie des milliers de cœurs fidèles. » ... O Nature, force divine, que de choses vous avez mises en germe dans ce petit incident. Après six siècles, le rêve de saint Dominique allait servir à créer un nouveau foyer de vie spirituelle dans la vallée du Vésuve, en face de ce mont Gauro où la légende place l'apparition de l'archange saint Michel ! Vous le voyez, rien ne se perd, ni les pensées, ni les rêves ; ils demeurent dans l'âme de la terre pour produire d'autres pensées... d'autres rêves.

Bartolo Longo croyant avoir trouvé le moyen d'éviter la damnation ne le laissa pas échapper. « Qui

propage le Rosaire assure son salut. » Ces paroles furent la bouée que lui jeta la Providence pour l'empêcher de sombrer dans la folie; il s'en saisit, s'y cramponna et, pendant trente ans, elle le maintint à flot et lui permit d'accomplir des choses vraiment extraordinaires. Je ne sais si son histoire est traduite, mais je voudrais que tous mes lecteurs pensants pussent la lire.

Instituer le Rosaire chez des paysans incultes, qui savaient à peine l'Ave Maria, qui n'avaient dans leurs misérables demeures, ni crucifix, ni images saintes, ni symboles, n'était pas facile. Bartolo Longo commença par distribuer des médailles, des chapelets qui étaient acceptés plutôt pour leur monture en métal que pour leur valeur spirituelle. Il alla répétant de chaumière en chaumière : « Qui propage le Rosaire est sauvé. » La promesse du salut à si bon marché ne manqua pas d'impressionner quelques âmes. L'église de Valle di Pompei était une sorte de hangar sale, crevassé, qui menaçait ruine; il y plaça une pauvre petite lithographie de la Vierge du Rosaire qui était à son chevet et il réunit autour d'elle, pour la récitation du chapelet... quelques vieilles femmes et quelques enfants, j'imagine. N'importe le noyau se forma. Puis, il s'avisa que ces paysans barbares encore avaient une tendresse innée pour leurs morts. Ils se lamentaient de les voir portés en terre sans l'accompagnement d'une confrérie comme dans les villages voisins; l'avocat eut alors l'idée géniale d'instituer une confrérie dont les membres devaient

rendre cet hommage à leurs frères décédés. Cette confrérie fut réellement la première assise du temple de Valle di Pompei. La petite image de la madone fut remplacée par un tableau qui coûtait trois francs ! Il représentait la Vierge donnant le cha-pelet à santa Rosa et l'enfant Jésus à saint Domi-nique. Les trois personnages métaphysiques étaient hideux paraît-il. Ce tableau, qui devait être exposé à la vénération des fidèles, arriva la veille d'une fête annoncée à grands sons de trompe. Il arriva sur la charrette du commissionnaire... et sur du *fumier* qu'il transportait ce jour-là ! Oh ! madame la Provi-dence, quelle adorable romancière vous êtes...

Dans cette vallée, jusqu'alors abandonnée et qui n'avait connu aucune gaieté, il y eut des fêtes, de la musique, des feux d'artifice... puis vinrent des mis-sionnaires ; et, dans le monde religieux, il y eut quelque chose de nouveau : « L'œuvre de la Vierge du Rosaire. » A cette œuvre, il fallait une église. On ouvrit une souscription... d'un sou par mois, vous entendez ? La femme de Bartolo Longo, « la Com-tesse, » affiliée aussi au tiers-ordre de saint Domi-nique, se passionna pour le rêve de son mari d'autant plus qu'elle était née à Valle di Pompei où elle avait un bien de famille. Elle y intéressa la société napo-litaine et le courant des dons pieux commença à se dessiner. C'était la consécration. Puis, la Vierge du Rosaire fit son premier miracle. Le voici dans toute sa naïveté. Une jeune fille de Naples, Clorinda Lucarelli, âgée de douze ans (l'époque de la for-

mation), orpheline élevée par une tante qui l'adorait, était travaillée par des crises de forme épileptique. Comme toujours, les plus célèbres médecins avaient déclaré la guérison impossible. L'image de Lourdes, qui se trouve à San Nicolà di Tolentino, avait été sourde à toutes les prières. Le 3 février, la pauvre enfant fut, du matin au soir et du soir au matin, tordue par les convulsions qui lui enlevaient sa connaissance et semblaient devoir la tuer. « La Comtesse » rendit visite ce jour-là à madame Lucarelli; elle lui parla du sujet qui l'intéressait par-dessus tout, de l'œuvre de Pompéi, et aussitôt celle-ci sentit comme un rayon d'espérance pénétrer en elle; première phase du phénomène. Elle promit spontanément que, si la Vierge du Rosaire guérissait sa nièce, elle irait quêter pour la nouvelle église, deuxième phase. Le 13 février, jour où l'on exposa sur l'autel l'image restaurée du saint Rosaire, Clorinda fut guérie — troisième phase — l'image fut proclamée miraculeuse. Il n'y a que le premier miracle qui coûte et, la suggestion agissant, d'autres suivirent. La souscription, à un sou par mois, fut noyée dans le flot des offrandes, et, non plus une modeste église, mais un temple, sortit de terre. Il faut lire les péripéties architecturales, — elles sont épiques — aussi bien que les restaurations successives de l'image miraculeuse, la transformation de sainte Rose en sainte Catherine de Sienne. Bartolo Longo ne craint pas de désillusionner ses lecteurs, il raconté tout cela avec une naïveté comique et bien rafraîchissante.



On pourrait croire que, parmi les personnages du rêve métaphysique, quelques-uns sont destinés à plus de succès que les autres. La madone de Pompéi attirera assez promptement les pèlerins. Son sanctuaire s'enrichit d'une manière vraiment extraordinaire. Son fondateur décrit avec un enfantin orgueil les splendeurs de l'image miraculeuse devenue un écrin de pierres précieuses... et qui me semble, n'en déplaise au bon avocat, d'un affreux mauvais goût comme le sont à Naples tous les symboles catholiques... Je ne me console pas de ne pas avoir vu la perle qui orne l'oreille droite de l'Immaculée, et la sandale de son pied gauche ornée de gemmes. Ce goût féminin des bijoux que l'on prête à la Vierge est bien curieux.

L'œuvre à laquelle Bartolo Longo a consacré trente années s'est développée au delà de toutes ses conceptions. Dans une adresse à ceux qu'il appelle « ses frères et ses sœurs, » il dit, non sans quelque amertume, « que le Pape lui ayant réclamé pour le Saint Siège la cession du temple de Valle di Pompei, il la lui a faite, *en chrétien aveuglément obéissant*, il a renoncé à tous les droits que lui donnaient sur le sanctuaire les brefs apostoliques de Léon XIII ». Ailleurs, il dit l'emploi de l'argent du miracle : « Sans aucune rente assurée, sans aucun secours de la municipalité ou d'un ministère, nous dépensons chaque semaine de dix à quinze mille francs, nous soutenons plus de quatre cents familles, nous donnons du travail à des centaines d'employés et d'ouvriers, nous entretenons cent trente-cinq orphelins et cent fils de prisonniers.

Le samedi, il ne reste plus un sou en caisse et le samedi suivant l'argent est là pour payer... N'existe-t-elle donc pas la Providence? » Assurément... elle *est* puisque nous sommes.

Bartolo Longo, comme des millions d'individus, n'a jamais observé le jeu de la vie, le jeu qui consiste à tirer le plus grand du plus petit au prix d'efforts et de luttas incessantes. Quand il voit ce qui est sorti de ses pauvres mains vides, il nous donne, de très bonne foi, son œuvre comme une preuve irréfutable du *surnaturel*. Elle est au contraire *naturalissima*, en harmonie parfaite avec les lois que nous connaissons, seulement, comme toutes les œuvres des Terriens, elle n'est pas sienne... mais celle des Dieux... et ceci encore est naturel...

J'ai un regret immense de n'avoir pas visité le sanctuaire d'Occident et son fondateur. Toutefois il m'en est resté dans le cerveau un très beau *film* pris de l'amphithéâtre de la Terriennière en ruines, celui de la vallée bornée au nord par le Vésuve, au midi par le mont Gauro, vallée d'infinie tristesse, baignée de la lumière des rêves de Dante. A l'horizon, émerge un dôme, jeune, éblouissant qui jette un rayonnement de vie nouvelle. Quand ce *film* se reforme derrière mon front, ou que je vois la force matérielle et la force spirituelle mises face à face, il me semble entendre dialoguer; le volcan implacable dire au petit sanctuaire : « Je puis te détruire quelque jour » ; puis le petit sanctuaire répondre : « Tu peux changer ma face, mais non me détruire, car je suis une parcelle

de Celui qui t'a créé. Quand tu m'auras saccagé, mes pierres parleront comme celles de Pompéi, ma sœur aînée, et nous serons toujours des mortes vivantes. » En vérité les Dieux sont de grands poètes — les poètes de la terre.

Dans tous les sanctuaires, dans ceux d'Orient et d'Occident, il se commet une foule d'actes répréhensibles et indignes. Par exemple, ce sont les Turcs qui doivent empêcher les Chrétiens de s'entre-tuer autour du tombeau du Christ. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en scandaliser ; la fermentation s'y fait comme dans les cuves de vendange et la vie en sort toujours purifiée.

Il y a là, autour du Vésuve, comme un cercle métaphysique qui est bien curieux : sur le mont Gauro, l'apparition de saint Michel ; à Valle di Pompei, les miracles de la Vierge du Rosaire ; à Naples même, la liquéfaction du sang de saint Janvier. Est-ce la peur qui a engendré cette foi ? C'est bien possible.

Saint Janvier était un martyr de Dioclétien. Nombre d'années plus tard, sous Constantin, son corps fut ramené à Naples. Son sang encore vivant, paraît-il, se liquéfia. Ce miracle créé, Dieu sait comment, par les faiseurs de légendes, fut pris pour un signe visible de la protection que le saint accordait à la ville si dangereusement située. Comme le Vésuve, il est demeuré en activité ; il est, je crois, le seul miracle chrétien qui se reproduise encore. Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, il rencontre la même crédulité qu'au <sup>vi</sup><sup>e</sup> ! La crainte est une grande génératrice de foi.

Un jour, j'assistais au grand mystère dans la cathé-

drale de Naples ; je sentis l'atmosphère se charger d'une électricité particulière et je fus terrifiée de l'expression de la foule. Les yeux étaient exorbités, les visages ruisselants de sueur et de larmes, quelques-uns très beaux, d'autres hideux. Les lèvres semblaient prêtes à la prière et au blasphème. Nul doute que, si l'espoir de cette foule eût été déçu, saint Janvier et ses prêtres eussent passé un mauvais quart d'heure. Quand le peuple, définitivement sorti de l'enfance, pourra regarder en face son ennemi et la vérité avec philosophie, le reliquaire livrera son secret et nous saurons le nom de cette composition qui se liquéfie, non pas par les prières, mais par la chaleur de l'air ambiant, par le geste répété de la bénédiction... En attendant, béni soit celui qui a inventé le prodige, puisqu'il devait servir à rassurer des milliers de créatures humaines. Le vrai miracle est le miracle même... plus il est faux... plus il est vrai... celui-là, comme tous les autres, a concouru et concourt à la vie.

Et, sur l'écran de ma mémoire, se reforme un souvenir qui m'avait si fortement impressionnée qu'il ne s'est jamais effacé. Il y a bien des années, en Italie, je visitais une fille du peuple que j'avais connue très belle, très saine, très coquette et chez laquelle s'était développée une horrible maladie, celle de la moelle des os. Avec un chagrin croissant, une colère bête et injuste, j'assistais, sans le comprendre, au travail de destruction que la Nature faisait chez elle, et ce travail fut lent et cruel plus que je ne saurais l'exprimer. Un après-midi, je trouvai la mère et la tante qui la

soignaient les yeux gonflés de larmes, elles me dirent qu'on lui avait donné les derniers sacrements. J'eus le cœur serré par la vue de la commode recouverte d'un napperon blanc, sur laquelle étaient placés deux chandeliers brillants avec de pauvres petits cierges et un crucifix... Dans la pièce il y avait cette odeur fade et chaude, une odeur mystique, que le prêtre apporte et laisse auprès des mourants. Assunta était assoupie... ce qui restait d'elle... un squelette, mais un squelette de beauté. On avait dû couper sa magnifique chevelure, car chaque jour sa tête se couvrait de verminé; ses cheveux courts, d'un brun roux, nimbaient son visage aminci. Une invisible main avait creusé les tempes, l'arcade sourcilière; ciselé les narines; aminci, décoloré les oreilles et les lèvres, et cette main avait respecté en artiste les belles lignes classiques de ses traits. Elle ressemblait à un ange de primitifs. La chambre très vaste, hygiéniquement nue, avait ses deux fenêtres ouvertes sur un vieux jardin, d'où arrivaient des gazouillements de printemps, un air chargé de sève et du parfum de l'acacia. J'avais réussi à m'asseoir auprès de la mourante sans la réveiller. Elle rouvrit bientôt les yeux. A ma grande surprise, je les vis souriants. Après m'avoir gentiment remerciée des oranges que j'avais eu le plaisir de lui apporter et qui, jusqu'à la dernière minute, firent ses délices, elle me dit :

— *Sa... signora...* savez-vous, madame, aujourd'hui j'ai fait un vœu à la madone?

— Vraiment?

— Oui, je vois bien qu'il faut que je meure, mais si, quand on me portera en terre, elle venait à me ressusciter, elle le pourrait, n'est-ce pas ?

Mon saisissement fut tel que je ne pus répondre que par un signe affirmatif.

— Eh bien, je lui ai promis que, si elle faisait ce miracle, je porterais du noir toute ma vie et que je ne danserais jamais plus ! jamais plus ! répéta-t-elle comme si le sacrifice était énorme !

Je compris alors pourquoi les prêtres avaient laissé croire ; moi-même je trouvai des paroles menteuses pour encourager cette foi qui me paraissait sacrée.

Assunta mourut le lendemain : « comme une lumière qu'on souffle » me dit sa mère. « C'est Dieu qui l'a soufflée », ajoutai-je.

— *No Signora...* c'est le diable qui enlève les enfants aux pauvres mères, mais Dieu les lui reprend pour les mettre dans son paradis... et le punir.

Selon le désir de la jeune fille, ce fut son fiancé qui la coucha dans son cercueil. La voix pleine de larmes il me dit « que les os sonnaient comme du bois sec » puis, avec une tendresse profonde il murmura tout bas : « os bénis ». En Italie, l'amour fait quelquefois un poète de l'homme du peuple.

C'est la foi aux miracles qui a créé cette espérance plus forte que la mort, qui a mis dans les yeux de l'agonisante l'inoubliable rayon de joie... que je vois encore ! N'en médisons pas ; car elle sert à faire de la « grâce d'état » pour les petits.

Nos descendants riront des ignorances de notre



enfance, mais notre enfance aura porté leur âge adulte et leur aura préparé les voies; leurs penseurs le reconnaîtront, j'espère. Les antiques croyances commencent à provoquer *l'humour* de la génération présente. Je viens de découvrir deux cartes de Noël irrésistiblement drôles et bien caractéristiques. Elles ne viennent pas de la France *frivole et irrespectueuse* mais du pays de la Bible... d'Angleterre et d'Amérique, et ceci, à dire vrai, m'a quelque peu surprise. Sur une de ces cartes, il y a une grosse pomme entamée et avec l'empreinte des dents d'Adam et d'Ève! au bas est écrit : « *The cause of it all.* » « La cause de tout. » J'ai ri d'abord puis, tout haut, j'ai dit : « morsure bénie qui nous a valu l'espérance ». L'autre carte est plus forte encore. C'est une très belle lithographie. Elle représente ni plus ni moins que le paradis terrestre. Dans le fond, entre les cimes de deux montagnes, un soleil chaud et rougeoyant; au-dessous, un fond de brumes mystérieuses et lointaines; puis, des fleurs à hautes tiges et deux hauts palmiers entre lesquels est tendue une corde, et sur cette corde, au moyen de grosses épines,... sont pendues... deux pathétiques feuilles de vigne, de grandeurs différentes... « *The first wash day* » « la première lessive! » Ainsi nous l'apprend la légende écrite au bas! C'est du plus haut comique... et ce n'est pas grossier. J'ai placé cette caractéristique lithographie au-dessus de ma table de toilette. Elle provoque chez moi une gaieté mêlée d'un peu de mélancolie. Elle donne déjà une telle impression du passé!...

Je n'en ai pas fini encore avec les phénomènes psychiques! avec ceux que nous connaissons du moins. Il me reste à parler du plus étonnant de tous... de la prière.... Ah! franchement, je voudrais pouvoir le sauter, mais si je le faisais, il se représenterait à ma pensée jusqu'à la fin de mon volume et la troublerait méchamment. La conscience non satisfaite est le plus inconfortable des sentiments.

La communication entre le Créateur et la créature n'est point une illusion. Elle a dû être établie avec notre premier souffle, elle n'a jamais été coupée et elle ne pourra jamais l'être. A un moment donné elle a produit la prière. La prière est née de la crainte qui l'inspire! Un jour, l'ancêtre au front fuyant et bas... oh! si bas encore, connu dans quelque cataclysme cette émotion soudaine et mystérieuse qu'est la peur. Il crut voir des maîtres, des ennemis dans chacune des forces de la Nature, dans le torrent qui emportait des monceaux de ses berges, dans l'océan qui s'avavançait menaçant et se retirait, dans les voix de la forêt, dans la foudre qui écartelait les arbres

géants, dans le bolide tombé du ciel. Et comment ne les aurait-il pas cru animées les forces qui avaient le mouvement et la vie? Il plia les genoux devant elles pour se diminuer, pour exciter la pitié qu'il avait peut-être ressentie pour quelque captive. Dans l'espoir d'apaiser leur colère, il leur offrit le meilleur de son butin, de sa chasse et de sa pêche, des victimes humaines. Ce fut là, sans doute, la première prière.

Et des jours, des années passèrent sur le Terrien. Il vint un moment où son âme plus développée connut la douleur spirituelle, par la disparition d'un être cher peut-être, et du même coup, il sentit la présence réelle. Il leva les yeux vers le ciel parce que de là, j'imagine, venait la grande voix du tonnerre, le nuage qui portait la grêle destructive, parce que là brillait le soleil. Et vers ce ciel où, plus tard, il devait placer ses Dieux, dans cette direction que tant de regards devaient suivre, il jeta son cri de détresse. L'homme était sorti de lui-même, son esprit, au lieu de ramper, avait plané au-dessus de sa caverne, ou de sa paillotte. Sa prière n'avait été peut-être qu'un battement d'ailes, mais n'importe, les ailes étaient là et l'aviation spirituelle découverte. Sous l'action de la force métaphysique sa prière s'élargit, s'ennoblit, ses ondes devinrent de la poésie sacrée, de la musique sacrée. Elles forment maintenant un large fleuve plein d'impuretés encore, mais qui ira se purifiant à mesure qu'il se rapprochera de l'Océan de vie où il doit avoir son embouchure. Est-ce vraiment ainsi que les Dieux ont travaillé dans le Roman Merveil-

leux? Je l'espère... pour eux et pour moi. Quoi qu'il en soit, le Terrien enfant, jugeant la divinité d'après lui-même, continua à accompagner sa prière d'offrandes sanglantes dans l'espoir de se la rendre favorable. Au temps des sacrifices humains, je soupçonne quelque théologien anthropophage d'avoir lancé l'idée que l'on pouvait connaître la volonté des Dieux, par l'arrangement des organes intérieurs des victimes. Quand les prêtres les avaient lus, les intestins, le poumon, le foie, le cœur, étaient brûlés sur l'autel, mais la chair était distribuée aux assistants, vendue au profit *des temples, abandonnée aux prêtres* qui en faisaient trafic. Ces sacrifices sanglants, faisaient ressembler les autels à des étaux de boucherie et les pontifes à des bouchers. Le gâteau de pure farine, que l'on offrait à certains Dieux, annonçait l'hostie des communautés chrétiennes. Elle vint à son heure, comme toutes choses, et ce fut l'argent du péché et l'argent du miracle qui subvinrent aux frais du culte nouveau.

Les offrandes intéressées du Terrien au maître de l'Univers m'avaient toujours paru grotesques; puis un jour, je fus témoin d'une petite scène entre deux gamins qui me les fit voir sous un autre jour qui est le vrai, je crois. Le plus grand avait un mauvais couteau que le plus petit convoitait visiblement. Un couteau qui se fermait, jugez donc!

— Donne-le-moi? demanda-t-il et tu auras tout ce que j'ai dans mes poches.

— Fais voir ce qu'y a dans tes poches!

L'enfant étala sur un mur bas, et comme à regret, toutes ses possessions : un peloton de ficelle, trois billes, et quelques cartes à jouer. Par une rapide association d'idées, je vis là le geste de l'homme vis-à-vis de Dieu et la naïveté, la pauvreté qu'il révélait me parut si pathétique, si touchante que mes yeux s'embuèrent de larmes.

Le propriétaire du couteau refusa l'échange. Je fus aussitôt tentée d'en acheter un au petit désappointé, la crainte qu'il ne s'en servît mal me retint. Madame la Providence agit peut-être souvent de même avec nous.

Le catéchisme catholique romain définit admirablement la prière : « une élévation de notre âme vers Dieu »... Et voici le phénomène ! C'est cette force invisible qui arrache l'homme à ses soucis, à ses préoccupations matérielles, qui le transporte dans le plan métaphysique de la terre pour lui donner un moment de repos, d'oubli, un changement. La répétition, même mécanique, de mots incompris est bienfaisante, rafraîchissante. Cette force s'exerce sur lui à divers degrés et de mille manières diverses ; par la religion, par des paroles, des images, des symboles, par la douleur, par le désir de quelque bien. Seul, le Terrien ne pourrait jamais *prendre le départ* ; et ce sont encore de pauvres petits vols que les siens ! Ils ne dépassent pas la zone où sont les personnages de son rêve spirituel, rarement il arrive jusqu'au plus haut sommet de l'Olympe. Il y a des milliers de créatures qui ne s'agenouillent

jamais, qui ne fréquentent aucune église, qui ne prient pas... des créatures souvent très supérieures comme intellect et comme moralité. Échappent-elles donc à la force attractive métaphysique? Non, mais elles sont destinées à un service plus actif que celui de la prière; elle ne leur est pas nécessaire. Néanmoins, de temps à autre, à travers leurs occupations, à travers l'abîme qui semble les séparer de tout idéal religieux, leur pensée est attirée vers l'Au delà, vers Dieu; elles se demandent ce qu'Il est... comment Il est?... où Il est? Elles prennent ainsi contact avec Lui, elles sentent qu'Il existe et c'est suffisant. L'athéisme doit être une illusion et l'athée une impossibilité. Ce serait un individu sur lequel n'agirait aucune des forces de la Nature et qui ne pourrait avoir été créé. Que l'on ne croit pas au Dieu fait par l'homme, je le comprends, je n'y crois pas moi-même, mais que l'on ne croie pas au Dieu qui a fait l'homme me paraît une aberration.

La femme de chambre de mon étage, une Allemande, de Posen je crois, a un esprit naturellement objectif qui lui donne une étonnante intuition philosophique. L'autre jour, elle m'a dit : « Je ne parle pas aux gens qui disent qu'il n'y a pas de Dieu ni à ceux qui croient que leur religion est la seule bonne, parce qu'ils sont trop bêtes pour moi. » — « Olga, fis-je en riant, vous êtes la première femme de chambre philosophe que j'ai eue. » — « Qu'est-ce que c'est que la philosophie? me demanda-t-elle. J'ai entendu ce mot quelquefois et je ne sais pas ce



qu'il veut dire. » — « La sagesse », répondis-je. — « Ah ! » fit-elle simplement et elle donna un énergique coup de plumeau.

Le peuple avec son admirable bon sens dit : « Qui travaille, prie » et une fois de plus, il a raison le peuple, car tout travail, le plus humble, le plus abject est une communion avec l'auteur de la Vie.

Un jour, la curiosité m'est venue de voir les fidèles prier ensemble et de face. L'église de Saint Roch à Paris m'a fourni un excellent poste d'observation. Le spectacle a été si intéressant, si plein de révélations que je me le suis offert dans nombre d'églises de communions diverses.

L'effet de tous ces visages alignés, si semblables et si divers était laid, comique presque. Il faut avoir vu beaucoup de visages de blancs, réunis, pour se rendre compte de tous les différents tons qu'ils peuvent avoir, blanc mat, blanc rosé, blanc grisâtre, jaunâtre, verdâtre. Leurs expressions de piété étaient encore plus variées. Quelques-unes étaient de véritables grimaces d'une fausseté visible, d'autres belles et pathétiques. Et il y avait des yeux qui se baissaient, d'autres qui se levaient, des lèvres qui remuaient mécaniquement pendant que les regards lancés ici et là prenaient des impressions qui semblaient toutes profanes. Et il y avait des mains qui tenaient des livres, d'autres qui égrenaient des chapelets, qui se joignaient pour quelque supplication. Les hommes jeunes avaient l'air d'assister à un spectacle, les hommes mûrs priaient seuls avec quelque dignité.

Une élévation de l'âme vers Dieu cela ! Non ! non ! je n'ai pas eu un instant cette sensation, mais l'impression très nette d'une *halte* dans la course de la vie, d'un repos obligatoire qui enseignerait à des enfants à *se tenir tranquilles*. De fait, pour un moment, les langues étaient bridées, une sourdine mise aux cellules turbulentes. Les ondes graves de l'orgue, qui allaient et venaient au-dessus des têtes comme une bénédiction, la voix du prêtre, les paroles du rite créaient une atmosphère infiniment calmante. Alors l'idée me vint que, comme il y a des exercices militaires, pour entraîner l'homme à la lutte, à l'héroïsme, au patriotisme ; il y a des exercices religieux pour l'entraîner à la concentration, à la vie spirituelle, à l'amour de Dieu. Le culte n'est qu'une préparation à la prière. Ce n'est pas la prière. Dans les églises protestantes, l'exercice religieux se fait d'une manière plus simple, plus sévère. Les physiologies y prennent une expression uniforme et de convention. La prière musulmane est singulièrement émouvante dans sa virilité. A certains moments, elle semble attirer dans la Mosquée la Présence réelle. La vraie prière est une communion. Elle ne saurait être qu'individuelle. Je puis dire que j'ai vu le phénomène, vu autant que des yeux humains peuvent voir l'invisible. C'était, il y a trois ans, en Italie. Je visitais la cathédrale de Spello, une petite ville de la pieuse Ombrie. J'allais passer devant une des chapelles faiblement mais artistiquement éclairée — deux magnifiques yeux noirs rivos

sur un tableau de la Vierge m'arrêtèrent net. Ils appartenaient à un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants, au visage émacié par la maladie ou le chagrin. Il se trouvait à quelque distance de l'autel — agenouillé d'un genou seulement sur un prie-Dieu — l'autre paraissait raidi. Ses lèvres remuaient lentement, comme des lèvres qui savent ce qu'elles disent. Pour qui donc priait-il si ardemment? L'impassibilité de la madone, me causa une irritation enfantine. Il me semblait qu'elle aurait dû être émue. J'eus à tel point la sensation de la prière que, pour ne pas en couper les ondes, je contournai l'inconnu et cela d'un pas assourdi; si j'avais été en train d'écrire mes chapitres sur le mysticisme, je me serais crue auto-suggestionnée, mais, ils n'étaient pas même pensés. Je demandai au sacristain qui était ce dévot : « *un gran buon signore ma assai infelice*, » « un grand bon monsieur mais très malheureux », me fut-il répondu. Il y a des choses que la curiosité même d'un romancier sait respecter. Je n'insistai pas. A côté de cette prière vivante, les fresques du Pinturicchio, le tabernacle Renaissance, me semblèrent des choses mortes et je n'en ai gardé aucun souvenir.

Selon moi, les plus belles formules de prières sont : l'Oraison Dominicale, le Cantique du soleil et la Laude de saint François d'Assise, puis certains hymnes Anglais.

Le Christ nous a enseigné une prière très simple, très digne, une prière immortelle, celle qui, en

donnant au Créateur suprême le nom de Père, unit fraternellement tous les Terriens sans distinction de races, de classes, de credo. Nous ne l'avons pas comprise encore et je crois qu'elle contient toute la mission du prophète de Nazareth.

De l'onde magnifique du Pater est sorti « Le Cantique du Soleil ». C'est toujours le rêve du Christ mais singulièrement élargi, il s'étend à la création tout entière. L'homme remercie Dieu « pour son frère, messire le soleil, pour ses sœurs la lune et les étoiles, pour son frère le vent, pour l'air et les nuages, pour le ciel pur, pour sa sœur l'eau, pour son frère le feu, pour sa sœur la mort corporelle ». Et cette parenté, si profondément réelle, avec tous les êtres et avec toutes les choses le grandit, l'ennoblit et le porte vers l'Infini. Ce cantique adorable, qui selon l'Église sent trop le panthéisme, devrait être chanté en chœur dans tous les temples de la terre, répété chaque jour par toute âme pensante. Il peut être compris par l'esprit le plus primitif et par l'esprit le plus cultivé. L'universalité est le grand sceau divin.

La Laude, que saint François avait écrite après avoir reçu les stigmates, est une pure adoration. Elle commence ainsi : « Tu es saint, Seigneur Dieu, tu es Dieu *par-dessus les dieux*, tu es le seul auteur des œuvres miraculeuses. » Cette Laude est, je crois, l'unique prière où l'homme ne demande pas quelque chose !

Les hymnes anglais sont faits pour la masse, ils

sont très virils, très humains. Ils rattachent leur espérance à celle des poètes sacrés comme dans « The Lord is my shepherd » — « Le Seigneur est mon berger » et cette espérance agit toujours puissamment.

Nos prières sont des prières d'enfants et de mendiants; nous ignorons la prière d'amour. Je vais faire bondir nombre de dévots et de gens bien pensants en affirmant que tous, tant que nous sommes, nous ignorons encore la prière d'amour. Les mystiques ont pour Dieu un amour imaginaire, un amour névrosé; les simples mortels un amour de suggestion et de commande. On osera nier l'existence de Dieu, on n'osera pas dire *qu'on ne l'aime point*. Nous avons cherché à le *concevoir* avant de chercher à le connaître et, malgré l'effort immense que cela nous a coûté, notre conception a été si pauvre qu'elle n'a produit qu'un sentiment faux et illusoire. Pourquoi la Providence l'a-t-elle ordonné ainsi? Pour exercer nos facultés sans doute, pour donner plus d'éclat à la vérité car c'est là, la raison d'être de l'erreur. Je ne trouve pas d'autre explication possible.

Dieu, que nous voyons toujours dans l'Au delà, ne nous semble pas réel, nous ne sentons ni sa présence, ni son action. Nous crions comme des désespérés sous l'indiscutable douleur et nous ne remarquons pas ce qu'il fait pour l'atténuer. Nous nous pâmons d'admiration devant quelque œuvre d'art, et nous ne disons pas qu'elle est sortie de Lui, que l'inspiration a pénétré l'âme de l'artiste comme le soleil pénètre l'écorce et la pulpe charnue du fruit. Avec la

même insouciance que les moineaux que je nourris, nous mangeons, par exemple, l'orange sans remarquer le génie avec lequel son parfum et sa saveur nous sont conservés. Qui est-ce qui songe en dépouillant une banane à admirer le chaud tissage de sa pelure ? Combien y a-t-il de personnes qui en pressant entre leurs lèvres le grain du raisin, se disent que ce nectar de force... et de faiblesse vient d'un morceau de bois tordu et laid ? Un jour, assise en plein air sur le banc d'une ferme normande, je buvais un bol de crème ; arrivée à la dernière goutte, je dis tout haut : « Ah ! mon Dieu comme vous avez bien fait cela ! Merci ! C'est votre chef-d'œuvre ! » La petite amie avec qui je me trouvais partit d'un jeune éclat de rire.

— Eh bien, voilà une action de grâces comme je n'en ai jamais entendu ,dit-elle.

— J'en fais tout le temps comme cela maintenant et j'ai idée qu'elles sont agréables à quelqu'un et qu'elles valent mieux que de longues prières. Il est plus facile d'admirer une étoile que « notre pain quotidien ».

Puis, comme je me levais, mes yeux rencontrèrent un troupeau de vaches qui paissaient dans une prairie voisine.

— Tenez, continuai-je, voilà le miracle de la crème qui s'accomplit là-bas. Il faut du *vert* à l'homme et comme il n'a pas été organisé pour brouter, la nature a créé un appareil vivant qui tond l'herbe, la mâche, la remâche avec gourmandise et la transforme en un lait blanc, crémeux et doux.



— Mais le procédé fait, des petits veaux, mes frères de lait, dit ma compagne en souriant.

— Précisément, et des vaches nos mères de lait ! Les Hindous qui les ont mises au nombre des animaux *sacrés* étaient de profonds penseurs.

— C'est prodigieux, tout de même, fit la jeune fille les yeux fixés sur les bonnes bêtes nourricières... mais après tout les miracles ne doivent rien coûter à Dieu.

— Rien coûter ! exclamai-je. En faisant de Dieu une sorte de magicien, nous le diminuons. Chaque création, le brin d'herbe, comme l'étoile, représente une immensité de pensée, de calculs et d'efforts. N'y a-t-il pas des millions d'années que la terre et le Terrien sont *travaillés*.

— En effet, mais quelle terrible chose de devoir oublier tout ce qu'on nous a enseigné et d'être obligés de se refaire une mentalité nouvelle ?

— N'oubliez rien, ma petite amie, dis-je vivement, vos impressions, comme l'obscurité, doivent servir à vous faire désirer et chercher la lumière.

Cette conversation m'est revenue à la mémoire parce que, ces jours derniers, j'ai beaucoup entendu parler de rééducation. Ce sont les médecins psychologues qui ont lancé le mot. Les uns sont pour la rééducation de la pensée par la suggestion de la simple raison, les autres par la suggestion hypnotique. Ils ont tous raison. C'est pour cela qu'il est impossible de les mettre d'accord. Cette rééducation est nécessaire aux gens bien portants autant

qu'aux malades, pour leur apprendre à regarder la vie. Elle est commencée, elle se fait lentement mais sûrement et parmi le peuple même. L'heure viendra où la religion évoluée et la science créeront *l'onde d'admiration* qui, seule, peut produire la *prière d'amour*. Et ce sera vraiment l'élévation de l'âme terrienne vers le Dieu de l'Univers et le phénomène sera complet.

Il y a certainement quelqu'un qui travaille avec moi, ou quelqu'un avec qui je travaille, ce qui est plus probable. Après avoir remué tout le Christianisme occidental, mon esprit s'est posé sur les questions sociales qu'il a pour ainsi dire préparées. J'avais déjà l'angoisse et la terreur d'un chapitre difficile lorsque je fus invitée à déjeuner dans un hôtel des bords du lac où j'avais séjourné il y a un joli nombre d'années. Tout en causant avec mon amie, je revoyais l'ancienne table d'hôte avec des convives élégants et quelques-unes des figures qui m'avaient particulièrement impressionnée. Tout à coup, j'eus un sursaut intérieur. A quelques pas de moi, se trouvaient deux de ces figures, celle du comte C., un Milanais et celle d'une Américaine, miss W. Entre eux se trouvaient deux beaux petits garçons. Puis, dans ce merveilleux cinéma dont nous sommes tous pourvus, une scène que j'aurais cru effacée, se reforma instantanément.

Un soir, dix-sept ans auparavant, comme j'échangeais quelques paroles avec une personne de ma con-

naissance, à l'entrée de cette même salle à manger, j'entendis un grand jeune homme brun dire au maître d'hôtel : « Pour l'amour de Dieu, Vittorio, ne me mettez pas à côté de gens antipathiques. » Cette recommandation d'Italien à Italien était la chose la plus naturelle du monde. Vittorio répondit promptement : « Que monsieur le comte ne craigne rien. » Pendant quelques secondes je vis ses yeux fins et sagaces se promener autour de la table presque au complet, puis sa physionomie s'éclairer d'intuition : « Que monsieur vienne » dit-il. Et il désigna à son compatriote une place à la droite de deux Américaines, la mère et la fille. Celle-ci avait un charmant visage, les cheveux et les yeux brun doré, un teint pur, une jolie bouche fraîche. La physionomie de l'Italien exprima la satisfaction. Évidemment Vittorio l'avait compris et ses voisines ne lui étaient pas antipathiques. Je me trouvais en face de lui, je vis qu'il leur passait le menu, le sel, les fruits. En se levant, il les salua avec ce mélange de courtoisie et d'humilité voulue qui est comme un hommage, hommage dans lequel l'Italien excelle. Le lendemain, au déjeuner, la conversation s'engagea ; elle reprit au dîner, le surlendemain, elle continua sous la véranda. Puis les Américaines s'envolèrent — elles me font toujours l'effet d'oiseaux étrangers posés ici et là — le comte C. partit à son tour. Au mois de mai suivant, je lus dans le *New-York Herald* son mariage avec miss W. J'en avais vu le prologue, une amie me raconta les chapitres que je ne connaissais pas. Le jeune homme avait retrouvé

à Rome sa voisine de table. Il s'était fait présenter, puis, il avait beaucoup dansé, fleureté avec elle et, malgré la vive opposition de la mère, il avait réussi à l'épouser elle et la belle fortune qui lui venait de son père. L'épilogue que j'avais maintenant sous les yeux était agrémenté de deux rejetons et il semblait des plus heureux.

En me remémorant tout cela, je revoyais distinctement, comme sur un écran lumineux, le maître d'hôtel conduisant tout droit le jeune Milanais vers celle qui devait devenir sa femme, qui lui était destinée par conséquent ! Et ce geste ! Il avait aidé à faire un mariage, à greffer une race humaine, à rendre l'existence sociale à une ancienne famille appauvrie. Son action irait se perpétuant peut-être à travers plusieurs générations. Vittorio, l'humble maître d'hôtel, n'avait-il donc pas été le collaborateur de la Providence ? Il ne s'en doutait pas assurément mais la Providence, elle, le savait et ses collaborateurs, tous ses collaborateurs, même ceux que nous jugeons des criminels, même ceux qu'elle prend dans les règnes inférieurs, doivent lui être précieux et chers. Non seulement parce qu'ils font son œuvre mais parce qu'ils sont sa création. Le geste stéréotypé des garçons de salle m'horripilait jadis, maintenant mon œil objectif le suit avec curiosité et intérêt. S'il sert quelquefois à faire de jolis bonheurs, il sert aussi, en rapprochant certains individus, à faire de *jolis* malheurs, mais dans sa mission de vie, le geste n'en est pas moins beau. Le comte C. revient peut-être à l'hôtel M. par reconnaissance mais,

il ne donne jamais, je gage, une pensée à celui qui a été l'agent de sa fortune. Un Italien seul était capable de comprendre ce qui pouvait être sympathique ou antipathique à un autre Italien et Vittorio était nécessaire pour rapprocher le Milanais de l'Américaine. Ce fait révèle bien une pensée providentielle, *individuelle* si je peux dire, et si fine, si profonde ! Les petits, les plus petits travaillent à la destinée des grands... des plus grands ; les grands travaillent de même à celles des petits. Voilà la vraie égalité, la seule possible, celle qui peut satisfaire toute dignité humaine. Elle fait de nous des collègues, des membres du même corps ; des ouvriers, non pas de l'homme, mais de Dieu.

Pendant longtemps, trop longtemps, les employés d'hôtel qui me servaient n'étaient pour moi que des habits noirs et des bonnets blancs ; un François succédait à un Jean, une Louise à une Marie et il me semblait que c'était toujours le même ou la même. Puis tantôt l'un, tantôt l'autre, par quelque action caractéristique, a attiré mon attention. A mon esprit devenu objectif, à mon œil de renaissance, ils sont apparus comme des serviteurs de la *Vie*, comme des spécimens intéressants de l'âme terrienne. J'ai découvert chez eux des qualités *nature* qui ne doivent rien ni à l'éducation ni aux conventions, et la classe tout entière a gagné ma sympathie, mon affection même. A notre époque de tourisme elle est devenue un facteur important et elle mérite d'être mieux connue.

Les employés d'hôtel sont supérieurs aux gens de



maison. Ils ont tous une bonne instruction primaire. Pendant leur *garde*, entre le déjeuner et le dîner, ceux qui sont étrangers étudient le français, font des thèmes et lisent les journaux de leurs pays. Beaucoup, parmi les Allemands et les Italiens, sont musiciens.... ceux-là sont les meilleurs sujets — souvent, du sixième étage, nous arrivent les sons du violon, de la mandoline, de la guitare. Le service des garçons de salle demande de l'intelligence, de la mémoire, de la psychologie, du coup d'œil ! rien que cela !... et cela, quelques-uns le possèdent à un degré extraordinaire. Certains d'entre eux, toutefois, ont beau regarder, ils ne voient pas où manque une fourchette, un couteau, un verre. C'est inouï ce qu'il y a de Terriens qui, avec une bonne paire d'yeux, ne voient pas. Les garçons qui servent dans les étages ont besoin d'une adresse de clown pour porter les plateaux chargés de cristaux et de porcelaine. Ils le font souvent en courant avec une pointe de vanité. Je devine tout de suite, maintenant, ceux qui auront, un jour, la cravate noire du maître d'hôtel, ou qui endosseront la redingote du directeur et ceux qui sont condamnés à perpétuité à la cravate blanche.

Il y a peu de hauts fonctionnaires qui seraient capables d'être concierges dans un grand hôtel. Le concierge doit veiller à la sécurité de la maison, avoir la mémoire des noms et des figures, recevoir le courrier, les paquets qui arrivent de droite et de gauche, tenir le compte des débours, régler les différends entre cochers, chauffeurs, clients, aider voya-

geurs et voyageuses à se débrouiller, connaître par cœur l'horaire des chemins de fer, être presque un Baedeker vivant. On ne s'imaginera jamais les informations que l'on attend de ce malheureux employé. Je suis étonnée qu'on ne lui demande pas le chemin du paradis.

Les petits grooms qui maintenant à Paris sont, comme les mitrons, les principaux spectateurs des scènes de la rue, ont dans les hôtels une vie singulièrement démoralisante; il faut s'étonner que le nombre de ceux qui tournent mal ne soit pas plus grand. Au lieu de pouvoir exercer leurs facultés et leurs doigts dans l'apprentissage de quelque métier, ils sont mis de piquet dans le hall, employés à fermer et à ouvrir les portes ou envoyés en courses aux quatre coins de la ville. Le pourboire devient leur seul objectif; ils n'ont plus d'autre ambition que celle de voir leur porte-monnaie se gonfler de pièces blanches. Quand je les regarde, enchaînés sur leur tabouret, les pieds ballants, la physionomie morte ou plongés dans la lecture de quelque mauvais journal, sous la suggestion directe des vols, des crimes, des suicides, j'éprouve une sorte de malaise. Il me semble qu'on ne leur donne pas la protection à laquelle ils auraient droit. De fait, ils n'entendent jamais une parole un peu élevée, personne ne les met dans le droit chemin ou les y ramène s'ils s'en écartent. Pour tout foyer, ils ont une chambrette au sixième étage et à ce terrible sixième, ils trouvent encore les pires exemples. Pour sortir indemnes

moralement et physiquement de la fournaise où ils sont jetés il faut, en vérité, qu'ils soient réfractaires au mal. Ils sont tous débrouillards et intelligents, la plupart sont très bons. Aux environs du Jour de l'an on en rencontre beaucoup dans les bureaux de poste qui envoient des mandats à quelque grand-père, à quelque grand'mère... à leur nourrice même. Cela met sur leurs visages de gosses un rayonnement de fierté ! Les enfants riches reçoivent, les enfants pauvres donnent.... ceux-là ne sont-ils pas les plus grands ?

A Paris, les valets de chambre et les filles de chambre sont presque toujours français... des ménages et de très beaux ménages parfois. J'ai remarqué souvent, et non sans en être touchée, la manière dont la femme s'efforce d'alléger le travail de son mari. Leurs enfants sont élevés au village, chez leurs parents ; ils n'en jouissent pas et ils paient constamment pour eux, à cause de cela même, ils les adorent.

A travers le service de tous ces employés d'hôtel, on sent l'âme du peuple auquel ils appartiennent. Celle de l'Allemand du Nord et du Suisse est rude, *bourru*, mais bonne ; celle de l'Allemand du Sud est plus douce, plus affinée ; celle de l'Italien, déjà très complexe, est passionnée, rusée, instinctivement courtoise. Celle de l'Autrichien est aimable, gaie ; celle du Scandinave, timide et fière, très sentimentale ; celle de l'Anglais est froide extérieurement, toujours un peu distante mais correcte et digne. Celle du Français donne une sensation de clarté, d'intelligence prompte et de franchise.

Quelques-uns de ces employés appartiennent à de bonnes familles. Parmi les Autrichiens et les Scandinaves, il y a de fort beaux garçons et très soignés, très propres, bien habillés, bien découplés; on pourrait les prendre parfois pour des rejetons de grands-ducs ou d'archiducs.

Les étrangers ne voient naturellement que le meilleur côté de ces Terriens de nationalités diverses, mais sous la surface de ce meilleur côté, il y a un bouillonnement continu de jalousie, d'envie, d'une foule de vilains instincts. Il faut une main de directeur très ferme, très habile et très juste pour maintenir la paix entre eux et obtenir la discipline qui fait le confort des clients. Lorsque les gens du peuple ne sont pas en service, ils sont très fraternels, ils s'aident et se secourent souvent avec une générosité admirable. Aussitôt qu'ils se trouvent ensemble sous un patron, ils deviennent ennemis. Rien d'étonnant du reste car il faut être assez élevé dans l'échelle psychologique pour bien supporter le choc de la rivalité.

En général, les employés d'hôtel sont mal logés, ils occupent sous les toits d'étroites niches surchauffées en été, surglacées en hiver. De temps à autre, maintenant, des inspecteurs passent. Ils doivent se borner à constater l'insuffisance d'air et d'espace car je ne vois pas qu'ils en aient davantage. Ils sont encore souvent mal nourris. En Allemagne ils ont le droit de porter plainte contre le maître avare, mais celui qui porte plainte perd sa place et tous ne peuvent pas perdre leur place. C'est toujours l'esclavage.

L'esclavage de l'homme libre est le plus dur de tous.

J'ai vu avec plaisir l'introduction de la loi du repos hebdomadaire. Elle est onéreuse pour les hôteliers, désagréable pour les hôtes qui, une fois par semaine, ont un service différent. Pour quelques-uns, parmi les employés, ce jour est une occasion de dépenser sottement argent et santé ; pour la majorité, il constitue un bien réel. Tous sentent le besoin du repos car il se lèvent tard, un luxe que leurs devanciers n'ont pas connu. Les Suisses et les Allemands font de longues promenades à la campagne, ils se paient le cinématographe, visitent les musées, entendent de la musique ici ou là. Leurs cellules cérébrales reçoivent des milliers d'impressions nouvelles qui servent sans doute à accélérer leurs progrès. Les Dieux semblent vouloir tout accélérer aujourd'hui. Les ménages français vont voir leurs enfants, leurs parents, leurs amis. Ceux qui ont une chambre quelque part y passent volontiers la journée en tête à tête. La *popote* qu'ils cuisinent, le café qu'ils se font leur semblent délicieux et ils éprouvent une joie toute particulière à se sentir *chez eux*. Le lendemain tous reviennent avec des visages reposés et ils apportent au travail une activité plus grande. Quand l'humanité connaîtra mieux et son corps et son âme, le jeu des répercussions qu'elle subit, elle ménagera les forces de chacun pour le bien de tous et seulement alors elle saura s'aimer. Aimer n'est rien, savoir aimer est tout !

Les employés d'hôtels offrent un bel exemple de

ce que peut être la mutualité bien comprise. Ils ont fondé une société qui donne à tous aide et protection. Cette société procure des places à ses membres ; elle leur alloue une indemnité de trois francs par jour en cas de maladie, pendant les trois premiers mois, et de un franc cinquante pendant les trois mois suivants. Puis, elle leur assure une pension de retraite de deux cent cinquante francs. Elle paie les frais des obsèques, donne des secours aux veuves et aux orphelins. Autrefois, quand un garçon d'hôtel mourait, il était porté à la fosse commune, ses parents n'en retrouvaient plus la trace. Aujourd'hui, la famille est prévenue, il a un enterrement convenable, une concession temporaire au cimetière, sa tombe a un entourage et une couronne. Tout cela se fait avec une cotisation de deux francs cinquante par mois, avec le bénéfice d'un bal annuel, avec l'intérêt des capitaux que la société possède, car, grâce à sa bonne administration, à des dons, à des legs, elle est devenue riche. Elle a prospéré surtout parce qu'elle est une œuvre d'initiative privée. Le jour où elle aura la malheureuse idée de se faire reconnaître par l'État... et elle l'aura, j'en suis sûre, l'intérêt de ses capitaux augmentera, mais les capitaux diminueront.

Les employés d'hôtel sont fort mal payés. Leur gain réel est le pourboire. Beaucoup de voyageurs, les riches surtout, protestent contre cet impôt indirect. Ils ont raison parce que le service est sensé inclus dans le prix qu'on leur demande, ils ont tort parce que les mille attentions que l'on a pour eux



méritent, non pas un *pourboire* mais une gratification. Le *pourboire* est humiliant — forcé en quelque sorte, — la gratification est libre, elle honore celui qui la donne et celui qui la reçoit. Il y a ainsi une foule de mots qu'il faudrait changer pour notre époque. Un grand homme d'affaires américain m'a dit un jour : « Je considère que l'argent qui me rapporte le plus est l'argent des *pourboires*. » Son esprit pratique avait découvert cela. De fait, il y a chez les gens du peuple une fierté innée qui les porte à vouloir reconnaître ce que l'on fait pour eux. Ils ne sont jamais en retard avec nous, et, ce qu'ils nous rendent, vaut toujours davantage que ce que nous leur donnons. J'ai remarqué maintes fois les soins particuliers avec lesquels les portiers manient les malles et les valises du client qui les a traités avec justice. En général, et ce n'est pas agréable à constater, la femme est moins généreuse que l'homme. Les étrangères de passage à Paris, par exemple, achètent souvent plus qu'elles n'avaient compté. La lettre de crédit s'épuise et, au moment du départ, elles rognent sur les gratifications. J'ai connu une grande dame sicilienne, d'une fortune plutôt médiocre, qui, en arrivant à l'hôtel, mettait de côté l'argent qu'elle destinait aux employés afin que ses achats ne l'obligeassent pas à restreindre ses largesses. C'était là un vrai sentiment de justice; avec l'argent seul on ne gagne pas l'estime et le dévouement des petits. Ils sentent, par intuition, ceux qui s'intéressent à eux et ils en ont de la reconnaissance.

Je ne puis malheureusement pas distribuer à ceux qui sont autour de moi des gratifications de millionnaires... et j'ai toujours été servie ou soignée comme une millionnaire.

Dans un hôtel où j'ai séjourné longtemps, j'ai connu un garçon de peine qui était un vrai chef-d'œuvre humain, un chef-d'œuvre comique. Un « Auguste » nature. Il avait la tête hirsute, les gestes saccadés, l'expression ahurie de ce type amusant, la même manière de se précipiter sur les choses, avec cette différence toutefois qu'il ne faisait pas semblant de travailler et que l'ouvrage semblait fondre dans ses mains puissantes. De plus, il était un humoriste né. En réalité, il possédait une véritable fortune dans sa personne grossièrement taillée. Ses camarades avaient si bien deviné sa vocation, que d'emblée, ils l'avaient surnommé « Chocolat » d'après ce clown noir du *Nouveau Cirque* qui faisait la joie des petits Parisiens. Orphelin de père et de mère, élevé chez un fermier de la Beauce, il avait gardé les din-dons, puis les moutons. On peut se figurer l'ahurissement naturel de ce berger débarquant à Paris dans un hôtel de première classe. Il devint aussitôt une cible vivante pour les mauvais plaisants, mais ses reparties promptes et drôles, ses poings formidables, n'avaient pas tardé à les tenir en respect, et Gustave-Chocolat était devenu un personnage à l'office.

Un matin, comme je descendais l'escalier, j'entendis la propriétaire qui le secouait rudement pour un ouvrage mal fait. Le torchon immobile, il la regarda

s'éloigner d'un air narquois puis, la désignant d'un coup de menton à une femme de chambre qui se trouvait là : « Qu'est-ce qu'elle veut? Si elle n'est pas contente, qu'elle s'en aille! moi, je me trouve bien ici, j'y reste!! » fit-il en se remettant à frotter la rampe. Cette haute bouffonnerie me fit rire aux larmes. Quelques jours plus tard, de la salle de bains, je l'entendis qui disait tout en balayant énergiquement le corridor. « Les riches! ça fait pitié! ça traîne toujours dans les lits! C'est moi qui avale leurs microbes et c'est eux qui sont malades! » Avec de la culture, il eut fait peut-être un grand humoriste. Je me plaisais à le faire causer. Derrière son front têtu, barré de ces rides d'enfance que causent la souffrance précoce, je découvris des capacités inattendues, entre autres, un don particulier pour la mécanique. Tout en gardant ses moutons, il avait étudié le mouvement d'une vieille montre, son unique héritage et il était arrivé à le comprendre. Aussi disait-il avec fierté : « Quand une montre ne marche pas, je sais toujours où est le mal, et si j'avais les outils nécessaires, j'aurais bientôt fait de le réparer! » Sa passion pour l'horlogerie avait été funeste à quelques-unes des pendules de l'hôtel et aux réveille-matin de ses camarades. Je découvris en outre son goût inné pour les romans « patriotiques ». Il en achetait autant qu'il pouvait et il les dévorait pendant ses gardes du soir. Il me dit qu'il avait été exempté du service à cause de la petitesse de sa taille.

— Qu'est-ce que ça fiche la taille? ajouta-t-il en

frottant rageusement mes vitres, ça ne fait pas le courage ! Il y a des gaillards de six pieds qui ont des cœurs de poules ! Je suis capable de donner une raclée à qui que ce soit. Puis, avec son clownesque mouvement de tête : Ils seront peut-être bien contents de m'avoir quelque jour !

Notre Chocolat avait pris confiance en moi ; à plusieurs reprises, il me laissa voir la rancune que créaient en lui les réprimandes injustes.

— *C'est bête* les patrons, me disait-il. Avec leurs *engueulades*, ils vous coupent bras et jambes. Les bonnes paroles ! Voilà qui met du cœur au ventre ! C'est de l'avoine qui coûterait pas cher !

Un jour, le concierge, qui savait combien il m'intéressait et m'amusait, me raconta que le matin même, Chocolat, en ouvrant la porte cochère, avait vu un pauvre diable à moitié nu, qui battait la semelle sous les arcades ; il lui avait donné quelques sous, lui avait enjoint de l'attendre... puis était remonté quatre à quatre au sixième lui chercher une chemise de flanelle qu'il lui avait fait enfiler séance tenante, j'imagine avec quelle rudesse et quelle autorité ! J'avais été profondément touchée.... Toutefois avec ma damnable curiosité, je voulus savoir ce qu'il y avait tout au fond de son âme et connaître mieux le sentiment auquel il avait obéi. Après déjeuner, je montai chez moi un peu plus tôt que d'habitude et je le trouvai agenouillé devant ma cheminée, polissant le garde-feu. Je le complimentai sur son acte d'humanité ; il rougit prodigieusement puis, avec un hausse-

ment de son épaule gauche et comme s'il voulait s'excuser :

— Oui, mais aussi, dit-il, on ne chavire pas le cœur des gens en montrant son *cuir* au mois de janvier ! surtout quand il y a des magasins comme celui d'en bas !

Celui d'en bas était le magasin d'un grand chemisier ! Oh ! Chocolat ! C'était bien là de l'humour et du meilleur ! Puis, d'un ton bourru et avec une curieuse expression d'amertume :

— J'avais trois chemises de flanelle et *c't'autre* n'en avait pas ! *C'est-y juste ! ça a-t-y du bon sens ?* Y en a qui disent comme ça que nous sommes frères ! mais y n'en pensent pas un mot. C'est des boniments de curés, de députés, de socialistes, pour qu'on leur fasse la courte échelle ; puis quand *i* sont sur le mur *i* ne vous connaissent plus ! on n'est pas même des cousins ! Les gogos s'y laissent prendre, moi je ne coupe pas dans ce pont-là ! Des frères ! oh la ! la ! fit Gustave avec son amusant mouvement de tête. Si j'allais dire à la patronne que je suis son frère et qu'elle est ma sœur ! ce qu'elle me balancerait !

J'imaginai instantanément la scène que provoquerait une semblable déclaration et j'eus grand'peine à garder mon sérieux.

— Cependant notre fraternité est bien réelle, repris-je, car nous sommes tous les créatures du même Créateur, les fils de Dieu. Ceux qui réfléchissent tant soit peu, ou qui sont très bons, la sentent parfaitement. Ne m'avez vous pas dit que ce matin la vue de

ce vagabond sans chemise vous avait *chaviré le cœur* ?

— C'est vrai, cela m'a fait claquer des dents !

— Vous voyez... si vous n'aviez pas été frères, de la même chair, sa nudité vous eût été indifférente.

— P' t'être bien.

— Vous ne pourriez pas dîner à côté d'un de vos semblables que vous sauriez à jeun ?

— Ça non, y a pourtant assez de gens que la *société* laisse crever de faim.

— Elle ignore leur misère, sans doute, et l'aide mutuelle n'est pas bien organisée.

— Si les hommes sont frères pourquoi qu'i se mangent le nez, qu'i se tuent et se volent ?

— Parce qu'ils ont été créés pour la lutte, tous différents ; les uns intelligents, les autres stupides, les uns bons, les autres mauvais, les uns faits pour commander, les autres pour obéir. Cela fait des frères ennemis.

— Cela *semble t'y* juste à madame ?

— Oui, parce que, comme dit le peuple, « il faut de tout pour faire un monde, » et puis parce que nous sommes tous nécessaires, les plus petits comme les plus grands.

— Même ceux qui ne *fichent rien* ? demanda Gustave, se tournant en plein vers moi, l'air narquois et agressif.

— Mais, mon garçon, il n'y a pas une créature qui ne fasse rien, les infirmes, les malades mêmes font quelque chose. Pour obtenir l'action d'un autre, il faut agir soi-même, le mouvement seul peut créer



le mouvement — un mécanicien comme vous peut le comprendre.

— Oui, je comprends. C'est égal, il doit y avoir quelque chose qui cloche quelque part, y a trop de misère noire. Madame ne sait p't'être pas....

— Je sais, oh ! je sais, fis-je vivement. Il y a beaucoup de choses qui clochent sur la terre, mais avec l'aide de Dieu, elles vont se redressant petit à petit. Il travaille, Lui aussi, à notre perfection. En attendant, consolez-vous ; la douleur, comme la mort, est pour tous. Et je ne suis pas sûre que les petits n'aient pas la meilleure part — la plus facile du moins. L'ouvrier n'a que le souci du pain quotidien, le patron a le souci de ses échéances, s'il ne peut y faire face, il est déshonoré. On ne vous parle jamais des souffrances des riches, elles sont telles parfois que l'argent même n'y peut rien. Les suicides sont plus nombreux parmi eux que parmi les pauvres. Les empereurs, les rois, les présidents, les grands chefs, ont des journées plus dures et plus longues que les vôtres. Voilà ce qu'on ne vous dit jamais parce qu'on veut vous tourner la tête du mauvais côté. Dans les asiles de nuit, on ronfle, et dans nombre de lits bien doux, le sommeil ne vient pas. Vous avez vu ici pas mal de millionnaires américains, est-ce qu'ils vous ont semblé beaucoup plus heureux que vous ?

— Fichtre non... ils n'ont pas l'air de rigoler, je l'ai remarqué.

— Ils ont des soucis, des maladies, que vous ne

connaîtrez jamais. Allez, les balances de Dieu doivent être justes...

— Y a des camarades qui disent comme ça qui *y* a pas de Dieu... je leur réponds : *c'est y* les hommes qui ont créé le soleil, la lune et les étoiles? Non!.. alors c'est Dieu! c'est clair comme le jour.

— Oui, Dieu est le grand horloger. Nous ne pouvons pas comprendre le mouvement de la terre, parce qu'il est combiné avec ceux de milliards d'astres qui sont des horloges et qui doivent marcher toutes ensemble.

— Ça c'est possible, fit notre « Auguste » d'un air capable. Est-ce que madame croit qu'il y a une autre vie comme disent les curés?

— Assurément... vous y serez peut-être un grand mécanicien.

— Avec beaucoup d'outils?

— Tous ceux dont vous aurez besoin.

— Ça sera chic! J'avais peur qu'en Paradis on se tourne les pouces!

— Mais non, nous travaillerons encore, parce que nous devons toujours apprendre.

— Alors ça me va, fit le brave garçon en se levant.

— En attendant, votre polissage a rendu ma chambre plus gaie, dis-je, mon garde-feu reluit comme de l'or.

— Oui, c'est assez bien réussi, fit Chocolat... avec un dernier coup de son tablier blanc.

Bien que plus de dix ans se soient écoulés depuis cette conversation, j'ai pu la reproduire exactement.

Ma mémoire l'a gardée parce qu'elle était bien caractéristique et qu'elle devait *servir*.

Assez bizarrement, la première affaire de cœur de « Chocolat » fut une farce. Je ne résiste pas au plaisir de la raconter. En arrivant de la Beauce, qui, selon lui, était la plus belle province de France, il avait des habitudes de saleté et de grossièreté primitives, mais il subit tout de suite l'influence d'un milieu plus civilisé. La propreté fut pour lui, je n'en doute pas, une révélation. En très peu de temps, il était devenu méconnaissable; son travail terminé, il se débarbouillait, il *s'étrillait*, je puis imaginer avec quelle énergie, il peignait ses cheveux drus coupés en brosse, changeait de linge, de vêtements, puis, avec la conscience d'être considérablement embelli par l'eau et le savon, il se plantait sur le seuil de la porte, caressant, tirillant sa moustache naissante, tout en prenant une multitude d'instantanés avec ses petits yeux vifs. Il ne tarda pas à distinguer une des plus jolies femmes de chambre du quartier. Il eut le malheur d'exprimer tout haut son admiration. Cela donna l'idée à ses camarades de lui jouer un bon tour. L'un d'eux lui dit que la jeune fille en question l'avait remarqué et qu'elle le trouvait de son goût. Il le crut d'autant plus facilement qu'il avait une immense vanité et il se rengorgea de belle manière. On lui écrivit des billets avec des petits mots d'amitié, puis des lettres enflammées signées : Louise. Et Louise enjoignait à son admirateur de ne pas lui adresser la parole, de ne pas la regarder, lorsqu'elle se promenait sous les arcades, afin de ne pas la

compromettre. Les mauvais plaisants firent si bien qu'ils jetèrent le pauvre garçon dans une véritable fièvre d'amour. Il se soignait de plus en plus, s'achetait des cravates voyantes, du savon parfumé. Aux taquineries que cela lui valait, il répondait avec son comique clignement d'œil et un sourire de fatuité : « Il faut bien que jeunesse se passe ! » Un jour enfin, la pseudo-Louise lui donna un rendez-vous sous le péristyle de la Madeleine entre midi et une heure. A l'heure dite, celle de son déjeuner, il était là, bien astiqué, sous les armes, attendant l'amoureuse. Hélas, elle ne vint pas ! J'imagine qu'il en souffrit cruellement. Le soir même, ses bourreaux lui firent parvenir un billet qui le consola en lui assignant un autre rendez-vous. Cette comédie se prolongea pendant toute une quinzaine ; la victime perdait le boire et le manger. A la fin, quelqu'un mit la femme de chambre au courant et, très indignée de la liberté qu'on avait prise avec son nom, très flattée aussi du sentiment qu'elle avait inspiré, elle écrivit aussitôt à son admirateur pour le détromper. Chocolat, après m'avoir conté le tour vraiment pendable qu'on lui avait joué, me donna cette lettre à lire. Je l'ai copiée et gardée comme un document de bonté et de délicatesse humaines. La voici ;

« Monsieur Gustave,

» Je ne vous ai jamais adressé aucun billet. On vous a monté un bateau mais je n'y suis pour rien. Je vais me marier avec un garçon de chez nous et mon cœur

n'est plus à donner. Si ce n'était cela vous me plairiez beaucoup parce que vous êtes si brave et si honnête. Il faut mépriser ceux qui ont voulu s'amuser de vous d'une si bête de façon, ce sont des imbéciles et des propres à rien.

« LOUISE »

— Madame a vu ? fit « monsieur Gustave » lorsque je lui rendis la missive, si elle était libre elle m'aurait aimé, et elle dit que ceux qui ont inventé ce truc, sont des imbéciles, des propres à rien... Des imbéciles ! répéta-t-il avec volupté, en tapant la feuille du revers de la main, c'est écrit là.

J'admirai l'intuition féminine de cette humble fille. Elle avait trouvé les paroles qu'il fallait pour guérir la blessure d'amour et d'amour-propre de son adorateur, et en même temps elle lui avait fourni une arme pour sa vengeance ; Chocolat qui, sans cela, eut probablement « cogné dans le tas » se contenta de montrer la lettre à la ronde.

Pendant la saison d'été, Gustave quitta l'hôtel de sa propre volonté « pour voir du monde » avait-il dit. A mon retour, je ne le trouvai plus et j'en fus désolée. Je ne l'ai jamais revu, mais pendant deux années de suite, le jour du mardi-gras, nous avons eu sous les arcades de la rue Castiglione, un obstiné joueur de cor. C'était notre ex-garçon de peine, paraît-il, qui nous donnait cette sérénade. Comment et où avait-il appris le cor de chasse ? Ce talent devait faire de lui un « Auguste » accompli.

Et je devais aller chercher ce chapitre à Vevey ! J'ai eu, tel qu'il est, un plaisir extrême à l'écrire ; il me semble que j'ai payé une dette.

A première pensée, on s'étonne que le christianisme n'ait pas développé davantage le sentiment de la fraternité humaine, mais quand on regarde son œuvre de près, on voit que pour lui, elle n'a jamais été *réelle*... Oh ! inutile de protester car c'est la vérité. Il l'a prêchée à la manière de l'âne de Balaam. Il dédaignait la Nature, il ignorait tout du livre divin où elle est écrite en lettres vivantes. Le Christ, lui, l'avait vue dans ses longues méditations, et par ce mot « Notre Père » il avait voulu la révéler au monde, mais le monde n'était pas prêt à l'entendre. Pour les apôtres et leurs successeurs, elle n'a été qu'un idéal, qu'un rêve mystique... et nous devons leur savoir gré de l'avoir rêvée et vécue en attendant mieux.

La charité antique, chez les païens et chez les chrétiens, exaltait ceux qui la faisaient, mais elle humiliait, elle déshonorait ceux qui la recevaient. Elle était un instrument de pouvoir, de tyrannie même, un moyen de parvenir, de gagner des honneurs terrestres et célestes. Le sentiment de notre fraternité ne sortira pas des chaires chrétiennes, mais de la science, des laboratoires de chimie, de l'histoire naturelle, de la philosophie, ce sera un des fruits de l'évolution commencée. Et alors, quand nous aurons pris conscience de notre étroite parenté, la mutualité qui mettra l'ouvrier à l'abri du besoin, qui lui conférera la vraie liberté ; l'arbitrage qui le protégera, s'orga-



niseront à la satisfaction de tous. Les déracinés, les vaincus de la vie pourront accepter sans honte l'aide de la communauté et les êtres vraiment bons, vraiment humains, épargneront les pieds qui marchent pour eux, les mains qui les servent.

Pour s'enlever, l'aéroplane doit courir sur le sol pendant des mètres et des mètres. Il y a des millions d'années que l'humanité court au ras de terre pour s'enlever, pour prendre le départ, vers la justice, vers l'amour ; la fraternité peut seule l'y aider. On nous dit : « Regardez en haut. » Je dis, moi : « Regardez profond, toujours plus profond, car les secrets de Dieu, comme toutes les choses précieuses, doivent être enfouis profondément. »

Les couchers de soleil d'automne sur cette partie du Léman que l'on nomme le Grand Lac ont une beauté particulière. Celui d'avant-hier m'a laissé une impression qui ne s'effacera pas de sitôt, j'espère. Sur un ciel extraordinairement pur, les Alpes profilaient leurs cimes aiguës ou arrondies. La chaîne toute marquetée de neige était d'un bleu si pur que l'on eût dit de l'azur solidifié. Et sur cette blancheur, et sur cet azur, la lumière du couchant jetait ses rayons avec un art vraiment divin. Puis elle créa un fond d'or, sur lequel apparut Vénus avec son éclat de diamant; quelques minutes plus tard Mars, rouge comme un rubis, devint visible à l'Est. Entre ces deux bijoux vivants, se dessina le mince croissant d'une lune nouvelle. Les trois astres demeurèrent seuls dans le silence du crépuscule : « La lune de miel de Vénus et de Mars » fis-je d'abord irrévérencieusement. Un second regard me donna une sorte d'émotion religieuse... Je ne peux jamais regarder longtemps le firmament étoilé ! Son insondable immensité et son mystère font courir un frisson de

peur le long de mon dos d'atome. Au bout de quelques instants, je repris place à ma table de travail et mes yeux encore remplis de la grandeur d'en haut, tombèrent sur la petite sphère qui s'y trouve. La Terre! Pour la première fois, le croirait-on, la conscience me vint, non seulement qu'elle était une planète comme celles qui brillaient en face de moi, mais que sa route était tracée entre elles deux, que chaque soir elle apparaissait de même au-dessus de quelque horizon, que chaque soir elle mettait un clou d'or dans le ciel. Je l'avais appris, je l'avais toujours su, il me semble, mais je n'étais pas arrivée à le concevoir. Concevoir! C'est quelque chose de nouveau qui se forme en soi; selon la chose, la sensation est exquise ou douloureuse. Je vis les Terriens pieds contre pieds, maintenus ainsi en équilibre à la surface d'un globe solide qui tourne sur lui-même et fait, dans l'éther fluide et transparent, du 1600 à l'heure. Je me vis moi-même dans la cage où je ne chante pas, hélas! mais où je pense; je me vis avec mes petits cahiers roulant parmi les astres. Cette réjouissante vision me parut grandioisement comique. Puis, je fis tourner lentement ma minuscule sphère... C'est donc ainsi que l'homme se représente la planète sur laquelle il a poussé? Une sphère, un peu aplatie vers les pôles, renflée à son équateur, sur laquelle sont tracées des lignes longitudinales et horizontales, des lignes imaginaires qui nous servent de points de repère. Un fond vert pâle indique la partie liquide... l'Océan. La partie solide, la terre, découpée bizar-

rement, irrégulièrement, se termine en pointes à distances inégales, puis elle ressort et forme de véritables chapelets d'îles. Elle est divisée, cette partie solide, en je ne sais combien de morceaux, marqués en rouge, en jaune, en mauve, en vert. Chacun de ces morceaux porte le nom de la nation propriétaire. Une infinité de lignes semble relier ces contrées diverses; de fait, les unes indiquent le réseau des chemins de fer, les autres la route des bateaux, d'autres encore celle des câbles transmetteurs de l'invisible pensée humaine. Puis, des flèches semées dans toutes les directions marquent les courants de l'atmosphère et de l'Océan.

Voilà donc comment, après des millions d'années d'existence, des efforts continus, l'homme est arrivé à connaître, à voir son habitat. Il a relevé le tracé des chaînes de montagnes, le parcours des fleuves, les contours que la mer a créés. C'est beaucoup, et ce n'est rien. C'est beaucoup parce que, dans l'immensité de son domaine, il ne peut plus s'égarer. Ce n'est rien, parce que de la Terre il ne connaît que la surface, que le corps, pour ainsi dire. Il ignore tout de son âme, de cette âme qui alimente la sienne à laquelle il collabore sans cesse. Il ignore presque tout des forces immatérielles auxquelles il obéit; des zones psychiques au milieu desquelles il se meut, des courants qui lui transmettent les ordres des Dieux, les idées, les images, les sentiments, le fluide qui l'unissent à d'autres êtres et qui font sa destinée. Oh! que n'ignore-t-il pas encore le Terrien?

D'un doigt qui voyait, je fis de nouveau tourner ma petite sphère, elle m'apparut tout à coup comme un échiquier aux cases multicolores. Et notre planète n'est-elle point cela? Oui, en vérité, un échiquier sur lequel les Dieux jouent, avec l'homme et pour l'homme, l'éternel jeu de la Vie; un échiquier qu'ils ont créé lentement, qu'ils remanient des siècles sans nombre, qu'ils remanieront jusqu'à la fin; un échiquier dont chaque case renferme un monde de merveilles, dont chaque case est un champ de bataille. Je sais trop peu d'histoire pour être à même de suivre de près l'effrayante partie, mais j'en sais assez pour en saisir le but et ce but n'est autre que l'évolution et le progrès de l'homme. Il faut avoir le courage de l'écrire, cette évolution a commencé et s'est continuée au moyen du vol et du meurtre. Est ce pour une poignée de coquillages, pour une pomme, pour une femme que l'ancêtre lointain a fait le geste fratricide? Peu importe, il l'a fait et ce geste, qui devait supprimer le plus faible, s'est répété à travers les âges, avec l'implacabilité d'une loi primordiale et nécessaire. Il se répète encore. Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle on s'entre-vole toujours mais plus artistiquement, on se massacre toujours sur quelque point du globe, mais plus scientifiquement. Le résultat demeure le même. Sous l'inspiration des Dieux, nous avons fabriqué de merveilleux engins de guerre; un de ces jours, ils voudront voir comment ils fonctionnent et nous connaissons le but de ce fonctionnement. Pour n'être pas désarçonnés par cette effarante réalité, il faut savoir

entendre ce que la Nature nous crie par toutes ses voix, c'est-à-dire qu'elle est une grande transformatrice et que son œuvre est une œuvre de Vie. Dans cette lutte immortelle à laquelle l'humanité semble condamnée, les forces matérielles ne font que servir les forces psychiques. En réalité, le vrai combat est entre les passions, les sentiments, les idées ; entre ces formidables invisibles logés dans certaines cellules de notre cerveau, auxquelles d'autres cellules doivent fournir des armes d'attaque et de défense. De la hache de silex à l'épée élégante et bien trempée de la Fronde, au fusil Lebel ; du pauvre canot au Dreadnought, il y a une échelle qui pourra servir à l'histoire de notre mentalité. Et sur cet échiquier terrestre, les Dieux ont poussé les pions, les cavaliers, les rois, les reines, les tours roulantes et meurtrières. Ils les ont placés, déplacés de mille bizarres et incompréhensibles manières. Chacun de ces coups a produit des hécatombes effroyables, des ondes et des ondes de douleur humaine et animale. Chacun de ces coups a causé la destruction des terriennes, des temples des édifices élevés au prix d'un immense labeur, chacun de ces coups a causé la dispersion des trésors longuement amassés. Pendant que la guerre, la maladie sévissaient sur certaines cases, la vie naissait et s'épanouissait sur d'autres. Les Dieux faisaient ici de la lumière, là de l'ombre ; puis de l'ombre avec la lumière, et de la lumière avec l'ombre. A une époque lointaine, l'Inde, la Chine, la Perse, l'Asie ont brillé d'un éclat qui n'a pas été surpassé. L'Égypte, la



Grèce, Carthage, Rome, ont été des phares à leur tour. C'est à la conquête de cette lumière divine qu'à leur insu les peuples marchaient. Je me représente les innombrables files de guerriers accompagnés de femmes, d'enfants, d'esclaves, de troupeaux traversant les chaînes de montagne, les fleuves, les marais, les déserts avec leurs seuls moyens, sans aucune des forces que nous avons aujourd'hui. Quand je songe aux faibles tombés en chemin, aux vaincus tués, mutilés, réduits en captivité, mon cœur se gonfle de pitié et de colère. Les Puissances qui nous gouvernent sont-elles donc cruelles? Non. Elles obéissent sans doute elles-mêmes à des lois supérieures et inéluctables, leur progrès marque le nôtre. Et ce progrès, quoi qu'en disent ceux qui ont des yeux qui ne voient pas, est immense. Dans les premiers siècles de notre ère, les ancêtres des Allemands d'aujourd'hui étaient de beaux barbares qui se teignaient le corps en bleu; il y avait des cannibales en Écosse; et, dans les forêts de France, le sang humain coulait en sacrifice sur les autels de pierre. Aujourd'hui, c'est l'Europe et l'Amérique qui possèdent la lumière. Retournera-t-elle en Orient? C'est possible car il y a là comme des lueurs d'aube.

Toutes ces pensées avaient en quelque curieuse manière, rendu vivante ma petite sphère et je la fis tourner tendrement. Pauvre Terre! Nous ne l'aimons pas comme nous le voudrions, parce que nous connaissons trop vaguement sa titanique épopée. Quand viendra-t-il celui qui saura la lire objectivement et

comme un « manuscrit divin, » qui saura nous la raconter clairement, simplement et y intéresser les petits et les grands? Il n'y a pas de science plus mal comprise, plus sottement enseignée que l'histoire... notre histoire. On oblige des cerveaux de dix ans, des cerveaux de lait pour ainsi dire, à absorber la grandeur passée de l'Égypte, d'un pays qu'ils ne peuvent ni imaginer, ni placer même. On les oblige à retenir les noms barbares de ses rois et de ses dynasties alors qu'ils ne peuvent pas même comprendre ce qu'est une dynastie! On leur enseigne la géographie sur une carte plate et ils ne verront jamais la forme véritable de notre planète. En France, maintenant, on ne parle plus aux enfants des écoles primaires que de la troisième République. Avant, il n'y avait rien, paraît-il. Après, il ne peut plus rien y avoir. Aux examens à Nanterre, l'été dernier, on a demandé à des fillettes de quatorze ans l'historique du suffrage universel! Le miracle est que, sur douze, deux l'ont su. Évidemment c'étaient des filles de républicains. Et l'on s'étonne de la dépopulation! On nous enseigne l'histoire quand nous ne pouvons pas la comprendre et quand nous pourrions la goûter, nous ne la rouvrons pas par dégoût ancien. Notre ignorance ne nous permet de juger sainement ni le passé, ni le présent. Nous nous contentons de connaître les noms des grands triomphateurs et des grands vaincus; mais nous ne voyons même pas que leurs victoires et leurs défaites nous affectent encore. Si maintenant ma petite sphère me dit quelque chose

d'immense, c'est grâce à une lecture que j'ai faite, lecture qui devait influencer sur ce volume et même, en dépit de ma volonté contraire, diriger de nouveau ma barque « Le Pourquoi » vers Rome. « Tout chemin mène à Rome » dit le proverbe, toute longue pensée y mène aussi.

Parmi les phénomènes dont se composent nos existences, il en est un qui m'étonne toujours. Pendant des mois, des années nous pouvons regarder un nom, un objet, une personne sans les voir. Puis arrive une seconde où ce nom, cet objet, cette personne vous frappe, vous arrête, pénètre dans votre vie et y joue un rôle plus ou moins important. Là encore, pas de hasard, de fatalité, mais un contact providentiel. Il se trouve à Lausanne un hôtel Gibbon, ainsi nommé en souvenir du grand écrivain anglais qui a été un des hôtes de la vieille cité. Mes yeux rencontraient donc ce nom presque chaque jour et, pour moi, il n'était autre qu'une enseigne. Un bel après-midi, je m'avisai que Gibbon était l'auteur de *l'Histoire de la Décadence et de la chute de l'Empire Romain* et cela me rappela un trait caractéristique d'une époque vécue. En 1869, dès les premiers jours de mon arrivée à Rome, j'allai demander cet ouvrage dans une librairie du Corso. On me répondit très haut, pour l'édification des personnes présentes, j'imagine, qu'il était à l'index et qu'on ne l'avait pas. Pendant que j'examinais les titres d'un rayon de livres, un employé s'approcha de moi et me dit qu'il venait de découvrir un exemplaire de l'histoire que je désirais

et, qu'étant étrangère, il pouvait me le vendre. Puis, il m'en demanda un prix si extravagant que j'y renonçai. Alors le péché coûtait fort cher à Rome, aujourd'hui il est pour rien. Je n'avais plus songé ni à Gibbon, ni à son histoire et voilà qu'après tant d'années le désir me vint de la lire, un désir spontané, comme une inspiration.

Je l'ai lue et cela pendant une année entière. Elle est simplement, agréablement écrite, pleine de lumière. J'ai confessé ma frivolité; elle est telle que je lâche tout de suite l'écrivain sec et sérieux, celui qui n'a ni chaleur ni coloris, même s'il doit m'apprendre les secrets dont je suis curieuse. Je n'ai pas sauté une seule des trois mille pages qui sont la synthèse de quinze siècles. Cette synthèse est si claire que, tout le temps, elle met en lumière le travail providentiel sans jamais embrouiller les fils de son tissage. Et j'ai admiré en romancier, l'enchaînement des circonstances, l'art avec lequel tout est amené à concourir, la petitesse des causes, l'immensité des effets, les ironies voulues. Mais, à lire ce drame que notre esprit et notre chair ont vécu, qui a engendré tant de douleurs, je me suis révoltée souvent et j'ai lancé vers les Dieux des exclamations qui n'étaient pas précisément admiratives. Parfois je croyais marcher vers la mort et puis je sentais naître d'autres organismes; les royaumes d'Angleterre, de France, par exemple, les royaumes de l'Europe et je me trouvais en présence de l'évolution, le phénomène de la vie éternelle, alors je reprenais confiance et espoir.

En lisant *l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain* je me suis demandé avec stupéfaction qu'est-ce qui avait pu valoir à Gibbon l'honneur de l'index? Le crime peut-être d'avoir dit la vérité — la vérité qui n'est pas bonne à savoir. Sa philosophie d'érudit et de gentleman plane tout le temps au-dessus des questions de partis et de religion. Quand il doit raconter quelque chose qui n'est pas favorable au Christianisme et à l'Église, il le fait avec un regret sensible, et il prend ses preuves chez les docteurs de cette même Église, jamais chez ses ennemis. On verra là de l'habileté, j'y vois, moi, de l'honnêteté. Je soupçonne que ceux qui ont condamné canoniquement son ouvrage ont été effrayés par les trois mille pages et qu'ils ne l'ont pas lu en entier... ou qu'ils étaient incapables de le comprendre.

Après Gibbon, je lisais toujours mon *New-York Herald de Paris*. Quand, dans les nouvelles politiques et mondaines de la Rome du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, je voyais le compte rendu d'une séance du Parlement, la description des dîners, des bals, au Grand Hôtel, à l'Excelsior, où réapparaissaient les noms encore fulgurants dans mon esprit des barons féodaux, des Colonna, des Orsini, des Caetani, j'éprouvais la sensation d'un bain rafraîchissant au sortir d'une fournaise... Et perfidement germait en moi le désir très enfantin, très frivole de voir les Romains modernes évoluer sur le théâtre des grandes scènes que ma lecture avait avivées au point de les rendre incroyablement proches.

Trois ans auparavant, j'étais retournée en Italie après plus d'un quart de siècle. Mon voyage m'avait valu une série de désappointements dont autrefois, je n'aurais pas manqué de rendre responsables, Rome, Florence, Venise... et qui étaient simplement subjectifs. Les hommes que j'avais laissés à vingt-cinq ans en avaient cinquante... et quand je les voyais avec des cheveux grisonnants, je recevais un grand coup en pleine poitrine. Tout le temps, j'ai senti mon âge et la sensation a été abominable... oui, tout simplement abominable. J'ai senti que l'Italie était devenue un trop *fort accumulateur pour moi*; comme je sens que Paris est trop rapide.

La beauté que renferment les musées attirait « l'Autre » irrésistiblement, et je devais monter des escaliers sans nombres et le « moi » protestait... cela m'humiliait de devoir demander aux employés la permission de garder mon ombrelle dans les salles, et il ne fallait rien moins que la vue de certains chefs-d'œuvre pour me rasséréner. Un jour, à Rome, un jour que je causais avec une amie auprès de sa fenêtre, mes yeux rencontrèrent un mascarón plaqué à la maison d'en face; son expression puissante me saisit et me coupa net la parole. Je m'en excusai et j'ajoutai avec quelque humeur : « C'est agaçant ici, on ne peut pas causer en paix sans être interrompue par quelque chose d'extraordinaire ! » Ce n'est point là une boutade, mais à me sentir comme poursuivie par la beauté, j'en éprouvais une colère de fatigue.

J'avais fait à l'Italie des adieux que je croyais sans



espoir de retour et, à mon insu, le volume que j'ai écrit, la lecture de Gibbon, chaque chapitre du « Roman Merveilleux » m'y ramenaient inéluctablement. De nouveau les Dieux me disent : « En route, en route, pauvre Terrienne aux pieds fatigués. » Savent-ils combien il m'en coûte même de lever les piquets de ma tente, de quitter ma chambre claire et gaie, cette table d'harmonie qu'est le lac Léman, les moineaux, les roitelets, les mésanges qui font de mon balcon une volière ouverte. Le savent-ils? je le crois, car leur volonté m'arrive par le désir d'amis américains, d'amis très chers — qui me demandent instamment de venir passer la Noël avec eux à Rome. Ils m'écrivent en lettres énormes : « Come » « Venez. » Ce mot ainsi tracé m'impressionne curieusement... J'irai... oui j'irai... advienne que pourra! C'est folie peut-être. J'ai trois ans de plus... quelque chose comme neuf campagnes... à mon âge les années comptent triple. N'est-il pas bien tard dans le jour pour refaire le pèlerinage de la Ville Éternelle? Je sens combien s'est aminci le fil de ma vie... il me semble que, par moment, j'entends ricaner la sinistre ouvrière du destin, celle qui doit le couper... oh! l'horrible femme! Elle trouve sans doute qu'elle a été bien gentille de tarder si longtemps... mais quitter la Vie alors que je la vois si immense, belle d'une immortelle beauté, c'est dur! Le courage me viendra. Si c'est à Rome que je dois succomber... il y a au pied de l'Aventin un des beaux cimetières du monde, le cimetière de l'étranger, celui dont Shelley disait :

« Il vous rend amoureux de la mort. » La lumière tamisée par les grands cyprès est extraordinaire; elle paraît créée pour des ombres heureuses, ceux qui reposent là ont l'air d'appartenir au même monde... d'être bien ensemble. Suis-je appelée à dormir dans cette paix? Chi lo sa!

Eh bien, je vais me préparer au départ comme pour l'ultime voyage... Je bouclerai ici, ce que j'ai lu du « Roman Merveilleux » afin que cela ne soit pas perdu. Je voudrais pouvoir le conduire jusqu'à Rome. Si cela ne m'est pas permis, je n'aurai pas dit tout ce que j'aurais voulu, mais j'aurai dit tout ce que je devais dire. D'autres plus savants, plus capables, continueront cette lecture... j'aurai la gloire de l'avoir commencée. Cela me suffit. Le volume sera petit en librairie; si à quelques-uns de mes lecteurs il paraît grand,... cela encore me suffit.

PIERRE DE COULEVAIN.



Lausanne, Hôtel Beauséjour.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

..... Elle n'est pas allée à Rome. Elle est « tombée de la Branche » à quelques pas de l'endroit où Édouard Gibbon a achevé La décadence et la chute de l'Empire Romain; sa part à lui du Roman Merveilleux. Son désir formel est de demeurer inconnue; comme elle l'a répété souvent : son œuvre seule appartient à la critique et à la curiosité.











MON

3 1983

JUL 08 1983

SEP 2

1983

APR 10 1984



PQ2611

A9R6

039557

Favre de Coulevaine, Hélène.

Le roman merveilleux.

